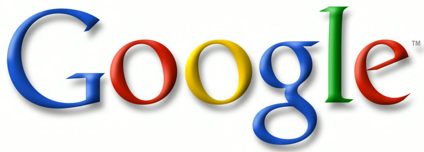
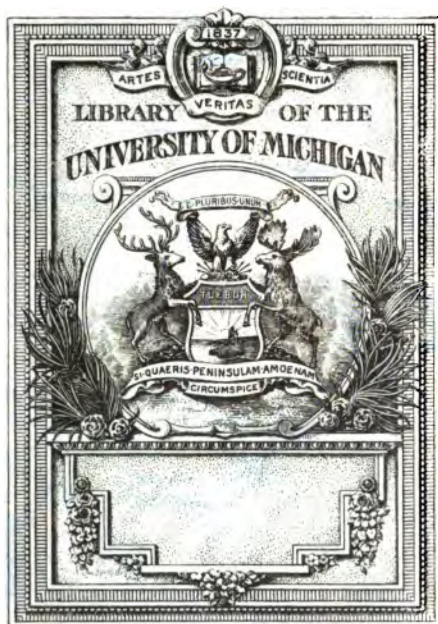
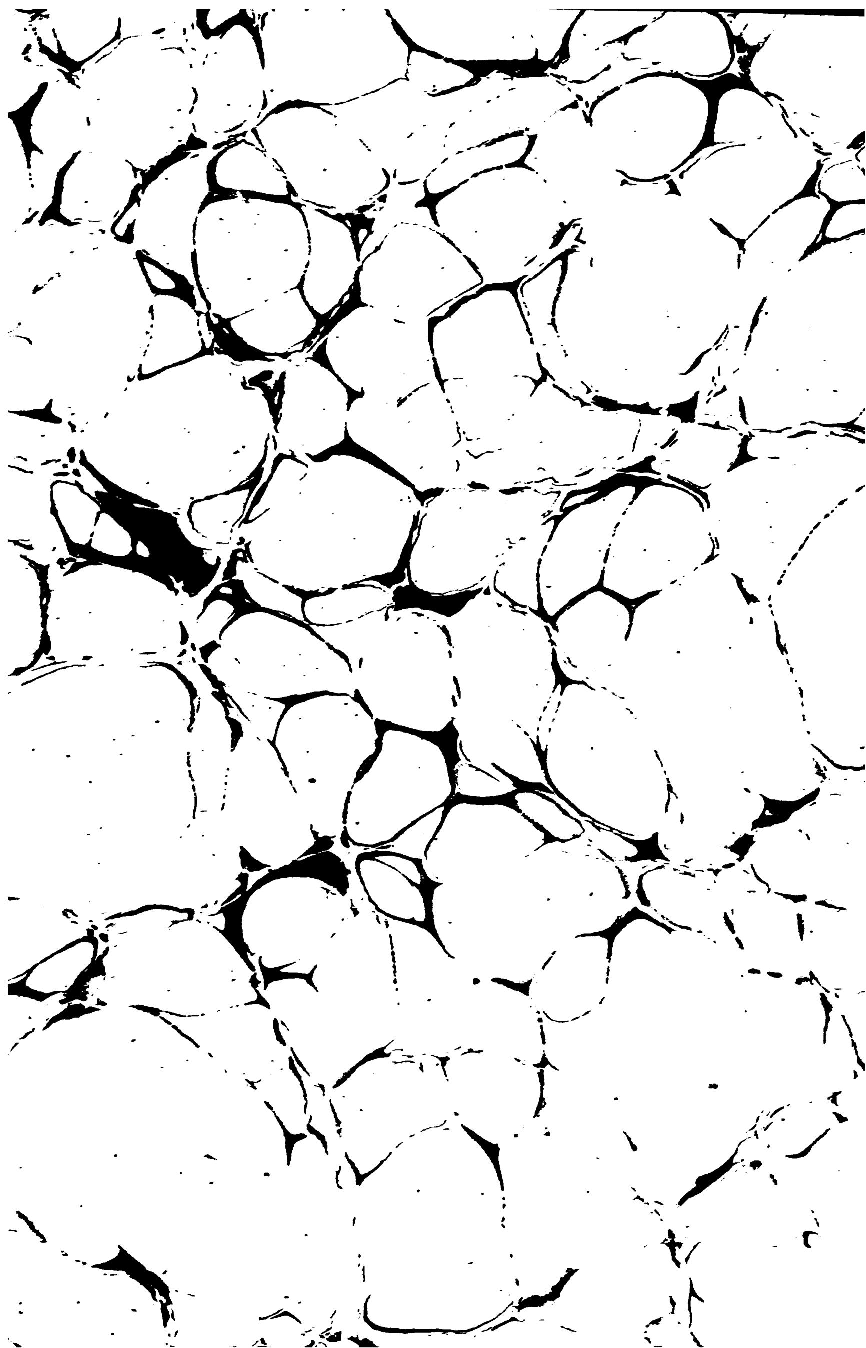



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



ANTONIO FOGAZZARO

LE SAINT

Traduit de l'Italien par

G. Hérelle



Paris
Librairie Hachette et Cie
79, Boulevard St-Germain

Prix : 3 fr. 50

o o o **BIBLIOTHÈQUE DES MEILLEURS** o o o

ROMANS ÉTRANGERS

PREMIÈRE SÉRIE

Format in-16. Chaque volume broché, 3 fr. 50



OUVRAGES PUBLIÉS DANS CETTE COLLECTION

HALL CAINE. **L'ENFANT PRODIGUE,** traduit de l'anglais par A. DE JASSAUD. Un vol.

KIPLING (R.). **CAPITAINES COURAGEUX,** traduit de l'anglais par L. FABULET et FOUNTAINE-WALKER. Un vol.

ROVETTA . . **MATER DOLOROSA,** traduit de l'italien par Mme J. DARCY. Un vol.

STEVENSON . **SAINT-YVES,** Aventures d'un prisonnier français en Angleterre, traduit de l'anglais par T. DE WYZEWA. Un vol.

WARD . . . . (Mrs HUMPHRY) **LA FILLE DE LADY ROSE,** traduit de l'anglais par TH. BENTZON. 2e édit. Un vol.

WARD . . . . (Mrs HUMPHRY) **L'ERREUR D'AIMER,** traduit de l'anglais par J. DE MESTRAL-COMBREMONT. Un vol.



POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

FOGAZZARO . **UN PETIT MONDE D'AUTREFOIS,** traduit de l'italien par M. GLADÈS. Un vol.

LE SAINT

ANTONIO FOGAZZARO



LE SAINT

Traduit de l'Italien par

G. Hérelle

QUATRIÈME ÉDITION



Paris

Librairie Hachette et Cie

79, Boulevard St-Germain

1906

LE SAINT

I

LAC D'AMOUR

Jeanne posa, ouvert sur ses genoux, le mince petit volume qu'elle était en train de lire près de la fenêtre. Pensive, elle contempla, dans l'ovale plombé de l'eau endormie à ses pieds, le passage des nuées printanières qui, par instants, décoloraient la villa, le jardin désert, les arbres de l'autre rive, les campagnes lointaines, à gauche le pont, à droite les rues paisibles qui se perdaient derrière le Béguinage, et les toits aigus de la grande mystique, de Bruges la Morte... Ah ! si cette *Intruse* dont parlait le livre, si cette funèbre visiteuse errait maintenant, invisible, à travers la cité sépulcrale ! Si les rides courtes de l'eau plombée étaient les vestiges de ses pas ! Si elle touchait déjà le rivage, si elle atteignait le seuil de la villa, y apportant le don souhaité du sommeil éternel !

Cinq heures sonnèrent. Là-haut, tout là-haut, près des nuées blanches, les magiques voix de cloches innombrables chantèrent, au-dessus des maisons, des places et des rues de Bruges, la mélancolique incanta-

[1] Ce roman fait suite au *Petit monde d'aujourd'hui*, dont la traduction française a été publiée en 1903.

tion qui en perpétue le profond sommeil. Tout à coup, Jeanne sentit sur ses yeux deux mains fraîches, sur son visage une brise parfumée, sur ses cheveux une haleine, un murmure : « Encore une intruse ! » et un baiser. Elle ne montra aucune surprise, leva la main pour caresser le visage qui se penchait sur elle et dit seulement :

« Bonjour, Noémi. Ah! que n'es-tu l'*Intruse!* »

Et elle offrit à l'arrivante de lui donner sa leçon d'italien : car celle-ci, qui était étrangère, ne possédait pas encore très bien cette langue.

« Oh! je t'en prie, laisse-moi respirer une minute! Nous rentrons à peine de la promenade.

— Et où mon frère t'a-t-il menée?

— A l'hôpital Saint-Jean, pour saluer Memling.

— Bon. Tu vas me parler de Memling. Mais, auparavant, dis-moi si Carlino t'a fait une déclaration. »

La jeune fille se mit à rire.

« Oui, il m'a déclaré la guerre; et les hostilités sont ouvertes.

— Je voudrais qu'il devînt amoureux de toi, » reprit Jeanne, sérieuse.

La jeune fille fronça les sourcils.

« Moi, dit-elle, je ne le voudrais pas.

— Pourquoi? N'est-il pas sympathique? N'a-t-il pas de l'esprit? N'est-il pas cultivé? Au surplus, il est riche. Méprisons, si l'on veut, la richesse; mais reconnaissons pourtant que c'est une chose bien commode. »

Noémi d'Arxel posa les mains sur les épaules de son amie et la regarda au fond des prunelles. Les yeux bleus, scrutateurs, étaient graves et tristes; les yeux bruns, scrutés, soutenaient ce regard avec une force que traversaient tour à tour des éclairs de défi, de souffrance et de rire.

« D'ailleurs, ajouta la jeune fille, M. Carlino me plaît beaucoup lorsqu'il s'agit de voir Memling, de

jouer à quatre mains de la musique classique et aussi de lire A Kempis, quoique son nouvel amour pour A Kempis ressemble à une profanation, étant donné qu'il ne croit à rien. Je suis catholique autant qu'on peut l'être quand on ne l'est pas ; et, néanmoins, lorsque j'entends un mécréant comme lui lire si bien A Kempis, peu s'en faut que je ne perde jusqu'à ma foi chrétienne! Je lui veux encore du bien parce qu'il est ton frère; mais c'est tout... Ah! cette Jeanne Dessalle dit quelquefois des choses... des choses!... Je ne sais pas, je ne sais pas. Mais *Warte nur, du Räthsel*, me disait mon institutrice. Attends, énigme!

— Et que dois-je attendre? »

Noémi passa un bras au cou de son amie.

« Je te sonderai l'âme avec une sonde qui rapportera des perles d'une grosseur et d'une beauté prodigieuses, et peut-être aussi quelques algues, un peu de la fange du fond, et peut-être une petite pieuvre, oh! toute petite!

— Tu ne me connais pas, répliqua Jeanne. De tous mes amis, tu es la seule personne qui ne me connaisse pas.

— J'entends : ceux qui t'adorent sont les seuls qui te connaissent, j'imagine? Ah! oui, tu as la manie de croire que tu es adorée de tout le monde! »

Jeanne fit sa moue habituelle de fillette boudeuse.

« Que tu es sotte! » s'écria-t-elle.

Et, tout de suite, elle corrigea ce mot par un baiser et par une grimace où il y avait à la fois du sourire et du chagrin.

« Adorée des femmes, oui, reprit-elle. Je t'ai toujours dit que les femmes m'adorent. Prétendrais-tu que, toi, tu ne m'adores pas?

— Moi, t'adorer? Mais point du tout! » s'écria Noémi.

Jeanne eut dans les yeux une lueur de malice et de douce joie.

« En italien, rectifia-t-elle, cela se dit : Je t'aime de tout mon cœur. »

Les Dessalle avaient passé l'été précédent à Maloja, où Jeanne s'était étudiée à être pour son frère une compagne agréable et à cacher, autant qu'elle le pouvait, son inguérissable blessure, tandis que Carlino, dans ses heures mystiques, recherchait à Sils-Maria et aux environs les traces de Nietzsche, puis, dans ses heures mondaines, papillonnait autour des dames, allait souvent dîner à Saint-Moritz et même à Pontresina, faisait de la musique avec un attaché militaire de l'ambassade d'Allemagne et avec Noémi d'Arxel, discourait sur la religion avec la sœur et avec le beau-frère de Noémi.

Les deux sœurs d'Arxel, orphelines, étaient Belges de naissance, Hollandaises d'origine, et protestantes. L'aînée, Marie, avait épousé, après une idylle singulière et poétique, le vieux penseur italien Giovanni Selva, qui serait populaire en Italie, si les Italiens s'intéressaient davantage aux études religieuses: car Selva est peut-être le plus légitime représentant italien du Catholicisme progressiste. Marie s'était faite catholique avant le mariage. Les Selva passaient l'hiver à Rome et le reste de l'année à Subiaco. Quant à Noémi restée fidèle à la religion de ses pères, elle habitait alternativement Bruxelles et l'Italie. Or sa vieille institutrice, qui ne l'avait jamais quittée, était morte à Bruxelles depuis un mois, vers la fin de mars. Ni Giovanni Selva ni sa femme, par suite d'une indisposition du premier, n'avaient pu se rendre auprès de Noémi dans cette pénible circonstance. Alors Jeanne Dessalle, qui s'était liée intimement avec Noémi, avait décidé son frère à un voyage en Belgique, pays qu'il ne connaissait pas encore, et elle avait offert aux Selva de les remplacer à Bruxelles. Voilà comment il se faisait que, vers la fin d'avril, Noémi se trouvait à Bruges avec les Dessalle.

Ceux-ci occupaient une petite villa sur le bord de cet étroit miroir d'eau que l'on appelle le *Lac d'amour.* Carlino s'était épris de Bruges et spécialement du *Lac d'amour* dont le nom devait servir de titre à un roman qu'il rêvait d'écrire, sans que d'ailleurs son esprit possédât encore de cette œuvre beaucoup plus que la prophétique satisfaction de faire admirer au monde une délicate et originale maîtrise d'art.

« Dans tous les cas, non, répliqua Noémi; ce n'est pas de tout mon cœur.

— Pourquoi?

— Mon cœur, je suis en train de le vouer à une autre personne.

— A qui?

— A un moine. »

Jeanne tressaillit; et Noémi, confidente de l'incurable amour que Jeanne gardait pour l'homme disparu, probablement enseveli dans le secret de quelque solitude claustrale, trembla d'avoir attaqué sur une fausse note l'exorde du discours qu'elle avait l'intention de tenir.

« Et Memling! fit-elle, rougissante. Nous avons à parler de Memling. »

Les yeux de Jeanne étaient si tristes et si douloureux que Noémi, au lieu de parler de Memling, lui dit mille choses tendres, implora un mot affectueux, un baiser, obtint l'un et l'autre. Mais elle ne réussit pas à rasséréner Jeanne qui, toutefois, en caressant des deux mains la chevelure arquée de la jeune fille et en considérant avec complaisance l'ouvrage amical de ses doigts, lui répétait d'une voix faible qu'elle n'eût pas à craindre de l'avoir blessée. « Triste, oui, elle l'était. Mais cela était-il donc si nouveau? » Noémi convint que Jeanne n'était jamais gaie ; mais, aujourd'hui, les nuages intérieurs semblaient plus denses. Peut-être était-ce la faute de l'*Intruse?* Jeanne fit : « Tout juste! », avec une physionomie et un accent qui signi-

fiaient que l'*Intruse*, coupable de sa mélancolie, était, non celle du livre, imaginaire, mais la terrible Faucheuse en personne.

« J'ai reçu une lettre d'Italie, continua-t-elle, après avoir opposé une faible résistance aux pressantes questions de Noémi d'Arxel. Dom Giuseppe Flores est mort. »

« Giuseppe Flores? Qui était Giuseppe Flores? » Noémi ne s'en souvenait plus; et Jeanne le lui reprocha vertement, comme si un tel manque de mémoire la rendait indigne de sa fonction de confidente.

Dom Giuseppe Flores était ce vieux prêtre si vénéré de Piero Maironi, l'amant disparu de Jeanne. Quand Maironi, oublieux de sa femme enfermée dans un asile d'aliénés, avait commencé de correspondre à la passion de Jeanne, flottant d'ailleurs entre les tentations de l'amour et les scrupules de sa conscience — car il était croyant et pratiquant, et chef du parti catholique à Brescia — il s'était adressé à dom Giuseppe pour avoir de lui un conseil; et le saint vieillard lui avait tenu un noble et tendre langage chrétien. Aussitôt après cet entretien, Piero avait rencontré à l'improviste Mme Dessalle, dans le monastère bénédictin de Praglia, et il avait cédé au charme de sa beauté, de son élégance, de sa passion non sensuelle et cependant brûlante. Depuis ce jour, ils s'étaient aimés : lui, avec les sens plus qu'avec le cœur, par désir de l'amour plus que par affection profonde ; elle, beaucoup plus avec le cœur qu'avec les sens, et d'une façon extraordinairement vive. Leur amour n'avait pas été heureux. Quoique Maironi eût rompu avec son parti et avec le Catholicisme, il gardait un fond religieux, ce qui produisait un désaccord intime entre son esprit et celui de Jeanne, rebelle à toute croyance. Sa foi, se ravivant tout à coup, l'avait éloigné une première fois, presque brusquement, de cette femme qu'il n'avait jamais aimée d'un amour véritable. Puis

ils s'étaient retrouvés dans une station d'été, sur les montagnes de la Vénétie, à Vena di Fonte Alta. Là, comme les sens de l'amant s'étaient rallumés, Jeanne allait enfin céder aux désirs de son amant, parce qu'elle savait que c'était la seule manière de le lier à elle pour toujours; mais à la même époque, la folle, près de mourir, avait inopinément recouvré la raison, demandé à voir son mari ; et il était parti la nuit, sans dire adieu. Elisa Maironi, la pauvre malade, était morte à l'asile; et, quelques jours plus tard, dom Giuseppe Flores était venu à la villa Diedo pour informer Jeanne que Piero, après avoir recueilli les dernières paroles et le dernier soupir de sa femme, avait disposé de tous ses biens pour des œuvres charitables, et avait disparu sans laisser de traces, évidemment afin de se donner à Dieu; que, néanmoins, avant de disparaître, il avait chargé dom Giuseppe de demander pardon à Mme Dessalle pour le mal qu'il lui avait fait.

Convaincue d'abord que c'était ce prêtre qui avait conseillé à Maironi de sortir du monde, elle ne s'était pas contentée de lui faire un accueil très froid, mais elle l'avait piqué d'ironiques allusions à ce rôle vraiment digne d'un ministre de la Pitié infinie. Le vieillard lui avait répondu avec une si vive lumière de sagesse spirituelle dans ses paroles graves et suaves, et, tandis qu'il parlait, son beau visage était devenu si auguste, qu'elle avait fini par lui demander pardon et par le prier de venir quelquefois chez elle. Il y était retourné deux fois; mais, chaque fois, elle était absente. Alors elle-même était allée le voir dans sa villa solitaire; et cette visite, cette conversation avec ce vieillard si grand d'intelligence, si humble de cœur, si chaud d'âme, si discret et presque timide dans son langage, lui avait laissé des souvenirs ineffaçables.

Jeanne venait d'apprendre, par la lettre reçue d'Italie, que ce vieux prêtre était mort en se remettant dou-

cement à la Divine Volonté. Un peu avant de mourir, durant une nuit entière, il avait répété comme dans un rêve, sans interruption, ce que dit le serviteur fidèle dans la parabole des talents : *« Ecce superlucratus sum alia quinque »;* et sa suprême parole avait été : *« Non fiat volontas mea, sed tua »*. La personne qui avait écrit cette lettre ne savait pas que, malgré certains troubles du sens intérieur, malgré certaines crises d'aspirations religieuses, Jeanne repoussait, non moins inexorablement que par le passé, Dieu et l'immortalité de l'âme comme des illusions éternelles, et que, si elle allait quelquefois à la messe, c'était pour ne pas se donner un vilain air de libre penseuse, rien que pour cela. Elle ne raconta pas à Noémi ces particularités de la mort de dom Giuseppe; mais elle y repensait, avec l'obscure impression, mortellement amère, qu'un tout autre sort lui serait échu si elle avait été capable de partager ces croyances : car Piero Maironi, dans le fond de son âme, avait toujours gardé une religiosité atavique; et, désormais, elle ne doutait plus qu'en lui confessant, le soir de l'éclipse, sa propre incrédulité, elle avait écrit elle-même son malheur dans le livre du destin. Et elle pensait encore à un autre passage de cette lettre venue d'Italie, à un passage dont elle ne parlait pas, mais qui lui serrait le cœur. Sa souffrance muette était visible sur son visage.

Noémi posa silencieusement et arrêta ses lèvres sur le front de Jeanne, y sentit l'occulte douleur qui acceptait sa pitié, se détacha de ce baiser, lentement, comme si elle craignait de rompre quelque fil délicat qui rejoignait leurs deux âmes; et elle dit à voix basse :

« Peut-être ce bon vieillard savait-il où... Crois-tu qu'il était en correspondance...? »

Jeanne fit signe que non. Dans le mois de septembre qui avait suivi ce juillet douloureux, son déplorable

mari était mort du *delirium tremens*, à Venise. Elle était allée à la villa Flores en octobre, et là, dans ce même jardin où la marquise Scremin était venue aussi ouvrir à dom Giuseppe son pauvre vieux cœur plein de tribulations, elle avait exprimé au prêtre le désir que Piero connût cette mort, sût que dorénavant il pouvait penser à elle, si jamais cela lui arrivait, sans ombre de remords. Dom Giuseppe l'avait d'abord dissuadée doucement de s'égarer à la poursuite de ce rêve ; puis, avec une sincérité parfaite, il lui avait dit que, depuis le jour où Piero avait disparu, il n'avait reçu du fugitif aucune nouvelle.

Craignant d'autres demandes, redoutant de sentir sa plaie touchée par des mains sans expérience, Jeanne voulut passer à un autre sujet de conversation.

« Et à présent, parle-moi de ton moine, » dit-elle.

Mais, au même instant, on entendit dans l'antichambre la voix de Carlino.

« A présent non, répondit Noémi. Ce soir. »

Carlino entra, le cou emmailloté de soie blanche, grommelant contre ce *Lac d'amour* qui, somme toute, n'était qu'une mauvaise plaisanterie et qui, au surplus, avait l'inconvénient d'infester l'air de petites créatures odieuses dont les trompes distillaient du venin. Et il ajouta :

« D'ailleurs, l'amour lui-même ne vaut pas mieux. »

Noémi voulut lui interdire de parler de l'amour. « C'était bien à lui d'en parler, alors qu'il n'y entendait rien ! » Carlino la remercia. « Il était précisément sur le point de devenir amoureux d'elle, ce dont il avait une peur énorme. Mais ces paroles-là, venues tout de suite après l'apparition d'une certaine plume mal posée sur un chapeau exécrable et après une certaine phrase bourgeoisement admirative sur ce pauvre diable de Mendelssohn, qui est si ennuyeux, l'avaient sauvé pour jamais. » Ils échangèrent encore d'autres

impertinences, et Carlino fut si jovialement spirituel, malgré les trompes venimeuses, que Noémi l'en félicita pour son roman.

« On voit qu'il marche à votre gré, dit-elle.

— Oh! pas du tout! » repartit le romancier.

Non, le roman ne marchait pas, et il venait même de s'échouer dans une situation désespérée. L'œsophage de l'auteur en savait quelque chose : car il avait là deux personnages qui ne pouvaient ni remonter ni descendre, l'un gras et bon, l'autre mince et pointu, tout semblable à Mlle d'Arxel. Cela lui faisait le même effet que s'il avait avalé tout ensemble une figue et une abeille, comme le malheureux villageois toscan qui en était mort ces jours derniers.

L'abeille comprit qu'il avait envie de parler de son œuvre; et elle le piqua, le repiqua si bien qu'effectivement il en parla.

Le roman avait pour thème un cas curieux de contagion morale. Le protagoniste était un prêtre français de quatre-vingts ans, pieux, pur et instruit. « Français? Pourquoi Français? » Parce que ce personnage avait besoin d'un certain vernis de fantaisie poétique, d'une certaine vivacité sentimentale; et ces belles qualités-là, au dire de Carlino, ne se rencontreraient jamais sous la coque d'un prêtre italien, quand bien même on en ouvrirait deux mille. Or, il arrivait un jour à ce prêtre de confesser un homme de grand talent, combattu par des doutes terribles au sujet de la foi. La confession finie, le pénitent se retirait, l'esprit tranquille; mais le confesseur demeurait ébranlé dans ses propres croyances. Puis venait une longue et minutieuse analyse des états de conscience successifs par où passait ce vieillard, attendant la mort d'un jour à l'autre avec le même émoi qu'un écolier qui attend son tour d'examen sous le vestibule de l'école et qui ne trouve plus rien dans sa tête. Sur ces entrefaites, le vieux prêtre se rendait à Bruges.

L'hostile interlocutrice coupa la parole à Carlino.

« A Bruges ? Pourquoi ?

— Parce que je suis son père, répliqua Carlino, et que je l'envoie où il me plaît; parce que Bruges, avec son silence, ressemble bien à l'antichambre de l'Éternité ; parce que ce carillon qui, dans le fond, commence à me donner sur les nerfs, peut passer aussi pour un appel d'anges; et enfin, parce qu'à Bruges il y a une demoiselle brune, mince, grande, et qui même ne manque pas d'intelligence, quoi qu'elle ne comprenne rien à la musique. »

Noémi allongea les lèvres et fronça le nez.

« Quelles billevesées ! » dit-elle.

Carlino continua, expliquant qu'il ne savait pas encore de quelle façon, mais que, d'une façon ou d'une autre, la brune jeune fille deviendrait la pénitente du vieux prêtre.

Noémi éclata de rire : « Allons donc ! Mais alors ce ne serait plus moi ! Une hérétique ? Et elle se confesserait ? »

Carlino haussa les épaules. Avec un rien de folie en plus ou en moins, protestantisme et catholicisme sont la même chose. Donc, le vieux prêtre retrouverait sa foi ancienne au contact de cette foi simple et sûre d'elle-même.

Ici Carlino ouvrit une parenthèse pour avouer que, à parler franchement, il ne savait pas encore quelle sorte de foi pouvait avoir Noémi. Elle rougit et répondit qu'elle avait la foi protestante. « Protestante, oui ; mais simple? mais sûre d'elle-même ? » Noémi s'impatienta.

« En somme, je suis protestante, déclara-t-elle. Ne vous occupez pas de ma foi ! »

Effectivement, Noémi était très attachée à sa propre religion, non en conséquence d'un examen raisonné, mais par un affectueux respect pour la mémoire de son père et de sa mère; et, dans le secret de son

âme, elle avait désapprouvé la conversion de sa sœur Marie.

Carlino poursuivit. La mystique influence du sexe amenait le vieillard à rechercher une harmonie d'âme avec la jeune fille.

« Quelle absurdité! » fit Noémi, avec sa moue habituelle.

Mais Carlino, intrépide, ne se déconcerta pas pour si peu. Le fin, le nouveau, l'exquis de son livre, c'était précisément l'analyse de cette obscure influence du sexe sur le vieux prêtre et sur la jeune fille.

« Carlino! interrompit Jeanne. Que rêves-tu là? Un vieillard de quatre-vingts ans? »

Carlino regarda en l'air, comme pour dire à quelque invisible ami supérieur : « Elles ne comprennent rien de rien! » Son intention était même de vieillir encore le prêtre et de lui donner quatre-vingt-dix ans, de faire de lui un être intermédiaire entre l'homme et l'esprit pur, un être qui aurait dans les yeux les nébuleuses profondeurs de l'éterni[illegible] imminente. Et la jeune fille aurait dans le sang cette mystérieuse inclination pour les vieillards, plus fréquente qu'on ne le croit chez les personnes de son sexe, et qui est le véritable signe de la noblesse féminine, le caractère par lequel la femme se distingue de la femelle. Carlino sentait dans son esprit des choses divines à dire sur la mystique sympathie qui attirait cette jeune fille de vingt-quatre ans vers cet homme de quatre-vingt-dix ans, prêtre, à demi passé déjà dans l'éternité, presque diaphane, mais dont les épaules n'étaient pas voûtées encore et dont la voix n'était ni cassée ni tremblante. On en voit, de ces grands vieillards, que la vigueur de l'esprit tient droits et que le temps n'a pu vaincre !

« Mais comment tout cela finira-t-il? Ni Jeanne ni Noémi ne réussissaient à l'imaginer. — Hélas! Carlino le leur avait bien dit dès le début : la figue et l'abeille ne pouvaient ni remonter ni descendre. D'ailleurs, il

s'en consolait. Au fond, cette nécessité de finir n'est qu'un préjugé d'épicier. Y a-t-il rien dans le monde qui finisse? — A merveille! répondaient les dames. Mais il faut pourtant que le livre ait une fin. — Oui, certes; et la dernière scène, d'une indicible beauté, serait une promenade nocturne du prêtre et de la jeune fille, au clair de la lune, dans les rues de Bruges; promenade où leurs âmes s'ouvriraient à des confidences quasi amoureuses, à des rêves quasi prophétiques. A minuit, les deux personnages se trouveraient devant les eaux dormantes du *Lac d'amour;* ils écouteraient, immobiles, le chant mystique du carillon sous les nuages, et ils auraient alors la révélation vague d'une sexualité de leurs âmes, d'un avenir d'amour dans l'étoile Fomalhaut. »

« Et pourquoi dans l'étoile Fomalhaut? s'écria Noémi.

— Vous êtes insupportable! répondit Carlino. Fomalhaut est un nom délicieux : il a le son d'un vocable durci par le gel allemand, mais plein d'âme, et qui se fond au soleil oriental!

— Mon Dieu, quelle chimie! Moi, je préférerais Algol.

— Vous et votre pasteur protestant, vous irez dans Algol! »

Noémi se mit à rire, et Carlino sollicita l'avis de Jeanne. « Quelle étoile préférait-elle? » Jeanne n'en savait absolument rien, n'avait jamais réfléchi là-dessus. Carlino s'irrita fort de cette réponse, et ses reproches parurent s'adresser moins à l'irréflexion de sa sœur qu'aux secrètes pensées qui devaient en être la cause; puis, comme s'il avait peur d'en trop dire, il lui conseilla d'aller méditer, d'aller rêver, d'aller composer un traité sur la philosophie de la fumée et des nuages.

Mais, lorsqu'il vit qu'elle se disposait à s'en aller, pas mécontente du tout, il la rappela pour lui deman-

der si au moins elle avait entendu quelle serait la conclusion du roman. « Cela, oui, elle l'avait entendu : la conclusion serait une promenade du héros et de l'héroïne dans Bruges, au clair de la lune.

— Eh bien ! reprit Carlino, comme il y a de la lune ce soir, j'ai besoin de me promener depuis dix heures jusqu'à minuit avec Noémi et toi, pour prendre des notes.

— Dois-je m'habiller en prêtre ? fit Jeanne, qui sortait. »

Noémi voulait la suivre; mais Jeanne la pria de rester. Elle resta donc, pour dire à Carlino qu'il était indigne d'une telle sœur. Carlino alla prendre dans le casier à musique un cahier de Bach, en grommelant entre ses dents « qu'elle ne savait pas, qu'elle ne savait pas ! » Ils escarmouchèrent assez longtemps, et Bach lui-même n'eut pas le pouvoir de rétablir la paix tout de suite; pendant un bon quart d'heure, et sans s'interrompre de jouer, ils s'obstinèrent à se chercher querelle, d'abord pour Jeanne, puis pour les notes fausses. Enfin le limpide courant musical, brisé par leurs colères comme par des cailloux écumants, triompha de l'obstacle et courut, libre et uni, reflétant le ciel et des rêves idylliques.

Jeanne avait remporté dans sa chambre l'*Intruse* ; mais elle n'en continua pas la lecture. Cette chambre aussi regardait le *Lac d'amour*. Elle s'assit près de la fenêtre et, par delà un pont, par delà les arbres dont les les cimes dépouillées s'arrondissaient dans les intervalles des maisons, elle contempla le pyramidal fantôme d'une tour très haute, voilée d'une petite brume bleuâtre. Elle entendait murmurer plaintivement la source limpide de Bach, et elle pensait à dom Giuseppe avec la mélancolie que l'on éprouve quand on s'éloigne pour toujours d'une demeure chérie, et qu'à chaque instant on se retourne pour la regarder encore, et

qu'à un détour du chemin on en voit disparaître le dernier angle, la dernière fenêtre.

Sa tristesse était mêlée d'une inquiétude vive et poignante. On lui avait écrit que, parmi les papiers du mort, il s'était trouvé un pli scellé, avec cette suscription tracée de sa main : *Pour être remis à Monseigneur l'Evêque par les soins de mon exécuteur testamentaire.* La commission avait été faite, et certains propos venus de l'évêché disaient qu'il y avait sous ce pli une lettre de dom Giuseppe à Sa Grandeur et une enveloppe close, portant ces mots écrits d'une autre main : *A ouvrir après la mort de Piero Maironi.* On rapportait même ce trait d'esprit de l'Évêque : « Espérons que M. Piero Maironi, dont le domicile est inconnu, reparaîtra pour nous faire savoir qu'il est mort. »

Jeanne ignorait que Piero Maironi, avant cette nuit fatale où il s'était enfui de chez lui sans laisser de trace, avait confié à dom Giuseppe la relation écrite d'une vision de sa propre vie dans l'avenir et de sa propre mort, vision également ignorée d'elle, et que Piero avait eue dans la petite église voisine de l'asile d'aliénés où sa femme se mourait. Que pouvait contenir cette enveloppe close? Sans nul doute, un écrit de lui ; mais lequel? Probablement une confession de ses fautes. L'idée et la forme de l'acte répondaient bien à son mysticisme inné, à la prédominance de son imagination sur sa raison, à toute sa physionomie intellectuelle.

Trois ans avaient passé depuis le jour où Jeanne s'était dit dans son désespoir, à Vena di Fonte Alta, qu'elle ne voulait plus aimer Piero et qu'elle ne pourrait plus rien aimer au monde. Et elle l'aimait toujours de la même façon, et, comme autrefois, elle le jugeait encore avec son intelligence indépendante de son cœur : — une indépendance chère à son orgueil. — Elle le jugeait sévèrement dans tout ce qu'il avait fait, dans toute la conduite qu'il avait tenue depuis le

moment où elle l'avait conquis de vive force, sur la loggetta de Praglia, jusqu'au moment où leurs lèvres s'étaient jointes près de la fontaine, à l'Acqua Barbarena. « Il s'était montré incapable d'agir, sans résolution, féminin par la mobilité de ses sentiments. Oui, il avait été féminin à l'extrême; féminin, impropre à exercer aucune critique virile sur son hystérisme mystique. » Peut-être y avait-il, dans ce jugement, une imparfaite sincérité, un excès d'aigreur voulue, une vaine intention de révolte contre le puissant, l'invincible amour.

S'il s'était fait moine, Jeanne prévoyait qu'il ne tarderait pas à s'en repentir: il était trop sensuel. Après une première période de douleur et de ferveur, sa sensualité se réveillerait, le ramènerait à s'insurger contre une foi dont les racines étaient dans les sentiments et dans les habitudes de sa jeunesse plutôt que dans son intelligence même. Mais s'était-il réellement fait moine ? Jeanne se dit que la tour colossale de Notre-Dame, avec sa fine pointe lancée vers le ciel, que les tristes murs du Béguinage, que ce pauvre *Lac d'amour* aux eaux sombres et stagnantes, que le silence même, le solennel silence de la ville morte, répondaient « oui », mais qu'il y aurait eu de la superstition à les en croire.

« Où allons-nous ? » demanda Jeanne, à dix heures, en mettant ses gants, tandis que Carlino, qui avait placé entre les mains de Noémi un bout de sa cravate interminable et qui l'avait priée de la tenir bien tendue, fixait l'autre bout contre sa nuque et tournait sur lui-même comme une toupie, jusqu'à se faire le cou plus gros que la tête. « Et le prêtre de quatre-vingt-dix ans, il faudra que ce soit moi ? »

Carlino s'indigna, parce que Noémi riait et ne tenait pas la cravate aussi tendue qu'il eût été nécessaire.

« Elle ou toi, peu importe! répondit-il, quand Noémi, après avoir attaché la cravate avec une épingle,

rendit la liberté au romancier emmailloté. D'ailleurs allez où il vous plaira, pourvu qu'en partant d'ici vous vous dirigiez vers le centre et que vous reveniez par l'autre bord du *Lac d'amour*. Et causez de quelque chose qui vous intéresse beaucoup.

— En votre présence? demanda Noémi. Ce n'est pas possible. »

Alors Carlino expliqua qu'il ne serait pas auprès d'elles, qu'il resterait en arrière, avec son carnet et son crayon à la main. Toutefois, elles devraient s'arrêter de temps en temps, lorsqu'il le leur demanderait; et, au cas où il exprimerait quelque autre volonté, elles seraient obligées de lui obéir.

« Bien, dit Noémi. Allons voir les cygnes, au Quai du Rosaire. »

Elles partirent dans la direction de Notre-Dame, avec Carlino à vingt pas derrière elles. D'abord ce fut, dans les rues désertes, une continuelle prise de bec entre l'avant-garde et l'arrière-garde. L'avant-garde marchait trop vite, et Carlino : « A quatre-vingt-dix ans? A quatre-vingt-dix ans? »; ou bien elle riait, et Carlino : « Mais que faites-vous? Que faites-vous? Silence! »; ou bien elle s'arrêtait devant une vieille église pour admirer les aiguilles, les pinacles étranges sous le clair de lune, le cimetière au flanc de l'édifice, et Carlino : « Mais parlez donc, discourez, gesticulez! N'ayez pas le nez en l'air! » Puis, à son tour, l'avant-garde se révoltait, et les plus âpres protestations venaient de Noémi. Sur le Dyver, elle se retourna en frappant du pied et en déclarant qu'elle rentrerait tout de suite à la maison, si l'insupportable romancier n'en finissait pas avec ses injonctions et ses algarades. Alors Jeanne lui dit tout bas :

« Parle-moi de ton moine.

— Ah! oui, le moine! répondit Noémi. »

Et elle cria à Carlino qu'elles allaient le contenter, mais qu'il s'éloignât un peu.

Au Quai du Rosaire, on n'apercevait plus les cygnes que le matin, Noémi, y avait vus, se pavaner sur le canal et troubler de leur lent sillage les paresseux fantômes de ce pêle-mêle de maisons et de masures qui, semblables à des bêtes rassasiées, dressent hors de l'eau leurs longues faces aux oreilles pointues et regardent d'un air stupide, celles-ci d'un côté, celles-là de l'autre, sous la surveillance de la haute et massive Tour des Halles. A cette heure, la lune frappait obliquement les maisons, projetait sur les unes les ombres des autres, illuminait les combles et les pinacles, glorifiait le chapeau pointu de mage chaldéen qui coiffe une vieille tourelle et, au-dessus de tout ce décor, le sublime diadème octogonal de la Tour puissante ; mais elle n'atteignait pas l'eau noire.

Jeanne et Noémi, penchées sur la barre du parapet, ne laissèrent pas de considérer longuement cette eau noire, tandis que Noémi parlait toujours ; si longuement que Carlino eut le loisir de remplir trois ou quatre pages de son carnet et même de dessiner les bordures dont un prétentieux marchand brugeois a encadré, sur la façade de sa maison, les chiffres de la mémorable année 1716, date à laquelle cette maison fut contemplée pour la première fois par le soleil, par la lune et par les étoiles.

« Le moine était un bénédictin du monastère de Sainte-Scolastique, à Subiaco. Il s'appelait dom Clément. Il était connu des Selva. Un jour, Giovanni Selva l'avait rencontré par hasard, sur le sentier de Spello, près de quelques ruines, et lui avait demandé son chemin. Ils étaient ainsi entrés en conversation. Ce moine paraissait avoir un peu plus de trente ans, et ses manières, son aspect étaient ceux d'un homme du monde. Ils avaient d'abord parlé des ruines, puis des monastères et de la règle, puis de religion. La voix même de ce bénédictin respirait une odeur de sainteté. Mais on devinait en lui un esprit avide de la science et de la

pensée modernes. Ils s'étaient quittés avec le désir réciproque et la promesse de se revoir. Bienfaisante avait été pour Selva l'influence spirituelle de ce jeune moine, au visage éclairé par une beauté intérieure; et, de son côté, le moine avait été séduit par la culture religieuse de Selva, par les horizons que ce bref entretien avait ouverts à sa foi désireuse de lumière rationnelle. Or Selva avait entendu parler, à Subiaco, d'un jeune homme de noble naissance, venu à Sainte-Scolastique pour y revêtir l'habit de bénédictin, après la mort d'une femme aimée. Il ne doutait plus que ce jeune homme fût dom Clément. Il avait interrogé sur ce point d'autres moines, mais sans réussir à rien tirer d'eux. Les nouveaux amis s'étaient revus plusieurs fois et s'étaient entretenus longuement. Selva avait prêté des livres à dom Clément, et dom Clément était venu chez les Selva, y avait fait connaissance avec Marie. Là, il s'était révélé musicien: il avait joué un *Psaume de l'Aurore,* qu'il avait composé pour orgue et chant, après avoir entendu Selva comparer la lente manifestation du soleil, depuis la première rougeur qui pointe entre les brumes jusqu'à la gloire triomphale de midi, avec la lente manifestation de Dieu, depuis la fumée qui fulgure autour des sommets rocheux du Sinaï jusqu'à la gloire triomphale qui, d'ailleurs, ne s'est pas encore manifestée tout entière dans l'esprit de l'homme. Une autre fois, Selva lui avait posé une question déjà discutée avec Noémi, à savoir : si les âmes, au sortir de cette vie, prennent tout de suite conscience de leur destinée future. La réponse de dom Clément avait été qu'après la mort... »

A cet endroit de la narration, Carlino demanda s'il devrait planter là trois tentes pour y passer la nuit. Les dames se redressèrent et s'acheminèrent par la rue des Laines.

Noémi continua son récit. « La réponse avait été que, probablement, après la mort, les âmes se trouveraient

dans un état et dans un milieu réglés par des lois naturelles, comme en cette vie; de sorte que, comme en cette vie, l'avenir pourrait se prévoir d'après des indices, mais sans certitude. »

Un passant, qu'ils avaient déjà rencontré à l'entrée de la petite rue ténébreuse, retourna sur ses pas et, lorsqu'il fut près des dames, il les regarda fixement. Jeanne prétendit qu'elle avait peur de cet homme, s'arrêta, appela Carlino, proposa de revenir à la maison. Sa voix était réellement altérée ; mais Carlino ne pouvait croire qu'elle eût peur. « Peur de quoi? Ne voyait-elle pas, là, devant elle, à quelques mètres, les lumières de la Grand'Place? Du reste, il le connaissait bien, cet homme, et il le mettrait même dans son roman. C'était le frère d'Edith au cou de cygne, maintenant esprit des ténèbres, condamné à errer la nuit par les rues de Bruges, en punition de la tentative faite pour séduire sainte Gunhild, sœur du roi Harold. Chaque fois que Carlino s'était aventuré la nuit dans les quartiers les plus déserts de Bruges, il y avait vu rôder à l'aventure cet homme sinistre.

Une belle façon de rassurer les gens ! » fit Noémi.

Carlino haussa les épaules et déclara que cette rencontre avait été pour lui une heureuse chance, puisqu'elle lui avait suggéré le nom de Gunhild, qu'il donnerait à son héroïne : car le nom de Noémi était un nom de belle-mère.

Dans l'ombre noire des Halles énormes, avec leur Tour qui domine le côté gauche de la rue, l'homme sinistre, retourné de nouveau sur ses pas, effleura presque Jeanne qui, cette fois, frissonna tout de bon. En ce moment, les innombrables cloches sonnèrent au-dessus de leurs têtes, parmi les nuages.

Jeanne, sans parler, serra convulsivement le bras de Noémi. Elles traversèrent la Place en silence. Carlino leur fit prendre une rue latérale, déserte aussi, mais éclairée tout entière par la lune qui brillait sur les

pignons bruns et dentelés des maisons. Jeanne dit tout bas à sa compagne :

« Dépêchons-nous de rentrer ! »

Mais Carlino, entendant une musique de danse qui venait de l'hôtel de Flandre, ordonna de faire halte et saisit son carnet. Comme Noémi était en train de raconter quelque chose sur l'hôtel de Flandre où elle avait logé l'année précédente, Jeanne lui demanda brusquement :

« C'est Marie qui t'a écrit cette longue histoire ? »

Noémi, plus troublée que surprise, répondit :

« Oui, c'est Marie.

— Je ne comprends pas, répliqua Jeanne, pourquoi elle a pris tant de peine. »

Cette fois, Noémi ne répondit rien. Carlino donna l'ordre de se remettre en marche. Elles partirent. Noémi ne parlait plus.

« Eh bien ! reprit Jeanne, pourquoi donc a-t-elle pris tant de peine ? »

Noémi resta muette. Jeanne lui secoua le bras, qu'elle tenait encore.

« Tu ne réponds pas ? A quoi penses tu ? »

Ensuite ellesse turent toutes les deux ; et néanmoins elles n'entendirent pas Carlino, qui leur criait d'obliquer à gauche. Il les rejoignit, fort en colère, tempêta, les poussa par les épaules vers une autre rue ; et elles obéirent, presque sans s'apercevoir de ces cris et de ce sans-gêne.

« Tu ne réponds pas ? » répéta Jeanne, moitié fâchée et moitié étonnée.

A son tour, Noémi lui serra le bras.

« Attends que nous soyons rentrées à la maison, » dit-elle.

Carlino cria :

« Arrêtez-vous sous les arbres ! »

Mais Jeanne s'arrêta tout de suite, en face d'une esplanade où il y avait de petits arbres, devant un haut

vaisseau d'ancienne cathédrale battu par les rayons de la lune; et, quand elle fut arrêtée, elle allongea le bras qu'elle avait passé sous celui de Noémi, saisit la main de la jeune fille et insista, d'une voix douloureuse et vibrante :

« Dis-le-moi maintenant, Noémi. As-tu raconté quelque chose à ta sœur? »

Carlino leur cria qu'elles pouvaient s'arrêter là, s'il leur plaisait, mais qu'elles devaient simuler une conversation très intéressante.

Noémi répondit à Jeanne un « oui » si faible, si timide, que Jeanne comprit tout : Marie Selva croyait que ce moine était Piero Maironi.

« Ah ! mon Dieu ! fit Jeanne, en serrant très fort la main de Noémi. Mais dit-elle cela ? Dit-elle cela ?

— Quoi ?

— Eh ! cela ! »

Grand Dieu ! Comme il était difficile de la faire parler clairement, cette créature !... Jeanne se détacha de Noémi; mais celle-ci, effrayée, se raccrocha à son bras.

« Parfait ! cria encore Carlino. Mais pas d'exagération.

— Pardonne-moi, supplia Noémi. Après tout, ce n'est qu'un soupçon, une conjecture... Oui, elle dit cela.

— Eh bien, non ! fit Jeanne, résolue, chassant loin d'elle soupçon et conjecture. Non, ce n'est pas lui ! Il n'est pas possible que ce soit lui ! Il n'a jamais été musicien !

— Non, non, peut-être n'est-ce pas lui, peut-être n'est-ce pas lui ! » se hâta de dire Noémi, à voix basse, parce que Carlino s'approchait d'elles.

Il les rejoignit, les félicita, exprima le désir qu'elles avançassent lentement sous les arbres.

Sous les arbres, Jeanne se plaignit avec une sorte d'indignation que son amie eût attendu jusqu'alors

pour lui tenir un semblable discours, qu'elle ne lui eût parlé de rien auparavant, à la maison. Puis, elle recommença de protester que ce bénédictin ne pouvait être Maironi, que jamais Maironi n'avait connu la musique.

Noémi se justifia. « Elle avait eu l'intention de parler lorsqu'elle était revenue de l'hôpital Saint-Jean, après la visite aux Memling; mais Jeanne était déjà si triste! Et pourtant, elle aurait parlé tout de même, si Carlino n'était pas survenu à ce moment-là. Tout à l'heure, pendant la promenade, elle n'avait pas su se défendre contre les questions. Si, lorsqu'elles étaient arrêtées près de l'hôtel de Flandre, Jeanne n'avait pas ramené l'entretien sur ce sujet, tout eût été fini et Noémi n'en aurait reparlé qu'à la maison. »

« Ainsi ta sœur croit...? » dit Jeanne.

« Eh bien! voici. Marie doutait. Le plus convaincu paraissait être Giovanni. Giovanni, lui, était certain; du moins Marie le disait dans sa lettre. » A cette réponse de Noémi, Jeanne éclata: « Comment son beau-frère pouvait-il être certain? Qu'en savait-il? Maironi n'était pas capable de plaquer un accord sur le piano. Voyez-vous la belle certitude! » Noémi fit observer doucement qu'en trois ans il pouvait avoir appris, et que les moines ont intérêt à former des musiciens pour l'orgue.

« Et alors tu le crois aussi, toi? » s'écria Jeanne.

Noémi balbutia un « je ne sais » si hésitant que Jeanne, très émue, déclara qu'elle voulait partir tout de suite pour Subiaco, qu'elle voulait éclaircir immédiatement ce mystère. Il était déjà convenu avec Marie Selva qu'elle lui ramènerait sa sœur. Elle aviserait maintenant à trouver un moyen pour que Carlino consentît à partir sans aucun retard. Noémi laissa voir de l'épouvante. Son beau-frère aurait voulu que Jeanne Dessalle ne retournât plus à Subiaco, tant pour la paix de la jeune femme que pour celle de dom Clé-

ment; et Noémi avait charge de lui faire comprendre l'opportunité d'une telle renonciation. D'ailleurs Selva était guéri, et il offrait de venir chercher sa belle-sœur, même en Belgique, si c'était nécessaire. En conséquence, elle s'efforça de combattre le projet de partir tout de suite; mais elle ne fit qu'irriter Jeanne. Celle-ci protesta et reprotesta que les Selva se trompaient, sans avoir toutefois à donner aucune raison nouvelle de sa violente résistance.

Carlino, ayant entendu un âpre « assez! » de sa sœur, accourut. « Quoi? Le vieux prêtre et la jeune fille se prenaient de querelle? Et ça, juste au moment où auraient dû commencer les tendresses mystiques! »

« Laissez-nous tranquilles! répondit Noémi. A cette heure, votre prêtre de quatre-vingt-dix ans serait mort vingt fois de lassitude. Ne nous donnez plus d'ordres. C'est moi qui conduirai : je connais Bruges mieux que vous. Et restez à cent pas en arrière. »

Carlino ne sut répliquer que : « Oh oh! oh oh! oh oh! »; et Noémi d'Arxel emmena Jeanne le long de la grille qui clôt le petit cimetière de Saint-Sauveur. Le moment lui sembla venu de faire la dernière révélation.

« Je crois que Giovanni a raison, tu sais, ajouta-t-elle. Dom Clément est de Brescia. »

Alors Jeanne, prise d'un accès de douleur, entoura d'un bras le cou de son amie et éclata en sanglots. Noémi, consternée, la supplia de s'apaiser.

« Pour l'amour de Dieu, Jeanne! »

Celle-ci lui demanda, entre deux sanglots réprimés, si Carlino savait quelque chose.

« Oh! non. Mais que dirait-il, s'il nous voyait?

— Il ne peut pas nous voir, » sanglota Jeanne.

Elles étaient dans l'ombre de l'église. Noémi admira que Jeanne, en proie à une telle émotion, eût remarqué cette circonstance.

« De grâce, de grâce, fais qu'il ne sache rien! »

Noémi promit de ne rien dire. Peu à peu, Jeanne se calma, et elle fut la première à se remettre en route. « Ah ! être seule, être seule dans sa chambre ! » La vue de la Tour de Notre-Dame, dardant contre le ciel sa flèche acérée, lui fit mal comme la vue d'un ennemi vainqueur et implacable. Elle le comprenait bien, maintenant : elle s'était abusée, pendant ces trois ans où elle se persuadait qu'elle n'avait plus d'espérance. Comme cette espérance, crue morte, souffrait et se débattait ! Comme elle s'obstinait à hurler dans son cœur : « Non, non, il ne s'est pas fait moine ! Non, ce n'est pas lui ! » Dans une crise de protestation passionnée, elle serra le bras de Noémi. Mais la voix consolatrice s'affaiblit peu à peu, cessa. Probablement c'était lui ; probablement tout était fini pour elle, à jamais. Le silence de la nuit, la tristesse de la lune, la tristesse des rues désertes, le vent froid qui s'était levé, tout était à l'unisson de ses pensées amères.

Aussitôt après avoir dépassé Notre-Dame, elles virent, le long du mur, sur le côté sombre de la rue, glisser encore une fois l'homme sinistre. Noémi hâta le pas, désireuse, elle aussi, d'arriver à la maison. Lorsque Carlino s'aperçut que les dames allaient droit vers la villa, au lieu de prendre le pont qui conduit à l'autre bord du *Lac d'amour*, il se récria. « Comment ? Et la dernière scène ? Avaient-elles donc oublié ? » Noémi voulait regimber ; mais Jeanne, tremblant que Carlino ne vînt à découvrir quelque chose, la pria de se soumettre.

« Sur le pont, ordonna-t-il, vous vous arrêterez deux minutes. »

Elles s'accoudèrent au parapet, regardant le miroir ovale de l'eau dormante. La lune s'était cachée derrière les nuages.

« Cette nuit sans lune est divine pour moi ! dit Carlino. Mais, à présent, je donnerais la moitié de ma gloire future pour que s'ouvrît dans les nuages une

petite lucarne, avec une petite étoile au milieu, qui se refléterait dans l'eau... Vous ne sauriez imaginer ce qu'il sera, ce dernier chapitre. Écoutez un peu. Tout à l'heure, sur le quai du Rosaire, vous regardiez les cygnes.

— Mais il n'y avait pas de cygnes! interrompit Noémi.

— N'importe, reprit Carlino. Vous regardiez les cygnes éclairés par la lune.

— Mais la lune ne donnait pas sur l'eau! fit encore Noémi.

— Qu'importe, vous dis-je! » répliqua Carlino, agacé.

Et, comme Noémi faisait observer qu'en ce cas il était bien inutile de les traîner autour de Bruges, à cette heure indue, il compara poétiquement son étude préparatoire, ses notes quasi photographiques, à l'ail qui est utile en cuisine, mais qui ne se sert pas sur la table. Et il se remit à parler des cygnes et de la lune.

« Vous avez alors comparé la candeur vivante et la candeur morte. Le vieux prêtre a émis cette réflexion exquise : que peut-être la candeur vivante de la jeune fille s'irradie sur ses pensées, décolorées comme ses cheveux par un commencement de mort, et qu'il sent maintenant dans son âme une aube de tiède candeur. Après quoi, il murmure pour lui-même, involontairement : « Abisag. » Et la jeune fille dit : « Qui est « Abisag? » Car elle est ignorante comme vous deux, qui ne connaissez pas Abisag, mon premier amour. Le prêtre, sans répondre, s'achemine avec elle vers la rue des Laines. Elle demande encore qui est Abisag, et le vieillard se tait. Et voilà que cette ombre noire, cette ombre sinistre, va, vient, disparaît au son des vingt-quatre cloches.

— Le chiffre n'est pas exact, » murmura Noémi.

Carlino fut sur le point de lui dire : « Petite bécasse! » Et il continua.

« Le prêtre compare cette ombre noire à un esprit malfaisant qui va et vient autour des esprits candides, (vous ne comprenez pas la liaison, mais elle y est !) à un esprit qui tâche de pénétrer en eux et de s'y loger, lui et d'autres pires que lui. Ensuite, par une liaison que je n'ai pas encore trouvée mais que je trouverai, ils arrivent à parler d'amour. Vous avez traversé la Grand'Place où, ce soir, il n'y avait pas de musique ; mais d'habitude il y en a, et je suppose qu'alors on y échange maintes œillades amoureuses, comme dans tous les pays du monde. La vieille tour et le vieux prêtre témoignent une certaine indulgence ; au contraire, la jeune fille trouve ridicules ces manifestations de l'amour, et elle exprime son dédain. « C'est l'amour de la terre, » dit le prêtre. Et ils arrivent devant l'hôtel de Flandre, entendent la musique d'un bal de noce.

— Comment ? s'écria Noémi. C'était un bal de noce ? »

Carlino serra et brandit les poings, soufflant d'impatience ; et, après un soupir, il poursuivit.

« La jeune fille demande : « Y a-t-il un amour du « ciel ? » C'est à ce moment-là que je vous ait dit de vous arrêter sous les arbres de Saint-Sauveur ; et vous, sans m'écouter, vous êtes arrêtées à l'entrée de la Place. Mais ça ne fait rien : on voyait la cathédrale, ce « qui suffit. Le prêtre répond : « Oui, il y a un amour du ciel. » La majesté de la vieille cathédrale, de la nuit, du silence l'exalte. Il parle. Je ne puis vous dire à présent sa tirade ; je l'ai bien dans l'esprit, mais confuse encore. La substance de son discours est que l'amour du ciel naît aussi sur la terre, mais qu'il n'y mûrit jamais. Le vieillard se laisse presque aller à des confessions. La poitrine haletante, avec des paroles de flamme, il confesse qu'il a senti, non de particulières inclinations pour certaines personnes, non des inclinations dont il devrait avoir honte, mais une aspi-

ration intellectuelle et morale à s'unir avec une féminité incorporelle qui serait le complément de son être incorporel, et qui, néanmoins, en resterait assez distincte pour que l'amour pût intervenir entre elle et lui.

— Miséricorde ! » chuchota Noémi.

Carlino s'était si fort échauffé qu'il ne l'entendit pas.

« Le vieux prêtre croit entrevoir dans cette union une trinité humaine semblable à la Trinité divine ; et, par conséquent, il trouve juste, il trouve saint que l'homme y aspire. Enfin il se tait, tout rempli, tout frémissant des choses qu'il a dites ; et il s'achemine vers Notre-Dame. La jeune fille lui prend le bras. Et voilà que reparaît l'homme sinistre, l'esprit tentateur. Vous l'avez bien vu ! Avouez que tout cela est heureusement imaginé, ingénieusement combiné. Le vieillard et la jeune fille veulent fuir ; mais, comme le ciel, leur cœur se fait obscur. C'est ici qu'il me faudrait une lucarne dans les nuages et une petite étoile au milieu. Le vieillard et la jeune fille regarderaient en silence la petite étoile trembler dans le *Lac d'amour*, et mille mouvements secrets de leurs âmes aboutiraient à cette idée : « Peut-être, par delà les « brumes de la terre, là-bas, dans ce monde lointain ! »

Jeanne n'avait pas dit un seul mot ni montré qu'elle fît attention au discours de son frère. Penchée sur le parapet, elle considérait l'eau sombre. Mais, aux dernières paroles, elle se redressa impétueusement.

« Tu ne crois rien de tout cela ! s'écria-t-elle. Tu sais que ce sont des illusions, des rêves ! Tu ne voudrais jamais que j'eusse, moi, de telles croyances ! Tu serais capable de me chasser !

— Mais non ! protesta Carlino.

— Oui ! Et, pour faire de la belle littérature, tu te mets à cultiver, toi aussi, ces rêves qui déjà énervent si fort les gens, qui déjà les détournent si loin de la vie réelle ! Cela ne me plaît pas le moins du monde.

Un incrédule de ton espèce ! Un homme persuadé, comme moi-même, que nous sommes des bulles de savon, que notre être brille une minute et retourne ensuite, non dans le néant, mais dans le grand Tout !

— Moi ? répondit Carlino, abasourdi. Je ne suis persuadé de rien, moi ! Je doute. C'est mon système, tu sais. Si, à cette heure, on venait me dire que la religion vraie est celle des Cafres ou celle des Peaux-Rouges, je répondrais : « Peut-être ! » Je ne connais pas ces religions. Je vois la fausseté de celles que je connais, et c'est pourquoi je ne souhaite pas que tu deviennes catholique. Mais te chasser du logis...

— En attendant, permets-tu que j'y rentre, avant que tu m'en chasses ? »

Et Jeanne prit le bras de Noémi. Carlino insista pour qu'elles fissent le tour du *Lac d'amour*. « Qui sait ? Peut-être que, tout à l'heure, la lucarne du ciel s'ouvrirait. » Il y tenait beaucoup. Noémi, rappelant la conversation qu'ils avaient eue quelques heures auparavant, exprima l'espoir que Mlle Fomalhaut viendrait justement se mettre à la fenêtre.

« Fort bien, dit Carlino, rêveur. Je ne pensais plus à Fomalhaut. Quand même Fomalhaut ne serait pas là ce soir, sûrement elle y sera pour mon vieux prêtre et sa compagne. »

Mais Noémi n'en avait pas fini avec ses objections. « Et si alors aucune étoile ne se mettait à la fenêtre, ni grande, ni petite ? » A quoi Carlino imagina sur-le-champ un remède. « L'étoile y serait. Ce serait peut-être une étoile télescopique, perdue dans les profondeurs de l'immensité ; mais elle y serait. La jeune fille ne la verrait pas ; mais le prêtre la verrait, lui, avec ses yeux de presbyte nonagénaire. Et, plus tard, la jeune fille aussi la verrait, avec les yeux de la foi.

Donc, cette pauvre jeune fille, dit Jeanne amèrement, sur la foi d'un vieux prêtre à demi aveugle, verra des étoiles qui ne seront pas là, et elle perdra

son bon sens, sa jeunesse, sa vie, tout! Puis tu la feras sans doute enterrer ici, au Béguinage ? »

Et elle se remit en chemin avec Noémi, sans attendre la réponse. Quand elles eurent fait le tour du *Lac d'amour*, les deux femmes s'arrêtèrent longtemps sur l'autre pont; mais pas la moindre lucarne ne s'ouvrit dans le ciel. La grosse Tour lointaine des Halles, l'énorme clocher de Notre-Dame, les toits aigus du Béguinage se profilaient, vénérable concile de grands vieillards, sur les nuages laiteux.

Carlino, n'ayant rien de mieux à faire, commença tout haut un raisonnement sur l'endroit le plus opportun pour sa lucarne.

« Quel jour est-ce, aujourd'hui ? demanda Jeanne à son amie, tout bas.

— C'est samedi.

— Demain, je parle à Carlino ; lundi et mardi, nous mettons ordre à mille choses ; mercredi nous préparons les bagages, et jeudi nous partons. Écris à ta sœur que nous arriverons à Subiaco la semaine prochaine.

— Ne te décide pas si vite ! Réfléchis !

— J'ai décidé. Je veux savoir. Si c'est lui, je ne me jetterai pas comme un obstacle sur sa route. Mais il faut que je le voie.

— Nous en reparlerons demain, ma chère Jeanne ! Ne décide rien encore.

— J'ai réfléchi, j'ai décidé. »

Minuit sonna à la grosse Tour des Halles ; dans les nuages, retentit longuement le chant solennel et mélancolique des cloches innombrables. Noémi, qui d'abord voulait insister, se tut, le cœur plein d'effroi, comme si ces voix mélancoliques du ciel nocturne lui eussent parlé d'un destin de son amie, d'un destin d'amour et de douleur qui malgré tout s'accomplirait.



II

DOM CLÉMENT

La lumière faiblissait dans le cabinet de Giovanni Selva, sur le bureau encombré de livres et de papiers. Giovanni se leva, ouvrit la fenêtre qui regardait le couchant. L'horizon était en feu derrière Subiaco tout proche, sur la fuite oblique des monts Sabins qui, partant de Rocca-di-Canterano et de Rocca-di-Mezzo, se dirigent vers Rocca-San-Stefano. Subiaco, ce tas pointu de maisons et de masures grises qui s'appuient contre la Rocca-del-Cardinale, s'était voilé d'ombre; pas une feuille ne bougeait dans les oliviers groupés derrière la villa rose aux persiennes vertes, perchée sur le sommet de cette roche ronde que contourne le chemin public; pas une feuille ne bougeait dans le grand chêne accroché au flanc de la roche et surplombant le petit oratoire ancien de Sainte-Marie-de-la-Fièvre. Une brise fraîche, parfumée d'herbes sauvages et de pluie récente, soufflait du mont Calvo. Il était sept heures et quart. Dans la conque si riante qu'arrose l'Anio, les cloches sonnèrent : d'abord, la grosse cloche de Sant'Andrea ; puis, les cloches plaintives de Santa-Maria-della-Valle ; puis, dans le haut, à droite, celles de la petite église blanche qui touche au grand maquis, les cloches des Capucins ; puis d'autres encore, lointaines.

Une voix féminine, basse et suave, une voix de

vingt-cinq ans, dit, à la porte entre-bâillée, derrière Giovanni, d'un ton presque timide :

« Puis-je entrer ? »

Giovanni se retourna un peu, sourit, étendit un bras, attira et serra contre son cœur la jeune femme, sans répondre.

Elle sentit qu'il ne fallait point parler, que l'âme de son mari suivait la lumière mourante et le chant mystique des cloches. Elle inclina la tête sur l'épaule de Giovanni, et ce fut seulement après quelques minutes de religieux silence qu'elle chuchota :

« Veux-tu que nous disions notre prière ? »

Une étreinte lui répondit. Ni l'un ni l'autre n'ouvrirent les lèvres; mais les yeux de l'un et de l'autre s'agrandirent dans une aspiration vers l'Infini, se colorèrent de révérence et de tristesse, de pensées qui ne s'expriment pas, de l'avenir incertain, du mystère des portes obscures qui mènent à Dieu. Les cloches se turent; et Mme Selva, fixant sur les yeux de son mari ses yeux bleus, avides de tendresse, lui offrit sa bouche. La tête chenue de l'homme et la tête blonde de la femme s'unirent dans un long baiser qui aurait fort étonné le monde.

Marie d'Arxel, à vingt et un ans, s'était éprise de Giovanni Selva pour avoir lu un de ses livres de philosophie religieuse, traduit en français. Elle avait écrit à l'auteur, qu'elle ne connaissait pas, des paroles si chaudes d'admiration que Selva lui avait répondu en faisant allusion à ses cinquante-cinq ans et à ses cheveux blancs. La jeune fille avait répliqué qu'elle savait cela, qu'elle n'offrait ni ne demandait d'amour, qu'elle désirait seulement recevoir de temps à autre quelques lignes de lui. Ses lettres rayonnaient d'intelligence enflammée. Elles arrivèrent à Selva au moment où il se débattait dans une sombre crise, dans une lutte douloureuse qu'il serait inutile de raconter ici. Il pensa que cette Marie d'Arxel pouvait être l'étoile de salut, et il continua de lui écrire.

« Sais-tu quel anniversaire c'est, aujourd'hui ? demanda la jeune femme. Te souviens-tu ? »

Giovanni se souvenait : c'était l'anniversaire de leur première rencontre. Par les lettres, ces deux âmes s'étaient révélées l'une à l'autre jusqu'au fond, avec d'indicibles ardeurs de sincérité ; mais les personnes ne s'étaient vues que dans les portraits. Après la quatrième ou la cinquième lettre échangée, Giovanni avait demandé à l'inconnue de lui envoyer le sien : demande prévue et redoutée. La jeune fille avait consenti, mais à la condition que sa photographie lui serait renvoyée tout de suite ; et elle avait été dans l'angoisse jusqu'au moment où la photographie lui était revenue avec les très tendres paroles de l'ami, charmé de cette jeunesse intelligente et passionnée, de ce visage, de ces grands yeux si doux, de l'élégance de ce buste. Puis, lorsqu'ils s'étaient concertés, lui venant du lac de Côme, elle venant de Bruxelles, pour se rencontrer à Hergyswyl, près de Lucerne, ç'avaient été des fièvres de terreur pour tous les deux. Elle se disait : « Mon portrait lui a plu ; mais les attitudes de la personne véritable, une ligne, une couleur du vêtement, la façon de s'aborder, les premières paroles dites, le son de la voix peuvent détruire d'un seul coup son amour. » Et il se disait : « Elle connaît mon visage altéré par les années, mes cheveux blancs ; elle les aime dans un portrait ; mais chaque jour qui passe me flétrit davantage ; et peut-être qu'en me voyant, cet incroyable amour tombera tout d'un coup. »

Il était arrivé à Hergyswyl par le bateau, quelques heures avant elle ; et elle, partie le matin de Bâle, y était arrivée dans l'après-midi, par le chemin de fer du Brünig.

« Tu sais, ajouta Marie, quand je ne t'ai pas vu à la gare, mon premier sentiment a été de plaisir : j'avais si peur ! Mais le second... le second a été d'épouvante. »

Giovanni sourit.

« Tu ne m'avais jamais raconté cela, » dit-il.

La jeune femme le regarda et sourit à son tour :

« Peut-être que, toi non plus, tu ne m'as pas raconté tout, absolument tout ce que tu as éprouvé, en ce moment-là ? »

Giovanni lui prit le cou dans ses mains et lui murmura près de l'oreille :

« Non, je ne t'ai pas tout raconté. »

Elle tressaillit ; puis elle rit d'avoir tressailli, et Giovanni rit avec elle.

« Quoi ? quoi ? » reprit-elle, la rougeur au visage, mécontente et pourtant souriante.

Son mari, sur un ton de grand mystère, lui chuchota :

« Ton chapeau était mis de travers.

— Non, non ! Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai ! »

Étincelante de rire, et en même temps frémissante à l'idée du grand péril qu'elle avait couru sans le savoir, elle protesta que ce n'était pas possible, qu'avant d'arriver à Hergyswyl elle s'était regardée cent fois dans le miroir de son nécessaire.

Et, avec de tendres badinages, en échangeant des baisers qu'elle lui donnait sur la poitrine et qu'il lui rendait sur les cheveux, ils repassèrent ensemble toutes les minutes de cette heure déjà vieille de deux ans. Giovanni l'avait attendue, non à la gare, où il y avait une foule de personnes en villégiature, mais quelques pas plus loin, sur le chemin de l'hôtel. Il l'avait vue venir, grande, svelte, avec le signe convenu : une brindille d'*olea fragrans* au corsage ; il s'était avancé vers elle, la tête découverte ; ils s'étaient serré la main très fort, sans paroles. Il avait dit au porteur, qui venait derrière eux avec la valise de la voyageuse, de les précéder à l'hôtel. Puis ils s'étaient mis lentement en chemin, saisis à la gorge par une émotion inexpri-

mable. La première elle avait murmuré, de sa voix douce et fine de femme :

« Mon ami... »

Et alors, tout bas, avec des phrases entrecoupées, il lui avait parlé de son ivresse, de son amour, de son ravissement ; et il ne s'était pas aperçu qu'ils avaient dépassé l'hôtel ; et, deux ou trois fois, ils n'avaient entendu ni l'un ni l'autre le porteur qui criait derrière eux :

« Monsieur, madame ! C'est ici, c'est ici ! »

Ensuite la voyageuse était montée dans sa chambre, souriante, mais pâlie par la fatigue et le mal de tête. Giovanni était allé se promener dans les jardins et les vergers plats d'Hergyswyl, à l'aventure, respirant comme un homme épuisé par des sensations trop violentes, bénissant chaque pierre et chaque feuille de ce coin verdoyant de terre étrangère, le lac qui dort dans le fond, la multitude des grandes montagnes religieuses qui se pressent en face, bénissant Dieu qui lui avait donné, à son âge, un tel amour. Et il était revenu bien vite à l'hôtel, trop vite. En ce jour de mai, les seuls hôtes de la maison — un vieux professeur allemand et sa fille — étaient montés au Pilate. Il n'y avait personne dans l'étroit salon de lecture. Marie et Giovanni avaient passé dans ce salon deux heures de bonheur, se tenant par la main, causant à voix basse, palpitant de crainte qu'un importun n'entrât.

« Te souviens-tu, dit Marie, que, dans le salon, à côté du canapé où nous étions assis, il y avait une cheminée ?

— Oui, ma chérie.

— Et qu'il faisait froid, quoique ce fût au mois de mai, si froid qu'un domestique vint allumer du feu ?

— Oui ; et je me souviens aussi qu'alors je t'ai fait pleurer.

— Oserais-tu la répéter aujourd'hui, cette chose-là ?

— Oh ! non. »

Et Giovanni baisa pieusement, comme un objet sacré, le front de sa femme. A Hergyswyl, lorsque le domestique était venu allumer le feu dans le petit salon, Giovanni avait quitté la main de son amie ; et, comme cet homme s'attardait, il avait dit : « La vieille bûche brûlera jusqu'à la fin ; mais qui sait combien de temps durera la flamme juvénile ? » Marie ne lui avait pas répondu ; elle l'avait seulement regardé avec des yeux agrandis, tout embués par le glacial contact de cet injuste soupçon, comme les vitres d'une serre chaude par le contact du gel extérieur.

Non, jamais plus Giovanni n'avait rien pensé de semblable. Marie et lui se répétaient souvent qu'il n'y avait peut-être sur la terre aucune autre union semblable à la leur, aussi pleine et aussi pénétrée de paix, grâce à la certitude solennellement grave et douce que, de quelque façon que Dieu voulût disposer de leurs existences après la mort, leurs deux esprits seraient indubitablement conjoints dans l'amour de la Divine Volonté. Cependant, ils ne laissaient pas de confier au Seigneur le soupir de leurs âmes.

La prière qu'ils venaient de murmurer ensemble, dans un contemplatif recueillement intérieur, avait été composée par Giovanni et disait : « Père, qu'il advienne de nous ce qu'a prié Jésus la dernière nuit : une seule vie avec Lui en Vous, pour l'éternité. »

Présentement, ils étaient encore deux et un, au sens le plus strict et le plus exact du terme ; car, dans leur unité spirituelle même, on apercevait la dualité : tel un courant d'eau bleue auquel s'unit un courant d'eau verte, si bien que, à l'endroit où les eaux mêlées commencent à se confondre, on voit luire çà et là, s'entre-brisant, des ondes couleur de forêt et des ondes couleur de ciel. Giovanni était un mystique qui, de tout amour humain, faisait dans son cœur une harmonie avec l'amour divin. Sa femme, venue pour lui du protestantisme à un catholicisme assoiffé de raison,

s'était infusée autant qu'elle avait pu dans cette âme mystique ; mais, chez elle, l'amour de Giovanni l'emportait sur tous les autres sentiments. Elle était riche et il était dans l'aisance ; toutefois, ils vivaient presque pauvrement, afin de se ménager le moyen de libéralités très larges, l'hiver à Rome, le printemps et l'été à Subiaco, dans la modeste petite villa dont ils avaient pris en location le second étage. Ils ne dépensaient beaucoup que pour les livres et pour la correspondance. Giovanni préparait un ouvrage sur les raisons de la morale chrétienne. Sa femme lisait pour lui, faisait des extraits, prenait des notes.

« J'aimerais tant, dit-elle, aller à Hergyswyl l'an prochain ! Je voudrais que tu écrivisses là le dernier chapitre de ton livre, le chapitre de la Pureté ! »

En parlant ainsi, elle avait joint les mains, revoyant avec bonheur, par le souvenir, le village blotti entre les pommiers, au fond du petit golfe, le lac serein, les grandes montagnes religieuses, les journées tranquilles, consacrées au travail et à la contemplation paisible. Elle connaissait tout le plan de l'ouvrage qu'écrivait son mari, le thème de chaque chapitre avec ses principaux arguments. Le chapitre de la Pureté lui plaisait plus que tous les autres, à cause de sa forte trame rationnelle. Son mari voulait y poser et y résoudre ce problème :

Pourquoi le Christianisme exalte-t-il comme un élément de perfection humaine cette renonciation qui va contre les lois de la Nature, qui tourmente l'homme par de terribles luttes sans profiter à personne, qui ferme à de possibles vies humaines l'accès de l'existence ? Et la réponse devait être tirée de l'étude du phénomène moral considéré dans ses origines historiques et dans son évolution, sujets auxquels étaient consacrés les premiers chapitres de l'œuvre. Selva y démontrait par l'exemple des bêtes qui se sacrifient pour leur progéniture ou pour leurs compagnons de

troupeau, comment l'instinct moral se manifeste déjà dans la nature animale inférieure et se développe peu à peu, en antagonisme avec les appétits de la nature corporelle. Il y soutenait la thèse qu'ainsi s'élaborait progressivement dans les espèces inférieures la conscience humaine. Puis il se proposait, en prenant ces conclusions comme base, de dégager le principe général selon lequel la renonciation au plaisir physique pour une satisfaction d'ordre supérieur signifie un effort de l'espèce vers une forme supérieure de l'existence. Il examinerait ensuite le cas extraordinaire de ces individus humains qui, aux aiguillons du plaisir corporel singulièrement avivés par l'intelligence et par l'imagination, agissant de complicité avec les sens, opposent des énergies de renonciation plus fortes encore, sans autre but que d'honorer la Divinité. Il démontrerait que plusieurs religions en fournissent des exemples et que la renonciation y est glorifiée, quoiqu'elle reste toujours un acte libre de l'individu. Il reconnaîtrait qu'elle serait un acte blâmable et incompréhensible si elle ne répondait pas à une mystérieuse impulsion de la Nature même, de cet élément dit spirituel qui ne laisse pas de demeurer en conflit avec les excitations de l'instinct corporel, par l'effet d'une loi cosmique. Inconscients collaborateurs de Celui qui gouverne l'Univers, les héros de la renonciation suprême croient l'honorer par le simple sacrifice, tandis qu'en effet, selon le Dessein de la Providence, ils incarnent l'énergie progressive de l'espèce, préparent à l'élément spirituel le pouvoir de se créer une forme corporelle supérieure, plus analogue à lui-même ; et, par là, leur pureté est une perfection humaine, est une hauteur où notre nature s'élève et atteint les nébuleux commencements d'une autre nature, inconnue et surhumaine.

« Quand je songe à la Pureté incarnée, dit Giovanni, je m'imagine voir devant moi dom Clément. T'ai-je

dit qu'il assistera à notre réunion de ce soir? Il descendra du monastère aussitôt après le souper. »

Marie tressaillit.

« Oh! dit-elle. Et moi qui oubliais! Noémi m'a écrit. Elle est partie de Milan hier, avec les Dessalle. Ils s'arrêteront à Rome un jour ou deux, puis ils viendront ici.

— Tu t'en es souvenue parce que j'ai nommé dom Clément? fit Giovanni avec un sourire.

— Oui, répondit-elle. Mais, pourtant, tu sais que je ne crois pas cela. »

Le front haut, les yeux bleus de dom Clément, si sereins et si purs, pouvaient-ils avoir jamais connu la passion? Au dire de Marie, la voix même du jeune bénédictin, si douce, un peu voilée, presque timide, avait trop de pudeur délicate, trop de candeur vierge.

« Tu ne le crois pas, repartit Giovanni, et tu as peut-être raison : il est possible que dom Clément ne soit pas Maironi. Dans tous les cas, il sera bon de trouver ce soir quelque moyen pour lui apprendre que Mme Jeanne Dessalle doit venir bientôt à Subiaco et que, naturellement, elle visitera les Monastères. En outre, il est Père hôtelier; et c'est lui qui serait obligé de l'accompagner dans cette visite. »

Sur ce point, il n'y avait pas de doute : Marie se chargerait de l'avertir. Puisqu'elle ne croyait pas qu'il eût été l'amant de Jeanne, elle serait plus à l'aise pour lui parler avec simplicité. « Quelle chose terrible, pourtant, s'il était Maironi, et si personne ne l'avertissait, et si, tout à coup, dans le monastère, cet homme et cette femme se trouvaient face à face! Giovanni était-il certain que le moine viendrait à la réunion? » Oui, très certain. Dom Clément avait obtenu la permission de l'Abbé pendant que Giovanni était au monastère, et il le lui avait dit tout de suite. Il viendrait, et il amènerait ce garçon jardinier dont il lui avait parlé, afin de le faire connaître

à Selva. De cette façon, le jardinier pourrait venir seul un autre jour, et il enseignerait à Giovanni l'art de rechausser les pommes de terre, dans le petit champ que le penseur avait loué pour le cultiver de ses propres mains. Ce goût du travail manuel était une innocente manie de Giovanni, venue sur le tard, et qui déplaisait un peu à Marie parce qu'elle jugeait que ce labeur ne convenait plus à ses habitudes et à son âge. Néanmoins, elle la respectait, et elle se tut.

Sur ces entrefaites, la fille, native d'Affile, qui les servait, entra pour avertir que ces messieurs montaient l'escalier et que le souper allait être prêt à la minute. En effet, trois personnes montaient par l'escalier en colimaçon. Giovanni vint à leur rencontre. Le premier était son jeune ami De Leyni qui, en saluant, s'excusa de précéder ses compagnons, deux ecclésiastiques.

« Je suis le maître des cérémonies, » dit-il.

Et il les présenta, sur l'escalier même :

« M. l'abbé Marinier, de Genève; dom Paolo Faré, de Varèse, que vous connaissez déjà de nom. »

Selva demeura un instant perplexe ; mais ensuite, il s'empressa de faire entrer les visiteurs et il les conduisit sur la terrasse, où des sièges étaient déjà préparés.

« Et Dane ? demanda-t-il, inquiet, à De Leyni en le prenant par le bras. Et le professeur Minucci ? Et le Père Salviati ?

— Ils sont là, répondit le jeune homme avec un sourire. Ils sont à l'*Anio.* Je vous raconterai : c'est toute une histoire. Ils arriveront dans quelques instants. »

Cependant l'abbé Marinier, sorti sur la terrasse, ne pouvait retenir une exclamation :

« Oh ! c'est admirable ! »

Et dom Paolo Faré, en bon citoyen de Côme, disait entre ses dents : « Oui, c'est beau, c'est beau », sur

le ton discret d'un homme qui pense : « Mais si vous voyiez mon pays! »

Marie survint; les présentations recommencèrent, et De Leyni raconta l'histoire, tandis que Marinier promenait ses petits yeux scintillants sur le paysage, depuis la pyramide de Subiaco, noir décor dans le fond clair du couchant, jusqu'aux sauvages forêts de charmes qui couvrent le Francolano voisin, dressé à l'orient comme une sombre et majestueuse barrière. Dom Faré, lui, dévorait des yeux Selva, l'auteur de ces études critiques sur l'Ancien et le Nouveau Testament, et surtout de ce livre sur les bases de la future théologie catholique, qui avaient élevé, transfiguré sa foi.

Voici qu'elle était l'histoire du baron De Leyni. A la station de Mandela, un grand vent soufflait, et le professeur Dane craignait fort d'y avoir attrapé un rhume; alors, doutant de trouver du cognac chez un ennemi déclaré de l'alcool comme l'était M. Selva, et se rappelant que l'heure était venue où il avait coutume de prendre chaque jour une couple d'œufs, il s'était arrêté à l'*Hôtel de l'Anio*, pour y avoir les œufs et le cognac; mais, sur la terrasse du restaurant, vers le fleuve, il y avait trop d'air, et il y en avait trop peu dans les petits salons contigus; il s'était donc fait servir son repas dans une chambre de l'hôtel, et il avait deux fois renvoyé les œufs. Cependant les trois autres étaient partis à pied, laissant au professeur Minucci et au Père Salviati le soin de tenir compagnie à Dane.

Puisque le délicat et frileux professeur Dane n'était pas là, Giovanni proposa de souper sur la terrasse. Mais il renonça bientôt à cette idée, en voyant qu'elle agréait peu à l'abbé de Genève. L'élégant et mondain Marinier, ami de Dane, avait la même sollicitude que celui-ci pour sa propre personne, mais avec plus de dissimulation et sans excuse de santé. S'il n'avait pas soupé à l'*Anio* avec son ami, c'était parce que, dans une

visite précédente à Subiaco, la cuisine de l'*Anio* lui avait semblé par trop simple, et il espérait de Mme Selva un souper à la française. De Leyni savait combien cette espérance était fallacieuse; mais, par malice, il n'en avait pas instruit l'abbé.

La petite salle à manger était à peine assez grande pour recevoir les cinq convives. Comment eût-on fait, si les deux absents étaient venus? A vrai dire, on n'attendait ni l'abbé Marinier ni dom Faré; mais d'autres manquaient. Il manquait un moine et un prêtre, hommes connus, qui devaient arriver de la Haute Italie : ils s'étaient excusés par lettre, au grand regret de Selva, et aussi de Faré et de De Leyni. Marinier, au contraire, s'excusa d'être venu : c'était Dane le coupable. Pour dom Paolo Faré, le coupable était De Leyni. Selva protesta : « Comment les amis de nos amis ne seraient-ils pas les bienvenus? De Leyni et Dane savaient qu'ils pouvaient amener avec eux les personnes qui avaient leur confiance et qui partageaient leurs idées. » Marie, elle, ne disait rien : Marinier lui plaisait peu, et il lui semblait même que Dane et De Leyni auraient mieux fait de n'amener personne sans avertir.

Marinier, après avoir exploré des yeux une soupe aux fèves, en fronçant imperceptiblement les sourcils, parla.

« Je ne sais, dit-il, si nous n'ennuierions pas Mme Selva en causant un peu, dès maintenant, de ce qui sera tout à l'heure l'objet de la réunion. »

Marie le rassura : elle n'assisterait pas à la réunion, mais elle prenait beaucoup d'intérêt au but poursuivi.

« Eh bien, alors, continua Marinier, il serait très utile pour moi de connaître exactement ce but. Dane m'en a parlé d'une façon un peu vague, et je ne suis pas certain que je partagerai en tout vos idées. »

Dom Paolo ne put retenir un geste d'impatience. Selva aussi parut un peu contrarié, car l'accord sur

certaines idées fondamentales était absolument nécessaire; sans quoi, la réunion pouvait être, non seulement inutile, mais, qui pis est, dangereuse.

« Voici, dit-il. Nous sommes un certain nombre de catholiques, en Italie et hors d'Italie, ecclésiastiques et laïques, qui désirons une réforme de l'Église. Nous la désirons sans rébellion, opérée par l'autorité légitime. Nous désirons des réformes dans l'enseignement religieux, des réformes dans le culte, des réformes dans la discipline du clergé, des réformes aussi dans le suprême gouvernement de l'Eglise. Pour cela, nous avons besoin de créer une opinion qui amène l'autorité légitime à agir selon nos vues, ne serait-ce que dans vingt ans, dans trente ans, dans cinquante ans. Or, nous tous qui pensons ainsi, nous sommes dispersés. Nous ne nous connaissons pas les uns les autres, à l'exception de ceux, et ils ne sont guère, qui publient des articles ou des livres. Très probablement, il y a dans le monde catholique une multitude de personnes religieuses et instruites qui pensent comme nous. J'ai cru que, pour la propagation de nos idées, il serait très utile que nous pussions au moins nous connaître. Ce soir, nous nous réunissons en petit comité pour une première entente. »

Tandis que Giovanni parlait, les autres tenaient les yeux fixés sur l'abbé de Genève. L'abbé regardait dans son assiette. Il y eut ensuite un instant de silence. Giovanni fut le premier à le rompre.

« Est-ce que le professeur Dane, demanda-t-il, ne vous a pas dit cela?

— Oui, oui, répondit l'abbé, qui leva enfin les yeux de son assiette. Cela ou quelque chose d'approchant. »

Le ton fut celui d'un homme qui approuve peu. Mais alors, pourquoi était-il venu? Dom Paolo faisait des grimaces de mécontentement; les autres se taisaient. Il y eut une minute de gêne. Marinier dit:

« Nous en reparlerons ce soir.

— Oui, répéta Selva, tranquille. Nous en reparlerons ce soir. »

Il prévoyait qu'il trouverait dans l'abbé un adversaire, et il estimait que Dane avait commis une erreur de jugement et de tact en l'invitant à la réunion. Mais en même temps, il se rassurait par cette réflexion tacite : qu'il serait profitable d'entendre toutes les objections, et que d'ailleurs un ami du professeur Dane ne pouvait manquer d'être loyal et ne divulguerait pas des noms et des discours qui devaient encore être tenus secrets. Au contraire, le jeune De Leyni se tourmentait de ce péril, sachant combien de relations diverses avait à Rome l'abbé Marinier, qui y habitait depuis cinq ans pour ses études historiques; et il se désespérait de n'avoir pas été informé assez tôt pour écrire aux Selva et pour leur suggérer d'entreprendre la conquête de cet abbé, en commençant par le sens du goût. Chez les Selva, la table, toujours brillante et fleurie, était, quant au menu, très modeste, très parcimonieuse. Les Selva ne buvaient jamais de vin; et le vin clairet et un peu âpre de Subiaco, qu'ils offraient à leurs hôtes, ne pouvait qu'aigrir un homme habitué aux vins de France.

La servante d'Affile avait déjà servi le café lorsque arrivèrent presque simultanément dom Clément, venu à pied de Sainte-Scolastique, Dane, le Père Salviati et le professeur Minucci, venus de Subiaco dans une voiture à deux chevaux. Mais dom Clément, suivi de son garçon jardinier, voyant de loin la voiture qui se dirigeait vers la grille de la villa, ne douta pas qu'elle amenât du monde chez les Selva; et il hâta le pas pour que Giovanni et le garçon jardinier pussent se voir et causer ensemble une minute, avant la séance.

Les Selva et leurs trois commensaux s'étaient levés de table, et Marie, en sortant sur la terrasse au bras du chevaleresque abbé Marinier, aperçut, malgré la

nuit tombante, le bénédictin qui gravissait le sentier raide par où l'on accède de la grille d'entrée à la villa. Elle le salua d'en haut et le pria d'attendre au pied de l'escalier qu'on apportât de la lumière. Elle descendit elle-même, avec la lampe, l'escalier en colimaçon, fit signe à dom Clément qu'elle désirait lui parler et jeta un coup d'œil significatif à l'homme qui se tenait derrière le moine. Dom Clément se tourna vers cet homme, lui dit de rester dehors, sous les acacias; et, après avoir, sur la muette invitation de la jeune femme, gravi quelques marches, il s'arrêta pour l'écouter.

Elle lui parla rapidement de ses trois hôtes et surtout de l'abbé Marinier. Elle expliqua qu'elle était en peine pour son mari, qui avait caressé avec tant d'amour et tant de foi l'idée de cette association catholique et qui allait se trouver en face d'une opposition inattendue. Elle désirait que dom Clément sût cela, qu'il y fût préparé. Si elle s'était chargée de l'avertir, c'était parce qu'en ce moment son mari ne pouvait quitter leurs hôtes. Et elle lui disait adieu tout de suite; car elle n'avait pas l'intention, elle femme et très ignorante, d'assister à la séance. Peut-être le reverrait-elle dans quelques jours au monastère. C'était lui, n'est-ce pas, qui était Père hôtelier? Dans deux ou trois jours, elle irait peut-être à Sainte-Scolastique avec sa sœur...

Ici, Mme Selva éleva involontairement la lampe, pour mieux voir son interlocuteur au visage; et aussitôt elle s'en repentit comme d'un manque de respect envers cette âme indubitablement sainte, indubitablement égale en virile et vierge beauté à ce corps haut et svelte, à ce visage dressé dans une habituelle attitude de franchise et de modestie presque militaires, ennobli par ce front spacieux, par ces yeux bleu clair qui exprimaient à la fois une douceur féminine et une mâle ardeur.

« Il y aura aussi, dit-elle à voix basse, ayant honte

d'elle-même, une amie intime de ma sœur, une certaine Mme Dessalle. »

Dom Clément détourna brusquement la tête ; et Marie en reçut un contre-coup, trembla. « C'était donc lui ? » L'instant d'après, il retourna de nouveau son visage vers elle. Ce visage était un peu allumé, mais calme.

« Pardon, dit-il. Voudriez-vous me dire quel est le prénom de cette dame ?

— De qui ? De Mme Dessalle ?

— Oui.

— Elle s'appelle Jeanne.

— Quel âge peut-elle avoir ?

— Je ne sais. De trente à trente-cinq ans, ce me semble. »

Marie ne comprenait plus. Le moine lui adressait ces questions avec une telle sérénité, une telle indifférence ! A son tour, elle risqua une demande.

« Vous la connaissez, mon Père ? »

Dom Clément ne répondit pas. Au même instant arrivait le pauvre goutteux Dane qui, à grand'peine, s'était traîné depuis la grille jusqu'à la villa, au bras du professeur Minucci. L'un et l'autre étaient des familiers de la maison. Mme Selva leur fit un accueil aimable, mais un peu distrait.

La séance se tint dans le bureau de Giovanni. Ce bureau était si petit que le bouillant dom Faré, ne pouvant laisser les fenêtres ouvertes par égard pour les rhumatismes de Dane, se sentait suffoquer, et il le dit avec sa rudesse lombarde. Les autres feignirent de ne pas entendre, sauf De Leyni qui, silencieusement, lui fit signe de ne pas insister, et Giovanni qui ouvrit la porte du corridor et l'autre porte voisine, par où l'on allait du corridor sur la terrasse. Mais Dane flaira aussitôt une odeur de bois humide, et il fallut refermer. Sur la table de travail brûlait une vieille lampe à

pétrole. Le professeur Minucci avait mal aux yeux, et il demanda timidement l'abat-jour, que l'on chercha, que l'on trouva et que l'on posa. Dom Paolo grommela intérieurement : « C'est une infirmerie! »; et son ami De Leyni, qui estimait qu'en pareille circonstance on aurait dû oublier tous ces petits soins, eut la désagréable sensation qu'un froid se répandait dans l'assistance. Giovanni eut la même sensation, mais pour ainsi dire en retour : il comprit la fâcheuse impression que devaient recevoir de Dane, et peut-être aussi de Minucci, celles d'entre les personnes présentes qui ne les connaissaient pas. Lui, il les connaissait. Dane, avec tous ses rhumatismes et ses nerfs et ses soixante-deux ans, possédait, outre un profond savoir, une indomptable vigueur d'esprit, un courage à toute épreuve. Andrea Minucci, malgré l'ébouriffement de sa chevelure blonde, malgré ses lunettes, malgré une certaine raideur de mouvements qui lui donnait l'aspect d'un érudit tudesque, était une jeune âme des plus ardentes, trempée par la vie, non pas bouillante à la surface comme l'âme du prêtre lombard, mais concentrée dans son propre feu, sévère, probablement plus forte.

Giovanni prit la parole avec une franche résolution. Il remercia les assistants; il excusa les absents, le moine et le prêtre, non sans regretter beaucoup qu'ils manquassent à la séance. Il dit que, dans tous les cas, leur adhésion était certaine, et il insista sur la valeur de cette adhésion. Il ajouta, d'une voix plus haute et plus lente, les yeux fixés sur l'abbé Marinier, que, pour l'heure, il jugeait prudent de ne rien divulguer ni sur la réunion ni sur les résolutions qui s'y prendraient; et il pria tous ceux qui étaient là de se considérer comme obligés au silence par un engagement d'honneur. Ensuite il exposa l'idée conçue, l'objet de la délibération, avec un peu plus de détails qu'il ne l'avait fait pendant le souper.

« Et maintenant, conclut-il, que chacun dise ce qu'il pense. »

Il y eut quelques instants de silence profond. Puis, comme l'abbé Marinier allait prendre la parole, Dane se leva avec effort. Son visage pâle, décharné, plein de finesse, tout rayonnant d'intelligence, avait une expression de gravité solennelle.

« Je crois, dit-il dans un italien exotique, sans souplesse et pourtant chaud de vie, je crois que, nous trouvant au début d'une commune action religieuse, nous devons, avant tout, faire deux choses. Première chose : recueillir nos âmes en Dieu, silencieusement, chacun la sienne, jusqu'à sentir au dedans de nous la présence de Dieu même, son désir, dans notre cœur, de sa propre gloire. C'est ce que je vais faire et ce que je vous prie de faire avec moi. »

Cela dit, le professeur Dane croisa les bras sur sa poitrine, courba la tête, ferma les yeux. Tous se levèrent et, à l'exception de l'abbé Marinier, joignirent les mains. L'abbé, lui, les ramena sur sa poitrine, d'un geste large qui embrassait l'air. On put entendre un petit gémissement de la lampe, un pas au rez-de-chaussée. Marinier fut le premier à regarder en dessous si les autres priaient encore.

Dane releva la tête et dit :

« *Amen !* »

Puis il ajouta :

« Seconde chose. Nous nous proposons d'obéir toujours à l'autorité ecclésiastique légitime... »

Dom Paolo Faré sursauta :

« C'est selon ! »

Une vibration de pensées subites, un sourd frémissement de paroles non proférées secoua chacun des assistants. Dane continua avec lenteur :

« ... exercée selon les règles normales. »

L'émotion s'atténua en un murmure d'assentiment, s'apaisa. Dane reprit :

« Ceci encore! Jamais il n'y aura de haine, ni sur nos lèvres ni dans notre cœur, contre personne! »

De nouveau dom Paolo sursauta.

« De la haine, non; mais de l'indignation, oui. *Circumspiciens eos cum ira!*

— Oui, intervint dom Clément avec sa douce voix voilée. Oui, lorsque nous aurons édifié le Christ en nous, lorsque nous éprouverons une colère de pur amour. »

Dom Paolo, qui était près de lui, ne répondit rien; mais il le regarda avec les larmes aux yeux, lui prit une main pour la baiser. Le bénédictin retira sa main avec effarement, le visage devenu de flamme.

« Et nous n'édifierons pas le Christ en nous, dit Selva, ému aussi, heureux de ce souffle mystique qui lui paraissait circuler dans l'assemblée, si nous ne purifions par l'amour nos idées de réforme; si, lorsque le moment sera venu d'agir, nous ne purifions d'abord nos mains et nos outils. Cette indignation, cette colère dont vous parlez, dom Paolo, est une grande puissance du Malin sur nous, précisément parce qu'elle a une apparence et quelquefois, comme chez les Saints, une substance de bonté. En nous, elle est presque toujours inimitié véritable, parce que nous ne savons pas aimer. La prière qu'après le *Pater noster* je préfère à toutes les autres, c'est la prière de l'Unité, la prière qui demande notre union avec l'esprit du Christ, lorsqu'il s'adresse au Père en ces termes : *Ut et ipsi in nobis unum sint.* Ayons toujours le désir et l'espoir de nous unir en Dieu avec ceux de nos frères qui sont séparés de nous par les idées. Et maintenant, dites si vous acceptez ce projet de fonder l'association que je vous propose. Discutez d'abord ce premier point; ensuite, si ce que je propose est accepté, on avisera aux moyens de le mettre en pratique. »

Dom Paolo s'écria impétueusement que le principe

n'était pas même à discuter; et Minucci fit observer à demi-voix que tous les assistants avaient connu le but de la réunion avant de s'y rendre et que, dès lors, par le seul fait qu'ils s'y étaient rendus, ils l'avaient implicitement approuvé, ils avaient implicitement consenti à se lier par une action commune, sauf à décider sur les moyens et les formes. Alors l'abbé Marinier demanda la parole.

« J'en suis vraiment fâché, dit-il avec un sourire; mais, pour me lier, je n'ai pas apporté le moindre fil. Je suis de ceux qui voient que beaucoup de choses vont mal dans l'Église; et, toutefois, lorsque M. Selva m'eut clairement expliqué lui-même, d'abord à table, et maintenant ici, son idée que je n'avais pas très bien comprise par ce que m'en avait rapporté mon ami le professeur Dane, des objections se sont présentées à moi, que je crois sérieuses. »

« Naturellement! pensa Minucci, qui avait entendu parler des ambitions de Marinier. Si tu veux te pousser dans la carrière, tu ne dois pas te mettre avec nous. » Et il ajouta, tout haut :

« Dites-les donc, ces objections!

— D'abord, messieurs, remarqua finement l'abbé, il me semble que vous avez commencé par la seconde réunion. Vous me faites l'effet, soit dit sans vous offenser, de braves gens qui s'assoient gaiement pour jouer aux cartes, mais qui n'arrivent pas à mettre la partie en train parce que l'un a les cartes italiennes, un autre les françaises, un troisième les allemandes, de sorte qu'ils ne peuvent s'entendre. J'ai ouï parler d'idées communes; mais peut-être y a-t-il plutôt entre nous une communauté d'idées négatives. Nous sommes d'accord, je le suppose, en ceci : que l'Église catholique a fini par ressembler à une cathédrale très ancienne, d'une grande simplicité primitive, d'une grande beauté idéale, que le XVIIe, le XVIIIe et le XIXe siècles ont surchargée d'éléments disparates. Peut-être les plus mali-

cieux d'entre vous diront-ils encore que l'on y parle haut une langue morte, tandis qu'il est à peine permis d'y parler bas les langues vivantes, et que le soleil y prend aux fenêtres une fausse couleur. Mais, quant à moi, je ne puis croire que nous soyons tous d'accord sur la qualité et sur la quantité des remèdes. Donc, avant de fonder cette franc-maçonnerie catholique, j'estime qu'il conviendrait de s'entendre au sujet des réformes. Je dirai plus : je crois que, même s'il y avait entre vous un complet accord sur les idées, je ne vous conseillerais pas de vous lier par un lien sensible, comme le propose M. Selva. Mon objection est d'une nature très délicate. Vous estimez sans doute qu'il vous sera possible de naviguer en sûreté sous l'eau, comme des poissons prudents, et vous ne songez pas que l'œil perçant d'un Souverain Pêcheur, ou Vice-Pêcheur, peut vous découvrir, qu'un bon coup de harpon peut vous atteindre. Or, je ne conseillerais jamais aux poissons les plus fins, les plus savoureux, les plus recherchés, de se lier ensemble. Vous comprenez ce qui adviendrait, si l'un d'eux était pris et tiré de l'eau. Et, vous ne l'ignorez pas, le grand Pêcheur de Galilée mettait les petits poissons dans son vivier; mais le grand Pêcheur de Rome les met dans la poêle.

— Elle est bien bonne ! » fit dom Paolo avec un éclat de rire.

Les autres se taisaient, glacés. L'abbé continua :

« Et puis, je ne crois pas qu'avec cette ligue vous puissiez rien faire de bon. Les associations amènent peut-être le progrès des salaires, des industries, du commerce; mais le progrès de la science et de la vérité, non. Les réformes s'accompliront un jour, parce que les idées sont plus fortes que les hommes et cheminent; mais vous, si vous les armez en guerre et si vous les faites marcher par compagnies, vous les exposez à un feu terrible qui les arrêtera pour un temps. Ce sont les individus, les Messies, qui font pro-

gresser la science et la religion. Y a-t-il un Saint parmi vous? Savez-vous du moins où le prendre? Si oui, prenez-le et lancez-le en avant. Parole ardente, grande charité, deux ou trois petits miracles; suggérez-lui ce qu'il doit dire, et votre Messie fera plus que vous tous ensemble. »

L'abbé se tut et Giovanni parla.

« Sans doute monsieur l'abbé, dit-il, n'a pas encore pu se faire une juste idée de l'union que nous désirons. Nous nous sommes associés tout à l'heure dans une prière silencieuse et fervente, cherchant à nous tenir unis en présence de Dieu. Cela indique le caractère de notre union. Considérant les maux qui affligent l'Église, maux qui sont, en substance, des désaccords entre son élément muable et humain et son élément immuable de Vérité divine, nous voulons nous unir en Dieu-Vérité, avec le désir qu'il fasse disparaître ces désaccords; et nous voulons nous sentir unis. Une telle union n'a pas besoin d'entente préalable sur des idées particulières, quoique plusieurs d'entre nous en aient un bon nombre de communes. Nous ne songeons pas à susciter une action collective, ni publique ni privée, dans le dessein de réaliser telle ou telle réforme. Je suis assez vieux pour me rappeler le temps de la domination autrichienne. Si les patriotes lombards et vénitiens se réunissaient alors pour parler de politique, ce n'était certes pas toujours afin de comploter, d'entreprendre une action révolutionnaire; c'était afin de se communiquer des nouvelles, de se connaître, de maintenir vivante la flamme de l'idée. C'est cela que nous voulons faire dans le domaine religieux; et cet accord négatif, dont parlait tout à l'heure M. l'abbé Marinier, peut très bien y suffire. Faisons qu'il s'élargisse, qu'il embrasse la majorité des fidèles intelligents, qu'il monte dans la hiérarchie; et M. l'abbé verra que les accords positifs y mûriront intérieurement, comme les germes vitaux dans la dépouille caduque des fruits.

Oui, un accord négatif est suffisant. Si nous sentons que l'Église du Christ souffre, cela suffit pour que nous nous unissions dans l'amour de notre mère, ou du moins pour que nous l'assistions de nos prières, nous et ceux de nos frères qui, comme nous, la sentent souffrir. Qu'en dit monsieur l'abbé? »

L'abbé sourit légèrement et murmura :

« C'est beau, mais ce n'est pas logique. »

Dom Paolo sursauta :

« Il s'agit bien de logique !

— Ah ! répondit Marinier, avec une maligne componction sur le visage. Si vous renoncez à la logique... ! »

Dom Paolo, ne se contenant plus, était sur le point de protester; mais le professeur Dane lui fit signe de se taire.

« Non, reprit Dane, nous ne voulons pas renoncer à la logique. Seulement, il est moins facile de mesurer la valeur logique d'une conclusion en matière de sentiment, d'amour, de foi, qu'il n'est facile de mesurer la valeur logique d'une conclusion en matière de géométrie. Dans la matière qui nous occupe, le processus logique est occulte. Certainement, mon ami Marinier, un des esprits les plus subtils que je connaisse, n'a pas voulu dire, en réponse à mon cher ami Selva, que, lorsqu'une personne que nous chérissons tendrement vient à tomber malade, il est nécessaire que nous nous mettions tous d'accord sur les soins à lui donner avant de courir ensemble vers la couche où elle souffre.

— Ce sont là de belles figures, dit l'abbé Marinier, un peu vivement. Mais vous savez bien que les comparaisons ne sont pas des raisons. »

Dom Clément, qui se tenait debout dans son coin, entre la porte du corridor et la fenêtre, et le professeur Minucci, qui était assis près de lui, firent un mouvement pour prendre la parole; mais ils s'arrêtèrent

soudain, chacun voulant laisser la parole à l'autre. Selva proposa que le moine parlât le premier. Tous les regards se portèrent sur ce noble visage d'archange rougissant. Dom Clément hésita une seconde; puis il parla de sa voix douce, voilée de modestie.

« M. l'abbé Marinier a dit une chose qui me semble très juste. Il a dit : ce qu'il faudrait, c'est un Saint. Je le crois aussi. Qui sait? J'ai même espoir que le Saint existe déjà.

— Lui! chuchota dom Paolo.

— Et maintenant, continua dom Clément, voici ce que je voudrais dire à M. l'abbé Marinier. Soyons en quelque sorte les prophètes de ce Saint, de ce Messie; préparons-lui les voies. Et la seule chose que j'entende signifier par là, c'est : travaillons à faire sentir universellement le besoin de rénover tout ce qui, dans notre religion, est vêtement et non corps de la vérité, même si cette rénovation doit être douloureuse pour certaines consciences. *Ingemiscit et parturit !* Et tout cela, faisons-le sentir en demeurant sur le terrain du pur catholicisme, en attendant des autorités vieillies les lois nouvelles, en démontrant toutefois que, si l'on ne change pas ces vêtements portés depuis si longtemps et par de si rudes intempéries, aucune personne cultivée ne consentira plus à être des nôtres. Et Dieu veuille que plusieurs d'entre nous ne s'en dévêtent pas sans permission, par un dégoût insupportable! Je voudrais dire aussi à M. l'abbé Marinier, s'il me le permet : n'ayons pas trop de craintes humaines! »

Un chaud murmure d'assentiment répondit à ce discours, et Minucci éclata, vibrant d'émotion. Tandis que Marinier parlait, De Leyni et Giovanni avaient vu le professeur bouillir, la mine renfrognée; et, comme Giovanni connaissait le caractère fougueux de ce mystique ascète, il s'était justement proposé, en faisant parler d'abord dom Clément, de donner à l'autre le temps de s'apaiser. Mais, malgré tout, il

éclata. La parole ne coulait pas aisément de ses lèvres; elle s'y brisait par excès d'impétuosité; puis, rompue, elle jaillissait à flots, précise pourtant, et puissante, dans son vigoureux accent romain.

« C'est cela ! N'ayons pas de craintes humaines!... Nous voulons des choses trop grandes et nous les voulons trop fortement pour avoir des craintes humaines! Nous voulons communier dans le Christ vivant, nous tous qui sentons que le concept de la Voie, de la Vérité et de la Vie se... se... s'élargit, oui, se dilate dans notre cœur, dans notre intelligence, et qu'il rompt tous ces... comment dirai-je?... tous ces bandages de vieilles formules qui nous compriment, qui nous étouffent, qui étoufferaient l'Église, si l'Église était mortelle! Nous voulons communier dans le Christ vivant, nous qui avons soif, monsieur l'abbé Marinier, qui avons soif, qui avons soif! Nous voulons que notre foi, si elle perd en extension, gagne en intensité, s'accroisse au centuple, vive Dieu! et puisse rayonner hors de nous, et puisse, dis-je, purifier, comme le feu, d'abord la pensée, puis l'action catholique. Voilà! Nous voulons communier dans le Christ vivant, nous tous qui sentons que le Christ prépare une lente mais immense transformation religieuse, au moyen de prophètes et de Saints, transformation qui s'opérera par sacrifice, par douleur, par division des cœurs; nous tous qui sentons que les prophètes sont voués à la souffrance et que ces choses-là nous sont révélées, non par la chair et par le sang, mais par Dieu qui vit dans nos âmes!... Communier, nous le voulons tous, de tous les pays, et coordonner notre action. Maçonnerie catholique? Oui, maçonnerie des Catacombes! Vous avez peur, monsieur l'abbé? Vous avez peur qu'on ne tranche trop de têtes d'un seul coup? Et moi, je vous dis : Où est la hache qui donnerait un coup pareil? Isolément, tous peuvent être frappés; aujourd'hui, le professeur Dané, par exemple; demain, dom Faré;

après-demain, dom Clément. Mais, le jour où l'imaginaire harpon de M. l'abbé Marinier pêcherait, attachés par un fil, des laïques de marque, des prêtres, des moines, des évêques, peut-être des cardinaux, quel sera, dites-moi, le pêcheur, petit ou grand, qui, d'effroi, ne laissera pas retomber dans l'eau le harpon et tout le reste?... Pardonnez-moi, monsieur l'abbé, si je demande encore, à vous et aux prudents comme vous : « Où est votre foi ? » Hésiteriez-vous, par peur de Pierre, à servir le Christ? Unissons-nous donc contre le fanatisme qui l'a crucifié et qui empoisonne aujourd'hui son Église; et, si nous avons à souffrir, remercions-en le Père : *Beati estis cum persecuti vos fuerint et dixerint omne malum adversus vos, mentientes, propter me.* »

Dom Paolo Faré se leva brusquement et embrassa l'orateur. De Leyni fixait sur lui des yeux brûlants d'enthousiasme. Dane, Selva, dom Clément, l'autre religieux se taisaient, embarrassés : ils sentaient, les ecclésiastiques surtout, que Minucci avait été trop loin, que ses phrases sur l'extension et l'intensité de la foi, sur la crainte de Pierre, manquaient de mesure, que toute l'intonation de son discours avait été trop belliqueuse et ne s'accordait ni avec le mystique exorde de Dane ni avec les paroles dont Selva s'était servi pour définir le caractère de l'union proposée. L'abbé de Genève n'avait pas une seule minute détaché du visage de Minucci, pendant que celui-ci parlait, ses petits yeux luisants; il considéra l'embrassement de dom Paolo avec un mélange d'ironie et de pitié ; puis il se leva.

« Fort bien, dit-il. Je ne sais si mon ami Dane, notamment, partage les opinions de Monsieur; mais, à vrai dire, j'en doute. Monsieur a nommé Pierre. Or il me semble qu'ici l'on se dispose à sortir de la barque de Pierre, apparemment avec l'espoir que l'on pourra marcher sur les flots. Quant à moi, j'avoue en toute

humilité que je n'ai pas une foi suffisante et que j'irais inévitablement au fond. Je suis décidé à rester dans la barque, et c'est tout au plus si j'y prendrai en main une petite rame, pour en faire usage selon mes intentions propres : car, comme l'a dit Monsieur, je suis très poltron. Il est donc nécessaire que nous nous séparions, et il ne me reste plus qu'à vous demander pardon d'être venu. D'ailleurs, pour ma vile digestion, j'ai besoin d'un tour de promenade. »

Il ajouta, s'adressant à Dane :

« Cher ami, nous nous retrouverons à l'*Anio.* »

Et il s'avança vers Selva, la main tendue, pour prendre congé. Aussitôt tous les assistants, à l'exception de dom Paolo et de Minucci, l'entourèrent pour l'empêcher de partir. Mais il insistait, placide, et il arrêtait, soit par un froid petit sourire, soit par une petite parole gracieusement sarcastique, soit par un geste élégant, les assaillants qui le pressaient trop fort. De Leyni se tourna vers Faré, lui fit signe de se joindre aux autres; mais le fougueux dom Paolo ne répondit que par un brusque haussement d'épaules, par une grimace de dédain. Cependant, du groupe qui entourait Marinier, une voix toscane s'éleva, dominant les autres :

« Ne vous fâchez pas! On n'a rien décidé encore! Attendez! Je n'ai pas dit mon mot! »

C'était le Père Salviati, des Écoles chrétiennes, qui parlait : un vieillard aux cheveux blancs, à la face pleine, aux yeux vifs.

« On n'a rien décidé encore! répéta-t-il. Moi, par exemple, je suis pour l'union ; mais je voudrais une chose, et les discours prononcés m'ont tout l'air d'en annoncer une autre. Progrès intellectuel, c'est bien; rénovation des formules de la foi selon l'exigence des temps, c'est bien ; réforme catholique, c'est très bien. Je suis avec Rafaello Lambruschini, qui était un grand homme; je suis avec les *Pensées d'un solitaire.* Mais

il me semble que, selon M. le professeur Minucci, le caractère de la réforme devrait être surtout intellectuel; et cela, je vous en demande pardon... »

Ici Dane allongea sa blanche main, une petite main de femme.

« Permettez, mon Père, dit-il. Notre cher ami Marinier voit que la discussion recommence. Je le prie de se rasseoir. »

L'abbé leva un peu les sourcils en l'air, poussa un soupir sceptique et obéit. Les autres reprirent aussi leurs sièges, satisfaits. Ils ne se fiaient pas à la discrétion de l'abbé, et il eût été très fâcheux que celui-ci partît *ab irato*. Le Père Salviati recommença de parler.

Il lui déplaisait que l'on imprimât au mouvement réformiste un caractère surtout intellectuel, non pas tant pour le péril à craindre de Rome que pour le péril de troubler dans leur foi simple une immense quantité d'âmes tranquilles. Il voulait que l'union se proposât avant tout une grande œuvre morale : le rappel des croyants à la pratique de la parole évangélique. Illuminer les cœurs était, selon lui, le premier devoir des hommes qui aspirent à illuminer les intelligences. Évidemment il importait moins de modifier, dans le sens d'un respect rationnel, la foi catholique à la Bible, que de rendre effective la foi catholique à la parole du Christ. Il fallait démontrer qu'en général les fidèles honorent le Christ des lèvres, mais que le cœur du peuple est loin de lui; démontrer quelle place laissent aux égoïsmes certaines piétés ferventes, qui croient se sanctifier...

Ici dom Paolo et Minucci grommelèrent :

« Ce n'est pas la question ! »

Le Père Salviati s'écria que c'était parfaitement la question et qu'ils eussent la bonté d'attendre. Puis il parla d'un pervertissement général de la conception du devoir chrétien en ce qui concerne la recherche et l'usage de la richesse, pervertissement très difficile

à corriger parce que ce vice s'est endurci depuis des siècles et des siècles dans les consciences, avec la pleine complicité du clergé lui-même.

« Notre temps, messieurs, s'écria le vieux frère, demande une action franciscaine. Or, pour ma part, je ne vois rien qui l'annonce. Je vois d'anciens Ordres religieux qui n'ont plus de force pour agir sur le milieu social. Je vois une Démocratie chrétienne qui, administrative et politique, n'a aucunement l'esprit de saint François et n'aime pas la sainte pauvreté. Je vois une Société d'études franciscaines : des amusements d'intellectuels ! Ce que je voudrais, moi, c'est que l'on entreprît de susciter une action fransciscaine, s'il est vrai que l'on veuille une réforme catholique ! »

« Mais comment ? » demanda Faré.

Minucci, agacé, marmotta :

« C'est d'autre chose, qu'il s'agit ! »

Selva sentait se disjoindre les âmes qui s'étaient unies dans un premier élan. Il sentait que Dane, Minucci, probablement aussi Faré, entendaient, comme il l'entendait lui-même, prendre l'initiative d'un mouvement intellectuel, et que cette bouffée d'ardeur franciscaine était venue très mal à propos. Elle était d'autant plus inopportune qu'elle était plus chaude de vérité vivante. Car il y avait, sans nul doute, beaucoup de vérité dans les paroles du Père Salviati ; il s'en apercevait bien, lui qui avait tant de fois agité dans sa pensée ce doute : ne conviendrait-il pas, pour le bien de l'Eglise, d'entreprendre une action plutôt morale qu'intellectuelle ? Mais il ne trouvait pas en lui-même les aptitudes requises pour l'apostolat franciscain, et il ne les voyait pas non plus chez ses amis, pas même chez le plus ardent de tous, chez Luigi Minucci, un solitaire, un ascète qui fuyait la foule, comme Selva. Les raisons du Père Salviati étaient bonnes pour désagréger, mais non pour édifier. Giovanni devinait des ironies secrètes à l'adresse de

Dane, dont on connaissait les goûts peu franciscains, le palais difficile, les nerfs délicats, les tendresses pour des bichons et des perroquets. Si l'on voulait réussir à quelque chose, il fallait courir à la rescousse.

« Vous me pardonnerez, dit-il, mon cher Père Salviati, si je vous fais observer que votre discours, si brûlant d'esprit chrétien, est intempestif. Il me semble que vous êtes d'accord avec nous pour désirer une réforme catholique. Ce soir, nous n'avons devant nous qu'une seule proposition : celle de créer une sorte de Ligue entre tous ceux qui partagent le même désir. C'est là-dessus qu'il s'agit de décider. »

Le frère des Ecoles chrétiennes ne se rendit pas. Il ne pouvait comprendre une ligue inactive; mais une action selon les idées des intellectuels ne lui agréait nullement. L'abbé de Genève s'écria :

« Je l'avais bien dit! »

Et, tout de bon, cette fois, il se leva pour s'en aller. Selva ne le lui permit point et proposa de clore la discussion, mais avec l'arrière-pensée de rappeler, le lendemain ou plus tard, le professeur Dane, Minucci, De Leyni, Faré. Avec Salviati, il n'y avait rien à faire ; et mieux valait que Marinier s'en allât avec la conviction que tout était tombé dans l'eau. Minucci comprit cette intention et se tut; mais l'inconsidéré dom Paolo ne la comprit pas et il protesta que l'on devait délibérer, voter tout de suite. Selva et, par déférence pour Selva, De Leyni l'obligèrent à patienter; mais il frémissait, il frémissait surtout contre le Suisse. Dane et dom Clément étaient peu satisfaits, l'un pour une raison, l'autre pour une autre. Dane était très irrité, dans le fond de son cœur, contre l'abbé Marinier, et il regrettait amèrement de l'avoir amené à la réunion. Dom Clément, lui, aurait voulu dire que les paroles du Père Salviati avaient été très belles, très saintes et nullement intempestives, et qu'au contraire il était fort bon que chacun travaillât selon sa vocation propre,

les intellectuels d'une manière et les franciscains d'une autre. Dieu, qui appelle, pourvoirait à coordonner l'action des appelés; et rien n'empêchait que les vocations diverses trouvassent place ensemble dans la Ligue. C'était cela qu'il aurait voulu dire; mais il ne fut pas assez prompt à parler, laissa passer le moment, un peu aussi par pudeur d'intelligence, par crainte de ne pas bien dire, par égard pour Selva qui souhaitait manifestement que l'on en finît.

Et l'on en finit; tous les assistants se levèrent et sortirent sur la terrasse, sauf Giovanni et Dane qui demeurèrent.

L'abbé Marinier avait l'intention de se rendre le lendemain à Sainte-Scolastique et au Sacro Speco[1]; ensuite, il retournerait peut-être à Rome par Olevano et Palestrina, route qu'il ne connaissait pas encore. « Y avait-il quelqu'un qui pût la lui indiquer d'ici? » Dom Clément lui donna l'indication. C'était la même route que l'abbé avait parcourue en venant de Subiaco; elle passait en bas de la villa, traversait l'Anio un peu plus loin, à gauche, sur le pont de San Mauro; puis elle tournait à droite et grimpait vers les monts Affilani, là, en face.

Une brise embaumée par les bois venait de la gorge étroite qui donne passage au fleuve sonore, sous les couvents. Le ciel était nuageux, excepté sur le Francolano. De ce côté-là, au-dessus de la grande montagne noire, deux étoiles tremblaient. Minucci les montra à De Leyni.

« Regardez, lui dit-il, comme ces petites étoiles scintillent! Dante dirait que ce sont les âmes lumineuses de saint Benoît et de sainte Scolastique qui resplendissent, parce qu'elles aperçoivent dans l'ombre une âme semblable à elles-mêmes.

[1] Le *Sacro Speco* est la grotte de Saint-Benoît, actuellement transformée en chapelle et enfermée dans un couvent.

— Vous parlez de Saints? fit Marinier, en s'approchant d'eux. J'ai demandé tout à l'heure si vous aviez un Saint, et je vous ai souhaité d'en posséder un. Ce ne sont que des figures oratoires, car je sais bien que vous ne l'avez pas. Si vous l'aviez, votre Saint serait mis aussitôt sous la surveillance de la police ou expédié en Chine par l'Eglise.

— Eh bien! répondit De Leyni, qu'importerait qu'on le mît sous la surveillance de la police?

— La surveillance aujourd'hui, la prison demain.

— Eh bien! répliqua le jeune homme, songez à saint Paul, monsieur l'abbé!

— Ah! cher ami, saint Paul, saint Paul!... »

Par cette réticence, l'abbé voulait probablement faire entendre que saint Paul était saint Paul. Mais l'autre pensa que Marinier était Marinier. Dom Clément fit observer qu'il y avait des Saints que l'on ne pouvait pas envoyer en Chine. Pourquoi le Saint futur ne serait-il pas un laïque?

« Ça, je le crois! » s'écria le Père Salviati.

Au contraire, l'enthousiaste dom Faré tenait pour certain que le Saint serait un Souverain Pontife. L'abbé se mit à rire.

« L'idée, dit-il, est simple et excellente. Mais j'entends la voiture qui vient nous chercher, Dane, moi et ceux qui désirent nous accompagner à Subiaco. Je vais donc prendre congé de M. Selva. »

Il se pencha en dehors du parapet pour cueillir une brindille de l'olivier planté sur le terre-plein de l'étage inférieur. Puis, avec un geste gracieux et un sourire :

« J'ai à lui présenter ce rameau de paix, dit-il. Et à vous aussi, Messieurs. »

Après quoi, il quitta la terrasse.

On entendait en effet, là-bas, sur la route, le bruit d'une voiture à deux chevaux qui, venant de Subiaco, fit le tour du rocher sur lequel la ville était assise et s'arrêta devant la grille. Quelques instants plus tard

parurent sur la terrasse Marie Selva, puis Dane, avec son grand pardessus et son énorme chapeau noir de feutre mou. Giovanni et l'abbé les suivaient.

« Qui vient avec nous? » interrogea Dane.

Personne ne répondit. Mais, tout à coup, sur le grondement sourd de l'Anio, on perçut des voix et des pas qui montaient de la grille vers la villa. Minucci, qui se trouvait au coin oriental de la terrasse, regarda et dit :

« Des dames! Elles sont deux. »

Marie tressaillit, s'élança vers le parapet, vit deux formes claires qui montaient lentement et qui, en ce moment-là, tournaient au premier crochet du sentier rapide. Il n'était pas possible de reconnaître les arrivantes : elles étaient encore trop loin, et il faisait trop sombre. Giovanni exprima l'idée que ces personnes venaient sans doute au premier étage, chez le propriétaire de la maison.

Le professeur Dane sourit mystérieusement.

« Il se peut aussi qu'elles viennent au second étage, » dit-il.

Marie s'écria :

« Vous savez quelque chose! »

Et elle jeta vers le bas cette question :

« Est-ce vous, Noémi? »

La voix limpide de Noémi répondit :

« Oui, c'est nous. »

Et une autre voix féminine dit, très fort :

« Quelle enfant! Tu aurais dû te taire! »

Marie poussa un petit cri de joie, partit à la hâte, descendit rapidement l'escalier en colimaçon.

« Vous saviez, Dane? » demanda Selva.

Oui, Dane savait. « Il avait vu ces jours derniers, à Rome, Mme Dessalle avec qui il avait autrefois fait connaissance dans cette villa de Vénétie que décorent les fresques de Tiepolo. Son frère, M. Carlino Dessalle, était resté à Florence. Cette dame et Mlle d'Arxel

voulaient ménager une surprise, et elles lui avaient défendu de parler. » Le nom de Dessalle rappela subitement à l'esprit de Selva ce à quoi il n'avait pas songé tout d'abord : la présence de dom Clément qui, selon lui, devait être l'amant disparu de cette dame, et la nécessité d'éviter une rencontre qui eût été terrible pour l'un et pour l'autre. Naturellement, il ne savait rien de l'entretien que sa femme avait eu avec le religieux.

Cependant on entendit Marie qui courait vers le bas du jardin; puis des exclamations et de joyeux saluts éclatèrent. Dane, inquiet parce qu'il craignait d'être resté trop longtemps sur la terrasse, proposa de descendre. « Ces dames s'étaient certainement servies de la voiture qui venait le chercher! » Dom Clément aussi paraissait inquiet. Selva, dissimulant sa propre émotion, saisit vivement le moine par le bras.

« Si vous ne voulez pas vous embarrasser de dames, lui dit-il, dépêchez-vous de venir avec moi : nous gagnerons le sentier d'en haut et je vous ferai passer par le pavillon. »

Le moine parut très satisfait, et ils sortirent en grande hâte. Le bénédictin oublia même de prendre congé.

« Il est déjà tard, dit-il. Quand j'ai demandé la permission à l'Abbé, je lui ai promis que je serais de retour à neuf heures et demie. »

Ils descendirent précipitamment l'escalier en colimaçon; mais, au moment où ils débouchaient sur la petite esplanade des acacias, Jeanne Dessalle y mettait le pied de l'autre côté, avec Marie et Noémi.

Sous les acacias, il ne faisait pas assez obcur pour que, dans les deux ombres qui sortaient de la maison, Marie ne pût reconnaître Selva et dom Clément. Alors, comme elle marchait à côté de Jeanne et que Noémi les suivait, elle voulut changer de direction, pour éviter la rencontre; elle inclina et fit incliner brusque-

ment à droite sa compagne, vers le petit pavillon, si bien qu'elles tournaient les épaules à la villa. De son côté, Selva, remarquant ce que faisait sa femme, s'empressa de chuchoter au Père :

« Descendez tout droit, vite ! »

Mais tout cela ne servit à rien. En effet Noémi, étonnée de voir sa sœur obliquer à droite, s'arrêta en s'écriant :

« Mais où donc allez-vous ? »

Et dom Clément, peut-être parce qu'il avait vu cette dame arrêtée sur le chemin, voulut, au lieu de passer directement et de descendre, aller chercher le jardinier qui l'attendait dans le coin le plus sombre de l'esplanade, là où le pignon de la maison se rencontrait avec la montagne. Il appela « Benedetto ! » et se tourna vers Selva.

« Vous plairait-il de lui montrer le petit champ ?

— A cette heure ? » répondit Selva.

Au même instant, sa femme disait tout bas à Noémi :

« Voilà des étrangers qui s'en vont. Laissons-les passer ; restons ici, près du pavillon. »

Et elle lui fit de la tête un signe si énergique que Mme Dessalle le remarqua et devina tout de suite qu'il y avait quelque mystère.

« Pourquoi ? dit-elle. Sont-ils si terribles ? »

Et elle ralentit le pas. Mais Noémi, qui avait saisi l'intention de sa sœur, sans toutefois en connaître les raisons occultes, mit trop de zèle à la seconder : elle prit par la taille ses deux compagnes et les poussa vers le pavillon. Jeanne eut un mouvement de révolte instinctive et se retourna tout d'un coup.

« Que fais-tu ? » dit-elle.

Et elle aperçut Selva qui venait au-devant des visiteuses et qui les salua aussitôt, les bras ouverts, comme pour cacher le moine. Celui-ci, suivi du jardinier, passa rapidement à trois ou quatre pas de Jeanne et s'engagea sur le sentier en pente.

Noémi, qui s'était retournée au salut de son beau-frère, courut l'embrasser, tandis que Selva se réjouissait de voir que dom Clément avait évité la rencontre. Quand Noémi l'eut embrassé, il tendit la main à Jeanne qui ne s'en aperçut pas et qui, dans une sorte d'égarement, murmura quelques incompréhensibles paroles de salutation. Sur ces entrefaites, Dane, Marinier, Faré, De Leyni et le Père Salviati sortirent de la villa. Les Selva s'en allèrent leur dire adieu, laissant Noémi et Jeanne attendre à l'écart. Les adieux furent un peu longs. Dane voulait saluer aussi Mme Dessalle. Marie, ne la voyant plus où elle l'avait laissée, supposa qu'elle était entrée avec Noémi dans la maison, en passant derrière eux, et elle se chargea des compliments du professeur. Enfin, lorsque les cinq hommes furent descendus, accompagnés par Giovanni, on entendit Noémi appeler :

« Marie ! »

Un accent particulier dans la voix de sa sœur avertit Marie qu'il était survenu quelque chose. Elle accourut. Mme Dessalle, assise sur un fagot, dans le coin abandonné depuis quelques minutes par le jardinier de Sainte-Scolastique, répétait d'une voix éteinte :

« Ce n'est rien, ce n'est rien. Rentrons, maintenant; rentrons. »

Noémi, palpitante, raconta que son amie s'était sentie défaillir soudain, pendant que ces messieurs causaient, et qu'elle, Noémi, avait eu beaucoup de peine à l'amener près de ce fagot.

« Allons, allons ! » répétait Jeanne.

Et elle fit un effort pour se lever, se traîna, soutenue par les deux autres, jusqu'à la porte de la villa, s'assit sur une marche en attendant un verre d'eau, où d'ailleurs elle trempa à peine le bout de ses lèvres. Elle ne voulut pas autre chose et fut bientôt assez remise pour monter doucement, doucement, l'escalier. Elle s'excusait à chaque halte et souriait; mais la servante, qui

avait apporté de la lumière et qui la précédait, montant à reculons, faillit elle-même se trouver mal, à voir ces yeux égarés, ces lèvres blanches, cette pâleur terrible. On conduisit Jeanne au canapé du petit salon; et là, après un moment d'abandon silencieux, paupières closes, elle put dire à Mme Selva, en souriant encore, que c'était un effet de l'anémie et qu'elle y était habituée. Noémi et Marie se parlèrent bas. Jeanne entendit les mots « au lit », et elle consentit, d'un signe de tête, avec un regard de gratitude.

Marie avait préparé pour elle et pour Noémi la meilleure chambre du petit appartement, la chambre d'angle, en face du bureau de Giovanni, de l'autre côté du corridor. Tandis que Jeanne s'y rendait péniblement, au bras de Noémi, Selva revint, après avoir conduit ses amis jusqu'à la grille. Sa femme entendit ses pas dans l'escalier, descendit au-devant de lui, l'arrêta. Ils se parlèrent dans l'obscurité, à voix basse. « C'était donc lui ? Mais comment l'avait-elle reconnu ? » Giovanni avait bien tâché, à l'instant périlleux, de s'interposer entre Jeanne et dom Clément, et le moine avait passé d'un trait; mais Giovanni avait eu tout de suite un soupçon, parce que Mme Dessalle n'avait pour ainsi dire pas répondu à son salut, ne lui avait pas tendu la main, était restée comme une statue de pierre. Le moine aussi, lorsqu'il avait appris, sur la terrasse, que Mme Dessalle était arrivée, s'était montré inquiet, puis avait témoigné un vif désir de l'éviter; mais, pourtant, il était resté très maître de lui-même. « Ah ! oui, très maître de lui-même ! » Telle était également l'opinion de Marie, qui raconta l'entretien qu'ils avaient eu au bas de l'escalier. Les deux époux remontèrent lentement, émus de ce drame extraordinaire, de cette mortelle douleur de la pauvre femme, de l'impression terrible que le moine, en somme, devait avoir aussi emportée, de la nuit qui les attendait l'un et l'autre; songeant à ce

qui arriverait le lendemain, à ce qu'il ferait, lui, à ce qu'elle ferait, elle.

« Ce sont des choses pour lesquelles il est bon de prier, n'est-ce pas ? dit Marie.

— Oui, mon amie, cela est bon. Prions qu'elle sache donner son amour et sa douleur à Dieu », répondit Selva.

Ils entrèrent, se tenant par la main, dans la chambre nuptiale que partageait en deux un pesant rideau. Ils se mirent à la fenêtre, regardèrent le ciel, prièrent en silence. Un souffle de tramontane passa comme une lamentation dans le chêne qui pendait sur la petite Sainte-Marie-de-la-Fièvre.

« Pauvre créature ! » fit Marie.

Elle et son époux eurent l'impression qu'ils s'aimaient plus tendrement que d'habitude ; et toutefois ils éprouvèrent l'un et l'autre quelque chose qui les empêcha de se donner le baiser d'amour.

Aussitôt que Noémi eut refermé derrière elle la porte de la chambre, Jeanne lui jeta les bras autour du cou et laissa éclater d'incoercibles sanglots. La pauvre Noémi qui, d'après l'effet produit sur Jeanne, supposait que ce religieux passé à la hâte devant la jeune femme était Maironi, se consumait de pitié. Elle lui dit les paroles de la plus ardente, de la plus suave tendresse, avec la voix d'une mère câlinant sa fillette qui souffre. Jeanne ne répondait rien, sanglotait toujours. Noémi se risqua à dire :

« Mieux vaut peut-être, ma chérie, que tu saches, que tu ne puisses te faire illusion. Mieux vaut peut-être que tu l'aies vu sous cet habit. »

Cette fois, Jeanne répondit, parmi des sanglots extraordinairement passionnés :

« Non, non ! »

Et ces sanglots, dans leur véhémence qui semblait n'être pas celle de la douleur, étaient si étranges que

Noémi en demeura interdite. Elle reprit ses consolations, mais plus timidement.

« Oui, ma chérie ; oui, ma chérie. Car, puisqu'il n'y a plus de remède... »

Jeanne releva son visage baigné de larmes.

« Tu ne comprends donc pas que ce n'est pas lui ? » dit-elle.

Noémi, stupéfaite, se dégagea des bras de Jeanne.

« Comment, ce n'est pas lui ? Mais alors, pourquoi... »

Jeanne se jeta de nouveau à son cou.

« Non, ce n'est pas le moine qui a passé devant moi ! dit-elle au milieu des sanglots. C'est l'autre !

— Quel autre ?

— Cet homme qui le suivait, qui est parti avec lui ! »

Noémi n'avait pas même remarqué cet homme. Jeanne lui serra le cou jusqu'à l'étouffer presque, avec un rire convulsif.



III

NUIT DE TEMPÊTE

En descendant à la grille de la villa, dom Clément se demandait avec une secrète angoisse : « L'aura-t-il reconnue ? Et, s'il l'a reconnue, quelle impression lui aura faite cette rencontre ? »

Arrivé à la grille, il se tourna vers celui qu'il avait appelé Benedetto et le regarda au visage : un visage émacié, pâle, tout intellectuel. Il n'y lut aucun trouble. Ces yeux se fixaient sur lui, étonnés, et semblaient dire : « Pourquoi me regarde-t-il ? » Le moine pensa : « Peut-être ne l'a-t-il pas reconnue ; ou peut-être suppose-t-il que je ne suis pas informé de son arrivée. » Il prit le bras de son compagnon, et, sans mot dire, tenant ce bras serré contre son flanc, il tourna à gauche, vers l'obscure et retentissante gorge de l'Anio. Quelques pas plus loin, sous les arbres qui bordent la route, il lui dit :

« Tu ne m'interroges pas sur la réunion ? »

Et, dans sa voix, il y eut plus de douceur que ne le comportaient ces paroles indifférentes. L'autre répondit :

« Oui, racontez-moi. »

Le ton de la réponse fut sourd et vide de désir. Dom Clément pensa : « Il l'a reconnue ». Et le moine parla de la réunion en homme préoccupé d'autre chose, sans chaleur, sans insister sur les détails. Son compa-

gnon ne l'interrompit pas une seule fois par des questions ou par des commentaires.

« Nous nous sommes séparés, dit le moine, sans rien conclure ; d'autant plus qu'il est survenu des personnes étrangères. Aussi n'ai-je pas même eu le loisir de prendre des arrangements pour toi avec M. Selva. Mais, demain, je crois que nous nous réunirons de nouveau, soit tous ensemble, soit quelques-uns d'entre nous... Et toi, es-tu ou n'es-tu pas disposé à revenir? »

Il avait hésité une seconde. Benedetto reprit, de la même voix sourde que tout à l'heure, et sans ralentir sa marche :

« Les étrangères que j'ai vues resteront-elles? »

Dom Clément lui serra le bras très fort.

« Je n'en sais rien, » dit-il.

Et, après une nouvelle étreinte, il ajouta, tremblant d'émotion :

« Si j'avais su ! »

Benedetto ouvrit la bouche pour parler ; mais il retint ses paroles. Ils avancèrent ainsi en silence, vers les deux fronts noirs de la gorge retentissante; puis, quittant la grande route à l'endroit où elle oblique pour franchir l'Anio sur le pont de San-Mauro, ils prirent le chemin muletier qui monte au monastère par le front de gauche. Là, en face d'eux, se dressait l'énorme roche surplombante; et le moine crut voir en elle le symbole menaçant d'une force démoniaque placée sur la voie de Benedetto, comme il crut aussi voir une symbolique menace dans l'obscurité plus épaisse, dans le rugissement plus fort du fleuve dont ils approchaient.

Lorsqu'ils eurent dépassé l'Oratoire de San-Mauro où le chemin tourne à gauche, sur le versant de la montagne, vers la petite Madone de l'Oro, et où un autre chemin s'enfonce tout droit dans la gorge en traversant les ruines des Thermes de Néron, Benedetto

dégagea doucement son bras de celui du moine et fit halte.

« Écoutez, mon Père, dit-il ; j'aurais besoin de vous parler. Peut-être un peu longuement.

— Bien, mon ami. Mais il est tard. Rentrons au monastère. »

Benedetto était logé à l'Hospice des Pèlerins, maison rustique où sont aussi les étables de Sainte-Scolastique, dans une cour qui communique avec le chemin public par une grande grille, tandis qu'une petite grille s'ouvre sur l'allée qui mène à l'église et au second des trois cloîtres.

« Je ne voudrais pas rentrer cette nuit, mon Père, dit Benedetto.

— Tu ne voudrais pas rentrer ? »

D'autres fois déjà, pendant les trois années qu'il avait consacrées au service libre de Sainte-Scolastique, Benedetto avait obtenu de dom Clément l'autorisation de passer la nuit dehors, sur la montagne, en prières. Le maître pensa aussitôt que sans doute était arrivée pour son disciple une de ces terribles épreuves intérieures qui l'obligeaient à fuir le pauvre grabat et les ombres closes, complices du Malin pour lui martyriser l'imagination.

« Écoutez-moi, mon Père, » dit Benedetto.

Son accent fut si ferme, exprima pour dom Clément une telle gravité de paroles prochaines, que le moine ne crut pas devoir insister sur l'heure avancée. Comme on entendait sur la hauteur les sabots ferrés de quelques mulets qui descendaient vers eux, les deux hommes quittèrent le chemin et gagnèrent l'étroit plateau gazonné qui porte les humbles restes des magnificences néroniennes, en face d'arcades perdues dans le sauvage bois de charmes, sur l'autre rive, unies jadis au Palais des Thermes dont elles sont maintenant séparées par l'Anio qui gémit dans le gouffre. C'est sur ces arcades qu'avaient leur demeure le prêtre

diabolique et les pécheresses qui dressaient des pièges aux enfants de saint Benoît. Le moine songea à Jeanne Dessalle. Là-bas, au fond de la gorge, sur le mont Preclaro et sur le mont de Yenne-Vecchio, resplendissaient dans le ciel les deux étoiles dont on avait parlé sur la terrasse des Selva comme de flammes saintes.

Ils attendirent que les bêtes de somme fussent passées. Après quoi, Benedetto embrassa son maître en silence. Dom Clément, surpris, le sentant secoué par des frissons et par des sursauts, imaginant que ce qui l'avait troublé ainsi, c'était la vue de cette dame, lui répétait :

« Courage, mon ami, courage ! C'est une épreuve que le Seigneur t'envoie. »

Benedetto murmura :

« Ce n'est pas ce que vous pensez. »

Puis, recomposant son visage, il pria son maître de s'asseoir sur un débris de muraille où lui-même, après s'être mis à genoux dans l'herbe, appuya ses bras croisés.

« Depuis ce matin, dit-il, j'ai des signes d'une volonté nouvelle du Seigneur à mon égard, sans que je puisse comprendre quelle est cette volonté. Vous savez ce qui m'est advenu, il y a trois ans, dans la petite église où j'étais en prières, tandis que ma pauvre femme se mourait.

— Tu veux parler de ta Vision ?

— Non. Avant ma Vision, ayant les yeux fermés, j'ai lu sous mes paupières les paroles de Marthe : *Magister adest et vocat te*. Or, ce matin, pendant que vous célébriez la messe, à l'Élévation, j'ai vu en moi les mêmes paroles. J'ai cru d'abord à un retour automatique de souvenirs. Après la communion, j'ai eu un moment d'anxiété ; il me semblait que le Christ me disait, dans mon âme : « N'entends-tu pas ? n'entends-tu pas ? n'entends-tu pas ? » Je passai la journée dans

une agitation continuelle, quoique je m'efforçasse de de me fatiguer plus que d'habitude au jardin. L'après-midi, je restai un peu à lire, sous l'yeuse où les Pères s'assemblent. J'avais l'ouvrage de saint Augustin *De opere monachorum*. Et voilà que des gens passent sur le chemin haut, parlant fort. Je lève le visage, machinalement. Puis, je ne sais pourquoi, au lieu de reprendre ma lecture, je ferme le livre, je me mets à réfléchir. Je pensais à ce qu'a écrit saint Augustin sur le travail manuel des religieux; je pensais à la Règle de saint Benoît, à Rancé; et je me demandais comment on pourrait, dans l'Ordre de saint Benoît, revenir au travail manuel. Puis, en un moment de lassitude, ayant toutefois l'âme pleine de cette grandeur immense de saint Augustin, j'ai cru, oui, j'ai cru entendre sur le chemin haut une voix qui disait : *Magister adest et vocat te*. Ce fut sans doute une illusion ; ce fut sans doute à cause de saint Augustin, par une inconsciente réminiscence du *Tolle*, *lege*; je ne dis pas non; mais pourtant je tremblais, je tremblais comme une feuille. Et ce doute effrayant me vint à l'esprit : « Le Seigneur voudrait-il que je fusse moine ? » Vous le savez, mon Père, car il me semble que je vous l'ai répété deux ou trois fois: cela s'accorderait avec la fin de ma Vision, du moins en une circonstance. Mais je vous ai dit aussi, quand vous m'avez conseillé, comme dom Giuseppe Flores, de ne pas croire à cette Vision, je vous ai dit que cela même était pour moi une raison de ne pas y croire, non seulement parce que je ne me sens pas digne d'être prêtre, mais surtout parce qu'il me répugne étrangement d'entrer dans un Ordre religieux quelconque. Et néanmoins, si Dieu voulait me l'imposer? si cette grande répugnance était une épreuve? Je me proposais de vous en parler, lorsque nous sommes allés chez les Selva; mais vous étiez trop pressé, ce n'était pas possible. Là, sur ce fagot, dans l'ombre des arbres,

j'ai reçu le dernier coup. J'étais las, très las; et, pendant cinq minutes, je me suis laissé vaincre par le sommeil. J'ai rêvé que je me promenais avec dom Giuseppe Flores, sous les arceaux du cloître suspendu de Praglia. Je lui disais en pleurant : « Ce fut ici! » Et dom Giuseppe me répondait avec une émotion affectueuse : « Oui, mais n'y pensez plus; pensez que le Seigneur vous appelle. » Et je répliquais : « Mais où m'appelle-t-il? où m'appelle-t-il ? » Et mon angoisse était si forte que je m'éveillai. J'entendis une voix au haut de la maison. On répondit du fond du jardin, en français. Je vis une dame sortir de la villa en courant; j'entendis les saluts qui s'échangaient entre elle et les arrivantes; je distinguai *cette* voix. D'abord, je ne la reconnus pas avec certitude; mais ensuite, comme les voix se rapprochaient, je ne doutai plus. C'était elle. Pendant une seconde, j'eus peur; mais ce ne fut qu'une seconde. Une grande lumière se fit dans mon esprit. »

Benedetto leva son visage et ses mains jointes. Sa parole s'enflamma d'une ardeur mystique.

« *Magister adest*, dit-il. Comprenez-vous? Le Divin Maître était avec moi : je n'avais rien à craindre, mon Père. Et je ne craignis plus rien, ni elle, ni moi-même. Je la vis monter sur la petite esplanade. Mon sentiment fut : Si nous nous rencontrons seuls, je lui parlerai comme à une sœur; je lui demanderai pardon; Dieu me donnera peut-être pour elle une parole de vérité; je lui montrerai que j'espère pour son âme et que je ne crains rien pour la mienne! »

Dom Clément ne pût s'empêcher de l'interrompre.

« Non, mon fils, non! » s'écria-t-il avec une sorte d'épouvante, en lui prenant la tête à deux mains.

Il songeait précisément au moyen d'éviter une semblable rencontre, d'éloigner Benedetto : Les Selva, les Selva! Il fallait avertir les Selva!

« Je comprends que vous me parliez ainsi, reprit

Benedetto, haletant. Mais, si je la rencontre, ne dois-je pas tâcher de la faire participer à mon bien, comme j'ai tâché de la faire participer au mal? Et ne m'avez-vous pas enseigné qu'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mettre au-dessus de toutes choses le salut de son âme, ne peuvent aller ensemble? que, quand on aime, on ne pense jamais à soi? qu'on désire seulement faire la volonté de l'être qu'on aime, et qu'on voudrait que tout le monde la fît? que, de cette façon, l'on se sauve sûrement, mais que, quand on a toujours l'esprit occupé de son âme, à soi, on risque de la perdre?

— Bien, bien, bien, mon ami! répondit le Père en lui caressant la tête. Cependant tu partiras demain pour Yenne, et tu y demeureras jusqu'à ce que je te rappelle! Je te donnerai une lettre pour l'archiprêtre, qui est un brave homme, et tu resteras près de lui. As-tu compris? Et maintenant, regagnons le monastère : il est tard. »

Il se leva et fit lever Benedetto. Sur leurs têtes, l'horloge de Sainte-Scolastique sonna les heures. Était-ce dix heures, onze heures? Dom Clément n'avait pas compté dès le début, et il craignait le pire : après tant d'émotions diverses, il avait perdu la mesure du temps. « Qu'allait-il se passer? Qui aurait pu le prévoir? Et que se passait-il en ce moment même? » Ils sortirent du plateau gazonné, s'acheminèrent par le sentier raide et pierreux, dom Clément devant, Benedetto derrière, tous deux l'âme en tempête, muets, avec l'obscure voix de l'Anio qui faisait accompagnement à leurs pensées. A un détour, les lumières de Subiaco apparurent, lointaines, peu nombreuses. « Serait-il onze heures? » Bientôt l'angle noir de Sainte-Scolastique se dressa devant eux.

« Par quelles occultes voies, pensait Benedetto, Dieu m'a-t-il conduit du cloître de Praglia, où Jeanne m'a tenté et vaincu, jusqu'à cette fatigante montée dans les ténèbres vers un autre lieu saint, elle étant

voisine et moi ayant le cœur assuré en Jésus-Christ! » Quant à dom Clément, les raisons de la prudence pratique, agissant sur lui de façon pressante en cette conjoncture périlleuse, et les raisons de la sainteté idéale, enseignées par lui au disciple chéri dans un temps de calme, se disputaient sa volonté qui n'était plus si ferme : les premières toutes prochaines, avec une violence impérieuse, les secondes plus reculées, par leur seule beauté. Il s'imaginait que les deux « flammes saintes », là-haut, sur l'angle noir, le regardaient, sévères et tristes. « O terre impure, se dit-il, terre misérable! Peut-être n'est-elle que prudence impure et prudence misérable, notre terrestre prudence ! »

Parvenus à l'angle, les deux compagnons de route inclinèrent vers la gauche, tournant le dos au grondement profond du fleuve; ils passèrent devant la grande grille du monastère, et, après avoir atteint l'autre coin de l'enceinte, ils arrivèrent, par la galerie obscure qui s'engage sous la Bibliothèque, à une petite porte. Dom Clément sonna. Il fallait attendre un peu, parce que, à partir de neuf heures, toutes les clefs du monastère étaient portées à l'Abbé.

« Eh bien, demanda Benedetto, me permettez-vous de rester dehors? »

Les autres fois où le maître le lui avait permis, il avait monté, pour y passer la nuit en oraison, sur les hauteurs nues du Colle-Lungo, qui dominent le monastère, ou sur celles du Taleo, ou sur la côte rocheuse que l'on traverse en allant de l'Oratoire de Santa-Crocella au bois du Sacro Speco. Le maître hésita un peu : il n'avait plus pensé à cela. D'ailleurs, aujourd'hui, Benedetto lui avait paru plus décharné, plus blême que d'habitude ; et il craignait pour sa santé, déjà délabrée par les fatigues du travail champêtre, par les pénitences, par un régime trop dur. Il le lui dit.

« Ne pensez pas à mon corps, supplia le jeune homme, humble et ardent. Mon corps est infiniment loin de moi! Craignez seulement que je ne fasse pas tout le possible pour connaître la Volonté Divine! »

Il ajouta qu'il prierait aussi pour obtenir de la lumière au sujet de cette rencontre, et que jamais il n'avait senti Dieu comme lorsqu'il priait sur les montagnes. Le maître lui saisit de nouveau la tête à deux mains, le baisa sur le front.

« Va, dit-il.

— Et vous prierez pour moi?

— Oui, *nunc et semper*.»

On entendit des pas dans le corridor. Une clef tourna dans la serrure. Benedetto disparut comme une ombre.

Le bon vieux frère Antonio, portier du monastère, ouvrit la porte; il ne montra pas qu'il s'attendait à voir aussi Benedetto, et, avec ce respect plein de dignité où se confondaient l'humilité de l'inférieur et la confiance en soi du vieux serviteur honnête, il dit au moine que le Père Abbé le priait de passer chez lui. Dom Clément, une petite lanterne à la main, monta au large corridor sur lequel donnaient l'appartement de l'Abbé, et un peu plus loin, sa propre cellule.

L'Abbé, Père Omobono Ravasio de Bergame, l'attendait dans un petit salon mal éclairé par une méchante lampe à pétrole. Ce salon, dans sa sévère modestie ecclésiastique, n'avait de remarquable qu'une toile du Morone — un beau portrait d'homme — deux petites peintures sur bois représentant des têtes d'anges à la manière de Luini, et un piano à queue chargé de musique. L'Abbé, passionné pour les tableaux, la musique et le tabac à priser, consacrait à Mozart et à Haydn la plus grande partie du temps, d'ailleurs assez court, que lui laissaient les devoirs religieux et les

soins du gouvernement monastique. C'était un homme intelligent, un tantinet bizarre, riche d'une culture littéraire, philosophique et religieuse qu'il avait dédaigneusement arrêtée en 1850. Petit, avec des cheveux blancs, il avait la physionomie fine. Certaines manières de cet Orobien, certaines familiarités rudes avaient ébahi les moines, accoutumés au bel air aristocratique de son prédécesseur, un noble romain. Il venait de Parme et il était entré en fonctions depuis trois jours seulement.

Dom Clément s'agenouilla devant lui et lui baisa la main.

« Quelles modes avez-vous donc, vous autres, à Subiaco? dit l'Abbé. Vous faites de dix heures onze heures? »

Dom Clément s'excusa : il s'était mis en retard pour un devoir de charité. L'Abbé le fit asseoir.

« Mon fils, dit-il, avez-vous envie de dormir ? »

Dom Clément sourit, sans répondre.

« Eh bien! reprit l'Abbé, vous avez perdu une bonne heure de sommeil; et moi, maintenant, j'ai mes raisons pour vous en prendre encore un peu. Il faut que je vous parle de deux choses. Vous m'avez demandé la permission de vous rendre chez un certain monsieur Selva. Y êtes-vous allé?... Oui?... Et pouvez-vous me dire que vous avez la conscience tranquille ? »

Dom Clément fut prompt à répondre, non sans un petit geste de surprise :

« Mais certainement.

— Bon, bon, bon! fit l'Abbé qui, satisfait, huma une grosse prise de tabac. Ce M. Selva, je ne le connais pas, moi; mais, à Rome, il y a des gens qui le connaissent, ou qui croient le connaître. C'est un écrivain, ce M. Selva? N'a-t-il pas écrit sur la religion ? Je suppose que c'est un disciple de Rosmini, à en juger par ceux qui lui cherchent chicane : des gens indignes de dénouer les cordons des souliers de Ros-

mini. Mais entendons-nous! Les vrais disciples de Rosmini, ce sont ceux de Domodossola et non ceux qui ont pris femme, hein ?... Donc, ce soir, après dîner, j'ai reçu une lettre de Rome. On me mande — (un gros bonnet, vous savez!) – que précisément il y aura ce soir chez ce M. Selva, faux catholique, un conciliabule d'autres insectes malfaisants comme lui, que sans doute vous demanderez à y aller, et que je dois empêcher cela. Je ne sais ce que j'aurais fait : car, lorsque c'est le Saint-Père qui parle, j'obéis; lorsque ce n'est pas le Saint-Père qui parle, je réfléchis. Mais, quand cette lettre est arrivée, vous aviez la chance d'avoir déjà pris le large. Du reste, il y a de braves gens qui découvriraient des hérétiques en Paradis... Maintenant, vous me dites que votre conscience est tranquille. Je ne dois donc pas croire à cette lettre ? »

Dom Clément répondit que certainement il n'était venu chez les Selva ni hérétiques ni schismatiques. On y avait parlé de l'Église, de ses maux, des remèdes possibles, mais comme le Père Abbé lui-même aurait pu en parler.

« Non, mon fils, non ! repartit l'Abbé. Les maux de l'Église et les remèdes possibles, ce n'est pas à moi de m'en inquiéter; ou plutôt, je puis bien y penser, mais je ne dois en parler qu'à Dieu, pour qu'ensuite Dieu en parle à ceux dont c'est l'affaire. Faites de même, vous aussi ! N'oubliez pas ce que je vous dis, mon fils ! Des maux, il en existe, et peut-être des remèdes ; mais les remèdes sont parfois des poisons, et il faut laisser au grand Médecin le soin d'en faire l'emploi. Quant à nous, prions. Si l'on ne croyait pas à la communion des Saints, qu'est-ce que les moines feraient dans les monastères ? Donc, pour notre paix, mon fils, ne retournez plus dans cette maison ! Ne me le demandez plus ! »

D'un geste affectueux, l'Abbé posa la main sur l'épaule de son moine, que contristait l'idée de ne

pouvoir désormais rendre visite à ces bons amis et particulièrement de ne pouvoir, le lendemain matin, conférer avec Selva, l'avertir du péril que courait Benedetto, aviser au moyen d'en protéger celui-ci.

« Ce sont des chrétiens purs comme l'or, dit-il à voix basse, d'un air triste.

— Je te crois, répondit l'Abbé qui, paternellement, se mit à tutoyer son interlocuteur. Je crois qu'ils valent beaucoup mieux que les zélés qui écrivent de pareilles lettres. Tu vois que je te parle à la bonne franquette. Tu es de Brescia, eh? Moi, je suis de Bergame. Chez nous, on dirait que ces gens-là sont des *plaies*. Et, par le fait, ce sont des plaies de l'Église. Je leur répondrai du bon ton. Mes moines n'assistent pas à des congrégations d'hérétiques ! Mais toi, tu ne retourneras pas chez les Selva. »

Dom Clément, résigné, baisa la main du paternel vieillard.

« Passons maintenant à l'autre chose, poursuivit l'Abbé. J'apprends qu'ici, à l'Hospice des Pèlerins où, selon la règle, ne devrait loger à demeure que le vacher, il y a, depuis trois ans, un jeune homme que vous y avez mis ; oh ! avec la permission de mon prédécesseur, s'entend ! Un jeune homme qui vous est très attaché, dont vous êtes le directeur spirituel, que vous faites même étudier dans la bibliothèque... Il est vrai qu'il travaille au jardin ; il est vrai qu'il montre une piété grande, qu'il édifie tout le monde. Cependant, comme il ne semble pas avoir l'intention de se faire religieux, son séjour dans notre Hospice est peu régulier. Qu'avez-vous à me dire là-dessus? Je vous écoute. »

Dom Clément savait que quelques-uns de ses confrères, et non les plus âgés, mais tout au contraire les plus jeunes, n'approuvaient pas l'hospitalité accordée par le défunt Abbé à Benedetto. Et ils ne voyaient pas davantage d'un fort bon œil que dom Clément et lui

fussent si étroitement attachés l'un à l'autre. Dom Clément avait eu déjà quelques ennuis à ce sujet. Il comprit que ces personnes n'avaient pas perdu de temps et qu'elles pratiquaient de sourdes menées autour du nouvel Abbé. Son beau visage se colora de rougeur. Il ne répondit pas sur-le-champ, voulut d'abord éteindre en lui-même sa colère par un acte de pardon mental; ensuite, il dit que c'était son devoir et son désir d'informer l'Abbé.

« Ce jeune homme, expliqua-t-il, est un certain Piero Maironi, de Brescia. Vous avez sans doute entendu parler de sa famille. Son père, don Franco Maironi, épousa une femme sans noblesse ni richesse. Don Franco n'avait plus alors ses parents, vivait chez sa grand'mère paternelle, la marquise Maironi, femme impérieuse et orgueilleuse.

— Oh ! s'écria l'Abbé, je l'ai connue. Un épouvantail ! Je me rappelle. A Brescia, on l'appelait la marquise Haynau ! Elle avait douze chats. Une grande perruque noire. Je me rappelle !

— Moi, » reprit dom Clément avec un sourire, tandis que l'Abbé, par une bonne prise de tabac et par un grognement guttural, se faisait passer le mauvais goût de ce souvenir antipathique ; « moi, je ne l'ai connue que de réputation. Eh bien, la grand'mère ne voulut pas entendre parler de cette mésalliance. Les époux trouvèrent asile chez un oncle de l'épouse, orpheline aussi. Et 1859, don Franco se fit soldat, et il mourut de ses blessures. Sa femme mourut peu après. Leur enfant fut recueilli d'abord par sa bisaïeule Maironi, puis, quand celle-ci fut morte, par une famille Scremin, de Vénétie, à laquelle il était apparenté. Sa bisaïeule lui avait laissé une grosse fortune. Il épousa une fille de ces Scremin, qui malheureusement perdit la raison quelque temps après le mariage. Il en fut très affligé, mena une vie retirée jusqu'au jour où, pour son malheur, il fit la rencontre d'une dame séparée de

son mari. Alors il eut une période d'égarement : égarement dans les mœurs, égarement dans la foi. Et voilà que — on dirait un miracle du Seigneur! — voilà que sa femme vient à mourir ; et, au moment de mourir, elle recouvre la raison, fait appeler son mari, lui parle, trépasse comme une sainte. Cette mort tourne vers Dieu le cœur de Maironi ; il quitte la dame, il quitte les richesses, il abandonne tout, s'enfuit de sa maison pendant la nuit, sans dire à personne où il va. Or, comme il m'avait connu à Brescia, dans un voyage que j'y fis, lors d'une maladie de mon père, comme il savait que j'étais à Subiaco, et comme, au surplus, il avait de l'affection pour notre Ordre et gardait un cher souvenir de notre pauvre Praglia, il est venu ici. Il m'a raconté son histoire, m'a supplié de l'aider à entreprendre une vie de pénitence. Je crus qu'il aspirait à entrer dans notre Ordre. Mais au contraire il me dit qu'il ne s'en croyait pas digne ; que, sur ce point, il n'avait pas encore pu connaître la Volonté de Dieu ; que cependant il était résolu à faire pénitence, à travailler de ses propres mains, à gagner son pain, un pain de pauvre. Il me dit encore d'autres choses, me parla de certains faits surnaturels qui lui étaient arrivés. J'informai aussitôt le Père Abbé, votre prédécesseur, et tout fut arrangé de la façon suivante : il logerait à l'Hospice, travaillerait dans la clôture comme aide-jardinier ; et on lui fournirait la maigre pitance qu'il souhaitait. En trois ans, il n'a pris ni vin ni café ni lait, pas même un œuf. Du pain, de la polenta, des fruits, des herbes, de l'huile, de l'eau pure, c'est tout ce qu'il a pris. Sa vie a été une vie de Saint, tout le monde peut l'attester. Et il se croit le plus grand pécheur du monde !

— Hum ! fit l'Abbé, rêveur. Je comprends ! Mais pourquoi n'entre-t-il pas dans l'Ordre ?... Et ceci encore : je sais qu'il a passé plusieurs nuits hors du monastère. »

Dom Clément sentit de nouveau un feu lui monter au visage.

« En oraison ! répliqua-t-il.

— C'est possible; mais il y a des gens qui ne le croiront pas. Vous savez ce que dit Dante :

> A toute vérité qui a face de mensonge
> L'homme doit fermer sa bouche autant qu'il le peut;
> Car, sans qu'il y ait faute, il y a scandale.

— Oh ! s'écria dom Clément qui, dans sa dignité pudique, rougissait pour ceux qui étaient capables d'avoir conçu un ignoble soupçon.

— Excusez, mon fils, reprit l'Abbé. On n'incrimine pas. On blâme les apparences. Ne vous échauffez pas si fort. Mieux vaut prier chez soi. Et ces faits surnaturels, dites, quels sont-ils ? »

Dom Clément répondit que c'étaient des visions, des voies entendues dans l'air.

« Hum ! hum ! fit encore l'Abbé, avec un jeu très compliqué de rides, de lèvres et de sourcils, comme s'il avait avalé une gorgée de vinaigre. Et vous dites qu'il s'appelle ?... Le nom de baptême ?...

— Il s'appelle Piero; mais, lorsqu'il est venu à Sainte-Scolastique, il a voulu quitter ce nom et m'a prié de lui en imposer un autre. J'ai choisi celui de Benedetto : il me sembla que c'était le mieux approprié. »

Ici, l'Abbé exprima l'envie de voir ce M. Benedetto, et il ordonna à dom Clément de le lui envoyer dès le lendemain matin, après le chœur. Alors dom Clément se troubla un peu et dut confesser qu'il ne pouvait promettre formellement : car, cette nuit même, le jeune homme était sorti pour prier, de sorte que le moine ne savait pas avec certitude l'heure à laquelle il rentrerait. L'Abbé s'agita fort, marmotta une kyrielle de reproches et de réflexions aigres. Cela décida dom

Clément a [illegible] avec Mme [illegible] Yeats [illegible] les [illegible] ro[illegible].

« [illegible] de revenir à [illegible] des [illegible] Benedetto [illegible] encore ? [illegible] n'y [illegible] gnifiant [illegible] de cette [illegible] aussi. [illegible]. »

Dom Clément [illegible] savait pas si [illegible] avait [illegible] il avait de a [illegible] que celui-ci [illegible] inutile mouvement d'amour-propre et [illegible] prit congé.

Après avoir ramassé la lanterne qu'il avait laissée dans le corridor, il ne regagna pas aussitôt sa cellule. Il parcourut le corridor jusqu'au bout, et, lentement, avec quelques petites haltes, descendit par un escalier en colimaçon jusqu'à l'autre corridor, très étroit, qui conduit au Chapitre.

La pensée du disciple aimé priant dans la nuit, sur la montagne, l'attente des résolutions que Benedetto prendrait après cette communication avec Dieu, la secrète hostilité des moines, la mauvaise humeur et les soupçons de l'Abbé, la crainte que celui-ci ne mît Benedetto dans la nécessité de choisir entre les vœux monastiques et l'expulsion du monastère, lui char-

geaient le cœur d'un poids accablant. La ferveur mystique de Benedetto, sa grande humilité inconsciente, ses progrès dans l'intelligence de la Foi selon les idées qui tiraient de Selva leur origine, certaines lumières nouvelles qui, tout à coup, en causant, jaillissaient de son esprit, la force croissante de l'affection mutuelle, l'avaient induit à espérer que, chez ce naufragé du monde, une prochaine révélation de la Divine Grâce, de la Divine Vérité, de la Divine Puissance allait se produire pour le bien des âmes. On l'avait dit, à cette réunion chez les Selva : il faudrait un Saint ; et le premier qui l'avait dit, c'était l'abbé suisse. Un autre avait dit encore qu'il était désirable que ce Saint fut un laïque. Telle était aussi la conviction propre de dom Clément, et il croyait voir un dessein providentiel dans la répugnance de Benedetto pour la vie monastique. Et, qui sait? peut-être y avait-il encore quelque chose de providentiel dans la venue de cette dame, qui forçait Benedetto à quitter le monastère. « Mais que lui arrivait-il, à cette heure, sur la montagne ? Qu'est-ce que Dieu disait à son âme ? Et si... »

La brusque apparition d'un *si* nouveau, inattendu, formidable, arrêta dans sa marche lente le pieux rêveur. *Magister adest et vocat te.* Peut-être qu'en ce moment le Maître Divin lui-même appelait Benedetto à le servir sous la robe du moine.

Dans son saisissement, il cessa de penser ; il déposa la petite lanterne, entra dans l'église, alla tout droit à la chapelle du Saint-Sacrement. Avec cette dignité que nulle tempête intérieure ne pouvait ôter aux aristocratiques allures de sa personne, à la pure beauté de son visage, il s'agenouilla dans une noble attitude sur le prie-Dieu, au milieu de la chapelle, entre les quatre colonnes, sous la lampe ; et il leva les yeux vers le Tabernacle.

Le Maître de la Voie, de la Vérité et de la Vie, le

Bien-Aimé de son âme était là, et il dormait comme en cette nuit orageuse, sur le lac de Genezareth, entre Gadara et la Galilée, dans la barque que d'autres barques, tourmentées par les flots, suivaient parmi les ténèbres sonores. Il était là et il priait, comme en une autre nuit, seul sur la montagne. Il était là et il disait, de sa douce voix éternelle : « Venez à moi, vous qui souffrez ; vous pour qui la vie est lourde, venez tous à moi. » Il était là et il parlait, le Vivant : « Croyez en moi qui suis avec vous, en moi votre réconfort et votre paix, en moi l'Humble, fils du Puissant, en moi le Bénin, fils du Terrible, en moi l'artisan des cœurs pour le royaume de la justice, pour la future unité de vous tous avec moi en mon Père. » Il était là, le Miséricordieux, dans le tabernacle, et il soupirait l'ineffable invitation : « Viens, ouvre-toi, abandonne-toi à moi. »

Et dom Clément s'abandonna à lui, lui dit ce qu'il n'avait jamais confessé ni à un autre ni à lui-même. Il sentait que, dans le vieux monastère, tout, excepté le Christ au tabernacle, était sur le point de mourir. En tant que cellule de l'organisme ecclésiastique et foyer de chaleur chrétienne rayonnant sur le monde, le monastère s'ossifiait dans sa vieillesse inexorable. Là, dignes de respect, enserrés dans les formes traditionnelles, semblables aux flammes des cierges qui brûlent sur les autels, des feux de foi et de piété consumaient leur humaine enveloppe en exhalant vers le ciel leurs invisibles effluves, mais sans qu'une seule onde lumineuse ou calorifique se propageât au delà des murailles anciennes. Les courants de l'air vivifiant n'y entraient plus et les moines n'en sortaient plus pour les aller chercher au dehors, comme durant les premiers siècles, lorsqu'ils travaillaient dans les bois et dans les prairies, coopérant avec les vitales énergies de la nature en même temps qu'ils magnifiaient Dieu par le chant.

Ses entretiens avec Selva l'avaient insensiblement

amené à porter ce jugement sur les formes actuelles de la vie claustrale, encore qu'il fût convaincu qu'elle a d'indestructibles racines dans l'âme humaine. Mais peut-être était-ce la première fois qu'il lui arrivait de regarder sa pensée face à face. Depuis quelque temps, son vœu, son espoir étaient que Benedetto deviendrait un grand ouvrier de l'Evangile, et non pas un ouvrier commun, un prédicateur, un confesseur, mais un ouvrier extraordinaire, non pas un soldat de l'armée régulière, gêné par l'uniforme et par la discipline, mais un libre chevalier du Saint-Esprit; toutefois, la Règle monastique ne lui était jamais apparue dans un tel antagonisme avec son idéal d'un Saint moderne. Et si maintenant la Volonté Divine allait se manifester à Benedetto sous une forme contraire à son propre désir?

Ah ! n'était-il pas déjà, ou presque, sur le bord d'un péché mortel? N'avait-il pas déjà, lui poussière arrogante, la présomption de juger les voies de Dieu? Prosterné sur l'agenouilloir, il s'abîma dans le Tout-Puissant, implorant silencieusement le pardon, la révélation de la Volonté Divine en Benedetto, adorant dès maintenant cette Volonté, quelle qu'elle dût être. Quand il se releva et que l'onde mystique se fut naturellement écoulée de son cœur, il ne put s'empêcher de songer à Mme Dessalle et aux paroles de Benedetto. Le médiocre retable de cet autel représentait la martyre Anatolia offrant, du haut du Paradis, la palme symbolique à Audax, le jeune païen qui tenta de la séduire et qui au contraire fut mené par elle au Christ. Mme Dessalle avait séduit Benedetto; quoique Benedetto se fût étudié à la disculper et à s'inculper lui-même, dom Clément ne doutait pas que la chose se fut ainsi passée. « Et si maintenant c'était lui qui opérait la conversion de cette femme? S'il était juste qu'il essayât de la toucher? Si le sentiment de Benedetto était réellement plus chrétien que ses propres appréhensions et que les

effarements du Père Abbé? » Dom Clément discutait dans sa tête ces problèmes, en traversant l'église, le front penché. Anatolia et Audax! Il se souvint qu'un étranger sceptique, après avoir entendu de lui l'explication du tableau, avait dit : « Oui ; mais si on ne les avait tués ni l'un ni l'autre ? Et si Audax avait pris femme? » Ces propos railleurs lui avaient semblé une indigne profanation. Il y repensa et, en soupirant, reprit à terre la petite lanterne qu'il avait déposée au Chapitre.

Au lieu d'aller tout de suite dans sa cellule, il se dirigea vers le second cloître pour regarder la croupe du Colle-Lungo, où Benedetto était peut-être en oraison. Quelques étoiles brillaient sur cette croupe grise et rocheuse, tachetée de noir; à leur faible lumière, on distinguait dans le cloître le préau, les arbustes épars, la tour puissante de l'abbé Umberto, les arcades, les murs vieux de neuf siècles et, sur l'ogive du grand portail où s'était arrêté dom Clément, la double rangée des petits moines de pierre qui y montent en procession. Le cloître et la tour se dessinaient dans la nuit avec une majestueuse puissance.

Etait-il vrai que tout cela se mourût? A la lueur des étoiles, le monastère apparaissait plus vivant qu'à la clarté du soleil, grandissait dans une mystique communion de sentiment religieux avec les astres. Oui, il vivait, il était imprégné d'effluves spirituels divers, confondus en une personnalité unique, comme les différentes pierres taillées et sculptées dont se composait l'unité de son corps, comme les pensées et les sentiments différents dans une conscience humaine. Les vieilles pierres, saturées d'âmes qui s'étaient alliées à elles par l'amour, saturées de saints désirs et de saintes douleurs, de gémissements et de prières, émettaient comme un rayonnement obscur qui pénétrait dans la subconscience. A ces ouvriers de Dieu qui, aux heures arides, s'y retireraient du monde pour un bref repos,

elles pouvaient infuser une force nouvelle, de même qu'en été, sur les montagnes désertes, une fontaine rend la force au faucheur. Mais, pour que ces pierres continuassent à vivre, il fallait aussi qu'un fleuve de vie les traversât continuellement, un fleuve d'esprits adorants et contemplatifs.

Dom Clément éprouva une sorte de remords pour les pensées qu'il avait involontairement accueillies tout à l'heure, dans l'église, sur la décrépitude du monastère, pensées enracinées dans son jugement personnel, agréables à son amour-propre, donc viciées par cette concupiscence de l'esprit que ses chers mystiques lui enseignaient à reconnaître et à détester. Mains jointes, il fixa les yeux sur la croupe du mont où il se figurait Benedetto en prières, fit un acte mental de renoncement, d'humble abandon de ses propres idées relatives à l'avenir de ce jeune homme. Il bénit Dieu, si Dieu le voulait laïque ; il bénit Dieu, si Dieu le voulait moine ; il bénit Dieu, si Dieu découvrait et si Dieu ne découvrait pas Sa volonté. *Si vis me esse in luce, sis benedictus ; si vis me esse in tenebris, sis iterum benedictus.* Et il s'achemina vers sa cellule.

Lorsqu'il passa devant la porte de l'Abbé, dans le grand corridor où les lampes brûlaient encore faiblement, il repensa à la conversation qu'il avait eue avec ce vieillard et aux maximes formulées par celui-ci touchant les maux de l'Eglise et la discrétion avec laquelle il convient de les combattre. Il se rappela un discours de Selva sur les mots *Fiat voluntas tua*, que le commun des fidèles interprète comme un acte de résignation, mais qui au contraire impliquent le devoir de travailler de toutes ses forces à faire prévaloir la loi divine dans le champ de la liberté humaine. Selva lui avait fait battre le cœur plus fort, et l'Abbé le lui avait fait battre plus mollement. « Lequel des deux avait dit la parole de Vie et de Vérité? »

La cellule de dom Clément était la dernière à droite, près de la fenêtre qui regarde la conque arrosée par l'Anio, la petite ville de Subiaco et les monts Sabins. Avant d'y entrer, le Père s'arrêta pour considérer les lointaines lumières de Subiaco; et il pensa à la petite villa rouge, plus voisine, mais invisible, il pensa à cette femme.

« Des trames, avait dit l'Abbé. Aimait-elle encore Piero Maironi ? Avait-elle découvert, savait-elle qu'il s'était réfugié à Sainte-Scolastique ? L'avait-elle reconnu ? Si oui, que se proposait-elle de faire ? Il n'était pas probable qu'elle eût reçu l'hospitalité dans l'étroit appartement des Selva, et sans doute elle était logée dans un hôtel de Subiaco. Ces lumières lointaines, étaient-ce les feux d'un camp ennemi ? » Il fit le signe de la croix et il rentra enfin dans sa cellule pour un court sommeil, jusqu'à deux heures du matin, heure du chœur.

Benedetto avait pris le chemin du Sacro Speco. Après avoir franchi, à l'autre coin du monastère, le lit desséché d'un petit torrent, après avoir gagné, à droite, l'Oratoire très ancien de Santa-Crocella, il gravit la côte rocheuse qui dévale vers l'Anio grondant, en face des forêts de charmes dont est couvert le Francolano abrupt et noir, jusqu'à la croix du sommet, couronnée d'étoiles. Avant d'atteindre l'Arc monumental par où l'on entre dans le bois du Sacro Speco, il quitta le chemin, grimpa à gauche et se mit à rechercher le lieu de sa dernière veille : un lieu d'où l'on dominait les toits carrés et la tour massive de Sainte-Scolastique.

La recherche du rocher où il avait prié à genoux, dans une autre nuit d'angoisse, détourna sa pensée du feu mystique dont elle était enveloppée, la refroidit. Il s'en aperçut aussitôt, en éprouva un regret amer, une impatience de recouvrer la ferveur et une crainte dou-

loureuse de ne pas y réussir : car il avait le sentiment d'être ainsi par sa faute, et il se souvenait d'autres aridités tristes. La froideur l'envahissait de plus en plus. Il tomba à genoux, appela Dieu dans une prière convulsive. Comme une petite flamme inutilement approchée d'un fagot de bois vert, l'élan de sa volonté défaillit sans avoir réussi à mettre en mouvement son cœur inerte, dégénéra en une stupide attention prêtée au grondement monotone de l'Anio. La conscience lui revint dans un accès de terreur. « Peut-être que la nuit entière se passerait ainsi ! Et peut-être qu'à la froideur aride succéderait la tentation brûlante ! » Il imposa silence au bouillonnement de ses imaginations, se recueillit dans le ferme propos de ne pas laisser son esprit s'affoler.

Alors s'éleva en lui cette idée claire : que des esprits hostiles l'assaillaient. S'il avait vu autour de lui flamboyer des yeux diaboliques dans les fentes des pierres, il n'en aurait pas été plus certain. Il sentait en lui-même des vapeurs de poison ; il sentait une absence d'amour, une absence de douleur, un dégoût, un poids, le fardeau d'un assoupissement mortel. Il retomba dans cette stupide attention prêtée au bruit du fleuve, les yeux fixés sans regard sur le bois noir du Francolano. Dans le champ de sa vision interne passa, lent automate, l'image du mauvais prêtre qui avait vécu là-bas, avec sa cour de pécheresses. Il sentit une lassitude d'être à genoux, s'affaissa sur lui-même; et le lent automate reparut. Il s'assit avec un pénible effort, abandonna ses mains sur les touffes de l'herbe molle, odorante, qui croissait entre les cailloux. Il ferma les paupières, dans la douceur de cet attouchement moelleux, de cette odeur sauvage, de ce repos; et il vit Jeanne qui, toute pâle sous le bord oblique d'un chapeau noir à plumes, lui souriait avec des yeux pleins de larmes. Son cœur battit fort, très fort; un fil, rien qu'un fil de volonté bonne le retenait encore, l'empê-

[illegible]

Alors il se [illegible] comme si la [illegible] gouvernait ses mouvements [illegible] il joignit les mains, y appuya son menton. Sa pensée s'attarda sur cette prière de l'Imitation : [illegible] *mes reins et brûle mon* [illegible] *quid tibi placeret.* Il n'y avait plus de trouble au-dedans de lui. Il semblait que les esprits de malice se fussent éloignés ; mais les anges n'étaient pas descendus encore. Son esprit fatigué se reposa dans la sensation des choses extérieures, des formes vagues, des blancheurs indistinctes parmi l'ombre, du lointain hululement d'un hibou sous les charmes, de la subtile odeur d'herbe qu'avaient conservée ses mains jointes. Cet arome sauvage lui rappela le moment où il avait

abandonné ses mains sur l'herbe, avant que lui apparût le sourire triste de Jeanne. Il disjoignit impétueusement ses mains, reporta vers le monastère ses regards avides. « Non, non! Dieu ne permettrait pas qu'il fût vaincu! Dieu le réservait pour ses œuvres! » Alors, du plus profond de son âme, sans que sa volonté y eût part, s'élevèrent en lui des fantômes que, par le conseil de son maître, il n'avait plus évoqués depuis qu'il était venu à Sainte-Scolastique : les fantômes de la Vision confiée par écrit à la garde de dom Giuseppe Flores.

Il se vit à Rome, agenouillé sur la place de Saint-Pierre, la nuit, entre l'obélisque et le fronton du temple immense que la lune éclairait. La place était vide; le bruit de l'Anio devint pour lui le bruit des fontaines. De la porte du temple s'avançait jusque sur le perron un groupe d'hommes vêtus de rouge, de violet et de noir. Ils fixaient sur lui des regards menaçants et, du doigt, ils lui montraient le château Saint-Ange, comme pour lui intimer l'ordre de quitter le sacré parvis. « Mais quoi? Cela n'était plus la vision, c'était une image nouvelle! » Il se levait, droit et fier, en face de la troupe ennemie. Soudain rugissait à ses épaules un grondement de multitudes qui accouraient et faisaient irruption sur la place, débouchant par toutes les rues, à torrents. Un flot de peuple l'entraînait, acclamait le Réformateur de l'Eglise, le vrai Vicaire du Christ, et venait le déposer sur le seuil du temple. Et lui, il se retournait, comme pour affirmer une autorité sur l'Univers. Mais alors fulgura dans sa pensée Satan offrant à Jésus-Christ le royaume du monde. Il se précipita par terre, s'étendit à plat ventre sur les cailloux, gémissant en lui-même : « Jésus, Jésus, je ne suis pas digne, je ne suis pas digne d'être tenté comme toi! » Et il allongea ses lèvres serrées, les appliqua contre la pierre, cherchant Dieu dans la créature muette, Dieu, Dieu, le soupir, la vie, la paix ardente de

l'âme. Un souffle de vent courut sur lui, agita l'herbe autour de lui.

« Est-ce Toi? gémit-il. Est-ce toi? Est-ce Toi? »

Le vent se tut. Benedetto pressa ses poings contre ses joues, appuya ses coudes sur le rocher, dressa la tête, écouta sans savoir ce qu'il écoutait. Il poussa un soupir, se rassit. « Non, Dieu ne lui parlerait pas! » Son âme lasse se taisait, vide de pensée. Le temps passait, très lent. Son âme lasse tâchait de rappeler à elle, en manière de réconfort, la dernière partie de la Vision, celle où, par un ciel nocturne et orageux, elle montait à la rencontre des anges qui descendaient vers elle. Et il eut cette idée trouble : « Si tel est le sort qui m'attend, pourquoi m'attristerais-je? Si je suis tenté, je ne serai pas vaincu; et, si je suis vaincu, Dieu me relèvera. Il n'est pas même nécessaire que je lui demande ce qu'il veut de moi. Je vais rentrer et me coucher. »

Il se mit debout, la tête si lasse qu'elle était lourde comme du plomb. Le ciel était entièrement couvert de nuages pesants, jusqu'aux monts de Yenne, où la vallée du haut Anio fait un détour. C'était à peine si Benedetto pouvait discerner en face de lui la masse obscure du Francolano et, à ses pieds, les lividités de la côte pierreuse. Il commença de descendre; mais, au second pas, il fit halte. Ses jambes ne le soutenaient plus. Un flot de sang empourpra son visage. Il était presque à jeun depuis trente heures; il n'avait pris qu'un morceau de pain, à midi.

Il sentit que toute sa personne était piquée comme par des milliers d'épingles, que son cœur battait violemment, que son esprit s'embrumait. « Quels enroulements de serpents s'entortillaient autour de ses pieds, simulant l'innocence de l'herbe? Et quel démon sinistre l'épiait, là, en bas de la côte, accroupi sur la pierre, simulant un buisson pour s'élancer sur lui? Les démons ne l'attendaient-ils pas dans le monastère même? N'étaient-ils pas nichés dans les yeux de la

grosse tour? Ces yeux n'avaient-ils pas une flamme noire?... Non, non; maintenant, ce n'était plus cela; maintenant ils le regardaient, mi-clos et sarcastiques, Et ce bruit, était-ce le grondement de l'Anio? Non; c'était le rugissement de l'Abîme triomphant. » Il ne croyait pas absolument à ce qu'il voyait, à ce qu'il entendait; mais il tremblait, tremblait comme un fétu sous la bise, et des milliers d'épingles se promenaient par toute sa personne. Il essaya de dégager ses pieds entravés par les serpents, mais il n'y réussit pas. A la terreur succéda la colère. « Il faut que je puisse! » s'écria-t-il à haute voix. De la gorge sombre d'Yenne, le tonnerre lui répondit par une sourde rumeur. Il regarda de ce côté-là. Un éclair déchira les nuées, sur le fond noir du mont Preclaro, et s'éteignit. Benedetto essaya encore d'arracher ses pieds aux nœuds des serpents; et de nouveau la voix léonine du tonnerre le menaça.

« Qu'est-ce que je fais? se dit-il, tâchant de se ressaisir. Pourquoi veux-je descendre? »

Il ne le savait plus; il eut besoin d'un effort mental pour se le rappeler. « Voilà : il avait eu l'intention de descendre pour dormir, parce que la prière était inutile à un homme certain de monter au ciel. » Et alors un éclair flamboya au-dedans de lui-même :

« Je tente Dieu! »

Les serpents l'enlaçaient; le démon rampait à quatre pattes vers lui, sur la côte rocheuse, toute grouillante de vie infernale et d'esprits féroces; les flammes noires brûlaient dans les yeux de la grosse tour, tandis que l'Abîme continuait à rugir de triomphe. Mais le rugissement souverain du tonnerre éclata dans les nuages : *Ne tente pas le Seigneur ton Dieu.* Benedetto leva la face vers le ciel et, mains jointes, adorant comme il pouvait, à la dernière lueur de sa conscience obscurcie, il chancela, étendit les bras, battit l'air, s'inclina lentement sur le dos, tomba à la renverse et demeura inerte.

[illegible]

[illegible] heureux. Et ainsi plongé dans l'océan de la douceur paradisiaque, les mains abandonnées sur les genoux,

les yeux mi-clos, caressé par la pluie fine, il se délectait, non sans désirer vaguement qu'une telle suavité fût connue de ceux qui ne croient pas, de ceux qui n'aiment pas.

Quand ce ravissement vint à décroître, il se rappela le pourquoi de sa présence sur la montagne déserte, dans les ténèbres de la nuit, et les incertitudes du lendemain, et Jeanne, et l'obligation de quitter le monastère. Mais, à présent, les incertitudes et les doutes étaient indifférents à son âme raffermie en Dieu, comme l'étaient au Francolano immobile les ondulations de son manteau de feuillage. Incertitudes, doutes, souvenirs de la mystique Vision, tout se fondit en un profond abandon à la Divine Volonté qui disposerait de lui ainsi qu'il lui plairait. L'image de Jeanne, contemplée comme du haut d'une inaccessible tour, n'excitait chez lui que le désir de s'employer pour elle fraternellement.

Quand la calme raison eut entièrement repris son office, il s'aperçut qu'il était trempé de pluie jusqu'à l'intérieur de ses vêtements; et la pluie fine continuait à tomber. Que faire? Rentrer à l'Hospice des Pèlerins? Non: car le vacher, qui aurait dû lui ouvrir la porte, dormait, et Benedetto se faisait scrupule de le réveiller, ce qui, d'ailleurs, n'eût pas été facile. L'idée lui vint de se mettre à l'abri sous les chênes du Sacro Speco. S'étant levé péniblement, il eut un accès de vertige. Il attendit un peu; puis il descendit à petits pas sur le chemin qui, de Sainte-Scolastique, mène à l'Arc par où l'on entre dans le bois. Là, sous l'ombre noire des grandes yeuses penchées qui allongeaient sur le versant du mont leurs bras ouverts, entre la faible clarté qui, du côté droit, venait de la pente située au delà de l'Arc, et la faible clarté qui, du côté gauche, venait de la pente extérieure au bois, il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit, à bout de forces.

Il aurait désiré un peu de nourriture; mais il n'osa

pas en faire la demande au Seigneur parce qu'il lui semblait que ce serait demander un miracle. Il prit ses dispositions pour attendre le jour. L'ar[illegible] était presque séché : çà et là, quelques grosses gouttes d'eau tombaient des yeuses. Benedetto s'assoupit dans un léger sommeil qui, voilant à peine ses sensations, les transformait en rêve. Il se figura qu'il était dans un sûr asile de prière et de paix, à l'ombre de bras saints étendus sur sa tête; et il lui semblait qu'il devait abandonner cet asile, pour des motifs dont l'empire était évident, quoiqu'il ne se rendît pas compte de leur nature. Il pouvait en sortir par une porte à laquelle aboutissait le chemin descendant vers le monde. Il pouvait aussi en sortir du côté opposé par un chemin qui montait aux saintes solitudes. Et il demeurait irrésolu.

La chute voisine d'une grosse goutte d'eau lui fit ouvrir les yeux. Après un premier moment de torpeur, il reconnut, à droite, l'Arc où commençait le chemin descendant vers Sainte-Scolastique, Subiaco, Rome, et, à gauche, le chemin qui montait vers le Sacro Speco. Il remarqua avec étonnement que, de l'un et de l'autre côté, au delà des yeuses, les pierres découvertes commençaient à devenir beaucoup plus claires et qu'une infinité de petites lueurs perçaient le feuillage sur sa tête. « Le jour? Il faisait jour? » Benedetto s'imaginait qu'il n'était pas beaucoup plus de minuit. Les heures sonnèrent à Sainte-Scolastique : une, deux, trois, quatre. Oui, c'était le jour; et il aurait fait beaucoup plus clair encore si tout le ciel, depuis les monts de Subiaco jusqu'à ceux de Yenne, n'avait pas été une seule nuée lourde, quoique la pluie eût cessé. Un pas, au loin : quelqu'un montait vers l'Arc.

C'était le vacher de Sainte-Scolastique qui, par extraordinaire, portait le lait au Sacro Speco dès cette heure matinale. Benedetto lui souhaita le bonjour.

L'homme, à entendre cette voix, eut un saisissement et faillit laisser choir le pot au lait.

« Ah! c'est vous, Benedetto! s'écria-t-il en le reconnaissant. Comment se fait-il que vous soyez ici? »

Benedetto lui demanda une gorgée de lait, pour l'amour de Dieu.

« Vous le direz aux Pères, ajouta-t-il. Vous leur expliquerez que je n'en pouvais plus et que je vous ai demandé un peu de lait.

— Mais oui! mais oui! Allons, prenez et buvez! fit l'homme, respectueux, car il tenait Benedetto pour un saint. Vous avez donc passé la nuit ici? Et vous avez reçu toute cette averse? Mon Dieu, comme vous êtes mouillé! Vous êtes trempé comme une éponge, savez-vous! »

Benedetto but.

« Je bénis Dieu, dit-il, pour votre bonté et pour la bonté du lait. »

Il embrassa l'homme; et, plusieurs années après, cet homme, nommé Nazzareno Mercuri, aimait à raconter que, tandis que Benedetto l'étreignait dans ses bras, il lui semblait qu'il n'était plus lui-même; que d'abord son sang était devenu tout de glace, puis tout de feu; que son cœur battait à se rompre, comme la première fois qu'il avait reçu le Christ dans le Sacrement; qu'un grand mal de tête, dont il souffrait depuis deux jours, s'était dissipé à l'instant; qu'alors il avait eu soudain la conviction d'être entre les bras d'un Saint qui faisait des miracles, et qu'il était tombé à genoux devant lui. En réalité, il ne tomba pas à genoux, mais il resta pétrifié; et Benedetto dut lui dire à deux reprises :

« Allez, Nazzareno; allez, mon cher fils. »

Après l'avoir ainsi renvoyé amicalement vers le Sacro Speco, il prit lui-même le chemin de Sainte-Scolastique.

Maintenant, la côte rocheuse était vide d'esprits bons et mauvais. Les montagnes, les nuages, les

murailles mêmes du monastère et la grosse tour paraissaient, dans l'aube terne, appesantis de sommeil. Benedetto entra à l'hospice et, sans se dépouiller de ses vêtements humides, se coucha sur son pauvre grabat, ramena sur sa poitrine ses bras croisés et s'endormit profondément.

IV

FACE A FACE

I

Le grondement du tonnerre éveilla Noémi, qui ne s'était endormie que depuis quelques minutes. Elle couchait dans la chambre voisine de celle où se trouvait Jeanne, et la porte était restée ouverte. Aussitôt Jeanne l'appela. Elles avaient causé jusqu'à deux heures du matin, et Noémi, épuisée de fatigue, avait enfin obtenu de son inlassable amie, après beaucoup d'inutiles prières, la permission de se reposer.

Noémi feignit de ne pas entendre. Mais Jeanne l'appela une seconde fois.

« Noémi ! L'orage ! J'ai peur !

— Non, tu n'as pas peur ! répondit Noémi, impatientée. Tais-toi. Dors.

— J'ai peur ! Je vais dans ta chambre !

— Je te le défends !

— Alors viens ici, toi !

— Laisse-moi en paix ! »

Noémi avait parlé sur un ton si résolu que l'autre garda le silence, mais peu de temps. La voix de fillette chagrinée, que Noémi connaissait si bien, s'éleva de nouveau.

« N'as-tu pas assez dormi ? Tu peux bien causer, maintenant. Tu as dormi au moins trois heures ! »

Noémi enflamma une allumette et regarda la montre qu'elle avait déjà regardée tout à l'heure, pour demander le silence.

« J'ai dormi vingt-deux minutes, déclara-t-elle. Finis! »

Jeanne se tut encore quelques instants; puis elle se mit à pousser de ces petits « hem! hem! hem! » qui sont le prélude des pleurs chez un enfant gâté. Et elle reprit, à voix basse :

« Tu ne m'aimes pas!... Hem! hem!... Aie pitié de moi! Causons une minute!... Hem!... hem!... »

Noémi laissa échapper un soupir :

« O mon Dieu! »

Et, avec un autre soupir, elle se résigna.

« Parle donc! Mais que peux-tu avoir à me dire que tu ne m'aies déjà dit, en quatre heures? »

Le tonnerre gronda; mais Jeanne, à présent, n'y faisait plus attention.

« Demain, dit-elle, nous irons au monastère ?

— Oui; c'est entendu.

— Et nous irons seules, toi et moi?

— Oui, oui; nous l'avons décidé. »

La voix plaintive se tut un moment, puis recommença :

« Tu ne m'as pas encore promis que tu ne dirais rien à personne, dans cette maison!

— Je te l'ai promis dix fois!

— Et tu sais bien, n'est-ce pas, ce que tu dois dire pour expliquer la défaillance que j'ai eue hier soir, si on t'interroge?

— Mais oui, je le sais.

— Tu dois dire que ce moine n'est pas *lui*, que j'ai perdu une illusion et que, si je me suis trouvée mal, c'était pour cela.

— Oh! grand Dieu! c'est au moins la vingtième fois que tu me le répètes!

— Comme tu es méchante! Comme tu ne m'aimes guère! »

Silence.

Puis la voix de Jeanne interrogea encore :

« Dis-moi sincèrement ce que tu penses. Crois-tu qu'il m'ait oubliée?

— Je ne te réponds plus.

— Au contraire, il faut que tu me répondes! Un seul mot! Ensuite, je te laisserai tranquille. »

Noémi réfléchit un moment; puis elle répondit, d'un ton sec, pour en finir :

« Eh bien! oui, je le crois. Je crois même qu'il ne t'a jamais aimée.

— Tu redis cela parce que je te l'ai dit, répliqua Jeanne, agressive, sans larmes dans la voix. Mais tu ne peux pas le savoir!

— Comment? marmotta Noémi. C'est elle qui me l'a dit, et je ne peux pas le savoir! »

Silence.

La voix plaintive :

« Noémi! »

Pas de réponse.

« Noémi, écoute! »

Rien. Jeanne se prit à pleurer. Noémi céda.

« Mais, bonté du ciel! que veux-tu?

— Piero ne sait pas que mon mari est mort.

— Non. Et alors?

— Alors, il ne sait pas que je suis libre.

— Et puis après?

— Sotte! Tu me mets en rage! »

Silence. Jeanne n'ignorait pas d'où lui venait cette rage : son amie pensait trop comme elle-même, qui aurait tant voulu qu'on la contredit dans son pressentiment douloureux, qu'on lui donnât une parole d'espérance.

Elle rit d'un rire faible, contraint :

« Noémi, tu fais l'offensée tout exprès pour ne plus me répondre. »

Silence.

Jeanne revint à la charge, câline :

« Écoute. Ne crois-tu pas qu'il a des tentations ? »

Silence.

Mais, cette fois, Jeanne se soucia peu que Noémi n'eût pas répondu, et elle s'écria :

« Ce serait beau, que, tout juste à présent, il n'eût plus de tentations ! »

Son indignation fut comique à ce point que Noémi, toute scandalisée qu'elle était, ne put s'empêcher de rire, et Jeanne rit avec elle. Noémi rit, mais ne laissa pas de la gronder pour ces énormités qu'elle disait parfois sans réfléchir. Car Noémi connaissait Jeanne, et elle savait que cette Jeanne-ci n'était pas la vraie Jeanne, consciente et maîtresse d'elle-même ; ou peut-être était-ce la Jeanne la plus vraie, mais certainement ce n'était pas celle qui se trouverait en face de Piero Maironi, si jamais il leur arrivait de se rencontrer.

Le tonnerre se tut, et Jeanne voulut savoir l'état du temps ; mais cela l'ennuyait de descendre de son lit : elle craignait d'avoir une faiblesse, elle craignait d'avoir à douter que l'on pourrait, dans quelques heures, monter au monastère ; elle craignait aussi les objections que lui feraient ses hôtes, si le temps était trop mauvais ; et il lui tardait de savoir à quoi se disposait le ciel. Il fallut que Noémi, l'esclave dont les révoltes étaient rarement victorieuses, allât à la fenêtre. Et Noémi descendit de son lit, ouvrit la fenêtre, allongea la main, explora les ténèbres. Menues et serrées, des gouttelettes chatouillèrent sa main. Elle vit les ténèbres se nuancer un peu ; elle distingua, là-bas, dans le fond, Sainte-Marie-de-la-Fièvre, grise sur un champ noir ; il lui sembla que le lourd amoncellement des nuages s'éclaircissait ; au-dessus des bras du chêne penché à droite, les profils des montagnes se dessinaient en noir. Les gouttelettes, menues et serrées, chatouillaient, chatouillaient sa main tendue, qui se retira. Jeanne interrogea :

« Eh bien ?
— Il pleut.
— Quel ennui ! »

Et elle soupira comme s'il devait pleuvoir éternellement. Les gouttelettes prirent une voix plus forte, remplirent de paroles chuchotées la chambre close ; puis elles s'assourdirent de nouveau. Jeanne n'avait pas entendu les paroles chuchotées, n'avait pas entendu que l'homme dont son cœur était plein, gisait, inanimé, sur la côte rocheuse lavée par la pluie.

Assez tard dans la matinée, Mme Selva, un peu inquiète de n'avoir encore vu paraître ni l'une ni l'autre des deux amies, entra doucement dans la chambre de sa sœur. Noémi, qui était presque habillée, lui fit signe de se taire : Jeanne dormait enfin. Les sœurs sortirent ensemble, allèrent dans le bureau de Giovanni, qui les attendait.

« Eh bien ? Dom Clément était-il en effet cet homme ? » Le mari et la femme désiraient le savoir, pour agir en conséquence. Giovanni ne doutait plus ; mais sa femme doutait encore. «Noémi devait savoir, elle ! » Giovanni ferma la porte, tandis que Marie, interprétant le silence de sa sœur comme une affirmation, répétait :

« Mais es-tu certaine ? mais es-tu certaine ? »

Noémi ne disait rien. Peut-être eût-elle trahi le secret de son amie, dans le dessein de conspirer avec les Selva pour le bonheur de Jeanne, si elle n'avait pas été retenue par l'appréhension d'être en désaccord avec les Selva et aussi par la conscience d'avoir en elle-même quelque chose de mal assuré. Apparemment les Selva, catholiques, ne désiraient pas que l'homme qui s'était enfui du monde y revînt. Quant à elle, protestante, elle ne pouvait penser ainsi, ou du moins elle ne l'aurait pas dû. Ce qu'elle devait penser, c'est que Dieu est mieux servi dans le monde et dans

le mariage, et, de fait, elle le pensait : mais elle ne se dissimulait pas que, si Maironi épousait Jeanne, elle ne l'estimerait plus autant. Bref, il lui sembla préférable de taire l'étrange vérité.

« Que croyez-vous donc ? dit-elle. Vous croyez que le religieux d'hier soir, celui qui a passé devant nous malgré toute votre mimique, est l'ancien amant ? Votre dom Clément, c'est ce religieux ? Eh bien, alors, dom Clément n'est pas cet homme.

— Non ? en vérité ? » s'écria Giovanni, à demi étonné et à demi incrédule.

Sa femme triompha. Mais Giovanni ne se donna pas pour battu. Il voulut savoir de Noémi si elle était sûre de ce qu'elle disait, et comment, dans ce cas, elle expliquait la défaillance de Mme Dessalle. Noémi répondit qu'il n'y avait rien à expliquer : Jeanne souffrait d'une anémie grave, et elle était sujette à des accès de faiblesse mortelle. Giovanni se tut, mal persuadé. Si vraiment il en eût été ainsi, comment Noémi aurait-elle pu affirmer avec tant de certitude que dom Clément n'était pas cet homme ? Dans les paroles, dans l'attitude, dans la physionomie de sa belle-sœur, Giovanni sentait quelque chose de peu clair, de peu naturel.

Marie s'informa de la façon dont Mme Dessalle avait passé la nuit. « Avait-elle été inquiète ? Et quelle sorte d'inquiétude ? »

« Oui, elle a été inquiète, repartit Noémi, un peu agacée. Que voulez-vous que je vous dise ? »

Et elle s'approcha de la fenêtre ouverte, pour interroger les nuages. Giovanni fit un pas vers elle, résolu à vaincre ces réticences. Elle devina le projet de son beau-frère et, afin de se soustraire aux questions, elle se hâta de lui demander ses pronostics sur le temps.

Le ciel était entièrement couvert ; de grands nuages bas, débordant par-dessus les croupes du mont Calvo, se déversaient sur les Capucins et sur la Rocca. L'air

était tiède, le fracas de l'Anio, fort. En bas, le ruban courbe de la route de Subiaco apparaissait noir de boue, entre le feuillage des oliviers. Giovanni répondit :

« Il pleuvra. »

Noémi s'informa aussitôt de la distance qu'il y avait entre la villa et les couvents. « Jusqu'à Sainte-Scolastique, vingt minutes de chemin. Pourquoi le demandait-elle ? » En apprenant que Jeanne se proposait d'y aller avec Noémi ce matin même, Marie protesta. « Par un temps pareil ? Et il fallait faire à pied la dernière partie de la route ! Ne pouvaient-elles attendre, remettre cette excursion à demain ou après-demain ? »

« Quand te l'a-t-elle dit ? » interrogea Giovanni, presque durement.

Noémi répondit, après une seconde d'hésitation :

« Cette nuit. »

En faisant cette réponse, elle comprit qu'elle allait exciter un soupçon, surtout parce qu'elle avait hésité une seconde ; et elle pressentit un assaut, ne sachant si elle devait résister ou céder.

« Noémi ! » s'écria Giovanni, sévère.

Elle le regarda, le visage teinté d'une rougeur fugitive ; et elle ne demanda même pas : « Qu'y a-t-il ? » Elle garda le silence.

« Ne nie pas ! reprit le beau-frère. Elle a reconnu dom Clément. Ne nie pas ! Avoue ! C'est pour toi un devoir de conscience ! Il est impossible de permettre qu'ils se rencontrent !

— Ce que j'ai dit est la vérité ! » répliqua Noémi, bien décidée maintenant sur la conduite qu'elle devait tenir.

Elle avait parlé sans irritation, presque bas; et il y avait dans son accent l'implicite aveu qu'elle n'avait pas dit la vérité tout entière.

« Elle ne l'a pas reconnu ?... Mais, enfin, tu sais quelque chose, toi ?

— Oui, je sais quelque chose, mais je ne puis vous dire ce que je sais. Tout ce que je puis vous dire, c'est ceci : faites avertir sur-le-champ dom Clément que Mme Dessalle et moi nous irons ce matin [illegible] le monastère. Je ne vous dis rien de plus. Je vais voir si Jeanne est réveillée. »

Et elle s'en alla. Les Selva se regardèrent. « Que signifiait cette volonté d'avertir dom Clément ? » Marie lut dans la pensée de Giovanni quelque chose qui lui déplut et qu'elle aurait été fâchée d'entendre de ses lèvres.

« Écris donc ce billet à dom Clément, » lui dit-elle.

Mais Giovanni, avant d'écrire, voulut exprimer ce qu'il pensait. « Pour lui, il n'y avait qu'une seule explication possible : dom Clément était réellement cet homme. Noemi avait promis à Mme Dessalle de ne pas le dire; mais elle voulait empêcher la rencontre. » Marie se récria. « Oh ! Noemi mentir ? Jamais ! » Et elle rougit, sourit, embrassa son mari, comme si elle craignait de l'avoir offensé. Car Giovanni s'était précisément offensé, une autre fois, de certaines paroles qui avaient échappé à Noémi sur le peu de sincérité des Italiens; et une ombre de ce nuage pouvait revenir maintenant, à cause de cette exclamation. En effet il fut piqué, moins par la protestation que par l'embrassement; et il rougit, lui aussi, à ce souvenir; et il soutint que, à la place de Noemi, Marie elle-même aurait nié. Marie se tut et sortit du bureau, les yeux brillants d'une larme importune.

D'abord, Giovanni se félicita d'avoir repoussé une tendresse offensive, et il se mit à écrire le billet pour dom Clément. Mais il n'avait pas fini de l'écrire que déjà sa mauvaise humeur s'était transformée en remords. Il se leva, s'en fut à la recherche de sa femme. Elle était dans le corridor avec Noémi, qui lui parlait à voix basse. Elle tourna aussitôt le visage vers son mari, comprit l'intention qui l'amenait, lui

sourit avec des yeux encore humides, lui fit signe de s'approcher et de parler bas. « Qu'y avait-il ? » Il y avait que Jeanne voulait partir tout de suite pour Sainte-Scolastique. Noémi fit remarquer que Jeanne était à peine éveillée, et que ce *tout de suite* signifiait une heure et demie pour le moins. Mais il fallait envoyer à Subiaco prendre une voiture ; car Jeanne n'était en état de faire à pied que le strict nécessaire, la dernière partie du chemin.

Un coup de sonnette rappela Noémi. Jeanne l'attendait, impatiente.

« Quelle femme de chambre bavarde ! lui dit-elle, moitié souriante et moitié fâchée. Qu'est-ce que tu as été raconter à ta sœur ? »

Noémi la menaça de s'en aller. Jeanne joignit les mains, suppliante ; et, la regardant au fond des yeux, lui scrutant l'âme, elle la consulta :

« Comment vais-je me coiffer ? Comment vais-je m'habiller ? »

Noémi répondit négligemment :

« Comme tu voudras ! »

L'autre frappa du pied, exaspérée. Alors Noémi comprit.

« En paysanne, dit-elle.

— Impertinente créature ! »

Noémi éclata de rire.

Jeanne soupira son refrain habituel :

« Tu ne m'aimes pas ! tu ne m'aimes pas ! »

Alors Noémi devint sérieuse, lui demanda si elle voulait tout de bon reconquérir son Maironi.

« Je veux être belle ! s'écria Jeanne. Voilà ! »

Et elle était vraiment belle, ce matin-là, dans sa robe de chambre d'un jaune ardent, avec ce flot de cheveux bruns qui tombaient un pied plus bas que sa ceinture. Elle était beaucoup plus belle et plus jeune que la veille. Elle avait dans les yeux cette intensité de vie qu'ils prenaient autrefois, lorsque Maironi

entrait dans la salle où elle se trouvait, et même lorsqu'elle entendait seulement son pas dans l'antichambre.

« Je voudrais ma toilette de Praglia, dit-elle. Je voudrais apparaître devant lui avec mon manteau vert, doublé de fourrure, maintenant, en plein mois de mai! Je voudrais qu'il vît tout de suite que je suis toujours la même et que je veux être la même... Oh! mon Dieu, mon Dieu! »

Avec un transport soudain, elle jeta ses bras au cou de Noémi, lui imprima ses lèvres sur l'épaule et, en étouffant un sanglot, murmura des paroles que Noémi ne distinguait pas bien.

« Non, non, non! disait-elle. Je suis folle, je suis méchante! Partons d'ici! partons d'ici! »

Elle releva son visage baigné de larmes.

« Allons-nous-en à Rome! » dit-elle.

— Oui, oui! approuva Noémi, émue. Allons-nous-en à Rome, partons immédiatement. Je vais demander à quelle heure il y a un train. »

Brusquement, Jeanne la saisit par le bras, l'arrêta. « Non, non! c'était insensé! Qu'est-ce que dirait sa sœur? Qu'est-ce que dirait son beau-frère?... C'était insensé! On ne pouvait pas faire une pareille chose!... Et puis, et puis, et puis... » Elle se cacha le visage, marmotta dans les paumes de ses mains qu'il lui suffisait de le voir, de le voir une minute, mais que, partir sans l'avoir vu, non, non, non, elle n'en avait pas la force!

Après un long silence, elle dit, en découvrant son visage :

« Vite! Habillons-nous!... Je m'habillerai comme tu voudras : d'un sac, si tu veux, d'un cilice. »

Elle avait retrouvé son sourire fâché de tout à l'heure.

« Qui sait? dit-elle. Cela me fera peut-être du bien, de le voir habillé en paysan.

— Moi, je serais guérie tout de suite, » affirma Noémi.

Et elle rougit, sentant qu'elle venait de dire un gros mensonge.

Lorsque Mme Selva frappa à la porte pour avertir que la voiture était prête, Jeanne, avec une humilité comique, pria Noémi de lui laisser mettre le grand chapeau Rembrandt qu'elle préférait. Les bords noirs, emplumés, se recourbant sur le visage pâle, sur le feu noir des prunelles, sur la haute taille prise dans un manteau brun, semblaient vivre de son âme à elle, de son âme sombre, passionnée, altière. En souhaitant le bonjour à Marie, elle sentit l'admiration qu'elle éveillait chez elle. Elle la sentit également dans les yeux de Giovanni, mais différente, peu sympathique. Dès qu'elle l'eut quitté pour descendre avec Noémi à la grille où la voiture attendait, elle demanda à la jeune fille si celle-ci n'avait rien dit à son beau-frère. Sur la réponse rassurante qu'elle en reçut, elle murmura :

« Il me semblait... »

Quelques pas plus loin, elle lui serra le bras très fort, joyeuse comme pour une découverte imprévue.

« Je suis encore belle ! »

Noémi ne l'écoutait pas. Elle songeait : « Le nom de Dessalle aura-t-il dit quelque chose à ce moine? L'a-t-il entendu prononcer par Maironi? Si Maironi lui a raconté cet amour, n'a-t-il pas tu le nom de la femme? » Au fond, elle avait une vive curiosité de connaître l'homme qui avait inspiré à Jeanne un sentiment si profond et qui avait quitté le monde d'une manière si étrange. Mais elle aurait voulu le voir en tête-à-tête. Il était épouvantable de penser que cet homme et cette femme se rencontreraient peut-être sans aucune préparation. Ah ! pouvoir au moins parler d'abord à ce moine, à ce dom Clément ! s'assurer qu'il savait, l'informer, s'il ne savait pas, apprendre de lui quelque chose sur le compte de l'autre : quel était

l'état de son âme, quelles étaient ses intentions! « Bah! n'y pensons plus! se dit Noémi en s'installant dans la calèche. La Providence y pourvoira. Puisse-t-elle assister cette pauvre créature! »

En mettant pied à terre près de l'endroit où commence le chemin muletier, Jeanne proposa timidement, comme quand on prévoit un refus et qu'on s'avoue que ce refus est raisonnable, de monter seule aux couvents, sous la conduite d'un gamin accouru de Subiaco derrière la voiture. Et en effet le refus vint, très vif. « Non, non, ce n'était pas possible! Que lui passait-il dans l'esprit? » Alors Jeanne supplia Noémi de la laisser seule avec Piero, si elle le rencontrait. Noémi ne sut d'abord quoi répondre. Puis elle dit :

« Et si j'allais en avant? Si je demandais à voir ce moine? Si je tâchais de savoir ce qu'est, ce que fait, ce que pense ton... »

Jeanne l'interrompit, épouvantée.

« Parler au moine? à dom Clément? s'écria-t-elle en lui mettant les deux mains sur le visage, comme pour lui fermer la bouche. Malheur à toi, si tu lui parles! »

Elles s'acheminèrent lentement par le chemin pierreux. A chaque instant Jeanne s'arrêtait, prise de frissons, vibrante comme un fil tendu au vent. Et alors elle offrait en silence à Noémi ses mains glacées, pour que l'autre les touchât, et elle souriait. Dans la mer des nuages qui voguaient par grandes masses apparut, curieuse aussi, la lumière blafarde du soleil.

II

Dom Clément célébra la messe vers sept heures, parla à l'Abbé, puis se rendit à l'Hospice des Pèlerins. Il y trouva Benedetto endormi, les bras croisés sur la

poitrine, les lèvres entr'ouvertes, le visage serein, dans une vision intérieure de béatitude. Il l'appela tout bas. Le jeune homme s'agita, releva la tête, d'un air égaré, sauta de son lit, saisit et baisa la main du moine qui la retira, par un mouvement instinctif d'humilité qu'aussitôt refrénèrent la pudeur de son âme et la noble conscience de son ministère.

« Eh bien ! dit-il, le Seigneur t'a parlé ?

— J'appartiens à Sa Volonté, répondit Benedetto, comme une feuille appartient au vent... comme une feuille qui ne sait rien ! »

Le moine lui prit la tête à deux mains, l'attira vers lui, posa les lèvres sur ses cheveux, et le retint ainsi longuement, dans une silencieuse communion spirituelle.

« Il faut que tu ailles chez l'Abbé, reprit-il. Ensuite, tu viendras chez moi. »

Benedetto le regarda, l'interrogea sans paroles. Pourquoi cette visite ? Les yeux de dom Clément se voilèrent de silence ; et le disciple s'humilia, dans un désir d'obéissance muet, mais visible.

« Tout de suite ? demanda-t-il.

— Tout de suite.

— Puis-je me laver au torrent ? »

Le maître sourit.

« Va, lave-toi au torrent. »

Se laver dans l'eau qui, parfois, après l'abondance des pluies, résonne au fond de la vallée Pucceia, vers l'orient du monastère, et coupe de ruisselets le chemin de Sacro Speco, sous Santa-Crocella, était le seul plaisir physique que se permît Benedetto. Il pleuvinait ; des nuages fumaient lentement, dans le vallon supérieur ; les eaux tremblantes, courant en minces filets à travers le sentier, exhalaient vers lui leur plainte, se taisaient ramassées dans le creux de ses mains, lui répandaient sur le front, sur les yeux, sur les joues, sur le cou, jusqu'au cœur, la sensation de

leur âme chaste et douce : une sensation de bonté divine. Benedetto versa largement cette eau sur sa tête, et l'esprit de l'eau agit sur sa pensée. Il comprit que le Père Céleste l'acheminait par un nouveau chemin, qu'il le soutiendrait de sa main puissante. Plein de révérence, il bénit l'élément par lequel s'était infusée en lui toute cette lumière de grâce, l'eau limpide ; et il revint à l'Hospice.

Le moine, qui l'attendait dans la cour, tressaillit lorsqu'il l'aperçut, tant Benedetto lui sembla transfiguré. Sous la forêt humide des cheveux en désordre, les yeux du jeune homme exprimaient une paisible joie céleste ; et le visage émacié, pâle comme l'ivoire, avait cette spiritualité occulte qui émanait des pinceaux du xv[e] siècle. Comment un tel visage pouvait-il s'accorder avec ces habits de paysan ? Dom Clément s'applaudit dans son cœur pour une pensée qui lui était venue cette nuit-là et qu'il avait déjà communiquée à l'Abbé : il fallait donner à Benedetto une vieille robe de frère lai. Mais avant, d'accorder ou de refuser son propre consentement, l'Abbé voulait voir Benedetto, causer avec lui.

L'Abbé attendait Benedetto en jouant avec les nœuds des doigts un morceau de sa composition et en faisant, pour s'accompagner, de diaboliques contorsions des lèvres, des narines et des sourcils. Lorsqu'il entendit frapper discrètement à la porte, il ne répondit pas, continua de jouer. Le morceau achevé, il le recommença, le joua une seconde fois, d'un bout à l'autre. Enfin il prêta l'oreille. On frappa, encore plus légèrement que la première fois. L'Abbé s'écria :

« L'importun ! »

Et, après avoir plaqué quelques accords, il se remit à faire des gammes chromatiques. Après les gammes chromatiques, il passa aux arpèges. Puis, de nouveau, il prêta l'oreille pendant trois ou quatre minutes.

N'entendant plus rien, il alla ouvrir, vit Benedetto qui s'agenouilla.

« Qui êtes-vous ? demanda-t-il, d'un ton bourru.

— Mon nom est Piero Maironi, répondit le visiteur; mais ici, au monastère, on m'appelle Benedetto. »

Et il voulut prendre la main de l'Abbé, pour la baiser.

« Un moment ! prononça l'Abbé, les sourcils contractés, en retirant et relevant sa main. Que faites-vous ici ?

— Je travaille au jardin du monastère.

— Imbécile ! Je vous demande ce que vous faites ici, devant ma porte !

— Je venais voir Votre Paternité.

— Qui vous a dit de venir me voir ?

— Dom Clément. »

L'Abbé se tut, considéra longuement l'homme qui était à genoux; puis il grommela quelque chose d'incompréhensible et tendit enfin sa main à baiser.

« Relevez-vous ! ordonna-t-il avec brusquerie. Entrez ! Fermez la porte ! »

Quand Benedetto fut entré, l'Abbé parut oublier sa présence. Il mit ses lunettes et commença de feuilleter des livres, de lire des papiers, en lui tournant le dos. Benedetto, debout, attendait avec une soumission militaire que l'autre parlât.

« Maironi de Brescia ? » reprit l'Abbé, avec la même voix hostile que tout à l'heure, et sans regarder celui à qui il s'adressait.

La réponse entendue, il continua de feuilleter et de lire. Finalement, il ôta ses lunettes et se tourna vers Benedetto.

« Qu'êtes-vous venu faire à Sainte-Scolastique ? interrogea-t-il.

— Je fus un grand pécheur, répondit Benedetto. Dieu m'a appelé hors du monde et j'en suis sorti. »

L'Abbé se tut un instant, fixa ses regards sur le jeune homme et lui dit avec une douceur ironique :

« Non, mon cher. »

Il tira sa tabatière, la secoua en répétant de petits « non, non, non, » presque à voix basse; il examina le tabac, y plongea les doigts; puis, reportant les yeux sur Benedetto, il déclara, en articulant les mots avec lenteur :

« Non, ce n'est pas vrai. »

Après avoir saisi la prise entre le pouce, l'index et le médius, il haussa la main rapidement, comme pour jeter le tabac en l'air, et il poursuivit, le bras levé :

« Ce qui est vrai, sans doute, c'est que vous êtes un grand pécheur; mais il n'est pas vrai que vous soyez sorti du monde. Vous n'êtes ni dehors ni dedans. »

Il huma bruyamment sa prise et répéta :

« Ni dehors ni dedans ! »

Benedetto le considérait sans répondre ; et il y avait dans ses yeux quelque chose de si grave et de si doux que l'Abbé baissa les siens sur la tabatière ouverte, recommença d'y fouiller, de jouer avec le tabac.

« Je ne vous comprends pas, dit-il. Vous êtes dans le monde et vous n'êtes pas dans le monde. Vous êtes dans le monastère et vous n'êtes pas dans le monastère. Votre tête, j'en ai peur, ne vaut pas mieux que celles de votre bisaïeul, de votre aïeul et de votre père. »

Le visage d'ivoire se teinta légèrement.

« Ces âmes sont en Dieu, repartit Benedetto, supérieures à nous; et vos paroles vont contre un commandement divin.

— Taisez-vous! s'écria l'Abbé. Vous dites que vous avez quitté le monde, et vous êtes plein de son orgueil! Si vous vouliez tout de bon quitter le monde, vous deviez tâcher de vous faire novice. Pourquoi ne l'avez-vous pas essayé? Il vous plaisait de venir ici en villégiature, voilà toute l'histoire! Ou peut-être aviez-vous dans votre pays des engagements, des micmacs..... vous m'entendez bien? *Nec nominentur in nobis*. Et vous avez voulu vous rendre libre, afin de

recommencer ailleurs. Et vous contez des balivernes à ce brave dom Clément; et vous prenez la place d'un pauvre pèlerin, eh, dites donc ! Et vous cherchez à entortiller les moines, ce qui est facile, et Dieu, ce qui est difficile, par des oraisons et des communions. Ne niez pas ! »

Une rougeur légère s'était répandue sur le visage d'ivoire ; les lèvres, qui s'étaient ouvertes tout à l'heure pour des paroles calmes, quoique sévères, ne remuaient plus ; les yeux perspicaces étaient fixés sur l'Abbé avec la douce gravité d'auparavant. Et l'Abbé sembla exaspéré de ce tranquille silence.

« Mais parlez donc ! Avouez !... Ne vous êtes-vous pas aussi vanté de dons spéciaux, de visions, que sais-je ? de miracles, peut-être ?... Vous avez été un grand pécheur? Montrez que vous ne l'êtes plus ! Disculpez-vous, si vous pouvez. Dites comment vous avez vécu ; expliquez votre prétention à être appelé par Dieu ; justifiez-vous d'être venu manger le pain des moines sans droit, puisque vous n'avez pas voulu être moine ; et, quant à travailler, vous avez travaillé si peu !

— Mon Père, repartit Benedetto, et le ton sévère de sa voix, la sévère dignité de son visage s'accordaient mal avec l'humble mansuétude de ses paroles; ce que vous dites est bon pour moi pécheur, qui, depuis trois ans, ai vécu par l'esprit dans la mollesse et dans les délices, vécu dans la paix, vécu dans l'affection de saintes personnes, vécu dans un air plein de Dieu. Vos paroles sont bonnes et douces à mon âme, sont une grâce du Seigneur, m'ont fait sentir par leurs pointes tout ce qu'il y a encore d'orgueil en moi qui ne le savais pas : car, à me mépriser moi-même, j'éprouvais une jouissance. Mais pourtant, comme serviteur de la sainte Vérité, je vous déclare qu'en général la dureté n'est pas bonne, même avec celui qui trompe, attendu que peut-être la douceur le ferait repentir de son mensonge; et les paroles de Votre

Paternité ne sont pas inspirées par l'esprit de notre seul et vrai Père, à qui gloire soit éternellement. »

En disant « à qui gloire soit éternellement », Benedetto tomba à genoux, le visage enflammé d'une auguste ferveur.

« Et c'est toi, triste pécheur, qui prétends me faire la leçon ? vociféra l'Abbé.

— Vous avez raison, vous avez raison! répondit Benedetto avec un élan douloureux, en joignant les mains. Et, à présent, je vais vous dire mon péché. J'ai désiré l'amour illicite; je me suis complu dans ma passion pour une femme qui appartenait à un autre, comme j'appartenais moi-même à une autre, et j'ai accepté cela. J'ai délaissé toute pratique religieuse; je ne me suis pas soucié de donner du scandale. Cette femme ne croyait pas en Dieu; et moi, j'ai déshonoré Dieu vis-à-vis d'elle par ma foi morte, me montrant sensuel, égoïste, faible, faux. Dieu m'a rappelé par la voix de mes morts, de mon père et de ma mère. Alors je me suis éloigné d'elle, mais sans vigueur de volonté, l'âme flottant entre le bien et le mal. Peu après, je suis retourné à elle tout ardent de péché, sachant que je me perdais et résolu à me perdre. Il n'y avait plus dans mon âme un seul atome de volonté bonne, lorsqu'une main mourante, une chère et sainte main, me saisit et me sauva.

— Regardez-moi bien en face, dit l'Abbé, sans l'inviter à se relever. N'avez-vous jamais fait connaître à quelqu'un que vous étiez ici ?

— A personne. Jamais. »

L'Abbé répliqua sèchement :

« Je ne vous crois pas. »

Benedetto n'eut pas un battement des paupières.

« Et vous savez pourquoi je ne vous crois pas ?

— Je le suppose, dit Benedetto, courbant le visage. *Peccatum meum contra me est semper.*

— Relevez-vous! commanda l'inflexible Abbé. Je

vous chasse du monastère. Vous allez vous rendre auprès de dom Clément et vous lui ferez vos adieux dans sa cellule ; ensuite, vous partirez pour ne jamais revenir. Avez-vous compris ? »

Benedetto acquiesça par un signe de tête ; et il se disposait à plier le genou pour l'hommage accoutumé, lorsque l'Abbé le retint d'un geste.

« Attendez, » dit-il.

Et il mit de nouveau ses lunettes, saisit une feuille de papier sur laquelle il traça, debout, quelques mots.

« Qu'est-ce que vous allez faire, demanda-t-il tout en écrivant, lorsque vous serez dehors ? »

Benedetto répondit d'une voix lente :

« L'enfant emporté dans les bras de son père pendant qu'il dort, sait-il ce que son père fera de lui ? »

L'Abbé ne répliqua pas ; il finit d'écrire, mit le feuillet dans une enveloppe, la ferma et, sans même tourner la tête, la remit à Benedetto qui se tenait immobile derrière lui.

« Prenez, dit-il, et portez à dom Clément. »

Benedetto sollicita la permission de lui baiser la main.

« Non, non. Allez-vous-en, allez-vous-en ! »

La voix de l'Abbé tremblait de colère. Benedetto obéit. A peine dans le corridor, il entendit cet homme en colère tempêter sur le piano.

Avant d'entrer dans la cellule de dom Clément, Benedetto s'arrêta devant la grande fenêtre qui est au bout du corridor. Là aussi s'était arrêté son maître, quelques heures auparavant, pour contempler les lumières de Subiaco en songeant à l'ennemie, à la créature de beauté, d'intelligence, de bonté native, qui peut-être était venue lui disputer son fils spirituel et le disputer à Dieu. Maintenant, le fils spirituel était mystérieusement certain que cette femme, si mal

aimée par lui au temps où il subissait l'aveugle et violente attraction des choses inférieures, avait découvert sa présence au monastère et viendrait l'y chercher. Descendu en lui-même, rapproché de l'Esprit qui résidait au fond de son propre cœur, il y puisait un pieux sentiment de ce Divin qui existait aussi en elle, mais caché à elle-même, une mystique espérance qu'un jour, par quelque obscure voie, elle parviendrait, elle aussi, à cette océan de vérité éternelle et d'amour qui attend un si grand nombre de pauvres âmes errantes.

Dom Clément, qui l'avait entendu venir, entr'ouvrit la porte de sa cellule. Benedetto entra, lui présenta la lettre de l'Abbé.

« Il faut que je quitte le monastère, dit-il d'un air serein. Tout de suite et pour jamais. »

Dom Clément ne répondit pas, ouvrit l'enveloppe. Après avoir lu, il fit observer à Benedetto, en souriant, que son départ pour Yenne avait été décidé dès la veille au soir. « Sans doute. Mais l'Abbé avait dit : Pour ne jamais revenir ! » Dom Clément avait les larmes aux yeux et il souriait encore.

« Vous êtes content? » dit Benedetto, presque sur le ton du reproche.

Oh ! *content !*... Comment son maître aurait-il pu dire ce qu'il éprouvait? Le disciple chéri partait, partait pour toujours, après trois années de douce union spirituelle. Mais voici : la secrète Volonté s'était manifestée ; Dieu l'éloignait du monastère, l'appelait par d'autres voies. *Content !* Oui, affligé et content ; mais ce contentement, il ne pouvait en dire la raison à Benedetto : la divine parole n'aurait eu aucune valeur pour Benedetto, s'il ne l'avait entendue de lui-même.

« Content, non, reprit-il. En paix, oui. Nous nous comprenons, n'est-ce pas? Et, à présent, recueille-toi pour écouter mes dernières paroles qui, je l'espère, te seront chères. »

En parlant ainsi, à voix basse, dom Clément se colora de rougeur. Benedetto courba la tête vers lui, et le maître lui imposa les deux mains, avec une dignité suave.

« Désires-tu, demanda la voix grave, sur un ton viril, te donner tout entier à la Vérité suprême, à son Église visible et invisible ? »

Benedetto, comme s'il se fût attendu à ce geste et à cette question, répondit aussitôt, d'une voix ferme :

« Oui. »

Le voix grave :

« Promets-tu, d'homme à homme, que tu vivras sans mariage et pauvre jusqu'à ce que je te délie de ta promesse ? »

La voix ferme :

« Oui. »

La voix grave :

« Promets-tu d'être toujours obéissant à l'autorité de la Sainte Église exercée selon ses lois ? »

La voix ferme :

« Oui. »

Dom Clément attira la tête de son disciple et lui parla sur le front.

« J'ai demandé à l'Abbé la permission de te donner une robe de convers, pour qu'en sortant d'ici tu portes au moins sur toi le signe d'un humble ministère religieux. L'Abbé, avant de se décider, a voulu avoir avec toi un entretien. »

Et dom Clément baisa son disciple au front, signifiant ainsi la sentence de l'Abbé après l'entretien, enfermant dans ce baiser muet des paroles de louange qu'il ne croyait convenir ni à son propre caractère paternel ni à l'humilité de son disciple. Et il ne s'aperçut pas que le disciple tremblait des pieds à la tête.

« Vois, dit-il, ce que l'Abbé m'écrit, après t'avoir parlé. »

Et il montra à Benedetto le feuillet de papier où l'Abbé avait tracé ces mots :

« J'accorde. Faites-le partir immédiatement, pour que je n'aie pas la tentation de le retenir. »

Benedetto embrassa son maître avec transport et appuya son front sur l'épaule du moine, sans rien dire. Dom Clément demanda tout bas :

« Es-tu content ? C'est à mon tour de te le demander. »

Il répéta deux ou trois fois la même question, sans obtenir de réponse. Enfin Benedetto laissa échapper un murmure :

« Puis-je ne pas répondre ? Puis-je prier un instant ?

— Oui, mon ami ; oui, mon ami. »

Près du lit du moine, au-dessus d'un prie-Dieu, une grande croix nue disait : « Jésus-Christ est ressuscité ; c'est à toi maintenant de clouer ici ton âme. » Quelqu'un en effet, peut-être dom Clément, peut-être un de ses prédécesseurs, avait écrit au-dessous : *Omnes superbiæ motus ligno crucis affigat*. Benedetto s'étendit par terre, à plat ventre, posa son front à l'endroit fait pour y poser les genoux. Par la fenêtre ouverte de la cellule, une grise lumière de ciel pluvieux tombait obliquement sur le dos de l'homme prosterné et sur les épaules de l'homme debout, qui levait la face vers la grande croix. Le murmure de la pluie, le grondement profond de l'Anio n'auraient exprimé pour Jeanne que la plainte désolée de tout ce qui vit et aime sur la terre : mais, pour dom Clément, ils exprimaient un pieux accord entre la créature inférieure et la créature suppliante, également soumises au Père commun. Quant à Benedetto, il ne les entendait pas.

Il se releva, le visage apaisé ; puis, à un signe du maître, il revêtit la robe de convers étalée sur le lit, se ceignit de la ceinture de cuir. Lorsqu'il fut habillé, il se montra, les bras ouverts et le visage souriant, à

son maître qui eut plaisir à lui voir un port si noble, une beauté si purement spirituelle dans ce costume.

« Vous n'avez pas fait attention? dit Benedetto. Vous n'avez pas pensé à une chose? »

Non. Dom Clément avait attribué le grand émoi de Benedetto à l'humilité; mais il comprenait maintenant, qu'une autre chose aurait dû lui venir à l'esprit. Quoi?

« Ah! s'écria-t-il soudain. C'est peut-être ta Vision? »

Précisément. Benedetto s'était vu mourir sur la pierre nue, à l'ombre d'un grand arbre, dans la robe de bénédictin; et l'une des raisons qu'il avait eues de ne pas croire à cette Vision, selon les conseils de dom Giuseppe Flores et de dom Clément, c'était la contradiction qui existait entre cette particularité et sa répugnance étrange pour les vœux monastiques, répugnance qui n'avait fait que s'accroître depuis qu'il avait quitté le monde. Or cette contradiction semblait disparaître; et, par conséquent, il semblait aussi que le caractère prophétique de la Vision devînt plus plausible. Le maître, qui n'ignorait pas cette particularité, aurait pu lire dans le cœur de son disciple le trouble de celui-ci à la réapparition d'un mystérieux dessein de Dieu sur lui-même et la terreur qu'il avait de choir dans le péché d'orgueil. Mais dom Clément n'avait point pensé à cela.

« N'y pense pas non plus, » dit-il à Benedetto.

Et il se hâta de changer de discours. Il lui remit une lettre et des livres pour l'archiprêtre d'Yenne. En attendant les événements, l'archiprêtre l'hébergerait. S'il devait rester ou non à Yenne, revenir à Subiaco ou se rendre ailleurs, la Divine Providence le lui ferait savoir.

« Mon Père, dit Benedetto, je ne pense nullement à ce qu'il adviendra de moi demain. La seule pensée qui m'occupe est : *Magister adest et vocat me*; mais je n'y pense pas comme à une voix surnaturelle. J'ai

eu tort de ne pas comprendre que le Maître est présent toujours et qu'il appelle toujours, moi, vous, tous les hommes. Il suffit que nous fassions un peu de silence dans notre âme, et aussitôt Sa voix se fait entendre. »

Un faible rayon de soleil entra dans la cellule. Dom Clément songea tout de suite que, si la pluie cessait, Mme Dessalle viendrait probablement visiter le monastère. Il ne dit rien; mais son inquiétude intérieure se trahit par l'agitation de sa personne et par un coup d'œil au ciel, qui indiquèrent à Benedetto qu'il était temps de partir. Il demanda en grâce la permission de prier, d'abord dans l'église de Sainte-Scolastique, puis au Sacro Speco. Le soleil se cacha, la pluie recommença; maître et disciple descendirent ensemble à l'église, y demeurèrent longtemps en prière, l'un à côté de l'autre; et ce fut leur seul adieu.

Benedetto prit le chemin du Sacro Speco, à neuf heures. Il était sorti de Sainte-Scolastique sans être remarqué, à un moment où frère Antonio était en conversation avec l'envoyé de Giovanni Selva. Tout à coup, le soleil renaissant illumina les vieux murs, le chemin, la montagne; une joie alerte, des ailes rapides de petits oiseaux rompirent de toutes parts la verdure; et, spontanément, cette parole monta aux lèvres de Benedetto :

« Je viens. »

III

Jeanne et Noémi arrivèrent à Sainte-Scolastique vers dix heures. En approchant de la grille, Jeanne fut prise d'une violente palpitation. Elle aurait voulu visiter le jardin avant le couvent, parce que le gamin de Subiaco lui avait dit que les Pères avaient un beau jardin où deux ouvriers travaillaient pour eux : un

vieillard du bourg et un jeune homme étranger. Mais cela n'était plus possible. Pâle, à bout de forces, elle se traîna péniblement, appuyée sur le bras de Noémi, jusqu'à la porte où un mendiant attendait la soupe. Par bonheur, frère Antonio vint ouvrir avant même que Noémi sonnât, et Noémi lui demanda une chaise et un verre d'eau pour cette dame qui se trouvait mal. Effrayé à la vue de Jeanne blanche comme un linge, défaillante au bras de sa compagne, le vieux et humble frère déposa dans les mains de Noémi l'écuelle de soupe qu'il avait apportée pour le mendiant et courut chercher la chaise et l'eau. Un peu le comique de cette écuelle entre les mains de Noémi stupéfaite, un peu le repos, un peu l'eau, un peu l'aspect du cloître ancien qui dormait en paix, un peu la réaction de la volonté, firent qu'au bout de quelques minutes Jeanne se sentit presque remise. Frère Antonio partit à la recherche du Père hospitalier, qui devait guider les visiteuses.

« Vous lui direz : « les deux dames de chez M. Selva, » recommanda Noémi. »

Dom Clément parut ; et, dans sa virginale candeur d'âme, il rougissait de connaître les aventures de Jeanne à l'insu de celle-ci, comme il aurait rougi d'une indélicatesse. Ayant rencontré Noémi la première, il la prit pour Mme Dessalle. Grande, mince, élégante, Noémi avait bien l'aspect d'une séductrice ; toutefois, elle ne portait pas plus de vingt-cinq ans et, par conséquent, elle ne pouvait pas être la femme dont Benedetto lui avait raconté l'histoire. Mais le bénédictin était inhabile à faire de pareils calculs. Quant à Noémi, il lui tardait de s'assurer que frère Antonio s'était bien acquitté de la commission.

« Bonjour, mon Père, dit-elle, de sa belle voix à laquelle l'accent étranger donnait encore plus de grâce. Nous nous sommes déjà vus hier soir. Vous sortiez de chez les Selva. »

Dom Clément ne répondit que par un signe de tête. A vrai dire, Noémi l'avait à peine entrevu. Cependant elle était restée frappée de sa beauté et elle avait pensé que, si cet homme était Maironi, la passion de Jeanne se comprenait trop bien. Dans la naïve conscience qu'elle avait de sa jeunesse toute fraîche, il ne lui vint pas à l'esprit que ses vingt-cinq ans avaient pu être confondus avec les trente-deux ans de Jeanne.

« Vous n'étiez pas attendues, hier soir, fit le moine, s'adressant à Noémi. Vous venez de la Vénétie, je crois? »

De la Vénétie ? Noémi témoigna de la surprise.

« Les Selva m'ont dit, ajouta dom Clément, que vous habitez la Vénétie. »

Alors Noémi comprit, sourit, répondit par un monosyllable qui n'était ni un oui ni un non ; et l'idée lui vint de mettre à profit la circonstance et de se ménager, grâce à cette méprise, un entretien particulier avec dom Clément, pour l'instruire, s'il était nécessaire. Au surplus, il lui sembla divertissant de causer avec ce beau moine, qui la prenait pour Jeanne. D'un coup d'œil, elle avertit celle-ci qui, d'un air embarrassé, regardait tour à tour le moine et elle, devinant l'erreur de dom Clément et ne sachant s'il fallait parler ou se taire.

« Mon amie, dit Noémi, connaît déjà Sainte-Scolastique. Moi, au contraire, je n'y suis jamais venue. »

Elle se tourna vers Jeanne.

« Si le Père, dit-elle, a la bonté de m'accompagner, il me semble que toi, qui ne te sens pas très bien, tu pourrais demeurer ici. »

Jeanne aussi avait songé à tirer parti de son indisposition ; et elle consentit si promptement que Noémi lui soupçonna un dessein secret, se demanda si elle n'avait pas commis une faute. Mais, de toute façon, il était trop tard pour la réparer. Dom Clément, peu satisfait d'avoir à conduire une dame seule, proposa

d'attendre. « Peut-être l'autre dame se trouverait-elle mieux dans quelques instants? » Jeanne protesta. « Non, il ne fallait pas attendre; elle préférait demeurer ici. »

En passant du premier au second cloître, Noémi rappela encore au Père la rencontre de la veille.

« Vous aviez un compagnon? » dit-elle.

Et aussitôt elle eut honte de cette simulation, regretta de n'avoir pas tout d'abord tiré le moine de son erreur. Dom Clément répondit, presque à voix basse :

« Oui, madame: un jardinier du monastère. »

Ils avaient rougi tous les deux; mais ils ne se regardèrent pas, et chacun ne s'aperçut que de sa propre rougeur.

« Vous savez qui nous sommes? » reprit Noémi.

Dom Clément répondit qu'il croyait le savoir : elles étaient sans doute les deux dames attendues par Mme Selva. Il lui semblait que Mme Selva avait nommé sa sœur et Mme Dessalle.

« Ah! c'est par ma sœur que vous l'avez appris! »

A ces paroles de Noémi, dom Clément ne put s'empêcher de s'écrier :

« Vous n'êtes donc pas Mme Dessalle? »

Noémi comprit que le moine savait tout. Par conséquent, il avait dû prendre les mesures opportunes, et une rencontre subite n'était pas à craindre. Elle respira; et son cœur féminin, libre d'inquiétude, se remplit de curiosité.

Dom Clément lui parlait de la tour, des arcades anciennes, des fresques près de la porte de l'église et elle pensait : « Comment l'amener à parler de Maironi? » Elle l'interrompit étourdiment, tandis qu'il lui montrait la procession des moinillons de pierre, afin de lui demander s'il se réfugiait souvent à Sainte-Scolastique des âmes lasses du monde, désillusionnées, avides de se donner à Dieu.

« Je suis protestante, dit-elle. Cela m'intéresse beaucoup. »

Dom Clément, dans le fond de son cœur, pensa que, si cela l'intéressait beaucoup, c'était moins à cause de son protestantisme qu'à cause de son amitié pour Mme Dessalle.

« Souvent, non, répondit-il, mais quelquefois. Presque toujours ces âmes-là préfèrent d'autres Ordres... Ah! vous êtes protestante? Alors, il vous déplaira peut-être d'entrer dans notre église? »

Et, souriant et rougissant, il ajouta :

« Je ne veux pas dire dans l'Eglise catholique; je veux dire dans l'église de notre monastère. »

Ensuite il parla d'un Anglais, protestant, qui s'était pris d'amour pour saint Benoît, qui faisait de longs séjours à Subiaco, qui fréquentait Sainte-Scolastique et le Sacro Speco.

« C'est une très belle âme, » dit-il.

Noémi voulut revenir au premier sujet, savoir si jamais quelqu'un avait quitté le monde pour se mettre au service du monastère par esprit de pénitence, d'ailleurs sans prendre l'habit. Mais elle n'eut pas de réponse : car dom Clément, ayant aperçu un moine colossal qui entrait dans le cloître, s'excusa de la quitter, alla dire quelque chose au nouveau venu, ramena près d'elle ce majestueux confrère et lui présenta dom Leone, « un guide bien supérieur à lui-même pour l'abondance et la profondeur du savoir »; puis, au grand dépit de la jeune fille, subitement il s'éloigna.

Restée seule, Jeanne avait été reprise de sa palpitation violente. Mon Dieu, comme le passé revivait! comme Praglia revivait! Et penser que Piero allait et venait par cette porte, par ces cloîtres, vingt fois dans un jour peut-être, et qu'il avait dû tant de fois s'y souvenir de Praglia, de cette heure préparée par le destin,

de cette eau versée, de cette ivresse, de ces mains qui, au retour, s'étreignaient sous la fourrure! Penser qu'il était libre et qu'elle était libre aussi! Quelle fièvre! Quelle fièvre!

Frère Antonio, d'abord tout effaré de se trouver avec cette étrangère qui semblait avoir perdu le souffle, fut ensuite ébahi de la volubilité avec laquelle, soudainement, Jeanne l'assaillit de questions. « Le monastère n'avait-il pas un jardin dans le voisinage?

— Oui, tout près, au nord; il n'y avait qu'une ruelle à traverser.

— Et qui le cultivait, ce jardin?

— Un jardinier.

— Jeune? vieux? De Subiaco? Étranger au pays?

— Vieux. De Subiaco.

— Et personne ne l'aidait?

— Il avait pour aide un nommé Benedetto.

— Benedetto? Qui était ce Benedetto?

— Un jeune homme du même pays que le Père hospitalier.

— D'où était-il, le Père hospitalier?

— De Brescia.

— Et ce jeune homme s'appelait Benedetto?

— Tout le monde l'appelait Benedetto; mais frère Antonio ne savait pas si c'était son véritable nom.

— Et quel était le caractère de ce jeune homme?

— Ah! cela, oui, frère Antonio pouvait le dire! Benedetto était quasiment plus saint que les moines. A sa mine, on voyait bien qu'il devait être de bonne famille; et il était logé comme un chien, ne mangeait que du pain, des fruits et des herbes, passait quelquefois la nuit en oraison et, qui plus est, sur la montagne. Il travaillait la terre, et il étudiait aussi dans la bibliothèque avec le Père hospitalier. Et un cœur, un cœur si bon! Cent fois il avait donné aux pauvres la maigre pitance qu'il recevait du monastère.

— Et où pourrait-on le voir, à cette heure?

— Oh ! dans le jardin, sûrement. Frère Antonio supposait qu'il était en train d'administrer aux vignes le sulfate de cuivre. »

Le cœur de Jeanne battit si fort qu'elle en eut la vue obscurcie. Elle se taisait, ne bougeait pas. Frère Antonio crut qu'elle ne pensait plus à l'aide-jardinier.

« Ah ! madame, dit-il, Sainte-Scolastique est sans doute un beau monastère ; mais c'est Praglia qu'il faut voir ! »

Frère Antonio avait passé quelques années à Praglia, dans sa jeunesse, avant la suppression de l'abbaye ; et il en parlait comme d'une mère vénérée.

« Ah ! l'église de Praglia ! Les cloîtres ! Le cloître suspendu ! Le réfectoire ! »

Ces paroles inattendues exaltèrent Jeanne, lui crièrent : « Va, va tout de suite ! » Elle se leva brusquement de sa chaise.

« Par où y va-t-on, à ce jardin ? »

Frère Antonio, un peu surpris, répondit que l'on pouvait y aller, soit en traversant le monastère, soit en le contournant extérieurement. Et Jeanne sortit, absorbée dans sa pensée ardente ; elle passa la grille, tourna à droite, pénétra dans la galerie qui passe sous la bibliothèque ; là, elle s'arrêta un instant, les mains pressées sur son cœur ; puis elle se remit en marche.

Le vacher du couvent, debout à l'entrée de la cour où est l'Hospice des Pèlerins, lui indiqua la porte du jardin, de l'autre côté de la ruelle bordée de murs. Elle demanda si elle y trouverait un nommé Benedetto. Malgré l'effort qu'elle fit pour se dominer, sa voix trembla dans l'attente d'un « oui ». Le vacher répondit qu'il n'en savait rien, s'offrit pour aller voir, frappa plusieurs fois, appela : « Benedè ! Benedè ! »

Enfin un pas s'approcha. Jeanne, pour ne pas tomber, s'appuya au pilier. « Mon Dieu ! si c'était Piero, que lui dirait-elle ? » La porte s'ouvrit ; ce n'était pas Piero, c'était un vieillard. Jeanne respira, contente

pour un instant. Le vieillard la regarda, étonné, et dit au vacher :

« Benedetto n'est pas là. »

Déjà le contentement de Jeanne s'était évanoui ; elle sentait un froid la pénétrer. Les deux hommes l'observaient, curieux, en silence.

« C'est cette dame, interrogea le vieillard, qui demande Benedetto ? »

Jeanne ne répondit pas. Le vacher répondit pour elle ; et ensuite il raconta que Benedetto avait passé la nuit dehors, qu'il l'avait rencontré à l'aube, tout trempé de pluie, dans le bois du Sacro Speco, qu'alors il lui avait offert du lait et que Benedetto avait bu comme un moribond en qui reflue la vie.

« Ecoutez bien, Giovacchino, ajouta le vacher, devenu tout d'un coup solennel. Cet homme, après avoir bu, m'embrassa. Je ne me sentais pas bien, je n'avais pas dormi, j'avais mal à la tête, j'avais mal dans tous les os. Eh bien, il me vint de ses bras mille petits frissons, puis comme une chaleur salutaire, un plaisir, une sensation de bien-être si grande qu'il me semblait que j'avais dans l'estomac deux gorgées d'eau-de-vie, et de la meilleure. Plus de mal de tête, plus de mal dans les os, plus rien. Je me suis dit : Par Catherine ! cet homme-là est un Saint. Et en réalité, c'est un Saint, je vous l'atteste ! »

Tandis qu'il parlait, un pauvre estropié passa ; c'était un mendiant de Subiaco. En apercevant l'étrangère, il fit halte, lui tendit son bonnet. Jeanne, toute à ce que disait le vacher, ne fit pas attention au mendiant, ne l'entendit même pas lorsque, le vacher ayant fini de parler, l'autre la pria de lui faire l'aumône pour l'amour de Dieu. Elle questionna le jardinier : « Où pourrait-on le trouver, ce Benedetto ? » Le jardinier chercha une réponse. Alors la voix larmoyante du mendiant gémit :

« Vous voulez savoir où est Benedetto ? Il est au Sacro Speco, il est au Sacro Speco. »

Jeanne se tourna vers lui, anxieuse.

« Au Sacro Speco? » fit-elle.

Et le jardinier demanda au mendiant s'il l'y avait vu. Le mendiant, plus larmoyant que jamais, raconta qu'une heure auparavant il s'était trouvé lui-même sur le chemin du Sacro Speco, par delà le bois de chênes, à deux pas du monastère, avec un fagot de ramée sur l'épaule, et que, ayant eu le malheur de choir, il était resté à terre sous son fagot.

« Dieu et saint Benoît, dit-il, ont voulu qu'un moine passât par là. Ce moine m'a relevé, m'a réconforté, m'a pris par le bras, m'a ramené jusqu'au monastère où les autres moines m'ont donné des soins. Je m'en suis allé, et ce moine est resté au Sacro Speco.

— Quel rapport ton histoire a-t-elle avec Benedetto? repartit le jardinier.

— Le voici, le rapport. C'est qu'à première vue, vêtu comme il l'était, je ne l'ai pas reconnu; mais je l'ai reconnu ensuite. C'était lui.

— Qui, lui?

— Benedetto.

— Benedetto était qui?

— Le moine.

— Mais tu es fou, tu as perdu la tête! » s'écrièrent le jardinier et le vacher.

Jeanne donna à l'estropié une monnaie d'argent.

« Réfléchissez bien, ajouta-t-elle. Dites la vérité. »

L'estropié se confondit en bénédictions, qu'il entremêlait d'humbles « comme vous voudrez! comme vous voudrez! je me serai trompé! je me serai trompé! » Et il partit avec sa kyrielle de marmottements pieux. Jeanne interrogea de nouveau le vacher et le jardinier : « Etait-il possible que Benedetto eût pris l'habit monacal? Allons donc! Le mendiant était un pauvre d'esprit. »

Le vacher partit à son tour; et Jeanne entra dans le

jardin, s'assit sous un olivier, se disant que Noémi, renseignée par le portier, la retrouverait sans peine. Le vieux jardinier, qui ne laissait pas d'avoir sa part de curiosité, lui demanda avec maintes excuses si elle était parente de Benedetto.

« Car on sait bien que c'est un monsieur, dit-il. Oui, et même un gros monsieur ! »

Jeanne ne répondit pas à la question ; mais elle voulut savoir pourquoi on avait cette opinion sur l'état social de Piero.

« Eh bien ! voici : des façons de monsieur, pour sûr !

— Et il ne s'était pas fait moine ?

— Oh non !

— Pourquoi ne s'était-il pas fait moine ?

— On n'en savait rien, de façon positive. On racontait toutes sortes de choses. On disait même qu'il était marié et que son épouse lui avait joué un vilain tour. »

Jeanne se tut ; et le jardinier eut le brusque soupçon que cette visiteuse était précisément l'épouse de Benedetto, la femme du vilain tour, qui, repentante, venait implorer le pardon.

« Si le fait est vrai, reprit-il alors, elle peut avoir eu ses raisons, je ne dis pas le contraire ; mais n'empêche que, pour la bonté, elle n'a certainement pas trouvé un homme meilleur que lui. Voyez-vous, madame, les Pères sont tous de saintes personnes, il n'y a pas à dire le contraire ; mais un homme aussi bon que lui, on n'en rencontrera ni à Sainte-Scolastique ni au Sacro Speco, je vous le jure, quoique nous ayons ici dom Clément qui est la sainteté même. Oh ! non, il n'en existe pas un autre comme ce Benedetto ! »

Tout à coup revinrent au cœur de Jeanne les paroles du mendiant : Benedetto devenu moine. Pourquoi ce souvenir ? Elle s'effraya que ces paroles lui fussent revenues au cœur sans le moindre motif. Le jardinier et le vacher n'avaient-ils pas dit que c'était une sottise

et que le mendiant était un simple d'esprit? Oui, une sottise, elle le comprenait bien ; oui, un simple d'esprit, et telle avait été sa propre impression. Mais les sottes paroles frappaient, frappaient à son cœur, sinistres comme des masques aux faces absurdes qui frapperaient à notre porte en un temps autre que celui du carnaval.

« Si vous voulez attendre, madame, ajouta le jardinier, il sera ici dans une demi-heure. Que dis-je ? Dans un quart d'heure ! Il est sans doute avec dom Clément à la bibliothèque, ou encore il est à l'église. »

De la bibliothèque, posée à cheval sur la petite rue, on sort directement dans le jardin.

« Le voici ! » s'écria le vieillard.

Jeanne se dressa. La porte qui fait communiquer la bibliothèque avec le jardin s'ouvrit lentement. Mais, au lieu de Piero, ce fut Noémi qui parut, accompagnée du moine colossal. Noémi aperçut son amie entre les oliviers, et elle s'arrêta, stupéfaite. « Jeanne dans le jardin ? Peut-être que... ? » Non. Le vieillard debout à côté d'elle ne pouvait être Maironi, et aucune autre personne n'était là. Elle sourit, menaça du doigt la fugitive. Dom Leone, apprenant que cette dame était celle dont Noémi, pendant la visite du monastère, lui avait raconté qu'elle était demeurée à la loge du portier, prit congé de l'une et de l'autre. Naturellement ces dames allaient monter au Sacro Speco, et la promenade du Sacro Speco ne convenait plus à sa corpulence.

Il était presque onze heures ; la voiture devait se trouver pour midi et demie à l'endroit où elles l'avaient quittée, parce que, chez les Selva, on mangeait à une heure. Si Jeanne, dont le malaise paraissait dissipé, voulait voir le Sacro Speco, il n'y avait pas de temps à perdre. Tel était le conseil donné par Noémi qui, vu la présence du jardinier, ne s'attarda pas à réclamer des explications sur la fugue de

cette malade plantant là frère Antonio pour courir explorer le jardin. Elle se contenta de chuchoter :

« Tu feignais donc ? »

Jeanne répondit que c'était Noémi qui devait aller au Sacro Speco, et sur-le-champ. Quant à elle-même, elle préférait attendre au jardin. Noémi soupçonna une autre comédie.

« Non, dit-elle. Ou viens au Sacro Speco avec moi, ou, si tu ne te sens pas bien, descendons tout de suite à Subiaco. »

Jeanne objecta qu'il était inutile de descendre tout de suite, puisqu'on ne trouverait pas la voiture ; mais Noémi ne se laissa pas convaincre. « Elles feraient la descente à leur aise, seraient prêtes à monter en voiture dès que la voiture arriverait. » Jeanne refusa encore, plus vivement que la première fois, mais sans alléguer de raisons nouvelles. Alors Noémi la considéra en silence, tâchant de lire dans ses yeux un dessein caché. Durant cette minute de silence, Jeanne fut de nouveau mordue au cœur par les paroles du mendiant.

« Tu veux que je vienne au Sacro Speco ? dit-elle, en prenant vivement le bras de son amie. Bien, allons ! Tu crois une chose, et tu ne sais rien. Que le destin s'accomplisse ! »

Mais, avant même d'avoir fait un pas, elle quitta le bras de Noémi qui la regardait, songeuse, et elle écrivit rapidement avec un crayon sur son carnet : « Je suis au Sacro Speco. Au nom de dom Giuseppe Flores, attendez-moi ! »

Elle ne signa pas, arracha la petite page, la donna au jardinier : « Pour cet homme, s'il revenait. » Et elle reprit le bras de Noémi en disant :

« Allons ! »

Le soleil embrasait la côte rocheuse, y faisait évaporer d'humides senteurs d'herbes et de pierre, argen-

tait les franges des brouillards errants sur les flancs de la gorge sauvage, jusqu'à l'énorme nuée posée là-bas, dans le fond, comme pour coiffer les cimes d'Yenne, tandis que la grande voix de l'Anio emplissait les solitudes. Jeanne montait sans prononcer une parole, sans répondre aux questions de Noémi qu'effrayaient de plus en plus ce mutisme, cette pâleur, ces lèvres serrées pour retenir des sanglots, ce bras dont elle sentait des tressaillements. Pourquoi ? Toute la nuit et jusqu'à l'entrée de Sainte-Scolastique, la pauvre créature avait flotté entre la crainte et l'espérance, dans la fièvre de l'attente. Mais à présent c'était une autre fièvre, ou du moins il le semblait. Il semblait que là, dans le jardin, elle avait appris quelque chose dont elle ne voulait point parler, quelque chose de pénible, d'épouvantable. « Qu'est-ce que cela pouvait être ? » La tragique plainte des eaux invisibles, le tremblement silencieux des fils d'herbe sur la côte rocheuse, la chaleur aussi, torride, oppressaient le cœur. En approchant de l'Arc dressé pour contenir la foule noire des chênes, Noémi eut le soulagement d'entendre des voix humaines. C'était Dane, à cheval, Marinier et l'Abbé, à pied, qui descendaient du Sacro Speco.

Dane parut très heureux de la rencontre, arrêta sa monture, présenta les dames à l'Abbé, parla du Sacro Speco avec enthousiasme. Jeanne, après quelques paroles échangées avec l'Abbé, lui demanda si, à Sainte-Scolastique, quelqu'un avait prononcé récemment les vœux solennels ou au moins pris l'habit monacal. L'Abbé répondit qu'il n'était arrivé que depuis quelques jours à Sainte-Scolastique et qu'il n'était pas en état de répondre immédiatement ; mais il ne croyait pas que, depuis un an, au bas mot, personne eût fait la profession solennelle ou revêtu l'habit de novice. Jeanne s'illumina de joie. Elle comprenait maintenant qu'elle avait été une sotte, quand elle avait cru possible que Piero, de jardinier qu'il

était, fût devenu moine en douze heures. Elle aurait voulu retourner tout de suite au jardin de Sainte-Scolastique; mais comment faire? quel prétexte prendre? Elle dut poursuivre, se promettant toutefois de se débarrasser au plus vite du Sacro Speco.

Noémi proposa de faire une petite halte à l'ombre des chênes qui, sur ce chemin des âmes en proie à l'amour divin, semblent tordus, eux aussi, par une interne fureur ascétique, par un violent effort pour s'arracher de la terre et lancer leurs bras vers le ciel. Jeanne refusa, impatiente. Elle avait repris des couleurs aux joues, et de l'éclat dans les yeux. Elle s'élança vivement sur le petit escalier auquel aboutit le court chemin, et, malgré les protestations de Noémi qui ne s'expliquait point un tel changement, refusa même de reprendre haleine au haut de ces marches d'où l'on découvre à l'improviste le sombre décor de la vallée profonde et, colossal, à gauche, l'affreux rocher, cher aux faucons et aux corbeaux, dont la saillie surplombe les sordides constructions, percées de trous sans ornement, qui s'incrustent de travers dans les anfractuosités nues et qui forment le monastère du Sacro Speco. Sous le monastère, à même l'abîme, est suspendue la roseraie de saint Benoît; et sous la roseraie, sont suspendus les jardins et les plantations d'oliviers, en pente vers l'Anio qui rugit à découvert. La nuée assise sur les monts d'Yenne montait, envahissait le ciel. Une vague d'ombre passa sur le rocher monstrueux, sur le monastère, sur le parapet où Noémi avait appuyé les coudes, absorbée dans la contemplation.

« C'est magnifique, dit-elle. Permets au moins que je m'arrête ici une minute, maintenant qu'il y a de l'ombre. »

Mais, dans le même instant, à deux pas d'elles, la petite porte du monastère s'ouvrit, et il en sortit une société de touristes. Le moine qui les avait guidés,

apercevant Jeanne et Noémi, tint la porte ouverte, comme pour les attendre. Jeanne se hâta d'entrer, et Noémi dut la suivre malgré elle.

« Des fresques du XIVe siècle, » dit le bénédictin dans l'obscur corridor, avec une voix indifférente.

Et il passa outre. Noémi s'arrêta, curieuse de peintures anciennes. Mais Jeanne s'attacha aux pas du bénédictin, sans regarder ni à droite ni à gauche, distraite, prise d'un doute. « Si l'Abbé n'avait pas dit la vérité ? Si c'était le mendiant qui l'avait dite ? » Son imagination lui représenta l'heureuse rencontre dans la cour de Praglia, le visage pâle de Piero, le « merci » qui avait fait trembler Jeanne de joie. Des frissons lui couraient dans le sang ; et, comme pour tenir en bride son imagination, elle se tourna vers Noémi.

« Viens, » lui dit-elle.

Jeanne marchait derrière le moine, sans rien entendre de ce qu'il disait, sans rien voir de ce qu'il montrait. Noémi avait peine à dissimuler ses propres inquiétudes. Elle pressentait un péril au retour. Le point dangereux, c'était ce jardin de Sainte-Scolastique où Jeanne projetait certainement de revenir, d'après ce qu'elle avait dit au vieux jardinier. Désormais, l'envie lui avait passé de voir ce fameux Maironi. Tout ce qu'elle souhaitait, c'était de rentrer avec Jeanne chez les Selva sans avoir fait de rencontres ; et elle aurait voulu s'attarder le plus longtemps possible au Sacro Speco, de telle sorte qu'ensuite le temps manquât pour faire encore une halte à Sainte-Scolastique. Voilà pourquoi elle feignait de prendre intérêt aux richesses enfermées dans les entrailles de ce monastère de si pauvre apparence, quoiqu'elle éprouvât un seul désir, celui d'y retourner une autre fois avec sa sœur ou avec Giovanni, tranquillement.

Tandis qu'elles s'enfonçaient dans ce souterrain de la sainteté, elles ne savaient ni l'une ni l'autre quel chemin elles suivaient, au milieu de cet air mort et

froid, parmi ces ombres mystiques, parmi ces clartés jaunâtres pleuvant d'en haut, parmi ces odeurs de roche humide, de lumignons fumeux, d'ornements très anciens; parmi ces visions de chapelles, de grottes, de croix dans de sombres fonds d'escaliers qui, avec leurs voûtes aiguës, fuyaient et se perdaient vers des cavernes inférieures; parmi ces marbres couleur de sang, couleur de nuit, couleur de neige; parmi ces foules pieuses qui, rigides, avec des faces byzantines, encombraient les murs, les tympans des arcades; parmi ces nonnettes et ces moinillons postés dans les embrasures des fenêtres, dans les clefs des voûtes, au contour des archivoltes, chacun avec sa vénérable auréole. Elles ne savaient pas quel chemin elles suivaient, et Jeanne sentait à peine la réalité de tout cela.

Lorsqu'elles descendirent la Scala Santa, le moine en avant, Jeanne après le moine, et Noémi la dernière, à cinq ou six marches de distance, tout à coup Jeanne posa une main sur l'épaule de leur guide, et aussitôt, honteuse de ce geste involontaire, elle la retira, tandis que le moine s'arrêtait et se retournait vers elle, étonné.

« Pardon, dit-elle. Qui est ce Père ? »

Entre deux paliers de la Scala, derrière un ressaut de la muraille, à gauche, une figure, toute noire sous la robe bénédictine, se tenait debout dans l'angle obscur, le front appuyé contre le marbre. Jeanne l'avait dépassée de plusieurs marches sans l'apercevoir. Puis, se retournant par hasard, elle l'avait vue, et un soupçon instinctif avait traversé son cœur tremblant.

Le moine répondit :

« Ce n'est pas un Père, madame. »

Et il se pencha pour ouvrir avec la clef la grille d'une chapelle.

« Qu'y a-t-il ? demanda Noémi, survenant.

— Ce n'est pas un Père ? » répéta Jeanne.

A entendre la voix étrange de son amie, Noémi

tressaillit. Elle n'avait pas remarqué non plus cette figure debout dans l'ombre de la muraille.

« Qui est-ce ? » dit Jeanne.

Le moine, occupé à ouvrir la serrure grinçante, crut entendre « Où est-ce ? » ; et, rapportant cette question à quelques paroles échangées précédemment sur le portrait de saint François, il dit que ce portrait était un peu plus loin et que ces dames le verraient tout à l'heure.

« Qu'as-tu ? » demanda Noémi à Jeanne.

L'autre répondit, d'une voix plus calme :

« Rien. »

Lorsque la porte fut ouverte, le moine les invita à entrer dans la chapelle, et Noémi y pénétra la première, écoutant les explications. Alors la figure noire se détacha de la muraille. Jeanne la vit monter lentement, dans l'ombre, sous les arcades ogivales. Une fois le palier supérieur atteint, la figure disparut à droite et reparut une seconde après sur une rampe d'escalier qui traversait obliquement le fond de la scène, inondé de lumière par une fenêtre invisible. L'homme montait lentement, presque avec peine. Avant de se perdre derrière la pile massive d'une arcade, il se pencha pour regarder en bas. Jeanne le reconnut.

Aussitôt, comme si elle obéissait à une foudroyante volonté qui se serait imposée à elle, comme si elle était emportée par le tourbillon de son destin, pâle, résolue, sans savoir ni ce qu'elle dirait ni ce qu'elle ferait, elle s'élança sur la montée. Après avoir traversé le palier supérieur, au moment où elle mettait le pied sur la rampe claire, elle glissa, tomba, resta un instant gisante, si bien que Noémi, sortie de la chapelle, ne la vit plus, crut qu'elle était partie à la recherche du portrait de saint François. Elle se releva et poursuivit son chemin, pauvre créature de passion, rappelée en vain par les images de céleste paix qui se raidissaient sur les murs sacrés.

Devant elle, tout était silence et vide. Elle allait par des voies inconnues, rapide, sûre d'elle-même, comme dans la clairvoyance de l'hypnose. Elle franchissait d'étroits passages sombres, de larges espaces pleins de lumière, sans hésiter jamais, sans regarder ni à droite ni à gauche, avec toutes ses facultés de perception concentrées et affinées dans l'ouïe, se guidant sur des bruits lointains et fugitifs, sur le cri léger d'une porte, sur le vent d'une autre, sur le frôlement d'une robe contre un chambranle. Ce fut ainsi que, par les battants poussés de la dernière porte, elle se dressa soudain en face de lui.

Lui aussi, il l'avait reconnue sur la Scala Santa, au dernier moment. Il était presque sûr de n'avoir pas été reconnu par elle ; mais, néanmoins, il voulut s'écarter des passages que les visiteurs suivent d'ordinaire. Quand il entendit venir dans cette salle écartée un rapide frou-frou de vêtements féminins, il comprit et il attendit, tourné vers la porte.

Elle le vit et elle resta pétrifiée, entre les battants ouverts, les yeux fixés sur ces yeux qui n'avaient plus le regard de Piero Maironi.

Il était transfiguré. Sa personne, peut-être par l'effet de la robe noire, semblait plus mince. Son visage pâle, amaigri, son front devenu plus haut, respiraient une dignité, une gravité, une douceur triste que Jeanne ne lui avait jamais connues. Et ses yeux étaient de tout autres yeux, avaient on ne savait quoi d'inexprimablement divin, une extraordinaire humilité et une extraordinaire autorité, l'autorité d'un amour transcendant qui naissait, non de son cœur, mais d'une source mystique jaillie au plus profond de son cœur, d'un amour qui dépassait le cœur de l'amante et qui, par delà, cherchait une région secrète de l'âme ignorée d'elle-même. Elle joignit les mains, lentement, et plia les genoux.

Benedetto porta à ses lèvres l'index de sa main

gauche et tendit l'autre main vers la muraille qui faisait face à la fenêtre ouverte sur les bois du Francolano et sur le grondement du fleuve profond. Au milieu de cette muraille, en grands caractères noirs, était écrit le mot : SILENTIUM. Durant des siècles, depuis que ce mot avait été écrit, jamais voix humaine n'avait résonné là. Jeanne ne regarda pas, ne vit pas. Il suffit de ce doigt aux lèvres de Piero pour qu'elle gardât les siennes serrées ; mais cela ne fut pas suffisant pour arrêter ses pleurs. Elle le regardait, le regardait, lèvres serrées; et de grosses larmes silencieuses coulaient sur son visage. Benedetto, immobile, les bras pendants le long du corps, inclina un peu la tête et ferma les yeux, absorbé en lui-même. La grande, la noire parole, impérieuse, lourde d'ombres et de mort, triomphait de ces deux âmes humaines, tandis que rugissaient contre elle, par la fenêtre lumineuse, les âmes brutales de l'Anio et du vent.

Subitement, quelques secondes après que les yeux de Benedetto s'étaient fermés au regard de cette femme, elle fut traversée et secouée, depuis les épaules jusqu'aux genoux, par un amer sanglot où s'exprimait toute l'amertume de son sort. Alors il rouvrit les yeux, la regarda doucement; et elle, avide, but de nouveau son regard, eut encore deux sanglots, comme de douloureuse gratitude. Et, parce que Benedetto avait de nouveau porté l'index à ses lèvres, elle lui fit signe que oui, que oui, de la tête, qu'elle se tairait, qu'elle s'apaiserait. Toujours obéissant à son geste, à son regard, elle se releva, s'effaça, le laissa passer par les battants ouverts, le suivit humblement, avec l'espérance morte dans sa poitrine, avec tant de doux fantômes morts dans son esprit, avec son amour devenu tremblement et vénération.

Elle le suivit jusqu'à la chapelle que l'on nomme l'église haute. Là, vis-à-vis des trois petites ogives qui enserrent les ombres intérieures où se dessine un

autel et où une croix d'argent brille sur les silhouettes noircies de peintures anciennes, Jeanne, à un signe qu'il lui fit, s'agenouilla sur le prie-Dieu appuyé contre le pilier droit de la grande arcade qui contourne la voûte aiguë, tandis qu'il s'agenouillait lui-même sur le prie-Dieu appuyé contre le pilier gauche. Dans le tympan de cette arcade, un peintre du XIVe siècle a représenté le poème de la Suprême Douleur. Par une haute fenêtre, à gauche, la lumière descendait sur la Dolorosa; Benedetto, lui, était dans l'ombre.

Il prononça, d'une voix qui n'était qu'un murmure à peine perceptible :

« La foi n'est pas venue encore? »

Tout bas, comme il avait parlé lui-même, et sans tourner la tête, elle répondit :

« Non. »

Il se tut un moment; puis, de la même voix :

« La désirez-vous? reprit-il. Seriez-vous capable d'agir comme si vous croyiez en Dieu?

— Oui, si, pour le faire, je n'étais pas obligée de mentir.

— Promettez-vous de vivre pour les malheureux et pour les affligés, comme si chacun d'eux était une partie de l'âme que vous aimez? »

Jeanne ne répondit pas. Elle était trop clairvoyante et trop loyale pour affirmer qu'elle le pouvait.

« Promettez-vous de le faire, reprit Benedetto, si, moi, je vous promets de vous appeler à une heure déjà marquée dans l'avenir? »

Elle ne savait à quelle heure solennelle, peu lointaine, il songeait en parlant ainsi. Elle répondit, palpitante :

« Oui, oui.

— A cette heure-là, je vous appellerai, dit la voix dans l'ombre. Mais ne cherchez pas à me revoir auparavant. »

Jeanne mit ses mains sur ses yeux et répondit un

« non » étouffé. Il lui semblait qu'elle tourbillonnait dans les rêves angoissants d'une fièvre mortelle. Piero ne parlait plus. Deux, trois minutes s'écoulèrent. Elle écarta ses mains de ses yeux pleins de larmes, fixa ses regards sur la croix qui brillait en face d'elle, derrière les petites arcades ogivales, sur les silhouettes noircies des peintures anciennes. Elle murmura :

« Savez-vous que dom Giuseppe Flores est mort ? »

Silence.

Elle tourna la tête. Il n'y avait plus personne dans l'église.

V

LE SAINT

I

[illegible] dans le vent du soir, [illegible] à voix [illegible] avec ani- [illegible] interlocuteur des [illegible] à d'autres. Le [illegible] la belle conque de [illegible] c'était Gio- [illegible] de la terrasse, il [illegible] silencieusement [illegible] venues aussi [illegible] et des sauvages [illegible] se tenaient à [illegible] à l'oreille de sa sœur, [illegible] s'approcha doucement [illegible] sur les cheveux.

[illegible]

[illegible] la violence de l'amour, [illegible] son âme et tout son être dans [illegible] parce que toutes [illegible] pour elle ou profanées [illegible]

[illegible] avec un air de lassi- [illegible]

[illegible]

« Marie ! »

Ne sentant plus sur ses cheveux le visage de sa femme, il craignit de lui avoir paru froid.

« Ma chérie ! » reprit-il.

Elle se tut un moment et, lui posant les deux mains sur la tête, se mit à lui faire de lentes caresses.

« Bienheureux ceux qui souffrent pour la Vérité ! » dit-elle.

Il se retourna avec un frémissement de tendresse souriante, regarda si Noémi était encore là ; puis, d'un bras, il attira le cher visage sur sa bouche.

« J'ai si grand besoin de toi, de ta force ! dit-il.

— C'est pour cela que je t'appartiens, repartit Marie ; et, si je suis forte, c'est seulement parce que tu m'aimes. »

Il lui prit une main, la baisa respectueusement.

« Ecoute ! s'écria-t-il en relevant le visage. Peut-être que tu ne discernes pas bien le plus profond de ma souffrance : car c'est une chose obscure pour moi-même qui suis vieux et qui ne me connais pas encore. J'y pensais tout à l'heure. Je pensais que, lorsqu'on souffre d'une blessure, la cause de la souffrance est visible ; mais, lorsqu'on souffre d'une fièvre, la cause demeure obscure et on n'arrive jamais à la connaître parfaitement. »

Un mois ne s'était pas encore écoulé depuis le soir de cette réunion où l'on avait parlé d'une ligue entre catholiques progressistes. Aucune ligue n'en était résultée ; mais il s'était produit une étrange suite de faits désagréables, que l'on ne pouvait raisonnablement attribuer à une autre origine.

Le professeur Dane avait été rappelé en Irlande par son archevêque. Il s'était aussitôt rendu chez un cardinal de curie anglais, pour lui représenter le mauvais état de sa santé et lui demander d'appuyer près de l'archevêque une demande d'ajournement. Et alors, Son Eminence lui avait dessillé les yeux : le coup était

venu de Rome, où l'on était fort mal disposé à l'endroit du professeur. Si ce n'eût été par égard pour le cardinal lui-même, ami de Dane, et surtout par égard pour le gouvernement anglais, cette mesure n'aurait pas contenté ceux qui voulaient faire mettre à l'Index les livres de Dane et l'obliger à quitter sa chaire. Le cardinal lui avait conseillé d'abandonner Rome, où la chaleur était déjà pénible, et de tomber un peu plus sérieusement malade à Montecatini ou à Salsomaggiore : là, on le laisserait tranquille.

Dom Clément, lui, n'avait pas reparu. Giovanni était allé le trouver à Sainte-Scolastique; et le moine lui avait déclaré, les larmes aux yeux, que leur amitié devait s'ensevelir comme un trésor en temps de guerre.

A dom Paolo Faré, qui faisait dans Pavie un cours de religion pour les adultes, on avait imposé le silence.

Quant à De Leyni, il avait été frappé par le moyen de sa famille. Sa pieuse et excellente mère l'avait supplié en pleurant, au nom de son père mort, de rompre avec ses dangereux amis les Selva; et le jeune homme croyait que c'était le confesseur qui lui avait suggéré cette intervention. Il avait résisté, mais au prix de sa paix domestique.

Enfin, un journal clérical avait publié sur l'œuvre entière de Selva trois articles où des éloges partiels, très tempérés, et des blâmes partiels, très âpres, se résumaient dans un jugement fort sévère sur ce que le critique appelait le caractère rationaliste de l'œuvre et sur la témérité intolérable de cet auteur qui, uniquement armé de savoir laïque, avait osé publier des écrits où le défaut de science théologique se révélait misérablement. En substance, ces articles étaient une terrible condamnation préventive du livre que Selva était en train de composer sur les fondements rationnels de la morale chrétienne; et, au dire

des gens d'expérience, ils présageaient l'Index pour ses autres travaux.

« Doutes-tu de tes idées? » dit Marie.

Cette question n'était pas sincère. Malgré son grand amour, Marie avait une profonde et lucide connaissance du caractère de son époux. Elle devinait qu'il souffrait dans son for intérieur parce qu'il pressentait une condamnation ecclésiastique. Giovanni pouvait bien parler avec dédain de certaines sentences de la congrégation de l'Index; mais sa conscience, plus respectueuse à l'égard de l'autorité qu'il ne le pensait lui-même, se troublait, selon Marie, plus que lui-même ne l'aurait voulu, de ce coup imminent. Et Marie, craignant de le blesser si elle lui disait : « As-tu peur? » avait feint un autre doute pour lui offrir l'occasion de confesser spontanément la vérité. La réponse de Giovanni la surprit.

« Oui, dit-il, je doute de moi; mais ce n'est pas de la façon que tu supposes. J'ai peur d'être uniquement un intellectuel et de m'exagérer l'importance de mes idées devant Dieu. J'ai peur de ne pas les vivre, mes idées. J'ai peur de ressentir trop d'indignation contre ceux qui ne les partagent pas, contre des persécuteurs que nous avons le devoir d'aimer, contre cet abbé suisse qui est venu ici avec Dane et qui, fort probablement, a ensuite parlé de ce qui s'était dit entre nous comme il n'aurait pas dû le faire et à des gens qui devaient l'ignorer. J'ai peur de mener une vie trop inactive, trop facile, trop agréable : car, pour moi, l'étude est un plaisir. J'ai peur même de ne pas aimer Dieu véritablement, parce que je n'aime pas assez mon prochain. Parfois, il m'arrive de penser que peut-être les douceurs mystiques m'endorment un peu. Toi, Marie, tu vis ta foi! Tu visites les malades, tu travailles pour les pauvres, tu réconfortes, tu instruis. Moi, je ne fais rien.

— Toi et moi, nous ne sommes qu'un, murmura la

jeune femme. C'est toi qui m'as faite ce que je suis. Et, d'ailleurs, tu exerces la charité intellectuelle.

— Non, non ; en ce qui me concerne, cette parole serait présomptueuse. »

Et il retomba dans la contemplation muette de l'ombre sonore.

Marie savait qu'en effet le sentiment tendre de la fraternité humaine n'était pas très vif chez lui. Elle comprenait, quoiqu'elle ne voulût pas trop se l'avouer à elle-même, que cette lacune ôtait à son mari le pouvoir d'exercer avec succès le grand apostolat religieux qui aurait dû correspondre à ses aptitudes intellectuelles, à cette foi profonde et lumineuse qui, chez lui, était le fruit du talent, de l'étude, de l'amour divin plutôt que de la tradition et de l'habitude. Elle se reprochait de s'être quelquefois complu à cette froideur de Giovanni envers les hommes, parce que les trésors d'affection qu'il lui accordait, à elle, en recevaient une plus rare et plus précieuse saveur. Il avait cependant conscience du devoir de fraternité ; jamais elle ne l'avait vu sourd à la prière, dur à la douleur des autres. Il ne sentait pas et, par suite, il n'aimait pas Dieu dans les hommes, ce qui est la plus sublime ardeur de la charité ; il sentait et il aimait les hommes en Dieu, ce qui est un amour froid, pareil à celui qu'un bon frère éprouverait envers son frère, par la seule raison que cela ferait plaisir à son père. Mais telle est la trempe commune du cœur, même chez les meilleurs des hommes. Ainsi était trempé celui de Giovanni ; et il ne pouvait donner la charité sublime dont, humblement, tristement, il se savait dépourvu. Marie, tout en lui caressant les cheveux avec une immense et pieuse tendresse, rêvait que, par son propre cœur, par ses propres mains, s'épanchait sur la tête chérie la suave indulgence divine.

« Tu sais, reprit-elle, je t'offre à l'instant même une œuvre de charité dont le mérite sera grand. Noémi a

reçu de son amie Jeanne Dessalle une lettre, et elle dit qu'elle a besoin de ton aide.

— Appelle-la, » répondit-il.

Noémi vint. Un léger nuage avait passé, ce jour-là, entre Giovanni et elle. Par extraordinaire, ils avaient causé de religion. Noémi se tenait aveuglément cramponnée à la sienne, et elle n'aimait pas à discuter là-dessus. Malgré sa tendresse pour Marie et son affectueux respect pour Giovanni, elle redoutait, si elle avait examiné les raisons et la nature de sa croyance personnelle, d'incliner plutôt vers le scepticisme de Jeanne que vers le catholicisme libéral et progressiste des Selva.

Ce catholicisme lui semblait une chose hybride; et peut-être avait-elle appris de Jeanne à le juger ainsi, parce que Jeanne, en certains moments de méchanceté nerveuse, défendait avec acrimonie son propre scepticisme contre cette foi qui, lumineuse d'intelligence et de vérité, pouvait devenir formidable pour elle. Et puis, elle était toujours un peu en défiance, non contre sa sœur, mais contre Giovanni dont elle craignait qu'il ne projetât de la convertir; et, ce jour-là, comme ils parlaient de la confession, cette défiance s'était trahie dans la vivacité de quelques répliques. Alors son beau-frère lui avait doucement et gravement rappelé que l'erreur, accueillie sans que l'on en ait conscience, avec le désir sincère et pur de la vérité, n'est pas coupable aux yeux de Dieu, mais que, si un sentiment étranger à ce désir s'est immiscé dans le refus de la vérité, alors l'obstination cesse d'être innocente.

Cet argument blessa Noémi plus profondément encore. Elle fut sur le point de demander à son beau-frère quels titres il avait pour s'ériger en juge des choses divines. Mais elle contint son dépit et laissa tomber la conversation.

Plus tard, en y repensant, elle eut un remords de

ce silence boudeur, non que les dernières paroles de Giovanni eussent fait beaucoup de chemin dans son âme, mais parce qu'elle connaissait les désagréments que valaient à Selva ses opinions religieuses et parce qu'elle lui voyait l'esprit abattu. Ce fut aussi pour cette raison que, rappelée par lui, priée par sa sœur d'être très affectueuse avec lui, elle se résolut à commettre une infidélité envers Jeanne. De tout ce que Jeanne lui avait écrit sous le sceau du secret, elle ne s'était ouverte qu'à Marie, et dans les limites du strict nécessaire. « Jeanne, toujours malade de corps et d'âme, avait entendu parler de ce Saint de Yenne qui guérissait les corps et les âmes; et elle la priait de se rendre à Yenne, de voir le Saint et d'envoyer ensuite quelques renseignements. Or, Noémi ne pouvait aller seule à Yenne, et elle voulait demander à Giovanni de l'y conduire. » Sa première confidence s'était arrêtée là. Mais elle rompit enfin tous les sceaux et parla sans réticence.

La pauvre Jeanne était plus malheureuse que jamais. Pendant son bref séjour à Subiaco, elle avait rencontré son ancien amant. Sur quoi, exclamation de Giovanni : « C'était donc réellement dom Clément? — Non; c'était l'homme venu avec le moine à la villa, le soir où Jeanne était arrivée; c'était l'aide-jardinier de Sainte-Scolastique, celui qui n'était plus au monastère, celui dont on s'occupait déjà dans toute la vallée de l'Anio et même à Rome, celui qu'on appelait le Saint de Yenne. » Noémi s'excusa de ne l'avoir pas dit tout de suite, dès ce jour-là. Quelle affaire, si Jeanne était venue à savoir qu'elle eût parlé, après toutes les défenses qui lui en avaient été faites! Giovanni, presque furtivement, prit la main de sa femme et la porta à ses lèvres. Marie comprit et sourit. L'un et l'autre assaillirent Noémi de questions.

Oui, Jeanne l'avait reconnu, le soir de l'arrivée; et

maintenant Giovanni et Marie pouvaient comprendre la raison de cette défaillance dont ils avaient été témoins. Puis la rencontre avait eu lieu le lendemain, au Sacro Speco. Noémi ne savait rien sur cette rencontre, sinon que les espérances de Jeanne avaient été détruites, qu'il portait l'habit monacal, qu'il avait parlé en homme voué à Dieu pour jamais, qu'elle lui avait promis de se consacrer à des œuvres de charité et qu'aucune relation directe n'était plus possible entre eux.

Donc Jeanne écrivait de la villa Diedo, où elle était revenue de Rome avec son frère, deux jours après avoir quitté Subiaco. Elle écrivait en une heure d'amer découragement. Le frère, surpris qu'elle s'intéressât tant aux pauvres, s'irritait de cette nouveauté dans les idées et dans la vie de sa sœur. « Qu'elle fît des largesses d'argent, s'il lui plaisait et autant qu'il lui plairait! Mais recevoir chez elle une procession de gueux, les visiter dans leurs taudis, non! Ça, c'était sot, c'était inutile, c'était ennuyeux, c'était ridicule, c'était maniaque, c'était clérical! » Et il y avait encore d'autres difficultés. Jeanne aurait voulu entrer dans les associations charitables fondées par les femmes de la ville. Mais, au contact de la personne qui avait tant fait parler d'elle pour ses relations avec Maironi et qui, si elle allait quelquefois à l'église, le dimanche, s'abstenait pourtant d'accomplir le devoir pascal, ces femmes reculaient, se repliaient sur elles-mêmes comme des sensitives. Et enfin, il arrivait aussi que ses habitudes de grande dame oisive, rompues par un premier effort, se reformaient peu à peu et lui barraient la voie nouvelle, d'autant plus promptes à renaître que cette voie devenait plus difficile. Elle pressentait qu'elle succomberait nécessairement, si elle ne recevait pas de *lui* une parole de conseil et d'aide. Le voir, elle ne le pouvait pas; lui écrire, elle ne l'osait pas : car il avait certainement voulu lui inter-

dire aussi les lettres, et elle serait morte plutôt que de rien faire qui lui déplût, si elle pouvait s'en abstenir. Elle avait lu dans le *Courrier* une correspondance romaine sur « le Saint de Yenne », où l'on disait que ce Saint était un homme jeune et qu'il avait travaillé comme aide au jardin de Sainte-Scolastique. Par conséquent, c'était lui ! Et elle suppliait Noémi d'aller à Yenne et de lui demander pour elle l'aumône d'un encouragement.

Noémi était résolue à y aller. « Giovanni consentirait-il à y venir avec elle? » Dans le ton humble avec lequel cette demande lui fut adressée, Giovanni sentit une offre tacite d'excuses et de paix, et il tendit la main à la jeune fille.

« De tout cœur, » répondit-il.

Marie s'offrit à les accompagner. Il fut décidé que l'on ferait cette excursion le lendemain, à pied, et que l'on partirait dès cinq heures du matin, pour ne pas avoir le soleil ardent sur la côte de Yenne, nue et abrupte. Puis on parla du Saint.

Toute la vallée était pleine de lui. La correspondance lue par Jeanne disait qu'une foule de gens accouraient à Yenne pour voir et entendre le Saint; que l'on proclamait des guérisons miraculeuses opérées par lui; que les bénédictins parlaient avec admiration de la vie de pénitence et de prière qu'il avait menée durant trois ans, lorsqu'il travaillait au jardin de Sainte-Scolastique.

A Subiaco, on en disait bien davantage encore. Un certain Torquato, garde forestier, brave homme, cousin de la domestique des Selva, avait raconté à cette fille qu'il était allé à Yenne avec un inspecteur des forêts, une espèce de poète venu de Rome pour parler au Saint. Tant à l'aller qu'au retour, il avait rencontré peut-être cinquante personnes qui se rendaient à Yenne dans le même but. Et des gens huppés savez-vous! Sur la côte de Yenne, il y avait une pro-

cession de femmes qui chantaient des litanies. Au bourg, on lui avait appris toute l'histoire : Une nuit, l'archiprêtre de Yenne avait aperçu en rêve un globe de feu, au-dessus de la grande croix plantée en haut de la côte; et ce globe de feu avait allumé la croix qui brûlait et resplendissait sans se consumer, illuminant les vallées et les montagnes. Le lendemain, il avait vu arriver un jeune homme vêtu en convers bénédictin, qui était chargé de lui remettre une lettre. Cette lettre était de l'Abbé de Sainte-Scolastique, et elle disait : « Je vous envoie un ange de feu ardent, qui fera parler de Yenne dans tout l'univers. » La lettre portait en outre que ce jeune homme était né prince de sang royal et que, pour servir Dieu en toute humilité, il s'était fait jardinier pendant trois ans à Sainte-Scolastique. Alors l'archiprêtre était devenu comme fou d'émotion, à cause de ce feu rêvé et de ce feu arrivé, et il avait été pris d'une grande fièvre. Le jour suivant était un jour de fête. Des deux autres prêtres qui sont en ce moment à Yenne, l'un était souffrant et l'autre était parti pour Filettino l'avant-veille, afin de visiter sa mère malade. La servante du curé avait parlé, dans le pays, de ce bénédictin, de ce rêve et de tout le reste. Les gens du pays étaient accourus à l'église pour entendre la messe dite par le bénédictin qu'ils avaient vu y entrer, et ils ne voulaient pas croire que le bénédictin ne disait pas la messe. Ils exigeaient qu'au moins il prêchât, malgré ses protestations de n'avoir pas licence de le faire dans l'église; et, l'ayant pris au milieu d'eux, ils le sollicitaient avec une telle insistance que, de la main, il les avait invités à sortir de l'église, leur promettant qu'il parlerait dehors. Et, dehors, il avait parlé. Ce qu'il avait dit, la domestique n'avait pas su le répéter à Marie, et Marie n'avait pas pu le tirer bien exactement de la bouche de Torquato. Un peu en interrogeant, un peu en imaginant, elle avait reconstruit ainsi le discours:

« Vous est-il permis d'entrer dans l'église? Êtes-vous réconciliés avec vos frères? Comprenez-vous ce que vous dit le Seigneur Jésus par cette parole : qu'on ne peut s'approcher de l'autel avant de s'être réconcilié avec ses frères? Savez-vous qu'il ne vous est pas permis d'entrer dans l'église si vous avez péché contre la charité, contre la justice, et si vous n'avez pas réparé votre faute, ou du moins si vous ne vous en êtes pas repentis, lorsque la réparation était impossible? Savez-vous qu'il vous est interdit d'entrer dans l'église, non seulement si vous nourrissez quelque rancune contre vos frères, mais encore si vous leur avez fait tort de quelque façon que ce soit, dans leurs intérêts ou dans leur honneur, si vous leur avez adressé une injure, si vous portez dans votre cœur des désirs déshonnêtes contre leurs corps ou contre leurs âmes? Savez-vous que toutes les messes, les bénédictions, les chapelets, les litanies comptent pour moins que rien, si d'abord vous ne purifiez votre cœur selon la parole de Jésus? Êtes-vous souillés de haine, d'impureté? Allez! Jésus ne veut pas de vous dans son église! »

« Mais quoi! ajoutait Torquato. Le discours n'était rien. Ce qui vous bouleversait, c'était cette voix, ce visage, ces yeux! » Le brave homme en parlait comme s'il avait été présent à la scène. Bref, les gens étaient tombés à genoux, s'étaient mis à pleurer, et des femmes ennemies les unes des autres s'étaient mises à s'embrasser. Il n'y avait là que des femmes et des vieillards, parce que les hommes de Yenne sont tous bergers à Nettuno et à Anzio, et c'est seulement vers la fin de juin qu'ils retournent à la montagne. Finalement le Saint, les voyant si contrits, leur avait dit : « Entrez, agenouillez-vous. Dieu est au dedans de vous-mêmes; adorez-le en silence! »

Et les gens étaient entrés : une multitude! Ils étaient tombés à genoux, tous; et, pendant un quart d'heure, à ce que racontait Torquato, on aurait pu entendre

dans cette grande église une mouche voler. Puis le Saint avait entonné le *Notre Père* à haute voix, et, suivi par le peuple, il l'avait récité lentement, avec une pause après chaque verset. Et Torquato racontait encore que l'archiprêtre, ayant appris tout cela, avait embrassé son hôte, et qu'en l'embrassant il avait été guéri de sa fièvre. Alors on avait amené au Saint des malades, dans le presbytère, pour qu'il les bénît et les guérît. Lui, il ne voulait pas; mais tous ceux qui réussissaient à toucher sa robe, même furtivement, guérissaient. Et de tous côtés on venait lui demander conseil. Il s'était accompli un grand miracle à l'occasion d'une mule qui, emportée sur la descente de la côte, allait jeter son cavalier contre les rochers. Le Saint qui se trouvait à cet endroit, remontant de l'Infernillo avec une cruche pleine, avait étendu la main; et la mule s'était aussitôt apaisée.

Ce récit du garde forestier fut rapporté par Marie.

« Tout cela est peut-être aussi vrai que le prince de sang royal! » fit Noémi.

Giovanni répondit :

« Nous le saurons demain. »

II

Ils partirent vers six heures. Le ciel était couvert et une brise fraîche, fleurant le bois et la montagne, animée par les voix allègres des oiseaux, purifiait aussi les âmes. Aux Bains de Néron, ils prirent le chemin muletier qui, s'engageant dans la gorge étroite et verte, remonte l'Anio sur la rive droite. Ils laissèrent à gauche, dans le haut, Sainte-Scolastique, le Sacro Speco, la Casa du bienheureux Lorenzo, blanche sous la roche rouillée. Ils laissèrent à droite le pont de la Scalilla, une poutre jetée entre les bords sauvages du turbulent petit fleuve.

En route, ils causèrent beaucoup de ce Saint étrange. Giovanni s'étonnait que dom Clément ne lui eût rien dit, autrefois, de ce qu'était réellement cet aide-jardinier. Le petit discours sur la place publique lui plaisait : il s'était entretenu sur ce sujet avec dom Clément, lui avait montré combien cette parole de Jésus est peu observée dans la pratique et combien aussi elle est mal enseignée : car les chrétiens les meilleurs ne l'appliquent qu'au seul usage des sacrements; mais, si les fidèles savaient qu'ils ne peuvent entrer dans l'église sans avoir le cœur pur, le peuple chrétien serait vraiment un exemple pour le monde, et l'on n'oserait plus affirmer que la moralité est à peu près la même partout et ne dépend pas des croyances.

Il goûtait encore beaucoup ce *Notre Père*, ainsi récité dans l'église; mais les miracles ne lui plaisaient pas : il soupçonnait une faiblesse de cet homme qui n'aurait pas su rompre résolument avec la superstition populaire, flatteuse pour lui.

« Que pouvait dire Noémi du caractère de cet homme? Quelle idée s'en était-elle formée, par les confidences de Jeanne? » Noémi fut très embarrassée. Tout ce que Jeanne lui avait dit la persuadait que Maironi s'était mal conduit avec elle et que jamais il ne l'avait sincèrement aimée; mais, en même temps, tout cela lui inspirait une curiosité intellectuelle qui, combattue, revenait sans cesse : la curiosité de savoir si cet homme l'aurait mieux aimée, elle, qu'il n'avait aimé Jeanne. Elle répondit que Maironi était pour elle une énigme. « Et son intelligence? Et sa culture? » De l'intelligence et de la culture, elle ne pouvait rien dire; mais, puisqu'une femme comme Jeanne avait tant aimé cet homme, il devait être intelligent et cultivé. « Et ses idées religieuses d'autrefois? » A cette dernière question, Noémi répondit que, d'après certains faits dont Jeanne lui avait parlé, d'après l'influence

décisive que, selon Jeanne, les traditions religieuses de famille avaient exercée sur lui pendant une crise de leur amour, elle inférait qu'il devait être alors un catholique de la vieille école, non un catholique... Ici, Noémi s'interrompit, rougit et sourit. Giovanni sourit aussi. Au contraire Marie s'assombrit un peu. La conversation tomba.

Ils cheminèrent un bout de temps en silence, échangeant seulement quelques saluts avec des montagnards qui, sur leurs mules chargées de grain, descendaient aux moulins de Subiaco.

Ils firent halte, pour se reposer, dans la prairie de San Giovanni, qui sépare les territoires de Subiaco et de Yenne. La Casa du bienheureux Lorenzo, blanche sous la roche couleur de rouille, était maintenant derrière eux et les regardait d'en haut. Les nuages s'étaient rompus, des coulées de soleil doraient les monts; et la petite troupe, songeant à la côte brûlante, venait de se remettre en marche, lorsqu'elle fit la rencontre du médecin de Yenne. Celui-ci reconnut Marie, qu'il avait vue précédemment chez un collègue de Subiaco. Il salua les voyageurs et arrêta sa mule.

« Vous allez à Yenne? vous allez voir le Saint? dit-il avec un sourire. Vous trouverez beaucoup de monde, aujourd'hui.

— Beaucoup de monde? » Noémi fut contrariée, parce qu'elle craignait de ne pouvoir observer à son aise Maironi; les Selva, eux, furent curieux de savoir. « Pourquoi tout ce monde? » Parce qu'on voulait le Saint à Filettino, on le voulait à Vallepietra, on le voulait à Trevi; et les femmes de Yenne prétendaient le garder pour elles.

« Cela me promet du loisir! ajouta le médecin. Et au pharmacien aussi. A présent, le médecin, c'est ce bénédictin, et la pharmacie, c'est sa robe. »

Puis il raconta que, ce jour-là, il devait venir des gens de Filettino, des gens de Vallepietra, des gens de

Trevi, pour parlementer avec les habitants de Yenne, conclure un accord et se partager le Saint.

« Qui sait s'ils ne vont pas se donner des coups de bâton ? Dans tous les cas, les carabiniers sont à Yenne.

— Vous aussi, vous l'appelez le Saint ? fit Marie.

— Mais, répondit le médecin en riant, tout le monde l'appelle ainsi, sauf toutefois ceux qui l'appellent le Diable : car il n'en manque pas non plus, maintenant, à Yenne. »

Surprise. « Voilà qui était nouveau. Quels étaient ceux qui l'appelaient le Diable ? Et pourquoi ?

— Eh ! raconta le médecin, en prenant l'air entendu de celui qui en sait long, mais qui ne veut pas dire tout ce qu'il sait. Il y a deux prêtres de Rome en villégiature à Yenne; deux prêtres, deux prêtres!... Ils sont très fins. Ce qu'ils pensent du Saint, ils ne me l'ont pas dit; mais le fait est que l'archiprêtre a reculé beaucoup et que plusieurs autres ont suivi son exemple... Ces gens-là travaillent; on ne le voit pas, mais ils travaillent. Ce sont des insectes... Je ne dis pas cela pour les blâmer, et même, dans l'occasion présente, je les louerais plutôt... Oui, ce sont des insectes qui, lorsqu'ils attaquent une plante, ne touchent ni aux fruits ni aux fleurs ni aux feuilles, ne touchent pas même aux racines : car un liquide pourrait les y atteindre, un coup de pioche les y découvrir, et ils ne veulent être ni atteints ni découverts. Ils se logent dans la moelle. Et ils y sont, dans la moelle, à présent. Un mois, deux mois passeront; et il faudra que la plante se dessèche, et elle se desséchera.

— Mais vous, demanda Marie, qu'est-ce que vous en pensez ? Cet homme se donne-t-il vraiment pour un Saint ? Est-il content que la foule superstitieuse se dispute ainsi sa personne ? Est-il vrai qu'il a guéri des malades ? »

Tandis qu'elle parlait, le médecin continuait à rire.

« Je ris, dit-il. C'est un cas contagieux de psycho-

pathie mystique. Excusez-moi. Je dois être à Subiaco pour huit heures. Bon divertissement ! »

Après ce coup de patte donné par sa malice, il secoua les rênes de sa mule et s'en alla, craignant d'être mis en demeure de justifier son opinion à coups d'arguments.

Noémi, la plus émue des trois par la rencontre prochaine avec l'homme aimé de Jeanne, commençait à être lasse. On fit une seconde halte au pied de la côte, sur les grèves baignées par les ruisselets qui vont de la grotte de l'Infernillo vers le fleuve: Et voici qu'une autre personne arrivait encore derrière eux. Quelle surprise et quelle joie ! Dom Clément !

Le beau visage du moine s'épanouit aussi. Dom Clément aimait et révérait Giovanni Selva comme un grand chrétien, et il avait quelquefois à se défendre contre la tentation de juger l'Abbé, son supérieur, qui lui avait défendu de le voir, contre la tentation d'en appeler de la défense de l'Abbé à Quelqu'un qui, plus grand que les Abbés et même que les Pontifes, résidait au fond de son âme. Or, Celui-là lui dit, au fond de son âme : « Cette rencontre est un don que je te fais. » Et le moine, tout heureux, se joignit à la petite bande. Marie le présenta à Noémi ; et de nouveau il rougit, en reconnaissant la personne qu'il avait prise pour la persécutrice de Benedetto.

« Et votre amie ? » dit-il, tremblant d'apprendre qu'elle fût dans le voisinage.

Rassuré, il eut sur le visage un éclair de soulagement. Noémi sourit ; et lui, qui s'en était aperçu, resta plein de confusion. Les autres aussi sourirent, mais aucun d'eux ne parla. Le premier à rompre le silence fut Giovanni. « Sans doute dom Clément se rendait comme eux à Yenne ? Et peut-être y allait-il dans la même intention, pour voir la même personne ? Le jardinier, n'est-ce pas ? Le jardinier de ce soir-là ? Ah ! dom Clément, dom Clément ! » Oui, dom Clément

allait aussi à Yenne, et il y allait pour voir Benedetto. Quant à ce qui concernait le jardinier, il s'excusa : s'il n'avait rien dit à Selva, ce n'était pas qu'il voulût tromper celui-ci ; il avait eu seulement le désir de faire que leurs deux âmes se rapprochassent d'elles-mêmes, par sympathie spontanée, sans recommandations, sans informations préventives.

Lorsqu'ils commencèrent à gravir ensemble la côte, ils causèrent de Benedetto.

Noémi, oubliant sa fatigue, était suspendue aux lèvres du moine ; et le moine, précisément pour cela, parlait si peu et avec tant de circonspection qu'elle en frémissait d'impatience. Mais bientôt elle se sentit encore fatiguée. Elle prit le bras de Marie, laissa dom Clément s'éloigner avec son beau-frère.

Alors dom Clément confia à Giovanni qu'il avait une mission pénible. Apparemment quelqu'un avait écrit de Yenne à Rome, en termes hostiles contre Benedetto, l'accusant de tenir des discours qui n'étaient pas strictement orthodoxes, de se donner pour un thaumaturge et de porter sans droit un costume religieux qui augmentait beaucoup la gravité du scandale. Ce qui était certain, c'était que l'on avait écrit de Rome à l'Abbé, et que l'Abbé avait chargé dom Clément de se rendre à Yenne et d'exiger de Benedetto la restitution de la robe. Dom Clément avait tâché en vain de dissuader le vieil Abbé, qui s'en était tiré par une facétie : « Lisez l'Évangile, lisez la Passion selon saint Marc : le jeune homme qui suit le Christ lorsque tous l'abandonnent est obligé de se dépouiller de sa robe. C'est un signe de sainteté ! » Puisqu'il fallait que quelqu'un portât ce message à Yenne, dom Clément avait préféré le porter lui-même. D'autre part, il avait reçu aussi de l'archiprêtre une lettre étrange. L'archiprêtre de Yenne, brave homme, mais timide, lui avait écrit qu'à son avis Benedetto était vraiment un pieux chrétien, mais qu'il parlait trop de religion au peuple

et que ses discours avaient parfois une certaine saveur de quiétisme et de rationalisme; qu'on l'accusait d'exercer au profit de ses idées, médiocrement orthodoxes, un pouvoir diabolique; que l'accusation était sûrement fausse, mais que, par prudence, il n'avait pu le garder plus longtemps sous son toit; que peut-être le meilleur parti pour lui serait de se retirer dans un lieu où on ne le connaîtrait pas et d'y vivre tranquillement.

La conversation fut interrompue par un appel de Marie. Noémi, accablée par le soleil ardent, prise de palpitations, avait besoin d'une nouvelle halte. Les dames s'étaient assises à l'ombre d'un rocher.

Dom Clément prit congé: « Ils se reverraient à Yenne. » Marie, très tourmentée pour sa sœur, se reprochait de ne s'être pas opposée à cette excursion pédestre. Elle et Giovanni se taisaient, considérant Noémi qui leur souriait, toute pâle. Dans ce désert de montagnes sans beauté, sur ces rochers brûlés par le soleil, le silence pesait d'un poids mortel.

Ce fut pour tous les trois un soulagement d'entendre les voix de personnes qui montaient. Ces personnes, au nombre de six ou sept, avec deux mules, faisaient l'ascension en chantant le rosaire. Lorsque ces gens furent à proximité, on put distinguer sur les mules une jeune fille et un homme, tous deux blêmes, presque cadavériques. La jeune fille, apercevant les Selva, ouvrit de grands yeux; l'homme tint les siens fermés. Ceux qui les accompagnaient regardèrent avec des faces contrites, sans interrompre leurs oraisons. Le marmottement monotone s'éloigna, mêlé au piétinement des mules, et se perdit vers la hauteur. Peu après cette triste procession, il arriva d'en bas une joyeuse troupe de jeunes citadins qui riaient, parlant de Quirites à la chasse de Sabines plutôt que de Saints. A l'aspect de Giovanni et des deux dames, ils se turent. Plus loin, ils recommencèrent à rire; et ils

plaisantèrent sur Giovanni, qui était peut-être le Saint entre les tentatrices.

Un grand nuage frangé d'argent, le premier d'une flotte qui faisait voile vers l'ouest, obscurcit le soleil; et Noémi, se trouvant mieux, proposa que l'on profitât de l'ombre pour se remettre en route. Quelques pas au-dessous de cette croix que, selon Torquato, l'archiprêtre avait vue en rêve, ils rencontrèrent un bourgeois vêtu de noir, qui descendait sur une mule.

« Pardon, dit-il aux dames en arrêtant sa monture. L'une de vous ne serait-elle pas son Excellence Mme la duchesse de Civitella ? »

Sur la réponse négative qu'on lui fit, il présenta ses excuses, disant qu'il ne connaissait pas la duchesse, mais qu'un sénateur de ses amis la lui avait recommandée et qu'elle devait venir aujourd'hui à Yenne pour voir le Saint.

« Vous venez peut-être aussi pour cela ? ajouta-t-il en souriant. Maintenant, tout le monde y vient. Autrefois, on y venait pour un Pape. Oui, à Yenne, il y a eu un Pape, Alexandre IV. Vous verrez l'inscription : *Calores æstivos vitandi causa*. Aujourd'hui, c'est pour un Saint. Un Saint devrait être plus qu'un Pape; mais j'ai grand'peur que ce ne soit le contraire. Avez-vous vu les deux malades ? Avez-vous vu les étudiants de Rome ? Ah ! vous verrez bien autre chose, bien autre chose ! N'importe : j'ai grand'peur qu'un Saint ne soit moins qu'un Pape. Bon voyage, monsieur et mesdames ! »

La croix dépassée, ils montèrent, avec le ciel libre devant eux, entre les croupes vertes des montagnes inclinées vers cette conque solitaire que couronnait, dans le fond, le petit troupeau des maisonnettes de Yenne, sous la garde du campanile. Giovanni était déjà venu plusieurs fois à Yenne, et le village ne lui sembla pas changé par le fait qu'il y avait là un Saint et qu'il s'y opérait des miracles. Sa femme, qui y

venait pour la première fois, eut l'impression d'un site inspirant le recueillement religieux, par cette sensation de hauteur que ne suggéraient pourtant aucunes vues lointaines, par ce ciel profond derrière le village, par la solitude, par le silence. Noémi pensa avec une pitié profonde à la pauvre Jeanne, là-bas.

III

L'aubergiste de Yenne — un brave homme avec des lunettes, noblement courtois, qui connaissait le monde pour avoir été en Amérique et qui, néanmoins, semblait exempt de ses corruptions — parla de Benedetto à ces nouveaux venus d'une manière qui, en somme, était favorable, mais non toutefois sans une certaine réserve diplomatique.

Il ne l'appelait pas « le Saint »; il l'appelait « frère Benedetto ». Les Selva surent de lui que Benedetto habitait dans une masure appartenant audit aubergiste et que, pour en payer le loyer, il cultivait un petit coin de terre. « Si on voulait le voir, il fallait attendre son retour. A cette heure-ci, il fauchait de l'herbe. Sa façon de vivre était la suivante : à l'aube, il entendait la messe dite par l'archiprêtre; jusqu'à onze heures, il travaillait; il mangeait du pain, des légumes, des fruits, ne buvait que de l'eau; l'après-midi, il travaillait pour rien aux terres des orphelins et des veuves; le soir, assis sur sa porte, il parlait de religion. »

A dix heures et demie, les Selva et Noémi allèrent visiter Saint-André, l'église de Yenne, en compagnie de l'hôtesse, belle femme puissante, extrêmement propre, simple, gaie avec modestie. Sortis du dédale de ruelles où est l'auberge, ils rencontrèrent sur la place beaucoup de femmes attroupées qui, au dire de

l'hôtesse, étaient des étrangères. Elle les distinguait aux corsages, aux jupes, aux chaussures. « Celles-ci étaient de Trevi, celles-là de Filettino, ces troisièmes de Vallepietra. » A droite de l'église, l'hôtesse entra dans un four banal, où plusieurs femmes de Yenne faisaient cuire des galettes de fouace, chacune la sienne.

« Oui, des étrangères qui veulent parler à notre Saint, » expliqua-t-elle.

Car elle ne disait pas, comme son mari, « frère Benedetto »; elle disait : « le Saint. »

« Mais, ajouta-t-elle en rougissant, je ne le lui dis pas à lui-même : cela l'irrite. »

Et elle se reprit aussitôt. Non, à proprement parler, cela ne l'irritait pas, puisqu'il était un Saint; mais il priait avec une douloureuse instance qu'on ne lui donnât pas ce nom.

Dans la grande église ruinée qui, disait l'hôtesse, « nous écrasera tous, un de ces dimanches, comme des souris », il n'y avait que les deux malades et leur cortège. Les deux malades avaient été couchés sur le pavé, au beau milieu de l'église, avec des oreillers sous la tête. Leurs compagnons psalmodiaient, à genoux; ils ne firent pas attention aux personnes qui entraient et ils continuèrent de psalmodier.

« Ils les ont probablement amenés pour les faire bénir par le Saint, dit l'hôtesse à voix basse; mais c'est une chose dont le Saint se chagrine. Il ne veut pas. Peut-être essayeront-ils de toucher sa robe en cachette; mais cela aussi est difficile, à présent. »

Ces pauvres gens cessèrent de psalmodier, et une femme vint demander à l'hôtesse si onze heures étaient sonnées. Marie lui répondit qu'il n'était que onze heures moins le quart, et elle l'interrogea sur les malades. L'homme souffrait des fièvres depuis deux ans; la jeune fille, sa sœur, avait une maladie de cœur. Ils venaient de la plaine d'Arcinazzo — un

voyage de plusieurs heures — pour se faire guérir par le Saint de Yenne. Une femme d'Arcinazzo, malade aussi du cœur, avait été guérie quelques jours auparavant, rien que pour avoir touché sa robe. Marie et Noémi parlèrent aux malades. La jeune fille avait confiance. L'homme, qui tremblait de fièvre, semblait n'être venu que pour contenter les siens, pour essayer aussi de ce moyen-là. Il avait beaucoup souffert pendant le trajet.

« Des chemins qui sont bons pour aller dans l'autre monde! dit-il. Et c'est bien comme cela que je guérirai! »

Une femme, peut-être sa mère, éclata en sanglots et le supplia de prier, de se recommander à Jésus et à la Madone. Les deux dames s'éloignèrent, appelées par Giovanni à cause d'une dispute engagée sur la place entre les femmes étrangères et les étudiants qui avaient passé près des Selva, tandis qu'ils gravissaient la côte. Les étudiants avaient sans doute fait quelques mauvaises plaisanteries sur la dévotion de ces femmes au Saint. Elles étaient furieuses. Celles de Yenne sortirent du four. De l'autre côté apparurent deux plumets de carabiniers. Noémi et Marie s'avancèrent au milieu des femmes, pour rétablir la paix. Giovanni harangua les étudiants, qui riaient par bravade et qui auraient pu faire pis. Un chant arriva de l'église, d'abord voilé, puis, comme la porte s'ouvrait, plus fort.

« *Sancta Maria, ora pro nobis.* »

Les deux malades apparurent. La jeune fille marchait, soutenue de chaque côté; l'homme était porté à bras, par la tête et par les pieds, pendant, inerte comme un cadavre. Et les porteuses chantaient, d'un air solennel :

« *Sancta Virgo Virginum, ora pro nobis.* »

Sur la place, les femmes tombèrent à genoux, toutes ensemble, autour des carabiniers ébahis; les étudiants se turent; une cavalcade d'hommes et de femmes, qui

débouchait sur la place par le chemin muletier du Val d'Anio, s'arrêta. Marie la première, puis Noémi, entraînées par un souffle spirituel qui leur donnait des frissons d'émotion, s'agenouillèrent. Giovanni hésita : cette foi-là n'était pas la sienne ; il lui aurait semblé qu'il offensait le Créateur et le Donateur de la raison, en faisant longuement voyager des malades sur une mule pour qu'une image, une relique, un homme les guérît miraculeusement. Et pourtant c'était de la foi ; c'était, sous une rude enveloppe d'ignorances caduques, le sens, dénié aux intelligences superbes, de cette Vérité cachée qui est Vie ; c'était un reflet visible des plus hauts mystères que l'Univers recèle. La terre même, et la grande face triste de l'église, et les humbles petites faces des bicoques autour de la place, semblaient en avoir l'intelligence et la vénération. Giovanni vit en esprit l'image d'une morte à lui chère, qui avait cru de cette façon ; et un souffle glacé lui courut dans le sang, et ses genoux plièrent.

Les compagnons des malades passèrent en chantant, la face levée :

« *Mater Christi...* »

Les femmes agenouillées répondirent, la face baissée vers la terre :

« *Ora pro nobis.* »

Puis elles se remirent debout et se joignirent au cortège. Cependant, trois ou quatre femmes de Yenne protestaient :

« Il ne veut pas ! Il ne veut pas ! »

Et l'une d'elles expliqua à Marie que le Saint défendait de lui amener des malades. Mais on ne fit pas attention à ce qu'elles disaient ; et alors elles se décidèrent aussi à venir, curieuses de ce qui allait se passer.

Les Selva eux-mêmes, qui regimbaient d'abord, finirent par se mettre en marche derrière Noémi impatiente. Après eux, et à un suffisant intervalle

pour que l'on vît bien qu'ils étaient des spectateurs et non des prosélytes, les étudiants emboîtèrent le pas. Beaucoup plus loin encore, seuls, les carabiniers suivaient, queue finale du long serpent de personnes qui se glissa et disparut par une fente, dans lé monceau des bicoques, en face de l'église.

Il disparut, se tordit par les ruelles sombres, aux noms pompeux, qui mènent à l'autre côté du village, le côté le plus misérable, le plus difforme. Là, sur l'écroulement pierreux de la montagne, mal accrochées aux blocs, aux lames de la roche, dévalent, parmi les cailloux, les masures qui s'entassent. Les petites fenêtres noires, pareilles à des orbites de squelettes, regardent le silence de la vallée profonde et close. Les portes versent sur la pente ruineuse les marches de leurs escaliers délabrés; la plupart n'en ont conservé que des fragments; quelques-unes en sont absolument veuves. Quand on s'est péniblement hissé à l'intérieur, on se trouve dans des cavernes sans air et sans lumière.

« Mauvais passages, ruelles incommodes! » dit une vieille aux dames, du seuil de sa porte, en souriant.

L'une de ces cavernes difficilement accessibles était la demeure de Benedetto. Deux courants de la foule, qui s'était divisée sur la descente, s'y réunirent devant la porte ouverte. Les femmes d'une boulangerie voisine sortirent pour annoncer que Benedetto n'était pas chez lui. La foule ondoya autour des malades; des lamentations de désappointement s'élevèrent; des demandes anxieuses, des murmures variés remontèrent par les deux courants, jusqu'à l'autre bout de la procession où l'on se bousculait pour descendre, pour voir. « N'était-il pas survenu quelque pire accident aux malades arrêtés sous le soleil torride? » Trois étudiants se faufilèrent entre les femmes jusque dans le bas, non sans provoquer des grognements, de mauvaises paroles.

Tout à coup, une femme de Yenne dit :

« Portez-les donc à l'intérieur, les pauvres ! »

Déjà la foule attendait le miracle de ces murailles entre lesquelles Benedetto vivait, de ce sol qu'il foulait, des meubles imprégnés de sa sainteté.

« Sur le lit du Saint ! sur le lit du Saint ! »

On posa des planches sur les grosses pierres cassées qui montaient à la porte de Benedetto ; et les deux malades, en partie poussés, en partie soulevés par un flot de peuple, arrivèrent au sommet. Les voilà étendus en travers, sur le grabat du Saint. Le flot emplit la caverne. Tout le monde tombe à genoux et prie.

C'est une véritable caverne. Toute une paroi n'est formée que par l'entaille oblique du roc jaunâtre. On marche sur la terre nue, mal nivelée. A côté du grabat haut de deux palmes, il y a un foyer. Pas une fenêtre ; mais un rayon de soleil, entré par le trou de la cheminée, vient battre, céleste flamme, la pierre de l'âtre privé de cendres. Une couverture brune est étendue sur le lit. Une croix est sculptée grossièrement à la surface de la roche, près de la porte. Dans un angle on voit, unique richesse, un grand seau plein d'eau, une jarre verte, une bouteille, un verre. Quelques livres s'amoncellent sur une chaise de paille défoncée. Une autre chaise porte une assiette de fèves et du pain. L'aspect du lieu est celui d'un logis extrêmement pauvre, mais où il y a de la propreté et de l'ordre.

Le fébricitant se plaint du froid, de l'humidité, de l'obscurité ; il dit qu'il se sent plus mal et qu'on l'a conduit à la mort. On le conjure de s'apaiser, d'espérer. Au contraire, sa jeune sœur, une minute après qu'on l'a posée sur le lit, éprouve un soulagement. Elle l'annonce aussitôt, elle annonce qu'elle est en train de guérir. Autour d'elle, on pleure et on rit en même temps, on loue le Seigneur. On baise ses vêtements, comme si elle aussi était devenue sainte ; on publie la nouvelle au dehors. Des exclamations de joie

répondent; d'autres personnes pénètrent dans la caverne, le visage animé, les yeux avides. Mais, sur ces entrefaites, quelqu'un qui est descendu plus bas, à la recherche du Saint, crie de loin :

« Le Saint arrive ! Le Saint arrive ! Le Saint arrive ! »

Alors la caverne revomit les gens sur la pente; un tumulte de voix et de pas éclate dans le haut; subitement, tout est vide autour des Selva et des trois ou quatre étudiants arrêtés près de la masure. Une partie des femmes de Yenne est retournée au four et travaille; d'autres sont restées là et regardent, sur le seuil de la porte. Marie échange quelques mots avec elles.

« Ce sont des étrangers, tous ces gens qui viennent de descendre?

— Oui, tous ou presque tous. Ils sont pour la plupart de Vallepietra. Mieux vaudrait que Vallepietra nous envoyât de l'eau!

— Et que veulent-ils? Emmener le Saint avec eux?

— Oui, c'est ce qu'ils disent; ils parlent de faire des choses étonnantes.

— Et vous?

— Oh! nous, nous savons bien qu'il ne veut pas s'en aller. D'ailleurs... » A ce moment, leurs compagnons crient quelque chose, du fond de la masure; la femme qui parlait se retourne; une dispute s'élève; les Selva et les étudiants entrent pour voir la jeune fille miraculeusement guérie. Noémi reste dehors : elle est impatiente de contempler Benedetto; elle palpite, sans comprendre pourquoi; elle se traite de sotte, dans son cœur; mais elle ne bouge pas de place.

Deux robes bénédictines arrivaient, à travers les petits champs du bas, encore lointaines. Au-dessus de la seconde luisait, de temps à autre, un fer de faux. Lorsque Benedetto entendit pleuvoir de la hauteur le tumulte des voix et des pas, il dit à son compagnon, avec un sourire :

« Mon Père... »

Dom Clément, sitôt parvenu à Yenne, avait rejoint Benedetto dansla prairie que celui-ci fauchait, lui avait communiqué le douloureux message et lui avait promis, après une longue conversation, de tenir aux gens qui l'appelaient « saint » un certain petit discours dont Benedetto lui exprima le désir. C'est pourquoi, lorsque le moine entendit le tumulte de la foule qui descendait en criant « Le Saint ! le Saint ! », et lorsque Benedetto lui eut dit avec un sourire : « Mon Père... », il pâlit, fit un geste de résignation et prit les devants. Quant à Benedetto, il déposa sa faux, s'écarta un peu du sentier, s'assit derrière une roche, au pied d'un grand pommier fleuri, de sorte que les arrivants ne pouvaient l'apercevoir. Dom Clément les affronta seul.

Dès qu'ils le virent, ils s'arrêtèrent. Plusieurs voix dirent : « Ce n'est pas lui ! » ; d'autres voix : « Il est en arrière ! »; et d'autres encore, à la queue de la colonne : « Avancez donc ! » La colonne se mit en marche. Alors dom Clément leva la main et prononça :

« Écoutez ! »

Cet homme, qui ne pouvait parler à deux personnes inconnues sans se couvrir de rougeur, était pâle comme un linge, en ce moment-là. Sa voix, doucement voilée, fut à peine entendue; mais on vit son geste. Son beau visage serein, sa taille majestueuse imposèrent le respect.

« Vous cherchez Benedetto, reprit-il. Vous l'appelez le Saint. C'est un amer chagrin que vous lui faites. Pourtant il vous a déclaré à tous, dès le jour de son arrivée, qu'il n'était qu'un grand pécheur ramené à la pénitence par la bonté infinie de Dieu. Mais il veut que je vous confirme cette déclaration. Je la confirme : c'est la vérité. Il a été un grand pécheur. Demain, il pourrait retomber encore. S'il vous croyait un seul instant, lorsque vous l'appelez le Saint, Dieu s'éloignerait de lui. Ne l'appelez plus de ce nom, et surtout ne lui demandez plus de miracles.

— Mon Père, interrompit d'une voix solennelle, en s'avançant et en ouvrant les bras, un vieillard haut, maigre, édenté, au profil d'aigle ; mon Père, nous ne demandons pas de miracle : le miracle est fait. Aussitôt que la malade eut atteint la demeure de cet homme, elle a été guérie. Et nous vous affirmons, nous, que cet homme est un Saint; et, s'il existe à Yenne des gens qui prétendent le contraire, ils méritent de brûler au fond de l'enfer. Mon Père, nous vous baisons les mains; mais voilà ce que nous disons !

— Il y a encore un malade ! Il y a encore un malade ! crièrent dix, vingt voix. Que le Saint vienne ! »

Du groupe des étudiants, à l'arrière-garde, on brailla :

« Que le Saint se montre ! Que le Saint parle !

— Mais que signifient ces façons-là ? fit le vieillard, se retournant avec dépit, en orateur populaire à qui l'on a coupé la parole. Que signifient ces façons-là ? »

Une tempête de voix indignées couvrit la sienne. Les étudiants hurlaient :

« Que le Saint se montre ! Qu'on l'entende ! A la porte, le moine ! A la porte ! »

Les femmes se tournèrent vers eux, menaçantes :

« A la porte vous-mêmes ! Décampez ! »

Et, dans le haut, entre les masures perchées sur l'écroulement, débouchèrent les plumets des carabiniers.

Alors Benedetto se mit debout, parut à découvert.

Dès qu'on l'aperçut, une immense clameur de joie l'accueillit. Les Selva s'approchèrent du seuil de la caverne, pour regarder vers le bas; Noémi partit, tout courant. En un clin d'œil, Benedetto se trouva entouré d'une foule qui baisait sa robe et qui lui adressait des bénédictions. Beaucoup de personnes, à genoux, fondaient en larmes. Noémi, qui était descendue seule, derrière les étudiants, s'élança en avant et vit enfin cet homme.

Jeanne lui avait montré plusieurs photographies de

Piero, lui déclarant toutefois qu'il n'y en avait aucune dont elle fût pleinement satisfaite; et, dans la physionomie sympathique de Piero, Noémi avait cru lire une ombre de tristesse intérieure. Celle de Benedetto resplendissait au contraire d'une vie étrange. Depuis deux jours il s'était fait raser les cheveux et la barbe, parce qu'il avait entendu une femme chuchoter : « Il est beau comme Jésus! » L'expression de l'âme, dominante, s'était accentuée dans le nez rendu plus saillant par la grande maigreur, dans les orbites profondes et sombres. Les yeux avaient une fascination indicible; à présent encore, ils exprimaient la tristesse, mais une tristesse douce, pleine de force et de paix, de dévotion mystique. Entouré, sous le nuage blanc du pommier en fleurs, par la foule prosternée, baigné de soleil et d'ombres mouvantes, il ressemblait à une vision de peintre ancien. Noémi resta pétrifiée, la gorge étranglée par un sanglot. Près d'elle, plusieurs femmes pleuraient, rien que pour l'avoir vu, se pénétrant d'une suggestion réciproque. L'une d'elles, malade, à bout de forces, s'était assise sur le bord du sentier, de sorte qu'elle ne pouvait voir le Saint; mais elle pleurait d'émotion, sans savoir pourquoi. Survinrent des retardataires : un vieillard et trois femmes de Vallepietra. Aussitôt les trois femmes, prenant dom Clément pour l'autre, se mirent à sangloter et à crier :

« Comme il est beau! comme il est beau! »

Cependant, sous le blanc nuage du pommier fleuri, Benedetto, par des paroles de douleur, de supplication, de reproche, avait réussi à repousser l'assaut de la foule adoratrice et à faire que les gens se relevassent.

Un cri jaillit du groupe des étudiants :

« Parlez! »

Au même instant, là-haut, les cloches de Yenne, solennelles, annoncèrent midi au village, aux solitudes, au mont Leo, au mont Sant'Antonio, au mont Altuino, aux nuages qui voguaient vers l'Occident.

Benedetto posa un doigt sur sa bouche, et les cloches parlèrent seules. Il regarda dom Clément, comme pour une invitation tacite. Dom Clément se découvrit et commença de réciter l'*Angelus*. Benedetto debout, mains jointes, le récita avec lui; et, tant que les cloches sonnèrent, il tint les yeux fixés sur le jeune homme qui lui avait crié de parler : des yeux pleins de tristesse, de douceur mystique. Ce regard ineffable, le son des cloches solennelles, le tremblement de l'herbe, l'ondulation légère des branches fleuries qu'agitait la brise, le ravissement de ces mille visages en pleurs qui se tournaient vers un seul visage, tout s'alliait pour composer un langage unique dont l'âme de Noémi était troublée et exaltée, quoique le sens de ce langage demeurât obscur pour elle : ainsi, quelquefois, notre esprit se tourmente par le désir de comprendre la parole cachée sous une tragique progression d'accords musicaux. Les cloches se turent, et Benedetto dit doucement à ceux qui étaient en face de lui :

« Qui êtes-vous? Et qu'est-il arrivé, pour que vous veniez à moi comme si j'étais ce que je ne suis point? »

Beaucoup de voix lui répondirent en même temps, lui parlèrent du miracle, lui annoncèrent qu'on voulait l'avoir dans plusieurs villages.

« Vous m'exaltez, leur dit-il, parce que vous êtes aveugles. Si cette jeune fille est guérie, ce n'est pas moi qui l'ai guérie, c'est sa foi. Cette force de la foi qui l'a fait se lever et marcher, elle existe dans le monde de Dieu partout et toujours, comme la force de l'épouvante qui fait trembler et choir. Elle est une force dans l'âme, semblable aux forces qui sont dans l'eau et dans le feu. Donc, si cette jeune fille est guérie, c'est parce que Dieu a disposé cette grande force dans son Univers. Rendez-en gloire à Dieu, et non à moi.

« Et maintenant, écoutez. Vous offensez Dieu, si Sa

puissance et Sa bonté vous paraissent plus grandes dans les miracles. Partout et toujours, cette puissance et cette bonté sont infinies. Il est difficile de comprendre comment la foi guérit; mais il est impossible de comprendre comment ces fleurs vivent. Le Seigneur ne serait ni moins puissant ni moins bon, si cette jeune fille était encore malade. Priez pour guérir, oui; mais priez plus encore pour comprendre cette haute vérité que je vous ai dite tout à l'heure; priez pour obtenir d'adorer la Volonté de Dieu lorsqu'il vous donne la mort comme lorsqu'il vous donne la vie. Il existe dans le monde des hommes qui croient ne pas croire à Dieu; et, quand la maladie et la mort entrent dans leur maison, ils disent : « C'est la loi, c'est la nature, c'est l'ordre de l'Univers. Courbons donc la tête, acceptons sans murmurer, poursuivons l'accomplissement de notre devoir. » Eh bien! prenez garde que ces hommes-là ne passent avant vous dans le royaume des cieux!

« Et songez encore à ceci : quels sont les miracles que vous demandez? Vous venez pour être guéris des maladies du corps, vous voulez que j'aille dans vos villages pour cela. Ayez foi, et vous guérirez sans moi! Mais rappelez-vous que vous pourriez faire de votre foi un usage plus conforme à la Volonté de Dieu. Êtes-vous tous entièrement sains, dans votre âme? Non. Eh bien, à quoi vous servira d'avoir une outre bonne, si votre vin est gâté?

« Vous aimez vous-mêmes et vos familles plus que la vérité, plus que la justice, plus que la loi divine. Vous êtes sans cesse occupés de ce qui vous est dû à vous-mêmes et aux vôtres, mais beaucoup trop rarement de ce qui est dû à autrui. Vous croyez vous sauver par la multiplicité des prières, et vous ne savez pas même comment il faut prier. Vous priez de la même façon les Saints, qui sont les serviteurs, et Dieu, qui est le Maître, quand vous ne faites pas encore pis! Vous

ne songez pas que le Maître se soucie peu des innombrables paroles et qu'Il préfère être fidèlement servi en silence par un esprit toujours attentif à Sa volonté. Et vous ne comprenez pas votre mal ; vous êtes comme le moribond qui dit : « Je vais bien ! » Peut-être qu'en ce moment quelques-uns d'entre vous pensent : « Si je ne comprends pas le mal que je fais, le Seigneur ne me condamnera pas. » Mais le Seigneur ne juge pas comme les juges du monde. L'homme qui a pris un poison sans le savoir, succombe comme celui qui l'a pris volontairement. L'homme qui n'a pas la robe blanche ne peut entrer au banquet du Seigneur, même s'il ignorait que cette robe fut nécessaire.

« Celui qui s'aime lui-même par-dessus toutes choses, conscient ou inconscient de son péché, ne franchit pas la porte du royaume des cieux, de même que le doigt de la fiancée, s'il est replié sur lui-même, n'entre pas dans l'anneau que le fiancé lui offre. Connaissez les infirmités de votre âme, priez avec foi pour être guéris ; et, je vous le dis, au nom du Christ, vous le serez en effet. La guérison de votre corps est bonne pour vous, pour votre famille, pour les animaux et pour les plantes dont vous avez le soin ; mais la guérison de votre âme — croyez-le, quoique vous ne le compreniez pas ! — la guérison de votre âme est bonne pour toutes les pauvres âmes des vivants ballottés entre le bien et le mal, bonne pour toutes les pauvres âmes des morts qui se purifient laborieusement dans la souffrance, comme la victoire d'un soldat est bonne pour toute sa nation. Et elle est bonne aussi pour les Anges, qui exultent de joie, a dit Jésus, quand une âme se guérit ; et la joie fait croître leur puissance ; et leur puissance, croyez-vous qu'elle soit pour les ténèbres ou pour la lumière, pour la mort ou pour la vie ? Implorez donc avec foi, d'abord la guérison de votre âme, et ensuite la guérison de votre corps ! »

Sur la pente rapide, une multitude de visages se

tendaient vers lui : là-haut, où n'arrivait que le son de sa voix, des visages avides, baignés de larmes; plus près, des visages étonnés, des visages enthousiastes, des visages incertains. Noémi aussi avait sur ses joues pâles des larmes qui coulaient. Les étudiants avaient quitté leur attitude moqueuse. Lorsque Benedetto se tut, l'un d'eux s'avança, résolu et sérieux, pour lui parler. Au même instant le vieillard s'écria :

« Eh bien, guérissez nos âmes, vous! »

D'autres voix répétèrent, anxieuses :

« Guérissez nos âmes! guérissez nos âmes! »

En un instant, toute l'avant-garde, saisie par la contagion, tomba à genoux, suppliante, les bras tendus :

« Guérissez nos âmes ! guérissez nos âmes! »

Benedetto se précipita en avant, les mains dans les cheveux, et protesta :

« Mais que faites-vous encore? que faites-vous encore? »

Un cri retentit sur la hauteur :

« La miraculée! »

La jeune fille qui, à peine étendue sur le grabat du Saint, avait senti venir la guérison, descendait maintenant au bras d'une sœur aînée, en quête de Benedetto. Mais Benedetto ne prit garde ni à ce cri ni à l'émoi de la foule qui, là-haut, se séparait pour ouvrir un passage aux deux femmes. Et, comme il ne réussissait pas à faire relever les gens, il se mit lui-même à genoux. Alors ceux qui l'entouraient se relevèrent; et, lorsqu'ils perçurent le frémissement ému, les cris « La miraculée! la miraculée! », ils firent aussi relever Benedetto qui, lui, semblait ne pas entendre. « La miraculée! la miraculée! » lui disaient-ils tous, en cherchant sur son visage la complaisance du miracle, avec des yeux qui proclamaient : « Elle vient pour vous! C'est vous qui l'avez guérie! », comme s'il n'avait rien dit quelques instants auparavant.

La jeune fille descendait, blême et jaunâtre comme le chemin pierreux et battu par le soleil, triste, avec son gentil visage incliné contre l'épaule de sa sœur. Et la sœur aussi était triste. La foule s'ouvrit devant elles; et Benedetto se retira à l'écart, se cacha derrière le moine, par un mouvement involontaire qui parut délibéré. Tous palpitaient et souriaient, comme dans l'attente d'un second miracle. Les deux femmes ne se trompèrent pas; elles passèrent devant dom Clément sans même le regarder, s'approchèrent de Benedetto; et l'aînée lui dit avec assurance :

« Saint homme de Dieu, tu as guéri celle-ci; guéris encore l'autre! »

Benedetto répondit, presque à voix basse, tout frémissant :

« Je ne suis pas un saint homme; je n'ai pas guéri celle-ci; pour l'autre dont vous parlez, je pourrai prier seulement. »

Lorsqu'il sut que cet autre était leur frère, qu'on l'avait porté chez lui sur son grabat et que le malade souffrait beaucoup, Benedetto dit au moine :

« Allons lui prêter assistance. »

Et il partit avec son maître. Derrière eux se reforma, bruyant, le flot divisé de la foule. Benedetto se retourna pour défendre qu'on le suivît, pour ordonner aux femmes de prendre soin de cette jeune fille qui ne devait pas remonter à pied la pente fouettée par le soleil torride. Il commanda qu'on la conduisît à l'auberge, qu'on la mît au lit, qu'on la restaurât avec du pain et du vin. Ceux qui le suivaient s'arrêtèrent; les autres s'écartèrent pour le laisser passer. L'étudiant qui, tout à l'heure, avait voulu prendre la parole, l'aborda d'un air respectueux et lui demanda si, plus tard, certains de ses camarades et lui-même pourraient obtenir quelques minutes d'entretien, en tête-à-tête.

« Oh, oui! » répondit Benedetto.

Et, dans ce consentement empressé, il y avait une ardeur virile. Noémi, qui était près d'eux, s'enhardit :

« Moi aussi, dit-elle en français, rougissante, j'ai besoin de vous entretenir cinq minutes. »

Et aussitôt elle eut peur d'avoir ainsi fait comprendre à Benedetto qu'elle le connaissait pour un homme instruit; une flamme lui monta au visage, et elle répéta sa prière en italien.

Le moine poussa légèrement, presque sans le vouloir, le bras de Benedetto qui répondit avec politesse, mais sur un ton un peu sec :

« Voulez-vous faire une bonne œuvre? Occupez-vous de cette pauvre fille. »

Et il continua son chemin.

Il entra dans sa masure, seul avec dom Clément. Personne ne l'avait suivi. En le voyant entrer, une vieille femme, la mère du malade, se jeta à ses genoux, les larmes aux yeux, et répéta les paroles de sa fille :

« C'est vous qui êtes le saint homme? c'est vous? Puisque vous m'en avez déjà guéri une, guérissez-moi l'autre! »

D'abord Benedetto, arrivant du grand soleil dans cette obscurité, ne discerna rien. Puis il vit, étendu sur le grabat, le malade qui respirait mal, gémissait, pleurait, blasphémait contre les Saints, contre les femmes, contre le village de Yenne, contre son malheureux sort. Agenouillée à côté de lui, Marie Selva essuyait avec un mouchoir la sueur qui lui coulait du front. Il n'y avait qu'eux dans la caverne. Près de la porte lumineuse, la grande croix, sculptée obliquement sur la muraille brune, disait alors une obscure et solennelle parole.

« Espérez en Dieu! » répondit Benedetto à la vieille, doucement.

Et il s'approcha du lit, se pencha vers le malade, lui prit le pouls. La vieille cessa de sangloter, le

malade de blasphémer et de gémir. On entendit le bourdonnement des mouches dans le foyer clair.

« Avez-vous appelé le médecin? » murmura Benedetto.

La vieille se reprit à sangloter :

« Guérissez-le, vous! guérissez-le, vous! Au nom de Jésus et de Marie! »

Le malade recommença de gémir. Marie Selva dit tout bas à Benedetto :

« Le médecin est à Subiaco. M. Selva, que vous connaissez peut-être, est allé à la pharmacie. Je suis sa femme. »

Sur ces entrefaites, Giovanni revint, essoufflé, affligé : « La pharmacie était close, le pharmacien était absent. L'archiprêtre lui avait donné du marsala ; des messieurs, venus de Rome avec de grandes provisions, lui avaient donné du cognac et du café. » Benedetto fit signe à dom Clément de venir, lui dit à l'oreille d'aller chercher l'archiprêtre : « Cet homme était mourant. Il aurait pu aller le chercher lui-même ; mais, s'il s'éloignait, ce serait trop dur pour la pauvre mère. »

Dom Clément partit sans mot dire. A quelques pas de la masure, la société élégante qui était venue de Rome par curiosité — trois dames et quatre messieurs, conduits par ce bourgeois de Yenne que les Selva avaient rencontré sur la côte, — était en train de se consulter. Lorsqu'ils aperçurent le bénédictin, ils échangèrent à demi-voix quelques rapides paroles ; et l'un d'entre eux, jeune homme très fashionable, avec le monocle encastré dans l'orbite, s'avança vers dom Clément que les dames regardaient avec admiration, non sans regretter que, comme elles l'avaient appris de leur guide, le Saint ne fût pas ce beau moine. Ceux-là aussi désiraient un entretien avec Benedetto. C'étaient les dames surtout qui en avaient envie. Le jeune homme, avec un sourire moqueur, ajouta que,

pour son propre compte, il ne s'en croyait pas digne. Dom Clément, d'un ton très sec, lui répondit que, pour le moment, il était impossible de parler à Benedetto; et il passa outre. Le jeune homme rapporta aux dames que le Saint était dans le tabernacle, enfermé à clef.

Cependant Benedetto, que la mère désolée suppliait toujours de ne pas employer de remèdes, de faire un miracle, réconfortait le patient avec quelques gouttes des cordiaux apportés par Giovanni et plus encore avec des paroles, avec de légères caresses, avec la promesse d'autres paroles de salut que quelqu'un lui apporterait tout à l'heure. Et sa voix pieuse, tendre, grave, opéra un miracle de paix. Le malade respirait très malaisément, gémissait encore; mais il ne blasphémait plus. La mère, folle d'espérance, chuchotait, mains jointes, les yeux pleins de larmes :

« Le miracle ! le miracle ! le miracle ! »

« Mon ami, disait Benedetto, tu es dans la main de Dieu et tu la sens terrible. Abandonne-toi, et tu la sentiras suave. Elle te placera de nouveau dans l'océan de cette vie, ou elle te placera dans le ciel; elle te placera où elle voudra ; mais abandonne-toi, ne pense pas à ce qui va t'échoir. Quand tu étais petit enfant, ta mère te portait, et tu ne lui demandais ni quand ni comment ni pourquoi : tu étais dans ses bras, tu étais dans son amour, tu ne demandais pas autre chose. De même à présent, mon ami. Moi, qui te parle, j'ai fait beaucoup de mal dans ma vie ; et toi aussi, peut-être, tu en as fait un peu, et tu t'en souviens, peut-être. Pleure, pleure en t'abandonnant sur le sein du Père qui t'appelle, qui veut te pardonner, qui veut oublier tout. Le prêtre viendra tout à l'heure, et tu lui diras le mal que tu as fait peut-être, comme tu t'en souviens, sans angoisse. Et puis, sais-tu qui viendra vers toi, tout à l'heure, dans le mystère? sais-tu quel amour? sais-tu quelle pitié ? sais-tu quelle joie ? sais-tu quelle vie ? »

Luttant contre les ombres de la mort, fixant sur Benedetto des yeux luisants où brillait un désir intense et la terreur de ne pouvoir l'exprimer, le pauvre jeune homme, qui avait mal compris le discours de Benedetto et qui croyait qu'il devait se confesser à lui, se mit à dire ses péchés. La mère qui, pendant le discours de Benedetto, s'était jetée à genoux contre la muraille de roche et qui tenait ses lèvres appliquées sur la croix, dans l'attente du miracle, sursauta au son de cette voix étrange, se releva d'un bond, accourut vers la couche, se rendit compte, jeta un cri désespéré, les mains tendues vers le ciel, tandis que Benedetto, effaré, s'écriait :

« Non, mon ami ! non ! Pas à moi, pas à moi ! »

Mais le malade ne comprit pas, lui passa un bras autour du cou, l'attira plus près, continua sa confession anxieuse, tandis que Benedetto, faisant effort pour ne pas entendre et n'ayant pas le cœur de s'arracher des bras du moribond, répétait :

« Mon Dieu, mon Dieu ! »

Le fait est qu'il n'entendit rien; et, au surplus, il était difficile d'entendre, tant les paroles venaient rares, entrecoupées et confuses. Et l'archiprêtre n'arrivait pas, et dom Clément ne reparaissait pas ! On percevait bien, au dehors, quelques piétinements, des voix étouffées ; quelques têtes curieuses se montraient à la porte ; mais personne n'entrait. Les paroles du moribond se perdirent dans un ânonnement de sons faibles ; puis il se tut.

« Y a-t-il quelqu'un dehors ? demanda Benedetto. Il faudrait courir chez l'archiprêtre, lui recommander de se dépêcher. »

Giovanni et Marie s'empressaient autour de la mère qui était hors d'elle-même, ballottée entre la colère et la douleur. Après avoir cru au miracle, elle ne voulait pas croire que son fils se trouvât naturellement réduit à cette extrémité ; et tantôt elle sanglotait pour son

fils, tantôt elle maudissait les remèdes que lui avait donnés Benedetto, quoique les Selva lui eussent affirmé que ce n'étaient pas des remèdes. Marie l'avait prise entre ses bras, pour la consoler et pour la contenir. Elle fit signe à Giovanni d'aller lui-même chez l'archiprêtre, et Giovanni sortit à la hâte. Les yeux luisants du moribond supplièrent. Benedetto lui demanda :

« Mon fils, désires-tu le Christ ? »

Le pauvre homme répondit oui, par un signe de tête et par un gémissement indescriptible. Benedetto l'embrassa tendrement, à plusieurs reprises.

« Le Christ me dit que tes péchés te sont remis et que tu peux partir en paix. »

Les yeux luisants étincelèrent de joie.

Benedetto appela la mère qui, des bras ouverts de Marie, se précipita sur son fils. Au même instant dom Clément rentra, haletant, avec Giovanni et l'archiprêtre.

Dom Clément avait trouvé au presbytère un ecclésiastique inconnu de lui, en querelle avec l'archiprêtre. A entendre cet inconnu, une troupe fanatique voulait porter la prétendue miraculée à l'église Saint-André, pour une action de grâces, et le devoir de l'archiprêtre était d'empêcher un tel scandale. Si la guérison de cette fille n'était pas une imposture, elle n'était pas non plus une réalité. En outre, le soi-disant thaumaturge avait prêché des hérésies à plein sac, sur les miracles et sur le salut éternel ; il avait parlé de la foi comme d'une vertu naturelle ; il avait critiqué Jésus, qui guérissait les malades. Et, en ce moment même, il était encore à manigancer un second miracle pour un autre malheureux. Il fallait à tout prix en finir.

« En finir ? pensait le pauvre archiprêtre, qui flairait déjà une odeur de Saint-Office. C'était bientôt

dit : en finir! Mais comment en finir? » La visite de dom Clément, qui survint à cet endroit de la conversation, lui permit de respirer. « Il va m'aider », se dit-il. Mais au contraire les choses prirent une tournure plus fâcheuse. Dès que dom Clément eut fait part de son message :

« Vous voyez? s'écria l'ecclésiastique. C'est ainsi que se terminent les miracles! Mais entrer avec le Saint Viatique dans la maison de cet hérésiarque, non, vous ne le devez pas, à moins qu'il n'en sorte d'abord, et pour ne plus y revenir! »

Le visage de dom Clément s'enflamma.

« Ce n'est pas un hérésiarque! déclara-t-il. C'est un homme de Dieu.

— Vous le dites! » s'écria le prêtre inconnu.

Et, s'adressant à l'archiprêtre :

« Quant à vous, continua-t-il, réfléchissez. D'ailleurs, vous ferez ce qu'il vous plaira. Je ne m'en mêle plus. Au revoir. »

Et, après une inclination de tête vers dom Clément, sans paroles, il se glissa hors de la chambre.

« Et maintenant? et maintenant? gémit le pauvre archiprêtre en portant ses mains à ses tempes. Cet homme-là est terrible; mais je ne veux pas manquer à mon devoir envers Dieu. Conseille-moi, toi! Conseille-moi! »

L'archiprêtre avait une religieuse crainte de Dieu; mais il ne laissait pas d'éprouver aussi une crainte, à moitié religieuse et à moitié humaine, de ce dom Clément dont la sévère conscience l'aurait jugé. Dans cette conjoncture pressante, dom Clément vit soudain quel était le parti à prendre.

« Disposez-vous pour le Viatique, dit-il, et venez sur-le-champ avec moi pour confesser ce jeune homme. Benedetto fera voir s'il est un hérétique ou s'il est un homme de Dieu! »

La servante vint avertir qu'un monsieur priait

M. l'archiprêtre de se hâter, parce que le malade se mourait.

Dom Clément, hors d'haleine, pénétra dans la masure avec Giovanni et avec l'archiprêtre. Il appela Benedetto près de la porte et lui parla à voix basse. Le malade râlait. Benedetto, la tête penchée, écouta les paroles douloureuses par lesquelles on lui demandait un acte de sainte humiliation; puis, sans répondre, il s'agenouilla devant la croix qu'il avait sculptée de ses propres mains sur la roche, la baisa passionnément à l'endroit où se croisaient les bras tragiques, pour aspirer en lui-même, du creux de la pierre, ce signe du sacrifice, qui était son amour, son bien, sa force, sa vie ; puis, se relevant, il sortit de là pour toujours.

IV

Le soleil disparaissait dans un fumeux tourbillon de nuées montant au nord, derrière le village. Les lieux qui, peu de temps auparavant, avaient fourmillé de peuple, n'étaient plus qu'un désert livide. Au détour des ruelles pierreuses, par l'entre-bâillement des portes, du coin des masures, les femmes épiaient. A l'apparition de Benedetto, elles se retirèrent toutes. Il comprit que Yenne savait l'agonie de l'homme venu afin d'obtenir de lui la guérison, et que l'heure du triomphe était arrivée pour ses adversaires. Dom Clément, le maître, l'ami, lui avait demandé de déposer d'abord la robe, puis de sortir de sa demeure, de sortir de Yenne. Il le lui avait demandé avec douceur et amour, mais il le lui avait demandé.

L'amertume et le jeûne — car il n'avait pu prendre sa réfection de midi, pain et fèves — firent qu'il eut presque une défaillance et que sa vue se troubla. Il s'assit sur le seuil délabré d'une petite porte close, à

l'entrée de la ruelle de la Cour. Un grondement prolongé du tonnerre retentit sur sa tête.

Peu à peu, grâce au repos, il recouvra ses esprits. Il pensa à l'homme qui mourait avec le désir du Christ, et un flot de douceur lui revint dans l'âme. Il eut un remords d'avoir oublié pendant quelques instants ce grand don de Dieu, de s'être détaché de la croix aussitôt après y avoir bu la joie et la vie. Il cacha son visage entre ses mains et pleura silencieusement.

Un bruit léger, au-dessus de lui ; une croisée qui s'ouvrait ; quelque chose de mou qui tombait sur sa tête. Il tressaillit, ôta ses mains de ses yeux ; à ses pieds était une petite rose sauvage.

Il frissonna. Depuis quelques jours, soit dans la soirée, lorsqu'il rentrait à sa caverne, soit le matin, lorsqu'il en sortait, il trouvait chaque fois des fleurs sur le seuil. Jamais il ne les avait prises. Il les posait de côté, sur une pierre, pour qu'on ne les foulât pas aux pieds ; c'était tout. Jamais non plus il n'avait cherché à savoir quelle main les apportait. C'était encore la même main, sans doute, qui venait de jeter la petite rose sauvage. Il ne redressa pas la tête et il comprit que, même s'il ne ramassait pas la rose, même s'il ne faisait aucun mouvement pour la ramasser, il ne pouvait rester plus longtemps à cette place. Il essaya de se relever ; mais ses jambes le soutenaient mal, et il tarda quelques minutes à se remettre en route. De nouveau le tonnerre grondait, plus fort, continuellement.

La petite porte tourna sur ses gonds et une jeune femme parut, habillée de noir, blonde, pâle comme la cire, avec des yeux pleins d'effroi et de larmes.

Benedetto ne put s'empêcher de tourner la tête vers elle, et il reconnut la maîtresse de l'école communale, qu'il avait vue un jour chez l'archiprêtre. Il allait poursuivre son chemin, sans la saluer, lorsqu'elle gémit :

« Écoutez-moi ! »

Et elle fit un pas hors de la porte, tomba sur les genoux, tendit vers lui ses mains suppliantes, en inclinant la tête sur sa poitrine. Benedetto s'arrêta. Il hésita une seconde ; puis, avec une gravité sévère :

« Que voulez-vous de moi ? » dit-il.

Le temps était devenu très sombre. Les éclairs éblouissaient, le fracas du tonnerre emplissait la ruelle sordide, empêchait les deux personnes de s'entendre. Benedetto s'approcha de la porte.

« On m'a dit, répondit la jeune femme, sans relever le visage et en s'interrompant lorsque le tonnerre éclatait, on m'a dit que peut-être vous devrez partir de Yenne. Une parole de vous m'a donné la vie ; votre départ me fera mourir encore. Répétez-la-moi, cette parole ! Redites-la pour moi, pour moi seule !

— Quelle parole ?

— Vous étiez avec M. l'archiprêtre, et j'étais dans une salle voisine avec la servante, et la porte était ouverte. Vous disiez qu'un homme peut nier Dieu sans être véritablement athée et sans mériter la mort éternelle, lorsque le Dieu qu'il nie lui est proposé sous une forme qui répugne à sa raison, mais que d'ailleurs cet homme aime la Vérité, aime le Bien et met en pratique ces amours. »

Benedetto se tut. Oui, il avait dit cela, mais en parlant à un prêtre et sans savoir qu'il était entendu par des personnes peut-être incapables de le comprendre. Elle ne devina pas la raison de ce silence.

« Il ne s'agit pas de moi, dit-elle. Moi, je crois, je suis catholique. C'est pour mon père, qui a vécu ainsi et qui est mort ainsi. Et... si vous saviez !... On a persuadé à ma mère elle-même qu'il n'a pu être sauvé ! »

Tandis qu'elle parlait, des gouttes de pluie, grosses et rares, commencèrent à s'abattre parmi les éclairs et les coups de tonnerre, firent sur la chaussée de grandes taches, crépitèrent avec le vent contre les murs

fouettés ; mais ni Benedetto ne s'abrita sous la porte ni elle n'osa l'inviter à y venir ; et, de la part de la jeune femme, ce fut le seul aveu d'un sentiment profond qui se recouvrait de mysticisme et de piété filiale.

« Dites-moi, implora-t-elle en relevant enfin le visage, dites-moi que mon père est sauvé et que je le retrouverai en Paradis ! »

Benedetto répondit :

« Priez.

— Mon Dieu ! C'est tout ce que vous avez à me dire ?

— Est-ce qu'on prie pour le pardon de celui qui ne peut être pardonné ? Priez, vous dis-je.

— Oh ! merci... Vous êtes souffrant ? »

Ces dernières paroles furent chuchotées si bas que Benedetto ne put les entendre. Il fit un geste d'adieu et s'éloigna, sous les ondées qui flagellaient et meurtrissaient dans la boue la petite rose morte.

Soit par une fenêtre, soit par la porte, Noémi, qui était à l'auberge avec la jeune fille d'Arcinazzo, vit Benedetto passer. Elle se fit prêter par l'aubergiste un parapluie et se mit à le suivre, défiant la violence du vent et de l'averse.

Elle le suivait, navrée de le voir tête nue, sans rien pour se protéger, songeant que, s'il n'eût pas été un Saint, on l'aurait évidemment pris pour un fou. Arrivée sur la place de l'église, elle vit à droite une porte qui s'entr'ouvrait, un prêtre long et maigre qui regardait de l'intérieur. Elle crut que ce prêtre allait inviter Benedetto à entrer, à se réfugier chez lui ; mais, au contraire, quand Benedetto fut à proximité, il referma la porte bruyamment, à la grande indignation de la spectatrice.

Benedetto entra dans l'église Saint-André, et Noémi y entra après lui. Il alla s'agenouiller devant le grand

autel; elle resta près de la porte. Le sacristain qui sommeillait, assis sur les marches d'une chapelle, se réveilla au bruit qu'ils firent, se leva, s'avança vers Benedetto. Mais cet homme était du parti des prêtres romains, et, lorsqu'il eut reconnu l'hérétique, il revint sur ses pas et demanda à la demoiselle étrangère si elle pouvait lui donner des nouvelles de ce malade d'Arcinazzo que l'on avait apporté le matin dans l'église, au moment où il l'y avait vue elle-même. Il ajouta que, s'il lui adressait cette question, c'était parce qu'il avait ordre d'attendre l'archiprêtre, qui devait administrer le Viatique au malade. Noémi savait que le jeune homme d'Arcinazzo était mourant, mais elle n'en savait pas davantage.

« Je comprends! dit le sacristain en haussant la voix, avec intention. Sans doute il ne veut pas entendre parler du Christ. Voilà de beaux miracles, ma foi! Béni soit Dieu pour les tonnerres et les foudres sans lesquels on nous aurait amené ici la fille! »

Et de nouveau il alla s'asseoir et sommeiller sur sa marche.

Noémi ne pouvait détacher ses yeux de Benedetto. Pourtant, elle n'éprouvait ni une fascination véritable ni le sentiment passionné de la jeune institutrice. Elle le vit chanceler, appuyer les mains sur les degrés de l'autel, puis se retourner péniblement, s'asseoir; et elle ne se demanda pas s'il souffrait.

Elle le considérait, mais plus absorbée en elle-même qu'en lui, absorbée dans une modification que subissait progressivement son être intérieur et qui la rendait différente, méconnaissable pour elle-même; absorbée dans la sensation, encore confuse et aveugle, d'une vérité immense qui, peu à peu, se communiquait à elle par des voies mystérieuses et qui tordait douloureusement les fibres intimes de son cœur. Les arguments religieux de son beau-frère avaient pu toucher son esprit, mais ils n'avaient jamais touché son

âme. Et à cette heure, pourquoi? comment? Qu'avait-il dit, en somme, cet ascète émacié? Mais le regard, mais la voix, mais... Quoi encore? Autre chose, qu'il était impossible de comprendre. Un pressentiment, peut-être... Quel pressentiment? Ah! qui sait? Peut-être le pressentiment d'un lien futur entre cet homme et elle. Noémi l'avait suivi, était entrée dans l'église pour ne pas perdre l'occasion de lui parler; et maintenant, elle avait presque peur de le faire. Lui parler de Jeanne, aussi! Or, Jeanne avait-elle compris cet homme? Comment Jeanne, l'aimant, avait-elle pu résister au flot d'intelligence supérieure qui coulait en lui, peut-être latent à cette époque, c'est vrai; mais une femme comme Jeanne aurait dû le deviner dès ce temps-là. Qu'est-ce que Jeanne avait donc aimé? L'homme inférieur?... Si Noémi lui parlait, elle ne lui parlerait pas seulement de Jeanne; elle lui parlerait de religion, elle lui demanderait quelle était véritablement la sienne. Mais s'il allait répondre une niaiserie, une banalité?... C'était pour cela qu'elle avait peur de parler à Benedetto.

Par les vitraux cassés d'une fenêtre, une rafale de pluie s'abattit sur le pavé. Noémi songea que jamais plus elle n'oublierait cette heure-là, cette grande église vide, ce ciel obscur, cette rafale de pluie entrée comme une rafale de larmes, ce naufragé du monde sur les marches de l'autel, absorbé Dieu savait en quelles pensées sublimes, et même ce sacristain, ennemi de Benedetto, qui s'était installé pour dormir sur les marches d'un autre autel, avec l'insouciante familiarité d'un collègue du Seigneur Dieu. Beaucoup de temps passa, peut-être une heure, peut-être davantage. L'église s'éclaircit; il semblait que la pluie avait cessé. Quatre heures sonnèrent. Dans l'église entrèrent dom Clément, puis Marie et Giovanni, heureux de retrouver Noémi, dont ils ne savaient ce qu'elle était devenue. Le sacristain, qui connaissait le moine, vint à lui.

« Eh bien, et le Viatique?

— Le Viatique? L'homme, hélas! était mort. On avait pensé trop tard au Viatique. » Le moine demanda où était Benedetto, et Noémi le lui fit voir. Elle lui parla aussi de l'entretien qu'elle désirait. Dom Clément rougit, hésita; mais, finalement, il ne sut comment faire pour refuser, et il rejoignit Benedetto.

Tandis que les deux hommes étaient en conversation, Giovanni et Marie racontèrent à Noémi ce qui s'était passé. Après la venue de l'archiprêtre, le malade n'avait plus rien dit. Il avait été impossible de l'entendre en confession. Cependant l'orage avait éclaté avec tant de violence, les torrents d'eau faisaient autour de la masure un tel vacarme que l'archiprêtre n'avait pas pu sortir pour aller prendre l'huile sainte. On croyait que le malade durerait encore quelques heures; mais au contraire, à trois heures, il avait rendu l'âme. Dom Clément et l'archiprêtre s'étaient retirés dès que ce déluge le leur avait permis. Giovanni et Marie étaient restés avec la mère, qui semblait devenue folle, jusqu'à l'arrivée de la sœur aînée. Alors ils étaient partis à la recherche de Noémi. Ne l'ayant pas trouvée à l'auberge, ils avaient pris le chemin de l'église. Sur la place, ils avaient rencontré le moine qui sortait d'une maison bourgeoise. Ils ne savaient pas ce qu'il était allé faire dans cette maison.

Marie parla avec enthousiasme de Benedetto, des encouragements spirituels qu'il avait donnés au mourant. Elle était indignée, comme son mari, de la guerre à lui faite par des gens qui, maintenant, avaient beau jeu pour ameuter contre lui tout le pays. Ils blâmaient la faiblesse de l'archiprêtre, n'étaient pas contents de dom Clément lui-même. Dom Clément n'aurait pas dû se prêter à l'expulsion de son disciple. Et pourtant, c'était lui qui avait dit à Benedetto de quitter la place, quand l'archiprêtre était venu. Son premier tort avait été d'apporter le message de

l'Abbé. Noémi ne savait rien de ce message. Lorsqu'elle eut appris qu'on voulait dépouiller Benedetto de sa robe, elle éclata. « Non, non! Benedetto ne devait pas obéir! »

Pendant ce temps-là, Benedetto et le moine se rapprochaient de la porte de l'église. Benedetto resta à l'écart ; le moine vint annoncer aux Selva et à Noémi que, comme plusieurs personnes désiraient parler à Benedetto, il leur avait ménagé un rendez-vous commun chez un bourgeois du pays. Il les y précéderait avec Benedetto; puis il reviendrait les prendre à l'église, dans quelques minutes.

Ce bourgeois était celui que les Selva avaient rencontré sur la côte de Yenne, où il attendait la duchesse de Civitella. La duchesse était arrivée plus tard, avec deux autres dames et quelques cavaliers, parmi lesquels un journaliste, le jeune homme au monocle, si fashionable. Le bourgeois de Yenne ne tenait plus dans sa peau, se sentait par tout le corps un esprit ducal de bonté et de magnificence. Aussi dom Clément qui, sur le conseil de l'archiprêtre s'était adressé à lui, avait-il facilement obtenu pour Benedetto la promesse d'une vieille jaquette noire, d'une cravate noire, d'un chapeau de feutre noir.

Lorsque, dans la chambre où avaient été préparés les vêtements laïques, le disciple, après avoir dépouillé la robe de convers, se mit à les endosser en silence, le Maître, qui se tenait à la fenêtre, ne put réprimer un sanglot. Quelques intants après, Benedetto l'appela doucement.

« Mon Père, dit-il, regardez-moi. »

Vêtu de cet habillement nouveau, trop long et trop large, il souriait, d'un air paisible. Dom Clément lui saisit une main pour la baiser; mais Benedetto la retira bien vite, ouvrit les bras et serra contre sa poitrine le moine qui parut alors être le disciple, l'enfant, le

ministre contristé d'injustes tyrannies humaines, tyrannies qui, au contact de ce cœur sanctifié, se dissolvaient en poussière, en cendres, en néant. Longtemps ils restèrent ainsi embrassés, sans prononcer une parole.

« J'ai fait cela pour toi, murmura enfin dom Clément. Je t'ai apporté moi-même le message ignominieux, pour voir la grâce du Seigneur resplendir plus éclatante dans ce vil habit que dans la robe. »

Benedetto l'interrompit :

« Non, non, dit-il, ne me tentez pas, ne me tentez pas! Remercions Dieu, au contraire, Dieu qui justement me châtie pour la présomptueuse complaisance que j'ai eue, à Sainte-Scolastique, lorsque vous m'avez offert la robe bénédictine : car je me suis souvenu, en ce moment-là, que, dans ma vision, je m'étais vu mourir avec cette robe. Mon âme s'est alors exaltée, comme si elle se disait : « Je suis vraiment élue de Dieu ! » Et à cette heure...

— Oh ! mais... » s'écria le moine.

Et soudain il se tut, son visage s'empourpra. Benedetto crut comprendre qu'il avait pensé : « Il n'est pas dit que tu ne la reprendras pas, la robe que tu viens de dépouiller! Il n'est pas dit que la Vision ne se réalisera pas ! » mais qu'ensuite il avait voulu taire cette pensée, soit par prudence, soit pour éviter de faire allusion à la mort de son disciple. Benedetto sourit et l'embrassa. Le moine se hâta de parler d'autre chose, excusa l'archiprêtre qui était très affligé de tout se qui se passait, qui regrettait beaucoup d'éloigner Benedetto, mais qui craignait ses Supérieurs. Ce n'était pas un dom Abbondio : il ne craignait pas pour lui-même; il craignait le scandale d'un conflit avec l'Autorité.

« Je lui pardonne, dit Benedetto, et je prie Dieu de lui pardonner également; mais ce défaut de courage moral est une plaie pour l'Eglise. Plutôt que d'entrer

en conflit avec les Supérieurs, on entre en conflit avec Dieu. Et on croit échapper à cela en substituant à sa propre conscience, où Dieu parle, la conscience des Supérieurs. On ne comprend pas que, en agissant contre le Bien ou en s'abstenant d'agir contre le Mal, afin d'obéir aux Supérieurs, on est un scandale pour le monde, on souille devant le monde le caractère chrétien. On ne comprend pas que le devoir envers Dieu et le devoir envers les Supérieurs peuvent se concilier, si on n'agit jamais contre le Bien, si on ne s'abstient jamais d'agir contre le Mal, mais sans juger les Supérieurs, en leur obéissant avec une soumission complète pour tout ce qui n'est ni contraire au Bien ni favorable au Mal, en déposant à leurs pieds sa vie même, non pas toutefois sa conscience. La conscience, jamais! Alors cet inférieur, dépouillé de tout, hormis de sa conscience et de son obédience juste, cet inférieur est un pur grain du sel de la terre; et, là où beaucoup de ces grains se trouvent réunis, la chose à laquelle ils adhèrent demeure incorruptible; mais la chose à laquelle ils n'adhèrent pas doit tomber en pourriture. »

A mesure que Benedetto parlait, il allait se transfigurant. Lorsqu'il prononça les derniers mots, il se mit debout. Ses yeux avaient des éclairs, son front avait une lueur auguste de l'esprit de Vérité. Il posa les mains sur les épaules de dom Clément.

« Mon maître, dit-il, tandis que sur son visage reparaissait la douceur, je quitte le toit, le pain et la robe qui me furent offerts; mais, tant que je vivrai, je ne cesserai pas de parler du Christ-Vérité. Si je m'en vais, ce n'est pas pour me taire. Vous souvient-il de m'avoir fait lire la lettre de saint Pierre Damien à ce laïque qui prêchait? Et il prêchait, lui, dans l'église! Moi, je ne prêcherai pas dans l'église; mais, si le Christ veut que je parle dans les chaumières, dans les chaumières je parlerai; s'il veut que je parle dans les palais, dans les

palais je parlerai; s'il veut que je parle dans les mansardes, je parlerai dans les mansardes; s'il veut que je parle sur les toits, je parlerai sur les toits. Songez à l'homme qui opérait au nom du Christ et qui en fut empêché par les disciples. Le Christ a dit : « Laissez-le faire. » Faut-il obéir aux disciples, ou faut-il obéir au Christ?

— Pour l'homme de l'Évangile, c'est très bien, mon ami, répondit dom Clément. Mais prends garde qu'on peut aussi se tromper sur la volonté du Christ. »

Le cœur de dom Clément ne tenait pas tout à fait le même langage; mais les paroles imprudentes et indisciplinées de ce cœur furent arrêtées avant de franchir les lèvres.

« Du reste, mon Père, reprit Benedetto, croyez-le : si je suis banni, ce n'est pas pour avoir évangélisé le peuple. Il y a deux choses que vous devez savoir. Voici l'une. Il m'a été proposé, ici, à Yenne, par quelqu'un qui ne m'a parlé que cette seule fois et que je n'ai jamais revu depuis, d'embrasser la carrière ecclésiastique pour devenir ensuite missionnaire. J'ai répondu que je ne me sentais pas la vocation. Et voici l'autre. Dans les premiers jours après mon arrivée à Yenne, en causant de religion avec l'archiprêtre, je lui ai parlé de l'éternelle vitalité de la doctrine catholique, de la vertu que possède l'âme de la doctrine catholique pour transformer continuellement son propre corps et pour en accroître sans limites la force et la beauté. Vous savez, mon Père, de qui ces idées me sont venues par l'intermédiaire de votre personne. L'archiprêtre doit avoir rapporté mon discours, qui lui avait plu. Le jour suivant, il me demanda si j'avais connu Selva à Subiaco, si j'avais lu ses livres; et il ajouta que, quant à lui, il ne les avait pas lus, mais qu'il les savait dangereux. Vous comprenez, mon Père : c'est à cause de M. Selva et de votre amitié pour M. Selva que je pars ainsi de Yenne. Jamais je

ne vous ai autant aimé qu'à présent; j'ignore où j'irai; mais, en quelque endroit que le Seigneur m'appelle, proche ou lointain, ne m'abandonnez pas, dans le fond de votre âme! »

En parlant ainsi, d'une voix où il y avait un tumulte de douleur et d'amour, Benedetto se jeta encore une fois dans les bras de son maître qui, bouleversé aussi par une tempête de sentiments divers, ne savait s'il devait lui demander pardon ou lui promettre la gloire, la véritable; et il ne put que lui dire, haletant :

« Moi aussi... tu ne sais pas!... moi aussi, j'ai besoin de ne pas être abandonné par ton âme! »

Dom Clément ramassa en un paquet, qu'il maniait avec des mains circonspectes et respectueuses, la robe déposée par son disciple. Le paquet fait, il dit à Benedetto qu'il ne pouvait lui offrir l'hospitalité de Sainte-Scolastique, et qu'il avait bien eu l'idée de demander pour lui l'hospitalité des Selva, mais que, vu les circonstances présentes, il doutait qu'il fût opportun pour Benedetto, dans l'intérêt même de son apostolat, de se mettre publiquement sous la protection de Giovanni.

« Oh! peu importe! répondit Benedetto en souriant. Craindrons-nous les ténèbres plus que nous n'aimerons la lumière? Mais j'ai besoin de prier le Seigneur pour qu'il me fasse connaître, s'il lui plaît, Sa Volonté. Peut-être voudra-t-il cela, peut-être voudra-t-il autre chose .. Et maintenant, auriez-vous la bonté de me faire apporter un peu de pain et de vin? Ensuite, vous m'enverrez les personnes qui désirent s'entretenir avec moi. »

Dom Clément s'étonna, dans son for intérieur, que Benedetto eût demandé du vin; mais il n'en laissa rien paraître. Il lui dit qu'il lui enverrait aussi cette demoiselle qui était avec les Selva. Benedetto l'interrogea des yeux, se souvenant que, lorsque cette

demoiselle, revue depuis à l'église, lui avait demandé un entretien, dom Clément lui avait serré le bras, comme pour l'avertir tacitement de se tenir sur ses gardes. Dom Clément, non sans rougir beaucoup, s'expliqua :

« Il avait vu cette demoiselle à Sainte-Scolastique avec une autre personne; le serrement de bras avait été involontaire ; l'autre personne était loin.

« Nous ne nous reverrons pas, ajouta-t-il. Car, dès que je t'aurai envoyé à manger et que j'aurai averti tes visiteurs, il faudra que je reparte pour Sainte-Scolastique. »

Benedetto, lorsqu'il avait parlé d'aller à Subiaco ou ailleurs, avait dit : « Peut-être cela, peut-être autre chose », avec un accent si plein de sous-entendus que dom Clément, en prenant congé de lui, demanda tout bas :

« Tu songes à Rome ? »

Au lieu de répondre, Benedetto prit doucement dans la main du moine le paquet où était la pauvre robe accordée, puis réclamée, l'approcha de sa bouche en tremblant, y imprima ses lèvres, les y tint longuement pressées. Etait-ce le regret des jours de paix, de labeur, de prière, de parole évangélique ? Était-ce l'attente d'une heure qui luisait dans l'avenir ?... Il rendit enfin le paquet à son maître.

« Adieu, » dit-il.

Dom Clément sortit à la hâte.

La salle offerte par le propriétaire de la maison pour les audiences de Benedetto avait un grand canapé, une petite table carrée couverte d'un tapis jaune à fleurs bleues, des chaises disloquées, des fauteuils qui montraient l'étoupe par les crevasses du vieux cuir déteint, deux portraits d'ancêtres à perruques dans des cadres noircis, deux fenêtres, dont l'une était presque aveuglée par une muraille grise, tandis que l'autre

s'ouvrait sur les prairies, sur le versant d'une belle montagne pensive, sur le ciel.

Benedetto, avant de recevoir les visiteurs, s'approcha de cette fenêtre pour dire adieu aux prés, à la montagne, à la pauvre bourgade. Pris de défaillance, il s'accouda sur la barre d'appui. C'était une défaillance infiniment douce ; il ne sentait presque plus le poids de son corps, et son âme s'amollissait dans une béatitude mystique. Peu à peu, ses pensées perdirent leur objet et leur forme ; et la sensation de cette tranquille et innocente vie extérieure, de ces gouttes d'eau qui tombaient des toits, de cette légère brise qui, embaumée par la montagne, mue par une puissance occulte, soufflait alternativement d'un côté et de l'autre, l'attendrit. Dans sa mémoire ressuscitèrent des heures lointaines de sa première jeunesse, alors qu'il n'était pas marié et qu'il ne pensait pas même au mariage, la fin d'un orage dans le haut de Valsolda, sur la croupe du Pian Biscagno. Combien différent eût été son sort, si ses parents avaient vécu trente ans, vingt ans de plus ! Un d'eux au moins ! Il vit en esprit la dalle du cimetière d'Oria :

A Franco

in Dio

la sua Luisa

et ses yeux se gonflèrent de larmes. Alors se fit en lui une réaction violente de la volonté contre ces langueurs molles du sentiment, contre cette tentation de faiblesse.

« Non, non, non ! » murmura-t-il, assez haut pour être entendu.

Derrière lui une voix répondit :

« Vous ne voulez pas nous écouter ? »

Benedetto se retourna, stupéfait. Trois jeunes gens

étaient devant lui. Il ne les avait pas entendus entrer. Celui d'entre eux qui paraissait l'aîné, un beau garçon de taille médiocre, avec des yeux où l'on devinait l'expérience de beaucoup de choses, lui demanda hardiment pourquoi il avait dépouillé la robe monacale. Benedetto ne répondit pas.

« Vous ne voulez pas le dire ? fit le jeune homme. N'importe. Écoutez. Nous sommes des étudiants de l'Université de Rome, une engeance de peu de foi, je vous l'avoue franchement et tout de suite. Et nous profitons de notre jeunesse, qui plus, qui moins ; cela aussi, je vous l'avoue tout de suite. »

Un des camarades tira l'orateur par le pan de son veston.

« N'interromps pas ! s'écria celui qui discourait. Oui, c'est vrai, l'un de nous croit peu aux Saints, mais il est très pur. Toutefois, celui-là n'est pas en votre présence, non plus que quelques autres, restés à l'auberge pour jouer aux cartes. Il n'a pas voulu nous accompagner ; il dit qu'il trouvera le moyen de vous parler seul à seul. Quant à nous, je vous ai déclaré ce que nous sommes. Nous sommes venus de Rome pour faire une promenade et pour voir, si possible, un miracle ; bref, pour nous donner du plaisir. »

Ses camarades lui coupèrent la parole, protestant.

« Mais sans aucun doute ! répliqua l'autre. Pour nous donner du plaisir ! Excusez-moi ; je suis plus sincère qu'eux. Par le fait, il s'en est fallu de peu que ce plaisir nous coûtât cher. Nous avons ri, et on voulait nous assommer, comprenez-vous ? Oui, à votre honneur et gloire ! Mais ensuite nous avons entendu le petit discours que vous avez adressé à cette foule fanatique. « Diable ! avons-nous dit, voilà un langage qui est nouveau dans la bouche d'un prêtre ou d'un quasi-prêtre, et ce Saint-là nous va mieux que les autres. » Excusez la confidence. Et aussitôt nous sommes tombés d'accord pour vous demander un entretien. Car, si

nous sommes un peu sceptiques et jouisseurs, nous sommes aussi un peu intellectuels, et certaines vérités religieuses nous intéressent. Moi, par exemple, je suis peut-être en train de devenir néo-bouddhiste. »

Ses camarades se mirent à rire, et il se retourna vers eux, courroucé.

« Certainement! Je ne serai pas bouddhiste dans la pratique; mais le Bouddhisme m'intéresse plus que le Christianisme! »

Cette sortie peu opportune provoqua une discussion entre les trois jeunes gens; et un second orateur, long, mince, avec des lunettes, succéda au premier. Il parla nerveusement, avec des hochements secs de la tête et un battement continuel des avant-bras rigides. En résumé, voici ce qu'il dit. « Ses camarades et lui-même avaient maintes fois discuté sur la vitalité du Catholicisme. Tous admettaient qu'elle était épuisée et que la mort surviendrait bientôt, s'il ne se produisait pas une réforme complète. Les uns croyaient à la possibilité de cette réforme, les autres non. Ils désiraient connaître l'opinion d'un catholique intelligent et moderne d'esprit, tel que s'était révélé Benedetto. Ils voulaient l'interroger sur beaucoup de choses. »

Ici, le troisième délégué des étudiants jugea que son tour était venu d'entrer en scène, et il déchargea sur Benedetto une furieuse tempête de questions: « Benedetto serait-il disposé à se faire le champion d'une réforme de l'Eglise? Croyait-il à l'infaillibilité du Pape et du Concile? Approuvait-il le culte de Marie et des Saints dans leur forme actuelle? Était-il démocrate chrétien? Ils avaient vu à Yenne Giovanni Selva. Benedetto connaissait-il ses livres? Approuvait-il ses idées? Lui plaisait-il que l'on défendît aux cardinaux de sortir à pied et aux prêtres d'aller à bicyclette? Que pensait-il de la Bible et de l'inspiration? »

Avant de répondre, Benedetto regarda longuement, avec un visage sévère, son jeune interlocuteur.

« Un médecin, répondit-il enfin, avait la réputation de guérir toutes les maladies. Quelqu'un, qui ne croyait pas à la médecine, vint le trouver par curiosité, dans le dessein de l'interroger sur son art, sur ses études, sur ses opinions. Le médecin le laissa parler à loisir ; après quoi il lui prit le poignet, comme ceci. »

Et, ayant pris le poignet du premier qui lui avait parlé, Benedetto continua :

« Il lui prit le poignet, lui tâta le pouls quelques instants, en silence ; puis il lui dit : « Mon ami, vous avez une maladie de cœur, je l'ai lu sur votre visage ; et, à présent, j'entends le marteau du menuisier qui prépare votre cercueil. »

Le jeune homme au poignet captif ne put s'empêcher de battre des paupières.

« Ce n'est pas moi qui parle pour vous, reprit Benedetto. C'est le médecin qui parle, et il s'adresse à cet homme qui n'avait pas foi en la médecine. Le médecin poursuivit : « Venez-vous à moi pour obtenir vie et santé ? Je vous donnerai l'une et l'autre. Venez-vous pour autre chose ? Je n'ai pas de temps à perdre avec vous. » Alors l'homme, qui s'était toujours cru sain, blêmit et dit : « Maître, je me remets entre vos mains ; faites que je vive ! »

Les trois jeunes gens restèrent un moment penauds. Lorsqu'ils parurent se reprendre et qu'ils se disposèrent à répliquer, Benedetto ajouta :

« Si trois aveugles me demandent ma lampe de vérité, que leur répondrai-je ? Je leur répondrai : Allez d'abord et préparez vos yeux à la lumière ; car, si je remettais maintenant ma lampe entre vos mains, elle ne vous éclairerait pas et vous ne pourriez que la casser.

— Je ne voudrais pas, reprit l'étudiant long, mince et pourvu de lunettes, que, pour voir votre lampe de vérité, on fût obligé de fermer la fenêtre à la lumière du soleil. Mais, en somme, je comprends que vous ne consentiez pas à vous expliquer avec nous et que vous

nous preniez pour des *reporters*. Aujourd'hui, nous ne sommes pas, ou du moins je ne suis pas dans les dispositions que vous désirez. Il est possible que je sois un aveugle ; mais je ne me sens nulle envie de demander la lumière au Pape, et pas davantage à Luther. Toutefois, si vous venez à Rome, vous y trouverez des jeunes gens disposés mieux que moi, mieux que nous. Venez, parlez ; et permettez que, nous aussi, nous vous écoutions. Aujourd'hui nous avons la curiosité ; demain, qui sait ? nous aurons peut-être le bon désir. Venez à Rome.

— Donnez-moi votre nom, dit Benedetto. »

Le jeune homme lui présenta une carte de visite. Il s'appelait Elia Viterbo. Benedetto la regarda curieusement.

« Oui, monsieur, dit-il, je suis israélite et je ne m'en cache pas; mais les deux baptisés que voici ne sont pas plus chrétiens que moi. Du reste, je n'ai aucun préjugé religieux. »

L'entretien était fini. En sortant, le plus jeune des trois, celui des questions drues comme grêle, tenta un dernier assaut.

« Dites-nous au moins si, à votre avis, les catholiques devraient aller aux urnes électorales. »

Benedetto se tut. L'autre insista.

« Vous ne voulez pas répondre même à cette question ? »

Benedetto sourit et dit :

« *Non expedit.* »

Des pas dans l'antichambre ; deux petits coups légers à la porte ; les Selva entrent avec Noémi. C'est Marie Selva qui entre la première, et, voyant Benedetto ainsi vêtu, elle ne peut retenir un mouvement d'indignation, de regret et de rire ; elle rougit, voudrait protester par un mot ; mais ce mot, elle ne le trouve pas. Quant à Noémi, les larmes lui viennent aux yeux. Tous les

quatre se taisent un moment, et ils se comprennent. Enfin Giovanni murmure :

« *Non fu dal vel del cuor giammai disciolto* [1]. »

Et il serra la main de cet homme qui, dans ce ridicule accoutrement, lui paraissait auguste.

« Oui ; mais vous ne pouvez pas porter ces nippes ! » s'écria Marie, moins mystique que son époux.

Benedetto fit un geste, comme pour dire : « Ne parlons pas de cela ! » Et il regardait le maître de son maître avec des yeux qui exprimaient l'affection et le respect.

« Savez-vous, dit-il, toute la Vérité et tout le Bien qui me sont venus de vous ? »

Giovanni ne savait pas qu'il avait eu tant d'influence sur cet homme par l'intermédiaire de dom Clément. Il supposa que Benedetto avait lu ses livres. Il en fut touché, remercia dans son cœur Dieu qui lui donnait la joie si douce de voir un peu de bien opéré par lui dans une âme.

« Comme j'aurais été heureux, continua Benedetto, de travailler dans votre jardin, pour vous voir quelquefois, pour entendre votre parole ! »

Emue par l'allusion faite à cette soirée-là, Noémi laissa échapper une exclamation étouffée, pleine de souvenirs qui ne devaient pas être dits. Giovanni, lui, en profita pour offrir l'hospitalité à Benedetto, puisque dom Clément lui avait annoncé que celui-ci se proposait de quitter Yenne le soir même. « Ils pourraient partir ensemble, quand il lui plairait, après l'entretien accordé à sa belle-sœur. » Noémi, pâle, regarda Benedetto en face pour la première fois, attendant la réponse.

« Je vous remercie, répondit-il après quelques instants de réflexion. Si je frappe à votre porte, vous

[1] « Jamais il ne dépouilla le voile du cœur. » (Dante, *Paradis*, III.)

m'ouvrirez. C'est tout ce que je puis vous dire maintenant. »

Giovanni fit mine de se retirer avec sa femme. Benedetto les pria de rester. « Assurément cette demoiselle n'avait pas de secrets pour eux; du moins pour sa sœur, sinon pour son beau-frère. » Cette invitation discrète à Marie n'eut pas d'effet : car Noémi fit observer, non sans un peu d'embarras, que les secrets dont il s'agissait n'étaient pas les siens. Les Selva sortirent.

Benedetto resta debout et ne dit pas à Noémi de s'asseoir. Il savait qu'il avait devant lui l'amie de Jeanne et il prévoyait le sujet de l'entretien : un message de Jeanne.

« Mademoiselle... ? » fit-il.

Le ton n'eut rien de discourtois, mais signifia clairement : « Plus tôt vous aurez fini, mieux cela vaudra. »

Noémi comprit. De tout autre que lui, ce procédé l'aurait offensée ; de Benedetto, non. Avec lui, elle se sentait humble.

« J'ai mission, commença-t-elle, de vous demander si vous avez eu des nouvelles d'une personne que vous avez beaucoup connue, beaucoup aimée aussi, je crois. Je ne sais si je prononce bien le nom, car je ne suis pas Italienne. Cette personne s'appelle dom Giuseppe Flores. »

Benedetto tressaillit. Il ne s'attendait pas à cela.

« Non! s'écria-t-il, anxieux. Non, je ne sais rien! »

Noémi le regarda un moment en silence : avant de parler, elle aurait voulu lui demander pardon pour la douleur qu'elle lui causerait. Elle dit à voix basse, tristement :

« On m'a écrit de vous faire savoir qu'il n'est plus de ce monde. »

Benedetto courba la tête, cacha son visage entre ses mains. Dom Giuseppe, cher dom Giuseppe, chère

grande âme pure, cher front lumineux, chers yeux pleins de Dieu, chère voix si bonne! Et il pleura doucement, deux larmes, pas plus de deux larmes, que Noémi ne vit pas; et il entendit en lui-même cette voix si bonne qui lui disait : « Ne sens-tu pas que je suis ici, que je suis avec toi, que je suis dans ton cœur? »

Après un long silence, Noémi murmura :

« Pardon. Je regrette d'avoir eu à vous apporter une si grande douleur. »

Benedetto découvrit son visage.

« C'est une douleur et ce n'est pas une douleur, » dit-il.

Noémi se tut, respectueuse. Benedetto lui demanda si elle savait quand cette personne était morte.

Vers la fin d'avril, croyait Noémi. Elle n'était pas alors en Italie; elle était en Belgique, à Bruges, avec une amie à qui l'on avait écrit la nouvelle. Autant qu'elle avait pu l'apprendre de son amie, cette personne (dont elle ne répéta pas le nom, par une attention délicate) avait fait une sainte mort. Ses papiers — elle était encore chargée de rapporter cela — avaient été confiés à l'évêque de la ville. Benedetto fit un geste d'approbation, qui pouvait signifier aussi que l'entretien était terminé. Noémi ne bougea pas.

« Je n'ai pas encore fini, » dit-elle.

Et elle ajouta aussitôt :

« J'ai une amie catholique... moi, je ne suis pas catholique, je suis protestante... une amie qui a perdu la foi en Dieu. On lui a conseillé de se consacrer à des œuvres de charité. Elle vit avec un frère très hostile à toute religion. Or cette nouveauté dans la vie de sa sœur — que celle-ci s'occupe de bienfaisance, qu'elle se mette en relations avec les dames adonnées aux bonnes œuvres par principe religieux, — le contrarie. En ce moment il est malade, s'irrite, s'exaspère, déblatère contre les bigotes du Bien, ne veut pas que sa sœur se

mêle de visiter les pauvres, ni de protéger les jeunes filles, ni de recueillir les enfants abandonnés. Il dit que tout ça, c'est du cléricalisme, de l'utopie ; que le monde va comme il lui plaît d'aller; qu'il faut le laisser aller à sa guise et que ces accointances avec les classes inférieures aboutissent seulement à leur mettre en tête des idées fausses et dangereuses. Il est clair désormais pour mon amie qu'elle doit, ou mentir à son frère en faisant secrètement ce que d'abord elle faisait ouvertement, ou se séparer de lui. Elle a si grand besoin d'un conseil sûr ! Elle m'écrit de vous le demander. Elle a lu dans les journaux que vous donnez vos conseils à une infinité de gens dans ces montagnes, et elle espère que vous ne lui en refuserez pas un. »

Benedetto répondit :

« Puisque son frère est malade de corps et aussi d'esprit, le Bien ne s'offre-t-il pas à elle dans sa maison même? Deviendra-t-elle une mauvaise sœur pour arriver à connaître Dieu? Qu'elle interrompe ses œuvres, qu'elle se dévoue à son frère, qu'elle le soigne pour le mal du corps et pour le mal de l'esprit, avec tout l'amour... »

Il allait dire : « avec tout l'amour qu'elle lui porte. » Mais, pour ne pas indiquer si expressément qu'il connaissait la personne, il se corrigea :

« ... avec tout l'amour dont elle est capable. Qu'elle se rende précieuse pour lui; qu'elle triomphe de lui peu à peu, sans sermons, par la seule bonté. Elle se fera beaucoup de bien à elle-même par cet effort pour incarner en elle la bonté pure, la bonté active, inlassable, patiente et prudente. Et elle triomphera de lui, le persuadera peu à peu, sans paroles, que tout ce qu'elle fait est bien fait. Alors elle pourra reprendre ses œuvres, elle pourra les reprendre par sa propre initiative. Et elle y réussira mieux. Aujourd'hui, elle s'y applique à cause d'un conseil reçu, et peut-être est-ce

pour cela qu'elle y réussit d'une façon médiocre. Alors elle les accomplira par cette habitude du Bien acquise avec son frère, et elle y réussira mieux.

— Merci, dit Noémi. Merci pour mon amie, et aussi pour moi; car ce que vous avez dit m'agrée infiniment... Puis-je répéter ces conseils, cet encouragement, en votre nom? »

La question semblait superflue, puisque l'encouragement et les conseils avaient été demandés à Benedetto de la part de l'amie. Mais Benedetto se troubla. Ce que Noémi lui réclamait, c'était un explicite message pour Jeanne.

« Qui suis je, moi? répondit-il. Quelle autorité puis-je avoir? Dites-lui que je prierai. »

Noémi trembla intérieurement. Il eût été si facile, à cette minute, de lui parler de religion! Et elle n'osait pas. Ah! perdre une occasion semblable!... Non, il fallait parler; mais elle n'avait pas même un quart d'heure pour réfléchir à ce qu'elle dirait. Elle ne réfléchit donc point et dit la première chose qui lui vint à l'esprit.

« Excusez-moi. Vous me dites que vous prierez. Je voudrais tant savoir si vous approuvez réellement toutes les idées de mon beau-frère! »

A peine proférée, cette demande lui parut si impertinente, si ridicule qu'il y avait de quoi en mourir de honte. Et elle se hâta d'ajouter, non sans s'apercevoir qu'elle disait quelque chose de plus sot encore, mais sans pouvoir s'empêcher de le dire :

« Car mon beau-frère est catholique; mais moi, je suis protestante, et je voudrais savoir à quoi m'en tenir.

— Mademoiselle, répondit Benedetto, un jour viendra où tous adoreront le Père en esprit et en vérité, sur les cimes. Aujourd'hui, c'est encore le temps où on l'adore dans les ombres et dans les figures, au fond des vallées. Nombreux sont ceux qui peuvent monter

plus ou moins haut vers l'Esprit et la Vérité ; nombreux sont aussi ceux qui ne le peuvent pas. Il y a des plantes qui, au delà d'une certaine zone, ne fructifient plus; et, si on les transporte plus haut encore, elles meurent. Ce serait folie de les enlever à leur climat. Je ne vous connais pas et je ne saurais vous dire si les idées religieuses de votre beau-frère, transplantées en vous sans préparation, peuvent donner un bon fruit. Ce que je vous dis pourtant, c'est d'étudier beaucoup, beaucoup le Catholicisme, avec l'aide de votre beau-frère ; car il n'y a pas un seul protestant convaincu qui le connaisse bien.

— Ne viendrez-vous pas à Subiaco? » interrogea Noémi, timidement.

Et il y eut dans sa voix une mélancolie cachée, qui fit monter au cœur de Benedetto un sentiment de doux regret, bientôt transformé en frayeur, tant ce sentiment était nouveau pour lui.

« Non, dit-il. Je ne crois pas. »

Noémi voulut et ne voulut pas dire qu'elle s'en affligeait, prononça quelques paroles confuses.

On entendit quelqu'un dans l'antichambre. Noémi inclina la tête, Benedetto pareillement; et l'entretien se termina sans autre salut.

La duchesse aussi voulait parler à Benedetto. Elle amena avec elle ses compagnons et ses compagnes. Elle n'était plus jeune, mais elle était encore coquette; et, à demi superstitieuse, à demi sceptique, égoïste sans manquer de cœur, elle s'intéressait à la fille poitrinaire de son vieux cocher. Ayant entendu parler du Saint de Yenne et de ses miracles, elle avait organisé cette promenade, un peu par divertissement, un peu par curiosité, pour voir s'il y avait lieu de faire venir ce Saint à Rome et de lui envoyer la jeune fille. Cousine d'un cardinal, elle avait rencontré chez lui un des prêtres en villégiature à Yenne. Or celui-ci, causant

avec elle, lui avait parlé du Saint à sa manière et lui avait annoncé que la vogue de ce thaumaturge était finie. Mais, comme la duchesse ne se fiait à aucun prêtre, que d'ailleurs elle était curieuse de connaître un homme à qui l'on attribuait un passé romanesque, et qu'en outre ses amis, spécialement une Anglaise de sa connaissance, avaient la même curiosité, elle s'était décidée à le voir tout de même.

Cette Anglaise, venue avec elle, était une vieille lady, fameuse pour son mysticisme théosophique et chrétien, métaphysiquement amoureuse du Pape et aussi de la duchesse qui en riait avec ses amis. Lesdits amis, en apercevant Benedetto dans cet équipage, échangèrent des coups d'œil et des sourires qui devinrent presque des risées, quand la vieille Anglaise, prévenant tous les autres, prit la parole. Elle dit, dans un mauvais français, qu'elle était certaine de parler à une personne instruite; qu'elle-même, avec des coreligionnaires masculins et féminins de diverses nations, travaillait à réunir toutes les Eglises chrétiennes sous l'autorité du Pape, en réformant le Catholicisme dans certaines de ses parties si absurdes que personne, au fond de son cœur, ne les croyait plus bonnes à rien, par exemple le célibat des prêtres et le dogme de l'enfer; que, pour y réussir, ils avaient besoin d'un Saint; que ce Saint serait lui, Benedetto : car un esprit — pour son propre compte elle n'était pas spirite, mais une de ses intimes l'était — et, qui plus est, le propre esprit de la comtesse Blavatsky, avait révélé cela; que, par conséquent, la venue de Benedetto à Rome était nécessaire; et qu'enfin, à Rome, avec tous ses dons de sainteté, il pourrait rendre service à la duchesse de Civitella ici présente. Et elle conclut ainsi ce beau discours :

« Nous comptons absolument sur vous, monsieur. Quittez ce vilain trou. Quittez-le vite ! Quittez-le vite ! »

Benedetto, après avoir promené rapidement un regard sévère sur le cercle de ces visages sarcastiques ou sots, depuis le face-à-main de la duchesse jusqu'au monocle du journaliste, répondit :

« A l'instant, madame ! »

Et il sortit de la chambre.

V

Il sortit de la chambre et de la maison ; il traversa la place, marchant mal dans ces vêtements qui ne lui allaient pas ; il prit le chemin de la côte, sans regarder ni à droite ni à gauche, soutenu par l'énergie de son âme plus que par les forces de son corps exténué, se disant qu'il passerait la nuit sous un arbre, qu'il descendrait le lendemain à Subiaco et qu'ensuite, avec l'aide de dom Clément, il se rendrait à Tivoli où il connaissait un bon vieux prêtre qui, de temps en temps, faisait une visite à Sainte-Scolastique. Il ne pensait plus à l'hospitalité des Selva, qui pourtant lui eût été chère. Son cœur était pur et apaisé ; mais il ne pouvait oublier que la voix suave de cette jeune fille étrangère, que l'accent triste avec lequel elle lui avait dit : « Ne viendrez-vous pas à Subiaco ? » lui avaient étrangement résonné dans l'âme, et qu'une seconde avait suffi pour que cette pensée se présentât brusquement à son esprit : « Si Jeanne eût été comme elle, je ne me serais pas dégagé. » Oui, les mystiques avaient raison : pénitence et jeûne sont inefficaces.

Mais tout cela s'était dissipé maintenant ; il ne lui en restait que l'humble sentiment d'une faiblesse essentiellement humaine qui, sortie victorieuse d'épreuves difficiles, pouvait reparaître tout à coup et être vaincue par un souffle. Le village était mort ; sitôt que l'orage avait cessé, les gens de Trevi, de Vallepietra,

de Filletino, étaient repartis en commentant les événements du matin, la guérison douteuse, la guérison manquée, les avis semés adroitement, par des moyens tortueux, contre le séducteur du peuple, contre le faux catholique. A la sortie du village, Benedetto fut aperçu par deux ou trois femmes de Yenne. Son habit laïque les frappa de stupeur : elles le crurent excommunié, le laissèrent passer en silence.

Quelques pas plus loin, il fut rejoint par quelqu'un qui courait. C'était un jeune homme maigre, blond, aux yeux bleus, intelligents.

« Vous allez à Rome, monsieur Maironi? lui dit-il.

— Je vous prie de ne point m'appeler ainsi, répondit Benedetto, fâché d'apprendre que son nom s'était divulgué, sans qu'il sût de quelle manière. Je ne sais pas si j'irai à Rome.

— Je vous accompagne! dit le jeune homme avec élan.

— Vous m'accompagnez? Pourquoi m'accompagnez-vous? »

En guise de réponse, le jeune homme lui prit une main qu'il porta à ses lèvres, malgré la résistance et les protestations de Benedetto.

« Pourquoi? expliqua-t-il ensuite. Parce que j'ai le dégoût du monde, et je ne trouvais pas Dieu; mais il me semble qu'aujourd'hui, par vous, je suis né à la joie. Permettez, permettez que je vous suive!

— Mon ami, répondit Benedetto ému, je ne sais pas moi-même où je dois aller. »

Le jeune homme le supplia de lui dire au moins quand il pourrait le revoir; et, comme Benedetto ne savait réellement quoi lui répondre, il s'écria :

« Oh! je vous verrai à Rome! Vous irez à Rome, certainement! »

Benedetto sourit.

« A Rome? Et où me trouverez-vous, à Rome, si j'y vais? »

L'autre répondit que sans aucun doute on parlerait de lui, s'il se rendait à Rome, et que tout le monde saurait où le trouver.

« S'il plaît à Dieu! » fit Benedetto, en le saluant amicalement d'un geste.

Le jeune homme le retint par la main une seconde.

« Moi aussi, je suis Lombard, dit-il. Je suis Alberti, de Milan. Souvenez-vous de moi! »

Et il suivit Benedetto d'un regard avide, jusqu'à ce que celui-ci eût disparu à un détour du chemin muletier.

A la vue de la croix qui étendait ses grands bras sur le bord de la descente, Benedetto eut soudain un accès d'émotion et dut faire halte. Quand il se remit en marche, il fut pris de vertige. Il fit encore quelques pas chancelants hors du chemin frayé, et il se laissa choir sur l'herbe, dans un creux de la prairie. Alors, fermant les paupières, il sentit que ce n'était pas un malaise passager, que c'était quelque chose de plus grave. Il ne perdit pas entièrement connaissance; mais il perdit l'ouïe, le toucher, la mémoire, la notion du temps.

Lorsqu'il revint à lui, la sensation produite sur le dos de ses mains par ce gros drap qui n'était pas celui de son vêtement habituel, lui donna une curiosité non pénible, presque amusante, au sujet de son identité propre. Il tâta le devant de la jaquette, les boutons, les boutonnières, sans comprendre. Il réfléchit. Un enfant de Yenne, qui passait par là, s'arrêta pour le regarder, puis courut au village et raconta, tout haletant, que le Saint gisait mort dans l'herbe, auprès de la croix.

Benedetto réfléchissait, avec ce semblant de raison obscure qui nous gouverne dans nos rêves et à notre premier réveil. « Non, ce n'étaient pas ses vêtements; c'étaient les vêtements de Piero Maironi. Il était de

nouveau Piero Maironi. » Cette idée l'effraya et lui fit reprendre une entière conscience de lui-même. Il s'assit, considéra sa propre personne, promena ses regards autour de lui, sur le pré, sur les montagnes voilées d'ombres crépusculaires.

A l'aspect de la grande croix, ses pensées se coordonnèrent. Il se sentait malade, très malade. Il essaya de se remettre debout, et il y réussit à grand'peine. Il se dirigea vers le chemin muletier, se demandant ce qu'il devait faire, dans l'état où il était. Il vit quelqu'un sur le chemin, qui venait de Yenne à la hâte et qui s'arrêta devant lui ; il entendit qu'on s'écriait : « Mon Dieu, c'est vous ! », et il reconnut la voix de la femme qui lui avait parlé avec tant de passion, parmi les éclairs et les tonnerres. Elle seule, de tous ceux qui, à Yenne, avaient entendu le récit de l'enfant, était venue. Les autres n'avaient pas cru à ce récit ou n'avaient pas voulu y croire. Elle était venue tout courant, folle d'angoisse. Puis, quand elle l'avait aperçu, elle s'était arrêtée brusquement, à deux pas de lui, incapable de proférer une parole. Il ne soupçonna pas qu'elle était venue pour lui, lui souhaita le bonsoir et continua de marcher. Elle ne lui rendit pas son salut, effrayée, après la première joie, de le voir marcher si difficilement, mais sans oser le suivre.

Elle le vit s'arrêter près d'un homme à cheval, qui montait, et lui parler ; elle fit un bond en avant, pour entendre. Cet homme était un muletier envoyé par les Selva à la recherche de Benedetto. Les Selva étaient partis de Yenne peu après lui, avec deux mules pour les dames, croyant qu'ils le retrouveraient sur la côte. Parvenus à l'Anio sans avoir rencontré personne, ils avaient interrogé un piéton qui arrivait de Subiaco. Le piéton n'avait pu leur donner aucun renseignement. Noémi, qui devait prendre le dernier train pour Tivoli, s'en était allée avec Giovanni, dissimulant son regret ; le muletier avait été renvoyé à Yenne pour y chercher

Benedetto, et aussi pour reprendre une ombrelle oubliée à l'auberge. Marie était restée à l'attendre sur les grèves de l'Infernillo. La jeune maîtresse d'école entendit Benedetto demander au muletier de lui rapporter de Yenne un peu d'eau, pour l'amour de Dieu. Les deux hommes échangèrent encore d'autres paroles; mais elle n'entendit que cela, et elle disparut.

Après une brève conversation avec le muletier. Benedetto avait accepté de monter sur la mule pour rejoindre Mme Selva. Resté seul en attendant que le muletier revînt avec l'eau et l'ombrelle, il s'assit au pied de la croix. Le croissant doré de la lune brillait dans le ciel clair, sur les monts d'Arcinazzo ; la soirée était sans brise, tiède. Benedetto sentait ses tempes battre et brûler ; il avait la respiration courte et rapide. De douleur, il n'en éprouvait point ; et l'herbe odorante de la prairie, les arbres épars, les grandes montagnes dans l'ombre, tout lui paraissait vivant, tout lui paraissait religieux, tout avait pour lui la douceur d'un mystère d'amour, d'amour en prière qui, dans le ciel d'opale, inclinerait le croissant même de la lune vers les cimes paisibles. Dom Giuseppe Flores lui disait, au fond de son cœur, qu'il serait délicieux de mourir ainsi avec le jour, en soupirant une prière qui s'associerait à celle des choses innocentes.

Des pas précipités qui descendent de Yenne, qui s'arrêtent un peu à l'écart. Une fillette s'avance vers Benedetto, lui présente timidement une carafe d'eau et un verre, s'enfuit. Benedetto, étonné, la rappelle. Elle revient lentement, honteuse. Interrogée sur son nom, elle se tait. Une voix dit :

« C'est la fille de l'aubergiste. »

Benedetto reconnaît cette voix ; et, à la faible clarté de la lune, il reconnaît aussi la personne qui d'abord n'avait rien dit et qui était demeurée en arrière, par le même sentiment délicat qui lui avait fait amener avec elle la fillette.

« Merci, » dit-il.

Cette personne s'approcha un peu, tenant l'enfant par la main, et elle murmura :

« Savez-vous que les prêtres ont parlé à la mère du mort ? Savez-vous que maintenant cette femme vous accuse d'avoir fait mourir son fils ? »

Benedetto répondit, avec une nuance de sévérité dans la voix :

« Pourquoi me dites-vous cela ? »

Elle comprit qu'elle lui avait déplu en accusant à son tour, s'écria, désolée :

« Oh ! pardonnez-moi ! »

Et elle reprit :

« Puis-je vous adresser une demande ?

— Dites.

— Retournerez-vous jamais à Yenne ?

— Non. »

La femme se tut. On entendit, dans le lointain, le muletier et sa mule qui arrivaient. Elle baissa encore la voix :

« Par pitié, une dernière demande ! Comment vous représentez-vous l'autre vie ? Croyez-vous que l'on puisse y retrouver les personnes que l'on a connues dans la vie présente ? »

Si la clarté de la lune avait été moins faible, Benedetto aurait vu deux grosses larmes couler sur le visage de la jeune femme.

« Je crois, répondit-il gravement, que, jusqu'à la mort de notre planète, l'autre vie sera pour nous un grand et continuel travail sur elle, et que toutes les intelligences qui aspirent à la Vérité et à l'Unité s'y retrouveront ensemble à l'œuvre. »

Les souliers ferrés du muletier résonnèrent près de là, sur les cailloux. La femme dit :

« Adieu. »

Cette fois, les larmes altéraient sa voix. Benedetto lui répondit :

« A Dieu ! »

Sur la mule, brûlé par la fièvre, il descendait dans les ombres de la vallée. Il irait donc chez les Selva. Il avait appris du muletier qu'il n'y trouverait pas Noémi, mais cela lui était indifférent : il ne la craignait plus, il ne se rappelait même plus cet instant de légère émotion. Une autre pensée s'agitait au fond de son âme, dans le feu de la fièvre. Là, tourbillonnaient des paroles de dom Clément, des paroles du jeune Alberti, des paroles de la vieille Anglaise ; là fulguraient des images incohérentes de la Vision. « Chez les Selva, oui, mais pour peu de temps ! »

Il descendait ; et, de plus en plus forte, la grande voix rugissante de l'Anio lui criait dans les profondeurs : « Rome ! Rome ! Rome ! »



VI

TROIS LETTRES

I

Jeanne à Noémi.

Vena di Fonte Alta, 4 juillet.

EXCUSE-MOI si je t'écris au crayon. J'ai relu ta lettre ici, à une demi-heure de l'hôtel, assise sur le bord d'une fontaine où les troupeaux viennent s'abreuver. Le filet d'eau qu'y verse un petit canal de planches me rappelle, par sa voix tendre, quelque chose qui m'endolorit le cœur : une promenade avec lui dans les prés et les bois, par le brouillard, une halte près de cette même fontaine, des paroles douloureuses, des larmes, un mot tracé sur l'eau, un moment heureux, le dernier ! C'est un grand sacrifice que j'ai fait à Carlino, de revenir dans ce pays après trois ans. J'ai toujours chéri mon frère ; mais le message de Yenne me ferait affronter pour lui de bien autres sacrifices que celui-là, et joyeusement, et sans attendre aucune récompense de ma peine.

« Je ne suis pas contente de ta lettre, et je te dirai pourquoi ; mais pas maintenant. Ici, j'écris trop mal ; et voici qu'une brume épaisse descend des prairies hautes sur la fontaine, que le vent souffle, glacé. Il

faut que je soigne ma santé pour Carlino. Et cela aussi est un sacrifice : car je la hais, ma santé ! »

(*Plus tard.*)

« Noémi, ne pourrais-tu faire que la demi-page de papier ci-jointe, écrite au crayon, lui tombât sous les yeux ? Tu hésites à lui dire comment je lui obéis ; ne pourrais-tu au moins m'aider à le lui faire savoir de cette manière ?

« Non, je ne suis pas contente de tes lettres, surtout parce qu'elles sont trop courtes. Tu sais combien je suis insatiable d'entendre parler de lui, et il est l'hôte de la maison où tu reçois toi-même l'hospitalité, et, à Subiaco, je suis sûre que tu n'as absolument rien à faire ; ce qui n'empêche pas que tu te débarrasses de ta correspondance en quelques mots : — *Il va mieux.* — *Il lit beaucoup.* — *Il a travaillé au jardin.* — *Peut-être passera-t-il l'été chez mon beau-frère.* — *Il écrit.* Et tu n'as pas su me dire encore quel est véritablement le mal dont il souffre, quelles sont les lectures qu'il fait, où il ira s'il ne passe pas l'été avec vous, ce qu'il écrit, lettres ou livres, et de quoi vous causez ensemble. Car il est impossible que vous ne causiez pas quelquefois ensemble.

« Ne me répète pas ton excuse : que, moins on me parle de lui, mieux cela vaut pour moi. Elle est commode, cette excuse que tu as trouvée ; mais elle est un peu sotte : car, me parler ou ne pas me parler de lui, c'est tout un. Mon espérance est bien morte. Elle ne ressuscitera pas. Donc, écris-moi longuement. Je suis certaine qu'il veut te convertir, que vous avez ensemble des conversations intimes et que, si tu ne me parles guère de lui, c'est précisément pour cela. Ce serait une mince gloire, tu sais, de te convertir : en religion, tu es une sentimentale ; tu n'as pas cette claire, froide et sûre vision de la vérité que moi,

hélas ! je possède sans étude et que j'aimerais mieux n'avoir pas à un si haut degré.

« Quand penses-tu retourner en Belgique ? Tes intérêts ne t'y réclament-ils pas? Tu m'avais parlé d'un agent d'affaires qui t'inspirait peu de confiance. Nous, il paraît qu'au mois d'août nous voyagerons. C'est du moins ce que dit Carlino ; mais tu sais qu'il change aisément d'idée. Il me plairait de visiter la Hollande en septembre, avec toi.

« Adieu. Ecris-moi. Puisqu'il lit beaucoup, tu pourrais te faire prêter un livre par lui, et tu y laisserais comme signet ma demi-feuille de papier. En somme, trouve un moyen ! Cela ou autre chose. Tu es femme. Trouve, si tu m'aimes encore. Mais, du reste, je crois que tu ne m'aimes plus du tout. Conviens-en. Sois sincère. Ici, à l'hôtel il y a une dame qui est amoureuse de moi. Ris tant que tu voudras, c'est la pure vérité. Son mari est sous-secrétaire d'Etat, et elle habite Rome. Elle veut absolument que je passe à Rome l'hiver prochain. Cela dépendra de mon frère. Cette dame a mis le siège devant Carlino, qui se laisse assiéger sans faire ni bonne résistance ni bonne capitulation.

« Adieu. Écris, écris, écris ! »

II

Noémi à Jeanne.

Subiaco, 8 juillet.

« J'ai fait mieux. Mon beau-frère, en ma présence, lui a cité de mémoire un passage latin qui l'a frappé, un passage sur certains moines des temps anciens, avant le Christ. Maironi a prié Giovanni de le lui écrire. Nous étions dans l'olivaie, au-dessus de la villa, assis sur l'herbe. J'ai vite offert à Giovanni un crayon

et ta demi-feuille de papier, en la tournant du côté blanc. Giovanni a écrit; et Maironi, après avoir pris ce papier et lu la phrase latine, a mis le feuillet dans sa poche sans regarder l'autre face. Tu vois : une véritable trahison! Et c'est par amour pour toi que j'ai trahi. Douteras-tu encore de mon cœur?

« Que pourrais-je te dire de sa maladie, outre ce que je t'en ai déjà fait savoir? Pendant deux semaines environ, il a eu continuellement la fièvre. Tantôt le médecin disait que c'était la fièvre typhoïde, tantôt il disait que ce ne l'était pas. La fièvre a cessé, mais les forces ne sont pas encore revenues; la maigreur est extrême; il paraît qu'un désordre interne persiste. Le médecin est très sévère sur la qualité des aliments. Le malade a renoncé à son régime; il prend de la viande et même un peu de vin.

« Hier est arrivé de Rome un professeur fameux, le professeur Mayda, qui venait voir son ami Giovanni. On l'a prié d'examiner Maironi, de donner un conseil. Le professeur a conseillé une cure d'eaux, qu'assurément Maironi ne fera pas. Il me semble que je le connais assez pour pouvoir le dire. D'ailleurs son état s'est amélioré sensiblement, depuis huit jours. Il travaille au jardin, un peu dans la matinée et un peu dans la soirée. Ce matin, il s'est levé de fort bonne heure; et ne lui a-t-il point passé par la tête de laver l'escalier? Hier, Marie avait grondé sa vieille servante parce que l'escalier n'était pas propre. Aujourd'hui, en arrivant, cette vieille, qui couche à Subiaco, a trouvé la besogne exécutée par Maironi. Ma sœur et mon beau-frère en ont fait à Maironi des reproches, ce dernier même assez vertement, peut-être parce qu'il a le caractère tout autre et que jamais il ne lui viendrait à l'esprit de prendre en main le balai, quand même il verrait autour de lui un nuage de toiles d'araignées.

« Ce que lit Maironi? Il ne m'a parlé de ses lec-

tures qu'une seule fois, et brièvement, comme je te l'expliquerai.

« Si je t'ai écrit que peut-être il passera l'été avec nous, c'est parce que Marie et Giovanni le désirent. Mais, à cette heure, mon pressentiment est qu'il ne restera pas et qu'il s'en ira à Rome. D'ailleurs, c'est une idée à moi, rien de plus. En somme, je ne sais pas.

« Quant à vouloir me convertir, j'ignore également si la chose serait facile et si Maironi y pense. Remarque bien : je l'appelle Maironi quand je t'écris, à toi ; mais, quand je lui parle, je l'appelle Benedetto tout court, parce qu'il préfère ce nom. Giovanni, lui, songeait à faire ma conversion, j'en suis sûre ; mais il a trouvé cela si aisé qu'il ne m'en parle plus. Quant à Maironi, je ne le crois pas. Je m'imagine que, pour lui, le Christianisme est surtout action et vie selon l'esprit du Christ, du Christ ressuscité qui vit toujours au milieu de nous et dont nous avons, comme il dit, l'expérience. Je m'imagine que sa propagande religieuse n'a pas pour objet le *Credo* de telle Église chrétienne plutôt que de telle autre, quoique, sans aucun doute, la sainteté de sa vie soit rigoureusement catholique. Toutes les fois que je l'ai entendu parler de dogmes avec Giovanni, ce n'était jamais pour discuter les différences entre Église et Eglise ; c'était plutôt pour expliquer certaines formules de la foi et pour montrer la grande lumière qui en jaillit, lorsqu'on les développe d'une certaine façon. En cela, Giovanni est un maître ; mais, lorsque Giovanni parle, on sent surtout qu'il y a dans son intelligence un savoir immense ; et, quand Maironi parle, on sent surtout qu'il y a dans son cœur le Christ vivant, le Christ ressuscité, et on s'allume à sa flamme.

« Pour être entièrement, scrupuleusement sincère, je te dirai que, si je ne lui crois pas le désir de me convertir, pourtant je n'en suis pas tout à fait certaine.

Nous étions un jour dans l'olivaie; Giovanni et lui s'entretenaient d'un ouvrage allemand sur l'essence du Christianisme, ouvrage qui, paraît-il, a fait du bruit et dont l'auteur est un théologien protestant. Maironi remarqua que ce protestant, lorsqu'il parle du Catholicisme, en parle avec la plus honnête intention d'impartialité, mais que, par le fait, il ne connaît guère la religion catholique. Selon lui, aucun protestant ne la connaît; ils sont tous pleins de préjugés, estiment essentielles au Catholicisme certaines altérations de la pratique, extérieures et guérissables.

« Il y avait là une corbeille d'abricots; il en prit un, très beau, mais un peu gâté. « Voici, dit-il, un fruit gâté. Si j'offre ce fruit à une personne qui ne s'y connaît pas, mais qui veut être aimable, cette personne me répondra qu'il y a des parties saines et bonnes, mais que malheureusement il y a aussi une partie malade, et que par conséquent, à son grand regret, elle ne le prendra pas. Ainsi parle du Catholicisme ce protestant insigne. Mais, si j'offre le fruit à une personne qui s'y connaît, elle l'acceptera, quand même il serait entièrement pourri, et elle en plantera le noyau immortel dans son propre terrain, avec l'espérance d'avoir des abricots sains et de toute beauté. » Le discours s'adressait à Giovanni, mais les yeux étaient tournés vers moi. Je dois ajouter qu'à Yenne, il m'avait déjà dit d'apprendre à connaître le Catholicisme. Quoi qu'il en soit, si je reste protestante, ce n'est pas une affaire de connaissance ou de non-connaissance; c'est parce qu'ainsi le veulent mes sentiments les plus sacrés.

« Ma chère Jeanne, il y a une autre chose que je veux te dire franchement. Je soupçonne que tu es jalouse. J'ai peur que tu ne puisses comprendre l'indicible chagrin que ce serait pour moi, si tu l'étais véritablement; j'ai peur que tu ne puisses comprendre l'extrême gravité de l'offense que tu ferais, à lui

d'abord, et à moi ensuite. Je vais t'ouvrir mon cœur. J'aurais du remords à ne pas le faire, mon amie : remords envers toi, envers lui, envers moi-même. Quant à lui, il est bon et doux avec tous ceux qui l'approchent, mais particulièrement avec les humbles; et peut-être aurais-tu raison d'être jalouse de cette vieille de Subiaco, qui vient à la maison pour les grosses besognes! Avec Marie et avec moi, sa bonté et sa douceur sont silencieuses, s'expriment peu par des paroles. Avec nous, il est serein, simple, affable ; il n'a jamais l'air de nous fuir, mais jamais non plus il ne lui est arrivé de s'entretenir seul ni avec l'une ni avec l'autre. A ses yeux, je suis une âme ; et toutes les âmes sont pour lui ce qu'étaient pour mon père les moindres petites plantes de son grand jardin, qu'il aurait voulu défendre contre la gelée avec la chaleur de son cœur, faire croître et fleurir par la communication de sa vie. Mais je suis une âme comme une autre, avec cette seule différence, peut-être, qu'il me juge plus éloignée de la vérité, par conséquent plus menacée par la gelée. Et encore cela ne se voit-il pas dans son attitude.

« En ce qui me concerne, ma chérie, j'éprouve certainement pour lui un sentiment profond; mais il serait abominable de dire que mon sentiment ressemble, même de très loin, à ce que les hommes appellent du nom que tu connais. Mon sentiment est du respect, est une sorte de crainte dévote et de frayeur sacrée : il me semble qu'il y a autour de sa personne un cercle magique que je n'oserais franchir. En sa présence, mon cœur n'a pas un battement de plus. Je ne sais, mais je dirais plutôt qu'il a un battement de moins. Il m'est impossible, ma chère Jeanne, d'être plus sincère que je ne le suis. Je te prie donc, je te supplie de ne pas te figurer autre chose.

« Pour le moment, je ne songe pas à la Belgique. Peut-être y ferai-je plus tard un petit voyage. Pré-

sente mes compliments à ton frère. A-t-il enfin mené le vieux prêtre et la demoiselle dans l'étoile Fomalhaut ? Je serais curieuse de l'apprendre. Moi aussi, quelquefois, je pense à sa Fomalhaut. Dis-lui que, si vous venez à Rome cet hiver, nous ferons de la musique ensemble.

« Adieu. Je t'embrasse. »

III

Benedetto à Dom Clément.

(Non expédiée.)

« Mon Père,

« Le Seigneur s'est retiré de mon âme, je ne dis pas pour m'abandonner au péché, mais pour m'ôter le sentiment de Sa présence ; et, par instants, le cri désolé de Jésus sur la croix frémit dans tout mon être. Si je m'efforce de rappeler mon esprit à la pensée de la Présence Divine, de recueillir tout mon cœur dans un acte d'abandon à la Volonté Divine, je n'en retire que peine et découragement; il me semble que je suis une bête de somme tombée sous la charge et qui, à un premier coup de fouet, fait un effort, puis retombe; qui, à un second, à un troisième, à un quatrième, tressaille à peine et n'essaie même plus de se relever. Si j'ouvre l'Évangile ou l'Imitation, je n'y trouve aucun goût. Si je récite des prières, l'ennui m'accable et je deviens muet. Si je me prosterne sur le plancher, le plancher me glace. Si je me lamente à Dieu d'être traité ainsi, Son Silence me semble plus hostile. Si, sur l'autorité des grands mystiques, je me dis que j'ai tort d'être tellement attaché aux douceurs spirituelles et de tant souffrir lorsque j'en suis privé, je me réponds que les mystiques se trompent et que, dans l'état de grâce sensible, on

marche avec assurance, mais qu'au contraire, dans cette nuit spirituelle où manquent les étoiles, on ne distingue pas le chemin, on n'a pas d'autres règles de conduite que de retirer le pied quand on sent la mollesse de l'herbe, et que cela ne suffit pas, et qu'on pourrait aussi mettre le pied dans le vide.

« Mon Père, mon Père, ouvrez-moi vos bras, que je sente la chaleur de votre poitrine pleine de Dieu ! Il y a cent raisons pour que je n'aille pas à Sainte-Scolastique; mais, n'y en eût-il aucune, je préférerais vous écrire. Vous m'êtes présent ici plus que si vous y étiez de corps. Je m'unis, je me confonds mieux avec vous par la pensée que je ne le ferais si vous étiez ici, devant moi; et j'ai besoin de me confondre avec vous par la pensée, j'ai besoin de resserrer mon âme dans la vôtre.

« Peut-être vous enverrai-je cette lettre et peut-être ne vous l'enverrai-je pas.

« Mon Père, mon Père, cela me fait plus de bien, de t'écrire que de te parler : je ne pourrais te parler avec la fougue qui vient à ma plume, mais qui ne viendrait pas à mes lèvres. En t'écrivant, je parle, je crie à ton être immortel; je te dépouille des mortelles imperfections dont ton âme même n'est pas exempte et qui, en ta présence, briseraient cette fougue; je te dépouille de ce qu'il y a d'incomplet dans ta connaissance des choses, je te dépouille des prudences qui te conseilleraient de voiler ta pensée... Non, cette lettre, je ne te l'enverrai pas; mais tu l'auras tout de même; je la brûlerai, mais tu l'auras tout de même. Oui, tu l'auras : car il n'est pas possible que mon cri muet ne t'arrive, soit à cette heure, dans les ténèbres de la nuit, tandis que tu sommeilles, soit deux heures plus tard, encore dans les ténèbres de la nuit, lorsque tu prieras avec tes frères en cette douce église où tant de fois nous avons adoré ensemble.

« Je sais pourquoi je suis aride, je sais pourquoi

Dieu m'abandonne. Toujours, quand Dieu m'abandonne, quand toutes les sources jaillissantes de mon âme tarissent, quand les germes de vie s'y dessèchent et que mon cœur devient une mer morte, je sais pourquoi. C'est parce que j'ai entendu derrière moi une musique suave, et que je me suis retourné; ou c'est parce que la brise m'a apporté des parfums de prairies en fleur sur le bord de ma route, et que je me suis arrêté; ou c'est parce qu'une épine m'a blessé le pied, et que j'en ai conçu de l'irritation. Des instants, des éclairs; mais c'est assez pour que la porte s'ouvre et laisse entrer un souffle malin. Il en est toujours ainsi : un regard saisi au passage, une louange goûtée, une image retenue avec complaisance, une vieille offense ruminée de nouveau, c'est assez pour que le souffle malin entre.

« Et maintenant, c'est tout cela ensemble ! La nuit est descendue sur mon chemin; j'ai mis le pied dans l'herbe molle et j'ai retiré le pied, mais pas tout de suite... Pourquoi recourir à des figures? Ecris donc, lâche main, écris la vérité nue! Ecris que cette maison est un nid de mollesse et que, si j'y ai goûté la couche moelleuse, le linge fin, l'odeur de lavande, j'y ai goûté beaucoup plus encore la conversation de M. Selva, les lectures qui absorbent l'esprit dans les délices, l'effluve de deux jeunes femmes pures, intelligentes, pleines de grâce, leur admiration secrète, l'arome d'un sentiment que l'une d'elles m'a paru renfermer en soi, le rêve d'une vie cachée dans ce nid, près de ces personnes, loin de tout ce qui est vulgaire, bas, immonde, répugnant.

« J'ai ressenti le mal du siècle avec le dégoût qui s'en retire, mais non avec l'ardente douleur qui l'affronte pour lui arracher les âmes. Des instants, des éclairs. Je me suis réfugié, comme autrefois, dans l'embrassement de la Croix; mais, peu à peu, — combien différente de ce qu'elle était naguère ! — la Croix

est devenue entre mes bras un bois insensible et mort. Je me suis dit : « Des esprits de malice, des volontés mauvaises, rusées et fortes, qui sont dans l'air, conjurent contre moi, contre ma mission. » Je me suis répondu : « Arrière, orgueil ! » Et puis, la première idée m'a ressaisi ; j'ai flotté dans cette triste alternative, tous les jours, du matin au soir. Et, parce que je n'en ai rien laissé transparaître, parce que je me suis rendu compte que M. Selva et les dames me croyaient aussi serein et aussi pur intérieurement que je le paraissais au dehors, je me suis méprisé, à certaines minutes, comme un hypocrite, mais pour me dire, le moment d'après, qu'au contraire cet extérieur pur et serein m'aidait à vivre, j'entends de la vie spirituelle, et que l'apparence de la force m'obligeait à être fort. Je me suis comparé à un arbre qui a la moelle dévorée par les vers, le bois consumé par la pourriture, et qui vit au moyen de son écorce, et qui, grâce à elle, porte encore des fleurs et des fruits, peut donner une ombre bienfaisante. Et ensuite je me suis dit que cela était bon pour les hommes ; mais devant Dieu, devant Dieu ? Et je me suis dit encore que Dieu pouvait me guérir : car, si l'arbre dévoré dans la moelle n'est pas guérissable, l'homme, lui, est guérissable ; et alors je me suis torturé pour mon impuissance à faire ce que Dieu aurait réclamé de moi comme coopération de ma volonté avec la Sienne : fuir, fuir ! Dieu est dans la voix de l'Anio qui, depuis le soir où je suis parti de Yenne, me répète : « Rome, Rome, Rome ! » Et Dieu est aussi dans la puissance des vers invisibles qui ont rongé les vertus vitales de mon corps. Mais alors, alors, alors ? Seigneur, écoute mon gémissement qui Te demande justice !

« J'ai dit cent fois que je partirai aussitôt que j'en aurai la force ; et ici, on voudrait me retenir. Comment oserai-je leur dire : « Mes amis, vous êtes pour moi des ennemis ? » La voilà, ma lâcheté ! Pourquoi

n'oserais-je pas le dire? Pourquoi ne le dirais-je pas?

« J'ai lu un jour dans le regard de la jeune protestante : « Si vous partez, qu'adviendra-t-il de mon âme? Ne devez-vous pas désirer de me conduire à votre foi? Je ne m'y laisse pas conduire encore. » Non, je ne puis pas, je ne dois pas écrire tout! Comment écrire l'expression d'un regard, l'intonation d'une parole qui, en elle-même, est indifférente?... Ce ne sont pas des regards comme celui pour lequel saint Jérôme se plongea dans l'eau glacée, ou du moins mon émotion ne ressemble pas à la sienne. Il n'est pas d'eau glacée qui vaille contre un regard dont la douceur est pure. Le feu seul est efficace, le feu de l'Amour suprême. Oh! qui me délivrera de mon cœur mortel, de ce cœur qui ne peut battre de la plus faible palpitation sans faire vibrer toutes les fibres de mon corps? Qui libérera mon cœur immortel, intérieur à l'autre comme la graine au fruit, secret ouvrier du corps céleste qu'il se prépare?... Non, je ne puis pas, je ne dois pas écrire tout; mais ceci, je veux l'écrire : Le Seigneur me tend des embûches et des lacets! Si je tombe, il me raillera!

« Pourquoi est-il advenu que j'ai écrit le passage latin relatif à ces hommes qui vivaient dans la pénitence, entre la mer Rouge et le désert, *sine pecunia*, *sine ulla femina*, *omni venere abdicata*, *socia palmarum*, sur ce morceau de papier dont l'autre face portait des paroles de J. D., encore brûlantes de mon péché d'autrefois et du sien, brûlantes des souvenirs les plus terribles? Pourquoi une personne si timide a-t-elle osé m'imposer une communication secrète?...

« Le vent a ouvert ma fenêtre. Anio, Anio, tu ne te lasses pas de me rugir ton commandement!... Partir à l'instant même? C'est impossible : les portes sont closes. Et d'ailleurs il serait indigne de partir ainsi. Je déshonorerais Dieu; je ferais dire : « Quelle espèce de serviteurs ingrats et fous a donc le Seigneur? » Viens,

esprit de mon maître, viens! Parle-moi : je t'écoute. Que me dis-tu? Ah! tu souris de mes tempêtes; tu me dis de partir, mais de partir noblement, d'annoncer que le Seigneur me le commande. Tu me dis d'obéir à la voix de Dieu dans l'Anio... Voilà que le vent s'éloigne, semble s'apaiser, satisfait. Oui, oui, oui, avec des larmes! Demain, demain matin! Je l'annoncerai. Et je sais vers qui j'irai, à Rome. O lumière, ô paix, ô sources renaissantes de mon âme, ô mer morte qui te soulèves en vagues chaudes! Oui, oui, oui, avec des larmes! Merci, merci! Gloire à toi, Notre Père qui es dans les cieux; que Ton nom soit sanctifié; que Ton règne arrive; que Ta volonté soit faite! »



VII

DANS LE TOURBILLON DU MONDE

I

A la nuit tombante, une voiture de maître s'arrêta devant une maison de la rue Della-Vite, à Rome. Deux dames en descendirent à la hâte et disparurent dans une porte sombre. La voiture partit.

Deux minutes après, une autre voiture arriva, déposa deux autres dames qui disparurent dans la même porte; et la voiture partit.

En un quart d'heure, cinq voitures arrivèrent; et la porte sombre n'engloutit pas moins de douze dames. Puis la petite rue redevint silencieuse.

Une demi-heure plus tard, des groupes d'hommes commencèrent à venir du Corso. Ils s'arrêtaient, eux aussi, devant la même porte, lisaient le numéro à la lueur de la lanterne voisine, entraient. Et la porte sombre engloutit encore de cette façon une quarantaine de personnes. Les derniers furent deux prêtres. Celui qui regarda le numéro était myope et ne réussissait pas à lire les chiffres. L'autre lui dit en riant :

« Entre donc. Je sens une mauvaise odeur de Luther : ce doit être ici. »

Et ils entrèrent dans les ténèbres mal odorantes, montèrent par un escalier obscur, sale, toujours plus haut, toujours plus haut, vers l'unique lumignon qui

brûlait au quatrième étage. Parvenus au troisième, ils enflammèrent des allumettes pour lire les noms sur les plaques des portes. Au-dessus de leurs têtes une voix appela :

« Ici, messieurs, ici. »

Un jeune monsieur très affable, en jaquette noire, descendit à leur rencontre, leur fit quantité de politesses, dit que l'on n'attendait plus qu'eux, les introduisit, par une antichambre et par un couloir presque aussi obscurs que l'escalier, dans une vaste pièce remplie de monde, éclairée tant bien que mal par quatre bougies et par deux vieilles lampes à huile. Le jeune monsieur s'excusa du peu de clarté : ses parents ne voulaient à la maison ni lumière électrique ni gaz ni pétrole. Tous les hommes venus par groupes étaient rassemblés là. Trois ou quatre d'entre eux portaient l'habit ecclésiastique. Les autres, sauf un vieillard à la face rouge et à la barbe blanche, semblaient être des étudiants. Aucune dame. Chacun se tenait debout, à l'exception du vieillard, personnage considérable, sans aucun doute. On causait à demi-voix. La salle murmurait comme une grotte où, de toutes parts, l'eau ruisselle et dégoutte.

Quand les deux prêtres furent entrés, le jeune maître de maison dit :

« Si vous voulez bien... »

Ceux des assistants qui formaient le groupe le plus compact se rangèrent, formèrent en cercle, et Benedetto apparut au milieu d'eux. Une petite table, avec deux bougies, et une chaise étaient préparées pour lui. Il pria que l'on enlevât les bougies. Puis la table aussi lui déplut. Il dit qu'il était fatigué, demanda la permission de parler assis sur le canapé, près du vieux monsieur à la face rouge et à la barbe blanche. Il était vêtu de noir; il était plus pâle et plus maigre encore qu'à Yenne. Son front s'était dégarni de cheveux et rappelait un peu le front solennel de dom Giuseppe Flores.

L'azur de ses yeux était plus brillant. Parmi les faces tournées avidement vers lui, il y en avait beaucoup qui semblaient fascinées par ces yeux et par ce front plutôt qu'impatientes d'entendre sa parole.

Et il se mit à parler, sans un geste, les mains posées sur les genoux.

« Je dois d'abord vous dire pour qui je parle : car toutes les personnes réunies en ce lieu n'ont pas l'âme dans les mêmes dispositions à l'égard du Christ et de l'Eglise. Je n'ai pas l'intention de parler pour les prêtres ici présents : je crois et j'espère qu'ils n'ont pas besoin de ma parole. Je ne parle pas pour ce Monsieur, qui est assis près de moi : je sais que lui non plus n'en a pas besoin. Je ne parle pour aucun de ceux qui sont fermes dans la foi catholique. Je parle uniquement pour les jeunes gens qui m'ont écrit ceci. »

Il tira de sa poche une lettre et lut :

« Nous avons été élevés dans la foi catholique, et, devenus hommes, nous avons de nouveau accepté par un acte de libre volonté ses plus ardus mystères, nous avons travaillé pour elle dans le champ administratif et social; mais, à cette heure, un autre mystère se dresse sur notre chemin, et notre foi vacille devant lui. L'Eglise catholique, qui se proclame source de vérité, contrecarre aujourd'hui la recherche de la vérité quand cette recherche s'exerce sur ses propres fondements, sur ses livres saints, sur les formules de ses dogmes, sur son infaillibilité prétendue. Pour nous, cela signifie qu'elle n'a plus confiance en elle-même. L'Eglise catholique, qui s'attribue le ministère de la vie, étouffe aujourd'hui tout ce qui en elle vit juvénilement, met aujourd'hui des étais à toutes ses vieilleries croulantes. Pour nous, cela signifie qu'elle est destinée à la mort, à une lointaine, mais à une inéluctable mort. L'Eglise catholique, qui publie hautement sa volonté de tout rénover en Jésus-Christ, nous est hostile, à nous qui voulons disputer aux ennemis du Christ

la direction du progrès social. Pour nous, cela, joint à beaucoup d'autres faits semblables, signifie que l'on a le Christ sur les lèvres, mais non dans le cœur. Telle est aujourd'hui l'Eglise catholique; et Dieu voudrait que nous lui obéissions encore? Voilà pourquoi nous venons à vous. Que devons-nous faire? Vous qui vous professez catholique et qui prêchez le Catholicisme et qui avez la réputation... »

Benedetto interrompit sa lecture, disant :

« Ce qui suit est inutile. »

Et il reprit son discours.

« A ceux qui m'ont écrit cette lettre, je réponds : Dites, pourquoi vous êtes-vous adressés à moi, qui me professe catholique? Vous croyez peut-être que, dans l'Eglise, je suis un Supérieur des Supérieurs? C'est peut-être pour cela que, si ma parole diffère de celle que vous dites être la parole de l'Eglise, vous vous reposerez en paix sur ma parole? Ecoutez une similitude.

« Des pèlerins altérés s'approchent d'une fontaine fameuse. Ils trouvent un bassin plein d'une eau stagnante, désagréable au goût. La source vive est au fond du bassin, mais ils ne la trouvent pas. Ils s'adressent, déçus, à un carrier qui travaille près de là, dans une galerie souterraine. Le carrier leur offre de l'eau pure. Ils lui demandent le nom de la source. « C'est la même que celle du bassin, leur répond-il. Dans le sous-sol, toute cette eau ne forme qu'un seul courant. Celui qui creuse trouve. » Les pèlerins altérés, c'est vous; l'obscur carrier, c'est moi ; et le courant caché dans le sous-sol, c'est la Vérité catholique. Quant au bassin, il n'est pas l'Eglise ; l'Eglise, c'est tout le champ que parcourent les eaux vives. Si vous vous êtes adressés à moi, c'est parce que vous saviez d'une façon inconsciente que l'Eglise n'est pas la hiérarchie seule, qu'elle est l'universelle assemblée des fidèles, *gens sancta*, et que du fond de tout cœur chrétien

peut jaillir l'eau vive de la source même, de la Vérité même. Vous le saviez d'une façon inconsciente. Car, si ce n'eût pas été inconsciemment, vous n'auriez pas dit : l'Eglise contrecarre ceci; l'Eglise étouffe cela; l'Eglise est en train de dépérir; l'Eglise a le Christ sur les lèvres et ne l'a pas dans le cœur.

« Comprenez-moi bien. Je ne juge pas la hiérarchie; je reconnais et j'honore l'autorité de la hiérarchie; je dis uniquement que l'Eglise n'est pas la hiérarchie seule. Ecoutez une autre figure.

« Il y a dans les pensées de chaque homme une sorte de hiérarchie. Prenez, par exemple, un homme juste. Certaines notions, certains principes sont chez lui des idées dominantes et gouvernent sa vie, à savoir : qu'il faut accomplir le devoir religieux, le devoir moral, le devoir civil. Cette homme a de ces devoirs le concept traditionnel qui lui en a été enseigné. Mais d'ailleurs cette hiérarchie d'idées fermes et impérieuses n'est pas l'homme tout entier. Au-dessous d'elle, il y a en lui une multitude d'autres notions, une multitude d'autres idées qui s'agitent et se modifient continuellement, sous les impressions et par l'expérience de la vie. Et, plus profondément encore, il y a une autre région de son âme, celle de l'Inconscient, où des facultés occultes accomplissent un travail occulte et où se produisent les contacts mystiques avec Dieu. Les idées dominantes exercent leur autorité sur le vouloir de l'homme juste ; mais tout cet autre monde de sa pensée ne laisse pas d'avoir une extrême importance, parce qu'il est en rapport direct et incessant avec la Vérité, par l'expérience du réel dans le monde extérieur, par l'expérience du Divin dans le monde intérieur ; et il tend ainsi à rectifier les idées dominantes, lorsque l'élément traditionnel de ces idées n'est pas adéquat au Vrai ; il est pour elles une intarissable fontaine de fraîche vie qui les renouvelle, la source d'une autorité légitime qui se fonde sur la nature des choses et

sur la valeur des connaissances plus que sur les décrets humains.

« Eh bien, l'Eglise est l'homme tout entier, et non pas un seul groupe d'idées supérieures et dominantes; l'Eglise est la hiérarchie avec ses concepts traditionnels, et elle est aussi la société laïque perpétuellement en contact avec la réalité, perpétuellement réagissante sur la tradition; l'Eglise est la théologie officielle, et elle est le trésor inépuisable de la Vérité Divine qui réagit sur la théologie officielle; l'Eglise ne meurt pas, l'Eglise ne vieillit pas, l'Eglise a dans son cœur le Christ vivant, mieux qu'elle ne l'a sur les lèvres; l'Eglise est un laboratoire de vérité sans cesse en action, et Dieu ordonne que vous restiez dans l'Eglise, que vous opériez dans l'Eglise, que, dans l'Eglise, vous soyez des sources d'eau vive. »

Un souffle d'émotion et d'admiration agita l'auditoire, tel un murmure de brise. Benedetto, qui avait peu à peu élevé la voix, se mit enfin debout.

« Mais quelle est donc votre foi, s'écria-t-il avec chaleur, si vous parlez de sortir de l'Eglise parce que vous êtes choqués par certaines doctrines surannées de ses chefs, par certains décrets des Congrégations romaines, par certaines visées du gouvernement d'un Pontife? Quels fils êtes-vous donc, si vous parlez de renier votre mère parce qu'elle ne s'habille pas à votre guise? Un vêtement change-t-il le sein maternel? Lorsque, penchés sur ce sein, vous dites en pleurant vos infirmités au Christ et que le Christ vous guérit, songez-vous à l'authenticité d'un passage de saint Jean, au véritable auteur du quatrième Evangile ou aux deux Isaïe? Lorsque, réfugiés sur ce sein, vous vous unissez au Christ dans le Sacrement, vous troublez-vous des décrets de l'Index ou du Saint-Office? Lorsque, abandonnés sur ce sein, vous entrez dans les ténèbres de la mort, la paix qui vous vient de lui vous est-elle moins douce parce qu'un Pape est contraire à la démocratie chrétienne?

« Vous dites, mes amis : « Nous nous sommes reposés à l'ombre de cet arbre ; mais voici que son écorce se fend, que son écorce se dessèche ; l'arbre va mourir. Allons donc chercher une autre ombre. » Non, l'arbre ne mourra pas. Si vous avez des oreilles, vous entendrez le travail de l'écorce nouvelle qui se forme, qui aura sa période de vie, qui se fendra, se desséchera à son tour, pour qu'une autre écorce lui succède. Cet arbre ne meurt pas, il croît. »

Benedetto s'assit, à bout de forces, et se tut. L'auditoire eut vers lui un mouvement et un frémissement d'onde. Il l'arrêta en levant les mains.

« Mes amis, reprit-il d'une voix lasse et douce, écoutez-moi encore. Des Scribes et des Pharisiens, des Anciens et des Princes des prêtres zélés contre les nouveautés, il y en a dans tous les temps et aussi de nos jours. Je n'ai pas à vous parler d'eux : Dieu les jugera. Notre devoir, à nous, est de prier pour tous ceux qui ne savent pas ce qu'ils font. Mais peut-être aussi que, dans l'autre camp, dans le camp du Catholicisme militant, on n'est pas sans péché. Dans ce camp-là, on s'est enivré de l'idée du Moderne. Le Moderne est bon, mais l'Eternel est meilleur. Je crains que l'on n'y tienne pas de l'Eternel tout le compte qu'il faudrait. On y attend un grand bien, pour l'Eglise chrétienne, de l'action catholique collective dans le domaine administratif et politique, action de combat qui attirera sur le Père l'injure des hommes ; et on n'y en attend pas assez de la lumière des bonnes œuvres que chaque chrétien accomplit individuellement, lumière par laquelle le Père est glorifié. La fin suprême des créatures humaines est de glorifier le Père. Or les hommes glorifient le Père de ceux qui ont l'esprit de charité, de paix, de sagesse, de pauvreté, de pureté, de force, et qui emploient pour leurs frères les énergies de leur vie. Un seul de ces justes qui professe et pratique le Catholicisme, est plus profitable à la gloire du Père,

du Christ et de l'Eglise qu'un grand nombre de congrès, de cercles, de victoires électorales remportées par les catholiques.

« J'ai entendu tout à l'heure un de vous chuchoter : « Et l'action sociale ? » L'action sociale, mes amis, est assurément bonne comme œuvre de justice et de fraternité ; mais, semblables en cela aux socialistes, certains catholiques la marquent à l'étiquette de leurs opinions politiques et religieuses, refusent d'y admettre les hommes de bonne volonté qui n'acceptent pas cette marque, repoussent loin d'eux le bon Samaritain ; et cela est abominable aux yeux de Dieu. L'étiquette catholique, ils l'imposent même à des œuvres qui ne sont que des instruments de lucre ; et cela aussi est abominable aux yeux de Dieu. Ils prêchent la juste distribution de la richesse, et c'est bien ; mais ils oublient trop de prêcher en même temps la pauvreté du cœur ; et, s'ils l'omettent à dessein, pour des raisons d'opportunité, cela encore est abominable aux yeux de Dieu. Purgez votre action de ces choses abominables. Appelez aux œuvres particulières de justice et d'amour tous les hommes de bonne volonté, et contentez-vous d'être les initiateurs de ces œuvres. Prêchez aux riches et aux pauvres, par la parole et par l'exemple, la pauvreté du cœur. »

L'auditoire ondoya confusément, agité en sens divers. Benedetto se recueillit une minute, le visage caché entre les mains.

« Vous m'avez demandé ce qu'il fallait faire ? » reprit-il en se découvrant le visage.

Et, après avoir encore un peu réfléchi, il continua :

« Je vois dans l'avenir des catholiques laïques, zélateurs du Christ et de la Vérité, qui trouveront moyen de constituer des associations autres que les présentes. Il s'armera un jour des chevaliers de l'Esprit-Saint, ligués pour la défense collective de Dieu et de la morale chrétienne dans le domaine scientifique, artis-

tique, civil, social, pour la défense collective des libertés légitimes dans le domaine religieux; et ils seront soumis à certaines obligations spéciales, mais non à celles de la vie en commun et du célibat; et leur action complétera celle du clergé catholique dont ils auront à dépendre, non comme Ordre, mais seulement comme personnes, dans la pratique individuelle du Catholicisme. Priez pour que la volonté de Dieu relativement à cette œuvre se manifeste dans les âmes qui la rêvent. Priez pour que ces âmes renoncent joyeusement à la complaisante satisfaction de l'avoir imaginée et à l'espérance de la voir s'accomplir, si Dieu se révèle contraire à elle. Et, si Dieu se révèle favorable, priez pour que les hommes sachent l'organiser bien partout, à la plus grande gloire de Lui-même et de l'Eglise. *Amen.* »

Il avait terminé, mais aucun des assistants ne bougeait. Tous les yeux restaient fixés sur lui, anxieux, avides d'autres paroles après les dernières, fort inattendues, prononcées sur un ton où il y avait de la grandeur et du mystère. Plusieurs auraient voulu, mais n'osaient pas rompre ce silence. Enfin, lorsque Benedetto se fut levé et que tout le monde eut fait cercle autour de lui, respectueusement, le vieux monsieur à la face rouge et à la tête blanche se leva à son tour et dit, d'une voix brisée par l'émotion :

« Vous recevrez des outrages et des coups, vous serez couronné d'épines et abreuvé de fiel, vous serez tourné en dérision par les pharisiens et par les païens, vous ne verrez pas cet avenir que vous souhaitez ; mais l'avenir est pour vous, et les disciples de vos disciples le verront ! »

Il prit Benedetto dans ses bras et le baisa sur le front. Deux ou trois personnes voisines battirent des mains, timidement, et aussitôt les applaudissements éclatèrent par toute la salle. Benedetto, plein de trouble, fit signe à un jeune homme blond qui l'avait accom-

pagné ; et celui-ci accourut vers lui, le visage brillant de joie et d'émotion. Quelqu'un chuchota :

« Un disciple ! »

Un autre ajouta, tout bas :

« Oui, le disciple préféré. »

Le maître de maison se prosterna, ou peu s'en fallut, devant Benedetto, avec des paroles de déférence et de gratitude. Alors un des prêtres qui se trouvaient là eut la hardiesse de s'avancer et dit, d'une voix un peu tremblante :

« Et pour nous, maître, n'aurez-vous pas un conseil ?

— Ne m'appelez pas maître, répondit Benedetto, encore troublé. Priez que la lumière vienne à ces jeunes gens, à nos Pasteurs et à moi aussi. »

Dès qu'il se fut retiré, un bruissement de voix s'éleva dans la salle : des voix haletantes, brèves, étouffées, car la stupeur oppressait encore les âmes émues. Puis l'enthousiasme éclata çà et là, très fort, jaillit de toutes parts, tandis que les admirations mêmes se heurtaient les unes les autres, exaltant telles ou telles paroles, telles ou telles idées du discours, l'accent ou le regard de l'orateur, l'esprit de sainteté répandu sur son visage, émané aussi de sa main. Mais le maître de maison congédia vite ses hôtes, avec mille excuses, bien entendu, avec une abondance de phrases cérémonieuses, mais pourtant avec une hâte qui était à peine polie.

Resté seul, il alla vers une porte fermée à clef, tourna la clef dans la serrure, entr'ouvrit le battant, s'inclina d'un air gracieux et dit :

« Mesdames ! »

Puis il ouvrit la porte toute grande.

Un essaim de dames fit irruption dans la salle évacuée. Une demoiselle mûre s'élança droit vers le jeune homme en s'écriant, mains jointes :

« Oh ! comme nous vous sommes reconnaissantes ! Oh ! quel Saint ! Je ne sais pourquoi nous n'avons pas toutes couru l'embrasser.

— Ma chère, fit une dame avec un flegme ironique où se trahissait la Vénitienne, tandis que ses beaux yeux souriaient, c'est parce que, fort heureusement pour lui, la porte était fermée à clef. »

Elles étaient douze dames. Le maître de maison, professeur Guarnacci, fils de l'intendant de l'une d'elles, la marquise Fermi, Romaine, avait causé avec celle-ci de la réunion qui devait se tenir chez lui, du discours qu'y prononcerait l'étrange personnage dont on parlait déjà à Rome comme d'un agitateur religieux, d'un enthousiaste et d'un thaumaturge. La marquise s'était mis en tête de l'entendre sans être vue. Après avoir pris ses arrangements avec Guarnacci, elle avait attiré dans le complot trois ou quatre de ses amies intimes ; et celles-ci, à leur tour, avaient obtenu la permission de s'adjoindre des satellites.

C'était un mélange curieux à voir. Plusieurs d'entre elles avaient des toilettes de soirée ; deux étaient habillées comme des quakeresses ; une seule était vêtue de noir. Les deux quakeresses, des étrangères, étaient folles d'enthousiasme et s'indignaient contre la marquise, une femme âgée, sceptique, un peu moqueuse, qui disait tranquillement :

« Oui, il a bien parlé ; mais j'aurais voulu voir son visage, pendant qu'il parlait. »

Et, après avoir déclaré qu'elle savait mieux juger les gens sur leur visage que sur leurs discours, la vieille marquise reprocha à Guarnacci de n'avoir pas fait un trou dans la porte ou de n'avoir pas au moins retiré la clef de la serrure.

« Tu es trop saint, dit-elle. Tu ne connais pas les femmes. »

Guarnacci sourit, s'excusa avec toute la déférence due à la noble châtelaine dont son père était le servi-

teur; et il affirma que Benedetto était beau comme un ange. Mais une jeune dame un peu simplette, — « venue Dieu sait pourquoi! » pensaient rageusement les quakeresses, — intervint pour dire, d'un air placide, qu'elle l'avait vu deux fois et qu'il était laid.

« Il faudrait connaître votre idée de la beauté, madame! » fit d'un ton aigre une quakeresse.

Et l'autre quakeresse lança aussitôt, à demi voix, pour aiguiser la méchanceté, un venimeux :

« Naturellement! »

La dame un peu simplette, devenue rouge moitié par gêne et moitié par dépit, répliqua qu'il était maigre, pâle; et les deux quakeresses se regardèrent, échangèrent un sourire plein de mépris tacite. « Mais où l'avait-elle vu? » Voilà ce que les autres voulaient absolument savoir.

« Je l'ai toujours vu dans le jardin de ma belle-sœur, dit la simplette.

— Toujours dans le jardin? s'écria la marquise. Est-ce un ange de pleine terre ou un ange en pot? »

La jeune dame rit, et les quakeresses foudroyèrent la marquise de regards furibonds.

On apporta le thé, compris dans l'invitation du professeur.

« Belle discussion, n'est-ce pas? » chuchota Mme Albacina, femme de l'honorable Albacina, sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'Intérieur, en parlant à l'oreille de la dame vêtue de noir, qui n'avait pas encore ouvert la bouche.

Celle-ci sourit tristement et ne répondit rien.

Le thé, servi par le professeur et par une jeune sœur à lui, fit languir un moment la conversation, qui bientôt après se ranima sur le discours de Benedetto et qui devint une telle macédoine de raisonnements sans raison, de jugements sans jugement, de doctrines sans doctrine, que la dame silencieuse, vêtue de noir, proposa à Mme Albacina, avec qui elle était venue, de

s'en aller. Mais à ce même instant la marquise Fermi, ayant déniché sur une cheminée une petite sonnette, se mit à carillonner pour obtenir le silence.

« Je voudrais des renseignements sur ce jardin, » dit-elle.

Les quakeresses et la demoiselle mûre, échauffées à discuter l'orthodoxie catholique de Benedetto, ne se seraient pas tues pour dix sonnettes; mais, à ce mot de « jardin », la curiosité de la demoiselle mûre fit éruption; elle fit éruption et se montra tout entière. « Des renseignements sur le jardin et sur bien d'autres choses! Monsieur le professeur devait raconter tout ce qu'il savait sur ce Père Hecker italien et laïque! » Un peu par ostentation de culture, un peu par impétuosité d'enthousiasme, elle avait déjà baptisé ainsi Benedetto. Alors la simplette regarda sa montre: sa voiture devait être à la porte. La petite Guarnacci dit qu'il y en avait déjà quatre ou cinq. La simplette voulait arriver au théâtre Valle pour le troisième acte de la comédie. Deux autres dames avaient aussi des engagements et partirent avec elle. La marquise Fermi resta.

« Raconte vite, professeur, dit-elle, parce que ma fille nous attend ce soir, moi et ces dames dont tu vois les épaules.

— Oui, aussi vite que possible! fit la demoiselle mûre, un peu hargneuse. Ensuite vous parlerez pour les gens qui ne montrent pas leurs épaules. »

Une étrangère blonde, très décolletée, très belle, décocha un regard ineffable aux pauvres épaules couvertes et maigres de la demoiselle un tantinet hargneuse, qui, de rage, devint rouge comme une écrevisse.

« Eh bien, commença le professeur, puisque madame la marquise, et peut-être aussi ces autres dames qui ont hâte de partir, savent déjà tout ce que je sais moi-même sur l'histoire du Saint avant son départ de Yenne, je n'en dirai mot. Pour ce qui me concerne, il y a un mois, en octobre, je ne me souvenais même plus

d'avoir lu dans les journaux de juin ou de juillet que ce Benedetto prêchait et faisait des miracles à Yenne, lorsqu'un matin, en sortant de San-Marcello, je rencontre un certain Porretti, qui écrivait autrefois dans l'*Osservatore* et qui maintenant a cessé d'y écrire. Porretti m'accompagne ; nous causons de la condamnation des livres de Giovanni Selva, cette condamnation que l'on attend d'un jour à l'autre, mais qui, par parenthèse, n'est pas encore venue, et Porretti me dit qu'il y a en ce moment à Rome un ami de Selva, lequel fera parler de lui plus que Selva même. « Qui est-ce ? » demandé-je. « C'est le Saint de Yenne », me répond-il. Et il me raconte ce qui suit. Cet homme a été chassé de Yenne par l'œuvre de deux prêtres, pharisiens terribles, bien connus à Rome. Il s'est réfugié à Subiaco, près des Selva qui y ont leur maison de campagne, et là, il est tombé gravement malade. Guéri, il est venu à Rome, vers la mi-juillet. Le professeur Mayda, qui est aussi un ami de Selva et qui avait connu le Saint à Subiaco, prend celui-ci pour aide-jardinier dans la villa qu'il s'est fait construire l'année dernière sur l'Aventin, au-dessous de Sant' Anselmo. Le nouvel aide-jardinier, qui se fait appeler Benedetto tout court, comme à Yenne, est devenu vite populaire dans tout le quartier du Testaccio. Il partage son pain avec les pauvres, il assiste les malades et il en a même, dit-on, guéri quelques-uns par l'imposition des mains et par la prière. Il a si bien gagné la confiance du peuple que la bru du professeur Mayda, quoiqu'elle soit croyante et pratiquante, l'aurait volontiers renvoyé de chez elle, pour n'avoir pas l'ennui de tous ces gens qui viennent le voir à la maison ; mais le beau-père, qui n'est ni pratiquant ni croyant, n'y a pas consenti. Le beau-père a pour cet homme des égards extrêmes. S'il supporte que Benedetto ratisse les allées et arrose les fleurs, c'est uniquement par respect pour ses idées de Saint ; et encore ne

lui permet-il ce travail que dans une certaine mesure, pour un temps très court. Il veut que l'aide-jardinier s'adonne librement à sa mission religieuse. Le professeur lui-même descend souvent au jardin et s'entretient de religion avec lui. Benedetto, pour complaire à Mayda, a renoncé au régime du pain, des légumes et de l'eau, qu'il observait rigoureusement à Yenne ; il prend maintenant de la viande et du vin. Et Mayda, pour complaire à Benedetto, en fait distribuer largement aux malades du quartier. Certaines gens rient du Saint et, qui pis est, l'injurient ; mais le menu peuple le vénère, comme on faisait à Yenne dans le principe. Il exerce la charité des âmes plus encore que l'autre. Il a fait cesser dans plusieurs familles des désordres moraux, ce qui lui a valu d'être menacé de mort par une femme de mauvaise vie ; il a ramené à l'église des gens qui n'y avaient pas mis les pieds depuis leur enfance. Les bénédictins de Sant'Anselmo en savent quelque chose. Enfin, le soir, deux ou trois fois par semaine, il parle dans les catacombes. »

La demoiselle mûre s'écria :

« Dans les catacombes ! »

Et elle se pencha, toute palpitante, vers le narrateur. Une des quakeresses murmura :

« Mon Dieu ! mon Dieu ! »

Et une autre voix ajouta, grave de révérente stupeur :

« Comme c'est touchant ! »

Le jeune maître de maison reprit avec un sourire :

« Porretti a bien dit : « dans les catacombes » ; mais il entendait par là un lieu privé, connu d'un petit nombre de personnes. Ce lieu, je le connais aussi.

— Ah ! fit la demoiselle mûre, vous le connaissez ? Où est-ce ? »

Guarnacci se tut, et elle sentit qu'elle avait été indiscrète.

« Excusez-moi ! excusez-moi ! se hâta-t-elle de dire.

— Nous le saurons, nous le saurons, fit la marquise. Mais écoute un peu, mon enfant : ce Saint-là qui prêche en secret, ne serait-ce pas une espèce d'hérésiarque ? Qu'en disent les prêtres ?

— Ce soir, répondit le professeur Guarnacci, vous en avez vu ici trois ou quatre, et ils sont partis très contents.

— Mais ces prêtres-là sont sans doute des prêtres imparfaits, des prêtres de mauvais aloi, des prêtroïdes. Que disent les autres ?... Tu verras que, tôt ou tard, les autres lui donneront un mauvais café. »

Et, sur cette aimable prophétie, la marquise se retira, escortée par toutes les épaules découvertes.

La demoiselle mûre et les quakeresses, heureuses que ce méprisable essaim de mondaines fût dehors, assaillirent de questions le professeur. « Etait-il vraiment impossible de connaître le lieu des nouvelles catacombes ? Combien de personnes s'y réunissaient ? Y avait-il aussi des femmes ? Quels étaient les thèmes des discours ? Qu'en pensaient les religieux de Sant'-Anselmo ? Et sur la vie passée de cet homme, avait-on réussi à savoir quelque chose ? »

Le professeur se défendit de répondre autant qu'il le put, rapporta seulement ces paroles d'un religieux de Sant'Anselmo : « Un Benedetto pour chaque paroisse de Rome, et Rome deviendrait réellement la Ville Sainte. » Puis, quand elles s'en furent allées et qu'il se trouva seul avec Mme Albacina et avec la silencieuse, qui attendaient encore leur voiture, il se permit, étant lié d'amitié avec Mme Albacina, de lui faire entendre qu'il dirait volontiers quelque chose, mais que la présence d'une dame inconnue l'embarrassait; et il pria Mme Albacina de le présenter. Celle-ci n'y avait pas songé.

« Monsieur le professeur Guarnacci, dit-elle. Mme Dessalle, ma bonne amie. »

Les « catacombes » étaient précisément la salle

même où ils se trouvaient. D'abord les réunions avaient eu lieu chez les Selva, rue Arenula. Mais ensuite cet endroit avait paru peu convenable, pour diverses raisons. Guarnacci, qui était devenu, lui aussi, un disciple, avait offert son propre appartement. Les réunions s'y tenaient deux fois par semaine. Les habitués étaient les Selva, une sœur de Mme Selva, quelques ecclésiastiques, la dame vénitienne qui venait de partir, plusieurs jeunes gens, entre autres un certain Alberti, le favori du maître, celui qui, ce soir, était arrivé et sorti avec lui, et même un juif, nommé Viterbo, déjà près de se faire catholique et sur qui le maître fondait de grandes espérances, un ouvrier typographe, quelques artistes et jusqu'à deux membres du Parlement. L'objet de ces réunions était de faire connaître à des personnes attirées par le Christ, mais répugnant au Catholicisme, ce que le Catholicisme est véritablement, la vitale, l'indestructible essence de la religion catholique et le caractère humain des formes diverses qu'il peut prendre, formes qui choquent bien des esprits, mais qui sont modifiables, qui se modifient et qui se modifieront par le travail combiné de l'élément divin qu'il porte en lui et des réactions extérieures de la science et de la conscience publique. Benedetto était très sévère pour l'admission à ces réunions car nul mieux que lui ne savait traiter délicatement les âmes, en respecter les candeurs, se faire petit pour les petites, grand pour les grandes, employer avec les timides le langage circonspect qui instruit et ne trouble pas.

« La marquise, continua le professeur, a dit : « C'est sans doute un hérésiarque, et les prêtres qui le suivent doivent être des hérétiques. » Non. Avec Benedetto, il n'y a ni hérésies ni schismes à craindre. Précisément, à la dernière réunion, il a démontré que les hérésies et les schismes, outre ce qu'ils ont de condamnable en soi, sont funestes à l'Eglise, non seule-

ment parce qu'ils lui soustraient des âmes, mais aussi parce qu'ils lui soustraient des éléments de progrès : car, si les novateurs demeuraient sous l'autorité de l'Eglise, leurs erreurs périraient ; mais cet élément de vérité, cet élément de bien qui presque toujours est mêlé dans une certaine mesure à l'erreur, deviendrait une force vivifiante dans le corps de l'Eglise. »

Mme Albacina fit observer que c'était très beau et que, dans ces conditions, la sinistre prophétie de la marquise ne se réaliserait pas.

« La prophétie du mauvais café, non ! dit le professeur en riant. Ces choses-là n'arrivent plus, et je crois même qu'elles ne sont jamais arrivées. Des calomnies, pas autre chose. Il faut être la marquise ou quelqu'un de ceux qui lui ressemblent (il n'en manque pas à Rome !) pour y croire. Un prêtre romain, entendez-vous, un prêtre a osé avertir Benedetto de prendre garde à lui ! Mais Benedetto lui a ôté l'envie d'en parler une seconde fois. Donc, le mauvais café, non ; mais la persécution, sûrement. Ces deux prêtres de Rome, qui étaient en villégiature à Yenne, ne se sont pas endormis. Je n'ai pas voulu le dire tout à l'heure, parce que la marquise n'est pas de celles à qui l'on peut raconter ces histoires ; mais il y a dans l'air de grosses menaces. On a épié tous les pas de Benedetto ; on a même eu recours à la bru de Mayda, par le moyen du confesseur, pour se procurer des renseignements sur les discours qu'il tient ; on a connu les réunions. La seule présence de Selva leur donne le caractère que cette engeance abhorre ; et, comme elle ne peut rien sur un laïque, il paraît qu'elle cherche à obtenir contre Benedetto l'aide du bras séculier, l'aide des carabiniers et des juges. Vous en êtes surprises ? Pourtant, c'est ainsi. Jusqu'à présent, il n'y a rien de positif, rien de fait ; mais on machine quelque chose. Nous en avons été avertis par un ecclésiastique étranger qui a babillé mal autrefois, mais qui, cette fois-ci, a babillé bien.

On prépare et on fabrique des matériaux pour une poursuite correctionnelle. »

La silencieuse tressaillit et sortit enfin de son mutisme.

« Comment est-ce possible? dit-elle.

— Madame, répondit le professeur, vous ne savez pas de quoi sont capables certains intransigeants qui portent soutane. Les intransigeants laïques sont des agneaux, en comparaison. Ils veulent se servir d'un événement malheureux qui s'est produit à Yenne. Mais nous avons grand espoir dans un fait nouveau, qu'il ne conviendrait pas de raconter sans discernement à beaucoup de personnes... un fait d'une haute importance. »

Le professeur se tut un instant, pour savourer la vive curiosité qu'il avait éveillée chez les deux dames, curiosité qui, muette sur leurs lèvres, étincelait dans leurs yeux attentifs.

« L'autre jour, continua-t-il, le secrétaire du cardinal X..., un jeune prêtre allemand, s'est rendu à Sant'Anselmo et a parlé aux religieux. Après cette visite, Benedetto a été appelé au couvent, où les bénédictins ont pour lui une grande affection et un grand respect. Là, on lui a demandé s'il n'avait pas l'intention de rendre hommage à Sa Sainteté et de solliciter une audience. Il a répondu qu'il était venu à Rome avec ce désir dans le cœur, qu'il attendait un signe de la Providence, et que cela, c'était le signe. Alors on lui a dit qu'assurément Sa Sainteté le recevrait volontiers, et il a sollicité l'audience. Ces choses ont été racontées à Giovanni Selva par un bénédictin allemand.

— Et quand l'aura-t-il, cette audience? interrogea Mme Albacina.

— Après-demain soir. »

Le professeur ajouta que, du côté du Vatican, l'affaire était tenue fort secrète; qu'on avait imposé à Benedetto la promesse de n'en parler à personne; que

rien n'en aurait transpiré sans l'indiscrétion du religieux allemand, et que les amis de Benedetto attendaient beaucoup de cette visite. Mme Albacina demanda ce que Benedetto se proposait de dire au Souverain Pontife. Le professeur sourit. Benedetto ne s'en était ouvert à personne, et personne n'avait osé l'interroger. Selon le professeur, Benedetto parlerait en faveur de Selva et prierait que ses livres ne fussent pas mis à l'Index.

« Ce serait peu! » dit Mme Albacina, à demi voix.

Jeanne eut un frémissement d'approbation.

« Trop peu! » s'écria-t-elle, avec tant de vivacité qu'elle semblait s'en prendre au professeur.

Le professeur fut stupéfait de cet éclat soudain après ce long silence. Il s'excusa : « Il n'avait pas voulu dire que Benedetto ne parlerait d'aucune autre chose au Pape; ce qu'il avait voulu dire, c'était que, selon lui, Benedetto parlerait certainement de ce sujet-là. » Mme Albacina ne pouvait s'expliquer le désir qu'avait le Pape de voir Benedetto : « Comment ses amis s'expliquaient-ils ce désir? Comment se l'expliquait Selva? » Eh! personne ne se l'expliquait, ni Selva ni les autres.

« Moi, je me l'explique! fit Jeanne, impétueuse, avec une intime satisfaction de comprendre ce que personne ne comprenait. Le Pape n'a-t-il pas été évêque de Brescia? »

Guarnacci eut un sourire où l'ironie se mêlait à l'étonnement. « Ah! Mme Dessalle était bien informée sur le passé de Benedetto! Elle savait avec certitude des choses qui se disaient à Rome, mais qui pourtant rencontraient aussi des incrédules. Ce qu'elle ne savait pas, c'est que le Pape n'avait jamais été évêque de Brescia; les deux sièges épiscopaux qu'il avait occupés se trouvaient dans le Midi. » Jeanne, irritée contre elle-même, honteuse de s'être presque trahie, ne répliqua pas. Mme Albacina voulut savoir quelle opinion Benedetto avait du Pape.

« Oh! répondit le professeur, dans le Pape, il ne considère et ne vénère que la fonction. Du moins, c'est ce que je crois. De l'homme, il n'a jamais rien dit, à ma connaissance; mais de la fonction, je l'ai entendu en parler. Un soir, il en a discouru, magnifiquement, opposant le Catholicisme au Protestantisme, développant son idéal du gouvernement de l'Eglise : autorité et juste liberté. Du reste, on ne sait pas encore ce qu'est le nouveau Pape. On dit qu'il est saint, intelligent, malade et faible. »

Tandis qu'il reconduisait les dames à leur voiture, le professeur, dans l'escalier sombre, se mit à dire en soupirant :

« Par malheur, il est à craindre que Benedetto ne vive pas. Du moins, Mayda redoute une fin prochaine. »

Mme Albacina, qui descendait au bras de Guarnacci, s'écria sans s'arrêter :

« Oh! le pauvre! Et de quoi souffre-t-il?

— D'un mal qui, à ce qu'il paraît, n'est pas guérissable : une suite de la fièvre typhoïde qu'il a eue à Subiaco et surtout de la vie trop dure qu'il a menée, des pénitences, des jeûnes. »

Et ils continuèrent la longue descente, en silence. Au bas de l'escalier seulement, ils s'aperçurent que leur compagne était restée en arrière. Le professeur Guarnacci remonta quatre à quatre et trouva Jeanne sur l'avant-dernier palier, cramponnée à la rampe. Tout d'abord elle ne bougea pas, ne parla pas; puis elle murmura :

« On n'y voit pas clair... »

Guarnacci qui n'était au courant de rien, ne fit attention ni à ce moment de silence ni au timbre étouffé et tremblant de cette voix. Il offrit son bras à Mme Dessalle et descendit avec elle, s'excusant de l'obscurité, accusant l'avarice du propriétaire.

Jeanne monta dans la voiture de Mme Albacina,

qui la ramena au Grand-Hôtel. Pendant le trajet, Mme Albacina parla avec regret de la nouvelle donnée par le professeur. Jeanne n'ouvrit pas la bouche. Ce silence déplut à son amie.

« N'avez-vous pas été contente du discours ? » demanda-t-elle.

Par le fait, elle ignorait les idées religieuses de Jeanne.

« Très contente, répondit Jeanne. Pourquoi ?

— Pour rien. Il me semblait... Alors, vous ne regrettez pas d'être venue ? »

A la grande surprise de Mme Albacina, Jeanne lui saisit une main et lui répondit :

« Oh ! je vous suis si reconnaissante ! »

La voix avait été basse et calme, le serrement de main presque violent. « Pas possible ? pensa Mme Albacina. C'est une future dame de l'Esprit-Saint ! » Puis, tout haut :

« Pour mon compte, dit-elle, je sais bien que je garderai ma vieille religion, celle des intransigeants. Ce sont des pharisiens et tout ce qu'il vous plaira ; mais j'ai peur qu'à vouloir tant la retoucher et la restaurer, cette vieille religion, elle ne s'écroule et qu'il n'en reste plus rien debout. D'ailleurs, si l'on voulait suivre les Benedetto, il y aurait à changer trop de choses. Non, non... Du reste, cela n'empêche pas que cet homme m'inspire un intérêt extraordinaire. Maintenant, il faudrait tâcher de le voir. Il est indispensable que nous le voyions, surtout s'il est condamné à mourir bientôt. N'est-ce pas votre avis ? Mais comment faire ? Nous chercherons un moyen.

— Je ne désire pas le voir, se hâta de dire Jeanne.

— En vérité ? s'écria l'amie. Mais pourquoi ? Expliquez-moi cette énigme.

— C'est ainsi. Je n'ai pas ce désir. »

« Curieux ! » pensa Mme Albacina.

La voiture s'arrêta devant la porte du Grand-Hôtel. Jeanne rencontra dans le vestibule Noémi et Giovanni Selva, qui sortaient.

« Enfin te voilà ! dit Noémi. Va, cours : ton frère est furieux contre cette Jeanne qui n'arrive jamais. Nous sommes partis parce que le médecin est venu. »

Les Dessalle étaient à Rome depuis quinze jours. Un commencement d'octobre humide et froid, des préoccupations de santé, le projet d'une étude sur le Bernin succédant au projet de roman, avaient induit Carlino à contenter Mme Albacina plus tôt qu'il n'en avait d'abord l'intention et à quitter la villa Diedo pour les tiédeurs de Rome dès avant l'hiver, ce qui avait comblé sa sœur d'une joie secrète. Deux ou trois jours après leur arrivée, il avait été pris d'une légère bronchite. Aussitôt il s'était cru phtisique, s'était calfeutré dans sa chambre avec la résolution d'y passer tout l'hiver, avait exigé que le médecin lui fît deux visites quotidiennes, avait tyrannisé Jeanne avec un égoïsme impitoyable, lui avait compté les minutes de liberté. Et alors Jeanne s'était faite son esclave, avait paru heureuse de ce déraisonnable surcroît de sacrifice, qui dépassait la mesure de son affection fraternelle. Mentalement, avec une douce ardeur, elle en faisait l'offrande à Benedetto. Elle voyait souvent les Selva et Noémi, non chez eux, mais au Grand-Hôtel. Les Selva aussi avaient été subjugués par le charme de cette femme supérieure, belle, aimable et triste. Tout ce que Jeanne avait entendu dire sur Benedetto chez le professeur Guarnacci, elle le savait déjà par Noémi. La seule chose qu'elle ne sût pas, c'était que Mayda eût exprimé ce terrible pronostic. Noémi, par pitié, et peut-être aussi pour ne pas laisser transparaître sa propre émotion, ne lui en avait rien dit.

Carlino fit à sa sœur un désagréable accueil. Le médecin, qui lui avait trouvé le pouls fréquent, s'était aperçu aussitôt que ce pouls-là était colérique. Il avait

plaisanté un instant sur la gravité du mal et s'en était allé. Carlino, d'exécrable humeur, voulut savoir où Jeanne s'était attardée si longtemps, et elle ne le lui cacha pas. Elle lui cacha seulement le vrai nom de Benedetto.

« Et tu n'as pas eu honte, s'écria-t-il, d'écouter ainsi aux portes? »

Puis, sans lui laisser le temps de répondre, il s'emporta contre les nouvelles tendances qu'il avait découvertes chez sa sœur.

« Demain, tu iras à confesse ! Et après-demain, tu réciteras le rosaire ! »

Sous l'habituelle tolérance de son langage courtois, sous la bienveillance qu'il montrait même à plusieurs ecclésiastiques, se cachait une véritable phobie antireligieuse. L'idée que sa sœur pourrait un jour se réconcilier avec les prêtres, avec la foi, avec les pratiques, lui faisait perdre la tête.

Jeanne ne répondit pas, s'offrit avec douceur pour la lecture qu'elle avait coutume de lui faire le soir. Mais Carlino déclara net qu'il ne voulait pas entendre parler de lecture ; il prétendit qu'il sentait des vents coulis, la tint un grand quart d'heure avec la bougie à la main pour vérifier les portes, les fenêtres, les murailles, le parquet; puis il l'envoya se coucher.

Mais Jeanne, rentrée dans sa chambre, ne songea ni à dormir ni à se coucher. Elle éteignit la lumière et s'assit sur son lit. Il y avait dans la rue des bruits de voitures, dans les corridors des pas et des frôlements de robes ; mais elle, immobile dans les ténèbres, ne percevait rien. Elle avait éteint la lumière pour réfléchir plus à son aise, pour ne voir que sa propre pensée, que l'idée qui lui avait traversé l'esprit, en descendant l'escalier au bras du professeur, après cette espèce de défaillance qu'elle avait eue lorsque Guarnacci avait dit : « Il est à craindre que Benedetto ne vive pas. » Dans la voiture avec Mme Albacina, dans la chambre

avec son frère, tandis qu'elle aurait dû parler à l'un et à l'autre, faire attention à cent choses différentes, ce n'avait été, tout au fond d'elle-même, qu'une continuelle fulguration de cette idée, de ce projet offert par son cœur ardent à sa volonté. A présent, l'idée ne fulgurait plus. Jeanne la contemplait en elle-même, fixe. Dans la personne assise sur le lit, immobile au milieu des ténèbres, deux âmes muettes s'affrontaient. Une Jeanne humble, passionnée, convaincue qu'elle pouvait tout sacrifier à l'amour, se mesurait avec une Jeanne inconsciemment orgueilleuse, convaincue qu'elle était en possession d'une froide et dure vérité.

Les bruits de voitures se firent plus rares dans la rue, les pas et les frôlements plus rares dans les corridors. Tout à coup, les deux Jeanne recommencèrent à se confondre en une seule, qui eut cette pensée : « Quand on m'annoncera sa mort, je pourrai me dire : « Au moins tu as fait cela. »

Elle se leva, ralluma la lumière, s'assit à son bureau, prit une feuille de papier et écrivit :

« A Piero Maironi, la nuit du 29 octobre.

« Je crois.

« JEANNE DESSALLE. »

Et, après avoir écrit, elle considéra longtemps, longtemps cette parole solennelle. Plus elle la considérait, et plus les deux Jeanne recommençaient à se séparer avec lenteur. La Jeanne inconsciemment orgueilleuse l'emporta, triompha de l'autre, presque sans lutte. Tout amère d'une mortelle amertume, elle déchira le feuillet où faisait tache la parole impossible à tenir, impossible à écrire sincèrement. La bougie de nouveau éteinte, elle accusa de cruauté Dieu, s'il existait ; et elle pleura, pleura dans les ténèbres volontaires, pleura sans contrainte.

II

L'horloge de Saint-Pierre sonnait huit heures. Benedetto quitta un petit groupe de personnes, au coin de la rue Porta-Angelica, entra seul sous la colonnade du Bernin, s'achemina lentement vers la Porte dc bronze, s'arrêta pour écouter le bruit des fontaines, pour regarder les grappes de flammes au haut des quatre candélabres qui entourent l'obélisque et, tremblante, opaque sur la face de la lune, la cime du jet d'eau lancé par la fontaine de gauche. Dans cinq minutes, dans dix minutes, dans un quart d'heure peut-être, il se trouverait en présence du Pape.

A ce point culminant de sa vie, sa pensée était fixe et vibrante comme l'était à son point culminant l'eau vive qui jaillissait de la fontaine. La place était déserte. Personne ne le verrait entrer au Vatican, sinon cette couronne de Saints, pareils à des spectres, qui se dressaient là, en face de lui, sur le pourtour de l'autre colonnade. Les Saints et les fontaines l'avertissaient pareillement qu'il lui semblait vivre alors une heure solennelle, mais que cet atome du temps, que lui-même et que le Pontife passeraient bientôt, se perdraient pour toujours dans le royaume de l'oubli, tandis que les fontaines continueraient leur plainte monotone et les Saints leur contemplation muette. Il sentait au contraire que la parole de la Vérité est une parole de vie éternelle; et, se recueillant une dernière fois en lui-même, les yeux clos, il pria avec ferveur, comme il faisait depuis deux jours, afin que l'Esprit lui inspirât cette parole devant le Pape, la lui portât du cœur aux lèvres.

Il attendait quelqu'un entre huit heures et huit heures et quart. Huit heures et quart venaient de sonner, et personne ne se montrait. Il se retourna, regarda la

Porte de bronze. Un seul battant était ouvert et le vestibule était éclairé. De temps à autre, par petits groupes, des gens du menu peuple y entraient, comme des moucherons étourdis dans la gueule d'un lion. Enfin parut, venant de l'intérieur, un prêtre qui fit un signe à Benedetto. Celui-ci s'approcha. Le prêtre demanda :

« Vous venez pour Sant'Anselmo ? »

C'était la question convenue. Dès que Benedetto eut répondu affirmativement, le prêtre lui dit :

« Veuillez me suivre. »

Benedetto le suivit. Ils passèrent au milieu des gardes pontificaux, qui firent au prêtre le salut militaire. Ils tournèrent à droite, montèrent la Scala Pia. A l'entrée de la cour Saint-Damase, autres gardes, autres saluts ; un ordre du prêtre, donné à voix basse, et que Benedetto n'entendit pas. Ils traversèrent la cour, laissant à gauche la porte de la Bibliothèque, à droite la porte par laquelle on accède aux appartements du Pape. Dans le haut, les vitrages des Loges étincelaient sous la lune. Benedetto, qui se rappelait une audience obtenue du Pontife défunt, s'étonna du chemin extraordinaire qu'on lui faisait prendre. Après avoir traversé la cour en ligne droite, le prêtre s'achemina par l'étroit passage qui conduit au petit escalier des Mosaïques et s'arrêta devant la porte qui s'ouvre à droite, en face de l'escalier du Triangle.

« Vous connaissez le Vatican ? demanda-t-il.

— Je connais les Musées et les Loges, répondit Benedetto, et j'ai été reçu par le prédécesseur du Pontife actuel dans son appartement. C'est tout ce que je connais.

— Vous n'êtes jamais venu ici ?

— Non. »

Le prêtre s'engagea le premier sur le petit escalier faiblement éclairé par quelques lampes électriques. Tout à coup, à l'endroit où la première rampe abou-

tit à palier, les lampes s'éteignirent. Benedetto s'arrêta, un pied sur le palier, et il entendit que son guide montait précipitamment un escalier, à droite ; ensuite, il n'entendit plus rien. Il pensa que la lumière s'était éteinte accidentellement et que le prêtre était parti pour donner ordre de la rallumer.

Il resta là, dans l'attente. Aucune lumière, aucun pas, aucune voix. Il s'avança sur le palier, à gauche ; en tâtant le vide obscur, il sentit une muraille ; alors il se dirigea vers la droite, toujours à tâtons, et il s'aperçut, au heurt de son pied contre les marches, que deux rampes d'escalier différentes s'élevaient de ce palier. Il attendit encore, ne doutant pas que le prêtre reviendrait. Cinq minutes, dix minutes se passèrent, et le prêtre ne revenait pas. « Que pouvait-il être arrivé ? Avait-on voulu le tromper, se moquer de lui ? Mais pourquoi ? » Benedetto s'interdit un soupçon qu'il était inutile de discuter. Il songea au parti qu'il devait prendre. Attendre encore ne lui sembla pas raisonnable. Fallait-il redescendre ? Fallait-il monter ? Et, dans ce dernier cas, par lequel des deux escaliers ? Il se recueillit, interrogea le Tout-Puissant.

Redescendre, non. Ce parti-là lui répugnait. Il prit au hasard l'un des deux escaliers ; c'était celui qui conduit aux chambres des domestiques. Cet escalier était court, et Benedetto rencontra tout de suite un autre palier. Or il avait entendu le prêtre monter précipitamment un grand nombre de marches, et le bruit de ses pas s'était perdu à une grande hauteur. Il redescendit, essaya de l'autre escalier. Cet escalier était plus long. Le prêtre avait dû monter par là. Il se décida à prendre le même chemin que le prêtre.

Arrivé au sommet, il déboucha par une petite porte dans une loge qu'éclairait la lune. Il regarda autour de lui. Du côté droit, presque à portée de la main, une grille séparait cette loge d'une autre, et les deux loges se rencontraient à angle droit. Du côté gauche,

à une assez grande distance, la loge se terminait devant une porte close. La pleine lune frappait par les hautes fenêtres sur le plancher, montrait les flancs de la cour Saint-Damase et, dans le fond, entre les deux ailes obscures du Palais, quelques humbles toits, les arbres de la villa Cesi, les hauteurs de Sant'Onofrio. Mais la porte de gauche et la grille de droite paraissaient fermées toutes les deux.

Benedetto regarda, regarda, regarda encore, à droite, à gauche. D'anciennes réminiscences se réveillaient peu à peu dans sa mémoire. Oui, il avait déjà pénétré dans cette loge, il avait déjà vu cette grille, un jour que, avec un de ses amis habitué de la Vaticane, il était venu visiter la Galerie lapidaire, cette Voie Appienne du Vatican. Oui, oui, maintenant il se rappelait. La porte de gauche, au fond de la loge, conduisait aux appartements du cardinal secrétaire d'Etat. La loge située de l'autre côté de la grille, c'était celle de Jean d'Udine ; les hautes fenêtres, garnies de barreaux, qui donnaient sur la loge de Jean d'Udine, c'étaient les fenêtres de l'Appartement Borgia ; l'entrée de la Galerie lapidaire devait être dans le coin. Ce jour-là, près de la grille, il y avait un suisse ; aujourd'hui, il n'y avait personne. Tout était désert, à droite et à gauche ; tout était silencieux. Essayer de prendre par la porte du cardinal secrétaire d'État, il ne fallait pas y songer. Benedetto poussa donc la grille. Elle était ouverte. Il s'arrêta, se trouva à l'entrée de la Galerie lapidaire. De nouveau il se tint aux écoutes. Silence profond. Il lui sembla qu'une voix intérieure lui disait : « Monte, entre. » Il monta résolument les cinq marches.

La Voie Appienne du Vatican, peut-être aussi large que la Voie antique, n'avait pas une seule lampe. De faibles clartés en rayaient le plancher, de place en place, tombant des fenêtres qui, entre les inscriptions, les cippes et les sarcophages païens, regardent Rome. Par celles de la muraille chrétienne, qui regardent la

cour du Belvédère, aucune lumière n'arrivait. Le fond lointain, vers le musée Chiaramonti, se perdait dans des ténèbres plus noires.

Alors Benedetto, se voyant dans le cœur muet du Vatican immense, eut un frisson de terreur sacrée. Il s'approcha d'une grande fenêtre par où l'on apercevait le château Saint-Ange, une infinité de lumières éparses dans la plaine et, à l'horizon, plus hautes, plus resplendissantes, celles du Quirinal. L'aspect, non de Rome illuminée, mais d'un banc étroit et bas, couvert de toile verte, qui courait le long des cippes et des sarcophages, lui calma l'esprit. Quelques instants après, il entrevit dans l'ombre un baldaquin à moitié défait. Qu'est-ce que cela pouvait être? Le long de la muraille opposée courait aussi un second banc, pareil à l'autre. Un peu plus loin, il se heurta contre un objet qu'il reconnut être un fauteuil à bras. Désormais, la terreur avait fait place à une volonté sûre. L'impérieuse voix intérieure qui d'abord lui avait dit d'entrer, lui disait maintenant : « Avance ! » Elle le lui dit si clairement, si fortement, qu'une clarté subite illumina sa mémoire.

Il se frappa le front. Dans sa Vision, il s'était vu en conférence avec le Pape. Cela, jamais il n'avait pu l'oublier. Ce qu'il avait oublié et ce qui maintenant lui revenait tout d'un coup à la mémoire, c'était qu'à travers le Vatican un esprit le guidait vers le Pape. Il continua de longer la muraille de gauche, près de laquelle il s'était heurté au fauteuil. Il tenait pour certain que, parvenu au fond de la Galerie, il trouverait un passage et, finalement, de la lumière. Que la grille du musée Chiaramonti fût au fond, il ne s'en souvenait pas. Il avançait toujours, appuyant à chaque instant la main contre la muraille, contre les inscriptions. Soudain, il sentit que ce qu'il touchait n'était plus ni muraille ni marbre. Il frappa légèrement du poing contre la paroi : c'était du bois, c'était une porte. Il s'arrêta machinalement, indécis.

Un pas se fit entendre à l'intérieur, une clef tourna dans la serrure, une lame de lumière traversa obliquement la Galerie, s'élargit ; une forme noire apparut : c'était le prêtre qui avait abandonné Benedetto sur l'escalier. Ce prêtre sortit rapidement, ferma la porte, dit à Benedetto, comme si de rien n'était :

« Vous allez vous trouver en présence de Sa Sainteté. »

Puis il le fit entrer et il referma la porte, demeurant lui-même dehors.

Une fois entré, Benedetto ne vit qu'une petite table de travail, une petite lampe avec un abat-jour vert, une figure blanche assise en face de lui, derrière la table. Il tomba à genoux.

La Figure blanche étendit le bras et dit :

« Relève-toi. Comment es-tu venu ? »

Ce visage encadré de cheveux gris, singulièrement doux, avait une expression de stupeur. Cette voix à l'accent méridional était émue. Benedetto se releva et répondit :

« De la Porte de bronze jusqu'à un lieu que je ne saurais désigner, je suis venu avec le prêtre qui était près de Votre Sainteté. Ensuite, je suis venu seul.

— Tu connaissais le Vatican ? On t'a dit que tu me trouverais ici ? »

Lorsque Benedetto lui eut répondu qu'une seule fois, plusieurs années auparavant, il avait visité les Musées, les Loges et la Galerie lapidaire, qu'il n'était pas monté aux Loges par la cour Saint-Damase et qu'il ne savait pas où il rencontrerait le Souverain Pontife, celui-ci se tut un moment, songeur ; puis, avec bonté, sur un ton amical, en indiquant une chaise en face de lui, il dit à Benedetto :

« Assieds-toi, mon fils. »

Si Benedetto n'avait pas été absorbé dans la contemplation de ce visage ascétique et bénin, il aurait pu, tandis que son auguste interlocuteur s'occupait à

réunir des papiers épars sur la table, promener ses regards, non sans étonnement, autour de cette étrange salle de réception, poudreux capharnaüm de vieux tableaux, de vieux livres, de vieux meubles, qui ressemblait assez à l'antichambre de quelque bibliothèque, de quelque musée où l'on aurait entrepris un travail de reclassement. Mais il était trop absorbé dans la contemplation de ce visage, de ce maigre visage aux tons de cire, qui avait une ineffable expression de pureté et de bonté. Il s'approcha, plia les genoux, baisa la main que le Saint-Père lui tendait en disant avec une gravité suave :

« *Non mihi, sed Petro.* »

Puis, il s'assit. Le Pape lui présenta une feuille de papier, avança près de lui la petite lampe.

« Regarde, dit-il. Connais-tu cette écriture ? »

Benedetto regarda, tressaillit, ne put réprimer une exclamation de douloureuse révérence.

« Oui, répondit-il. C'est l'écriture d'un saint prêtre que j'ai beaucoup aimé, qui est mort, et qui s'appelait dom Giuseppe Flores. »

Le Pape reprit :

« Lis, maintenant. Lis à haute voix. »

Benedetto lut :

« Monseigneur,

« Je confie à mon Evêque le pli scellé qui est inclus avec cette lettre dans une enveloppe portant l'adresse de Votre Grandeur. C'est M. Piero Maironi, bien connu de vous, qui, avant de se retirer du monde, l'a remis entre mes mains, comme la suscription vous le fera voir, pour être ouvert après sa mort. S'il vit encore ou s'il a passé de vie à trépas, je n'en sais rien et je n'ai aucun moyen de le savoir. Ce pli doit contenir le récit d'une vision, peut-être surnaturelle, que M. Maironi a eue dans le temps où il revenait à Dieu, après les ardeurs d'une passion coupable. J'espérai

alors que Dieu l'avait réellement élu pour être le ministre d'une de ses œuvres, d'une œuvre extraordinaire J'espérai que la sainteté de cette œuvre se trouverait confirmée, après la mort de Maironi, par la lecture de ce document qui en révélerait le caractère prophétique. Je l'espérai, quoique je me sois efforcé, par prudence, de cacher à Maironi lui-même cet espoir secret.

« Deux ans se sont écoulés depuis le jour où il a disparu, et l'on n'a reçu de lui aucune nouvelle. Lorsque vous lirez, Monseigneur, ce que je vous écris en ce moment, j'aurai disparu, moi aussi. Je vous prie de vouloir bien vous substituer à moi pour conserver ce document religieux. Votre Grandeur en disposera selon sa conscience, de la façon qui lui semblera préférable.

« Et priez pour l'âme de votre pauvre serviteur

DOM GIUSEPPE FLORES. »

Benedetto déposa la lettre et regarda le Pontife au visage, attendant.

« Tu es Piero Maironi? demanda le Pontife.

— Oui, Saint-Père. »

Le Pontife sourit avec bienveillance.

« Alors je me réjouis que tu sois vivant. Cet évêque a supposé que tu n'existais plus; il a ouvert le pli et il a cru devoir le remettre au Vicaire du Christ. Cela est advenu il y a six mois environ, au temps de mon saint Prédécesseur, qui en avait parlé à quelques cardinaux et à moi aussi. Plus tard, on a su que tu vivais, et en quel lieu, et de quelle manière. Maintenant, il faut que je te pose diverses questions. Je t'exhorte à me répondre l'exacte vérité. »

Le Pape fixa ses yeux graves sur les yeux de Benedetto, qui courba légèrement la tête.

« Tu as écrit là que, étant en prière dans cette petite église de Vénétie, tu t'es vu au Vatican en conférence

avec le Pape. Que te rappelles-tu de cette partie de ta Vision.

— Ma Vision, répondit Benedetto, pendant les trois années que j'ai passées à Sainte-Scolastique, s'est mutilée peu à peu dans ma mémoire; et l'une des raisons en fut que mon maître spirituel d'alors, de même que le pauvre dom Giuseppe Flores, m'a toujours conseillé de n'y attacher aucune importance. Certaines parties sont restées nettes, d'autres se sont effacées. Que je me sois vu au Vatican, en face du Souverain Pontife, c'est une circonstance qui est toujours restée indélébile dans mon esprit, sans plus de détails. Mais tout à l'heure, dans cette Galerie obscure par laquelle je suis arrivé ici, je me suis ressouvenu tout à coup que, dans ma Vision, j'étais guidé par un esprit vers le Pontife. Je m'en suis ressouvenu lorsque, me trouvant seul, la nuit, au milieu des ténèbres, dans un lieu inconnu ou presque inconnu, puisque je n'y étais venu qu'une seule fois et bien des années auparavant, sans avoir aucune idée de la direction que je devais suivre, je fus sur le point de retourner sur mes pas et qu'une voix intérieure, très claire, très forte, me dit d'aller en avant.

— Et quand tu as frappé à la porte, demanda le Pape, savais-tu que tu me rencontrerais dans cette salle? Savais-tu que tu frappais à la porte de la Bibliothèque?

— Non, Saint-Père. Je n'avais pas même l'intention de frapper. J'étais dans les ténèbres; je n'y voyais pas; je voulais seulement tâter le mur avec ma main. »

Le Pape demeura quelques instants pensif; puis il fit remarquer à Benedetto que, dans le document manuscrit, il y avait : « J'étais d'abord guidé par un homme vêtu de noir. » De cela, Benedetto n'avait aucun souvenir.

« Tu sais, reprit le Pape, que le fait de prophétiser n'est point, par lui-même, une preuve suffisante de sainteté. Tu sais que l'on peut avoir, que l'on a eu des

visions prophétiques, je n'ose dire par l'œuvre des malins esprits, nous en savons trop peu pour avoir le droit de l'affirmer, mais, en somme, par un effet de forces occultes, peut-être innées à la nature humaine, peut-être supérieures à la nature humaine, et qui, de toute façon, n'ont rien de commun avec la sainteté. Peux-tu me dire quelles étaient les dispositions de ton âme, lorsque tu as eu ta Vision ?

— J'éprouvais, répondit Benedetto, une amère douleur de m'être éloigné de Dieu et d'avoir repoussé Ses appels, une gratitude infinie pour Sa patiente bonté, un désir infini du Christ. Quelques secondes auparavant, j'avais vu dans mon esprit, réellement vu, distinctes et blanches sur un fond noir, ces paroles de l'Evangile qui, autrefois, au bon temps, m'avaient été si chères : *Magister adest et vocat te.* Dom Giuseppe Flores célébrait la messe et l'office tirait à sa fin, lorsque, priant, les yeux cachés dans les mains, j'ai eu cette Vision, instantanée, foudroyante ! »

Benedetto haletait, au retour violent des souvenirs.

« Ce fut peut-être une illusion, ajouta-t-il ; mais ce ne fut certainement pas l'œuvre des malins esprits.

— Les malins esprits, répartit le Pontife, ont le pouvoir de se transfigurer en anges de lumière. Ils pouvaient opérer alors contre l'esprit bon qui était en toi. T'es-tu, par la suite, enorgueilli de cette Vision ? »

Benedetto courba la tête et réfléchit un instant.

« Oui, dit-il, une fois, pendant une minute, à Sainte-Scolastique, lorsque mon maître, au nom de l'Abbé, m'offrit une robe de convers, cette robe qu'ensuite on m'a reprise à Yenne. Alors, pendant une minute, je pensai que cette offre inattendue confirmait la dernière partie de ma Vision, et j'en eus un mouvement de complaisance ; j'estimai que j'étais l'objet d'une prédilection divine. Mais, aussitôt après, j'en ai demandé pardon à Dieu ; et aujourd'hui j'en demande pardon à Votre Sainteté. »

Le Pontife ne prononça aucune parole ; mais sa main se leva, grande ouverte, et s'abaissa dans un geste d'indulgence. Puis il se mit à feuilleter les papiers qu'il avait devant lui, parut en consulter quelques-uns avec attention. Enfin il les déposa sur la table, les arrangea, les poussa de côté ; et il reprit la parole.

« Mon fils, j'ai autre chose encore à te demander. Tu as nommé Yenne. Je ne savais pas même que ce village existât. On me l'a décrit. A parler franc, il n'est pas facile de comprendre pourquoi tu as été t'enfouir à Yenne. »

Benedetto sourit légèrement ; mais il ne voulut pas se disculper, interrompre le Pape. Celui-ci continua :

« Ce fut une idée malheureuse. Car comment peut-on savoir au juste ce qui se passe à Yenne ? Tu n'ignores pas que, là-bas, certaines gens t'ont vu de mauvais œil ? »

Benedetto pria simplement Sa Sainteté de le dispenser de répondre.

« Je te comprends, approuva le Pape ; et j'ajoute que ta prière est chrétienne. Toi, tu ne diras rien ; mais moi, je ne puis taire que tu as été accusé de maintes choses. Le sais-tu ? »

Benedetto ne connaissait qu'une seule accusation, ou du moins il la soupçonnait. Le Pape avait l'air plus embarrassé que lui. Quant à lui, il était serein.

« On t'accuse, reprit le Pape, de t'être donné là-bas pour un thaumaturge et d'avoir été cause, par tes vanteries, qu'un malheureux est mort chez toi. On va jusqu'à dire qu'il est mort des breuvages que tu lui as fait prendre. On t'accuse d'avoir prêché au peuple plutôt comme un protestant que comme un catholique ; et aussi... »

Le Saint-Père hésita : il répugnait à sa pudeur virginale de faire même une simple allusion à certaines choses.

« Et aussi d'avoir entretenu des relations illicites

avec la maîtresse d'école de ce village. Que réponds-tu, mon fils ?

—Saint-Père, répondit Benedetto, tranquille, l'Esprit répond pour moi dans Votre cœur. »

Le Pontife le regarda, étonné, et non pas seulement étonné, mais encore un peu troublé, comme si Benedetto avait lu dans son âme. Son visage se nuança d'une rougeur légère.

« Explique-toi, dit-il.

— Dieu me donne de lire dans le cœur de Votre Sainteté qu'elle ne croit à aucune de ces accusations. »

A ces paroles de Benedetto, le Pape fronça légèrement les sourcils.

« En ce moment, reprit Benedetto, Votre Sainteté pense que je m'attribue une clairvoyance miraculeuse. Non. Ce que j'ai dit, je le découvre sur Votre visage, je l'entends dans Votre voix, comme un pauvre homme ordinaire que je suis.

— Tu sais peut-être, s'écria le Pape, qui est venu me voir, ces jours derniers! »

Le Pape avait fait appeler à Rome l'archiprêtre de Yenne, l'avait interrogé sur Benedetto. L'archiprêtre, trouvant un Pape à son goût, un Pape bien différent des deux prêtres zélés qui lui avaient fait peur, n'avait pas perdu cette occasion de se mettre en paix avec sa propre conscience, et il avait soulagé ses remords par des louanges réitérées de Benedetto. Celui-ci ne le savait pas.

« Non, répondit-il. Je n'en sais rien. »

Le Pontife se tut; mais son visage, ses mains, toute sa personne trahissaient une vive inquiétude. Finalement, il s'abandonna sur le dossier de son fauteuil, pencha la tête sur sa poitrine, allongea les bras vers la table, y appuya ses deux mains, l'une près de l'autre, et réfléchit.

Pendant qu'il réfléchissait, immobile, les yeux fixés dans le vide, la flamme de la petite lampe à pétrole

monta dans le verre, fumeuse, rougissante. Il ne s'en aperçut pas tout de suite. Quand il y prit garde, il la régla ; puis il rompit le silence.

« Crois-tu, dit-il, que tu as vraiment une mission ? »

Benedetto répondit avec un air d'humble ferveur :

« Oui, je le crois.

— Et pourquoi le crois-tu ?

— Je le crois, Saint-Père, parce que chacun vient au monde avec une mission écrite dans sa nature. Quand même je n'aurais eu ni visions ni autres signes extraordinaires, ma nature, qui est religieuse, m'imposerait le devoir d'une action religieuse. Comment dire cela ? Eh bien, je le dirai... »

La voix de Benedetto trembla d'émotion.

« Je le dirai comme je ne l'ai jamais dit à personne... Je crois, je sais que Dieu est notre Père à tous ; mais moi, je *sens* dans ma nature Sa paternité. Mon devoir me semble à peine un devoir : c'est plutôt un sentiment filial.

— Et tu crois être appelé à exercer ici, en ce moment même, une action religieuse ? »

Benedetto joignit les mains, comme pour supplier le Pape de l'entendre.

« Oui, fit-il, ici, en ce moment même. »

Et il mit un genou en terre, gardant toujours les mains jointes.

« Relève-toi, reprit le Pape. Dis librement ce que l'Esprit te suggère. »

Benedetto se releva.

« Que Votre Sainteté me pardonne, reprit-il. C'est au Pontife seul qu'il faut que je parle, et le Pontife n'est pas le seul qui m'écoute ! »

Le Pape tressaillit, l'interrogea des yeux, sévère. Benedetto indiqua, par un léger mouvement de la tête, une grande porte qui se trouvait derrière le Pape. Celui-ci prit la sonnette d'argent qui était sur la table, fit un geste impérieux pour enjoindre à Benedetto de

se relever, et sonna. Le prêtre de tout à l'heure parut de nouveau, entrant par la porte de la Galerie. Le Pape lui ordonna de faire venir dans cette Galerie don Teofilo, le camérier fidèle qu'il avait amené avec lui de son siège archiépiscopal. Quand don Teofilo serait venu, le prêtre irait attendre Sa Sainteté dans les salles de la Bibliothèque.

« Tu repasseras par ici, » ajouta-t-il.

Quelques minutes s'écoulèrent dans une silencieuse attente. Le Pontife, songeur, ne détourna pas une seule fois ses yeux de la table. Benedetto, debout, tenait les siens fermés. Il les rouvrit lorsque le prêtre rentra. Quand celui-ci fut ressorti par la porte suspecte, le Pape fit un signe de la main ; et Benedetto parla, à voix basse. Le Pontife l'écoutait, les mains crispées sur les bras du fauteuil, le buste incliné en avant, le visage penché.

« Saint-Père, dit Benedetto, l'Église est malade. Quatre Esprits malins sont entrés en elle pour y faire la guerre au Saint-Esprit. L'un d'eux est l'Esprit de mensonge. L'Esprit de mensonge se transforme aussi en ange de lumière ; et nombreux sont les pasteurs, nombreux sont les docteurs de l'Église, nombreux sont les fidèles bons et pieux qui écoutent dévotement cet Esprit de mensonge, croyant écouter un ange. Jésus-Christ a dit : « Je suis la Vérité ; » et nombreux sont dans l'Église les fidèles, même bons, même pieux, qui scindent la Vérité dans leur cœur, qui n'ont pas de respect pour la Vérité quand ce n'est pas celle qu'ils nomment religieuse, qui craignent que la Vérité ne détruise la Vérité, qui opposent Dieu à Dieu, qui préfèrent les ténèbres à la lumière et qui instruisent ainsi les hommes. Ils se disent fidèles, et ils ne comprennent pas combien indigente et lâche est leur foi, combien leur est étranger l'esprit de l'apôtre « qui scrute toutes choses [1] ». Adorateurs de la lettre, ils

[1] Saint Paul.

prétendent contraindre les adultes à une nourriture d'enfants, que les adultes repoussent; ils ne comprennent pas que, si Dieu est infini et immuable, l'homme toutefois se fait de lui une idée qui grandit de siècle en siècle, et qu'il en est de même pour toute la Vérité Divine. Ceux-là sont cause d'une funeste perversion de la Foi, qui corrompt toute la vie religieuse : car le chrétien qui, par un effort, s'est plié à accepter ce qu'ils acceptent et à repousser ce qu'ils repoussent, croit avoir déjà fait le principal pour le service de Dieu; et, au contraire, il a fait moins que rien, puisqu'il lui reste à vivre sa foi en la parole du Christ, en la doctrine du Christ, à vivre le *fiat voluntas tua*, qui est tout. Saint-Père, peu de chrétiens savent aujourd'hui que la religion n'est pas principalement une adhésion de l'intelligence à certaines formules de vérité, mais qu'elle est principalement action et vie selon cette vérité, et qu'à la Foi sincère ne correspondent pas uniquement des devoirs religieux négatifs et des obligations envers l'autorité ecclésiastique. Et ceux qui le savent, ceux qui ne scindent pas la Vérité dans leur cœur, ceux qui ont le culte suprême de Dieu-Vérité, qui brûlent d'une foi intrépide en Jésus-Christ, en l'Église et en la Vérité — j'en connais, Saint-Père ! — ceux-là sont âprement combattus, sont diffamés comme hérétiques, sont contraints au silence, tout cela par l'œuvre de l'Esprit de mensonge qui, depuis des siècles, travaille à créer dans l'Eglise une tradition d'erreur en vertu de laquelle ceux qui aujourd'hui servent cet Esprit, croient qu'ils servent Dieu, comme le crurent les premiers persécuteurs des chrétiens. Saint-Père... »

Ici Benedetto s'agenouilla. Le Pape ne fit pas un mouvement; il semblait avoir baissé la tête encore davantage. Sa calotte blanche était presque toute dans la lumière de la petite lampe.

« Saint-Père, j'ai lu ce matin même de grandes paroles que Votre Sainteté adressait à ses anciens dio-

césains, sur la multiple révélation de Dieu-Vérité dans la Foi, dans la Science et aussi, directement, mystérieusement, dans l'âme humaine. Ils sont nombreux, Saint-Père, très nombreux, les cœurs de prêtres et de laïques qui appartiennent à l'Esprit-Saint; l'Esprit de mensonge n'a pu y pénétrer, même sous un vêtement angélique. Dites une parole, Saint-Père, faites un geste qui réconforte ces cœurs dévoués au Saint-Siège du Pontife romain! Honorez devant l'Eglise entière quelqu'un de ces hommes, de ces prêtres qui sont combattus par l'Esprit de mensonge; élevez-en quelques-uns à l'épiscopat, élevez-en quelques-uns au Sacré-Collège!... Autre chose encore, Saint-Père! Conseillez aux exégètes et aux théologiens, si cela est nécessaire, de cheminer prudemment, puisque la science ne progresse qu'à la condition d'être prudente; mais ne laissez pas condamner par l'Index ou par le Saint-Office, à cause de quelque hardiesse excessive, des hommes qui sont l'honneur de l'Eglise, qui ont l'intelligence pleine de la Vérité et le cœur plein du Christ, qui luttent pour la défense de la foi catholique! Et, puisque Votre Sainteté a dit que Dieu révèle aussi ses vérités dans le secret des âmes, ne laissez pas se multiplier les dévotions extérieures, déjà suffisamment nombreuses; recommandez aux Pasteurs la pratique et l'enseignement de la prière intérieure! »

Benedetto se tut un instant, épuisé. Le Pape releva le visage, regarda l'homme agenouillé qui fixait sur lui des yeux douloureux, brillants de lumière sous les sourcils contractés, tandis que vibraient ses mains jointes où affluait l'effort de l'Esprit. Le visage du Pape trahissait une émotion violente. Il aurait voulu dire à Benedetto de se mettre debout, de s'asseoir; mais il ne dit rien, par crainte que cette émotion ne se trahît aussi dans sa voix. Il se contenta d'insister par gestes; et Benedetto se mit debout, prit sa chaise, appuya au dossier ses mains toujours jointes, parla de nouveau.

« Si le clergé enseigne peu au peuple la prière intérieure, non moins salutaire à l'âme que certaines superstitions sont corruptrices pour elle, la faute en est au second Esprit malin qui infeste l'Eglise, transfiguré en ange de lumière. Celui-ci est l'Esprit de domination, qui s'est emparé du clergé. Aux prêtres qui ont l'esprit de domination, il ne saurait plaire que les âmes communiquent directement et normalement avec Dieu, pour lui demander conseil et direction. A bonne fin ! — le Malin trompe ainsi leur conscience — à bonne fin ! Mais ils prétendent les diriger eux-mêmes en qualité de médiateurs, et ces âmes deviennent molles, timides, serviles. Il est possible toutefois que ces âmes-là ne soient pas nombreuses : les pires maléfices de l'Esprit de domination sont autres. Il a supprimé l'ancienne et sainte liberté catholique ; il cherche à faire de l'obéissance, même lorsqu'elle n'est pas due selon la loi, la première des vertus ; il voudrait imposer des soumissions non obligatoires, des rétractations contraires à la conscience ; dès qu'un groupe d'hommes s'associe pour une œuvre bonne, en prendre le commandement, et, si on décline ce commandement, refuser toute assistance. Il tend à porter l'autorité religieuse même en dehors du domaine religieux. L'Italie, Saint-Père, en sait quelque chose. Mais qu'est-ce que l'Italie ? Ce n'est pas pour elle que je parle ; c'est pour l'universalité du monde catholique. Peut-être votre Sainteté n'en a-t-elle pas encore fait l'épreuve ; mais l'Esprit de domination voudra s'exercer aussi sur Elle. Ne cédez pas, Saint-Père ! A Vous appartient le gouvernement de l'Eglise ; ne permettez pas que d'autres Vous gouvernent ; ne souffrez pas que Votre pouvoir soit un gant pour les mains invisibles d'autrui. Ayez des conseillers publics, et que ce soient les évêques réunis souvent en conciles nationaux ; faites participer le peuple à l'élection des évêques, et choisissez des hommes aimés et respectés du peuple ; et que les

évêques se mêlent au peuple, non seulement pour passer sous des arcs de triomphe et se faire saluer par le son des cloches, mais pour connaître les foules et pour les édifier, à l'exemple du Christ, au lieu de rester enfermés ainsi que des princes orientaux dans leurs évêchés, comme le font un si grand nombre d'entre eux. Et laissez-leur toute l'autorité compatible avec celle de Pierre!... Sainteté, puis-je parler encore? »

Le Pape qui, depuis que Benedetto avait recommencé à parler, n'avait pas quitté des yeux son visage, répondit par une légère inclinaison de tête. Benedetto reprit :

« Le troisième Esprit malin qui corrompt l'Eglise ne se transfigure pas en ange de lumière : car il sait qu'il ne réussirait pas à tromper; il se contente de revêtir l'apparence d'une vulgaire honnêteté humaine. C'est l'Esprit d'avarice. Le Vicaire du Christ vit, lui, dans ce palais, comme il a vécu dans son évêché, avec un cœur de pauvre; maints vénérables Pasteurs vivent dans l'Eglise avec un cœur pareil; mais l'esprit de pauvreté n'y est pas assez enseigné comme le Christ l'enseigna; les lèvres des ministres du Christ sont trop souvent complaisantes à ceux qui convoitent la richesse. Tel d'entre eux incline le front avec obséquiosité devant celui qui possède beaucoup, seulement parce qu'il possède beaucoup; tel autre flatte par la langue celui qui aspire ardemment à la fortune; et jouir de la pompe et des honneurs qui accompagnent l'opulence, s'attacher par l'âme aux commodités que procure la richesse, paraît chose licite à un trop grand nombre de ceux qui prêchent la parole et les exemples du Christ. Saint-Père, rappelez le clergé à une meilleure attitude envers les hommes qui convoitent les biens de ce monde, riches ou pauvres; rappelez-lui la charité qui admoneste, qui menace, qui censure. Ah! Saint-Père!... »

Benedetto se tut, les yeux fixés sur le Pape avec une véhémente expression d'appel.

« Eh bien? » murmura le Pape.

Benedetto écarta les bras et poursuivit :

« L'Esprit me force à en dire davantage. Ce n'est pas l'œuvre d'un jour; mais il faut préparer le jour, et ne pas laisser cette tâche aux ennemis de Dieu et de l'Eglise; il faut préparer le jour où les prêtres du Christ donneront l'exemple de la réelle pauvreté, vivront pauvres par obligation comme à présent ils vivent chastes par obligation, et prendront pour règle sur ce point les paroles de Jésus aux Soixante-douze [1]. Alors le Seigneur entourera les derniers d'entre eux d'un honneur et d'une révérence tels qu'il n'en existe pas aujourd'hui dans le cœur du peuple pour les Princes de l'Eglise. Ils seront peu nombreux, mais ils seront la lumière du monde. Le sont-ils aujourd'hui, Saint-Père? Quelques-uns, sans doute; mais la plupart ne sont ni lumière ni ténèbres! »

Pour la première fois, le Pontife approuva de la tête, douloureusement.

« Le quatrième Esprit malin, poursuivit Benedetto, est l'Esprit d'immobilité. Celui-ci se transfigure en ange de lumière. Les catholiques, eux aussi, ecclésiastiques et laïques, dominés par l'Esprit d'immobilité, croient plaire ainsi à Dieu, comme les Juifs zélés qui firent crucifier Jésus. Tous les cléricaux, Saint-Père, et même tous les hommes religieux qui sont aujourd'hui opposés au Catholicisme progressiste, auraient fait crucifier Jésus de bonne foi, au nom de Moïse. Ils sont idolâtres du passé; ils voudraient que tout fût immuable dans l'Eglise, jusqu'aux formules du langage pontifical, jusqu'aux *flabelli* qui répugnent au cœur sacerdotal de Votre Sainteté, jusqu'aux sottes traditions qui interdisent à un cardinal de sortir à pied et

[1] Saint Luc, X.

qui feraient considérer comme scandaleux qu'il visitât les pauvres dans leurs demeures. C'est l'Esprit d'immobilité qui, voulant conserver des choses impossibles à conserver, attire sur nous les dérisions des incrédules. Faute grave devant Dieu ! »

Le pétrole manquait dans la petite lampe ; le cercle des ténèbres se resserrait, s'épaississait autour et au-dessus de l'étroite sphère de lumière où se dessinaient, l'une en face de l'autre, la blanche figure du Pontife assis et la noire figure de Benedetto debout.

« Contre l'Esprit d'immobilité, ajouta Benedetto, je supplie Votre Sainteté de ne pas souffrir que l'on mette à l'Index les livres de Giovanni Selva. »

Puis, écartant la chaise, il s'agenouilla de nouveau, tendit les mains vers le Pontife, parla d'une voix plus tremblante et plus enflammée.

« Vicaire du Christ, je Vous adjure de faire encore une autre chose. Je ne suis qu'un pécheur, indigne d'être comparé aux Saints; mais l'Esprit de Dieu peut parler aussi par la bouche la plus vile. Si une femme a pu adjurer un Pape de venir à Rome, j'adjure, moi, Votre Sainteté de sortir du Vatican. Sortez, Saint-Père; mais, la première fois, au moins la première fois, sortez pour une œuvre de Votre ministère ! Lazare souffre et meurt chaque jour : allez visiter Lazare ! Jésus-Christ appelle à l'aide dans toutes les pauvres créatures humaines qui souffrent. De la Galerie lapidaire, j'ai vu les lumières, qui éclairent la façade d'un autre palais de Rome. Si la douleur humaine demande assistance au nom du Christ, il est possible que là-bas on réponde « non », mais on y va. Du Vatican, on répond « oui » à Jésus-Christ, mais on n'y va pas. Que dira le Christ, Saint-Père, à l'heure terrible ? Les paroles que je viens de prononcer, si elles étaient connues du monde, me vaudraient les outrages de ceux qui font le plus hautement profession d'être dévoués au Vatican; mais les outrages et les foudres lancés contre moi m'em-

pêcheront-ils de crier jusqu'à la mort : « Que dira le Christ? » Oui, que dira le Christ? C'est à lui que j'en appelle ! »

La flamme de la petite lampe baissait, baissait; dans l'étroite sphère de clarté pâle qu'enserraient les ténèbres, on ne voyait guère de Benedetto que les deux mains tendues, on ne voyait guère du Pape que la main droite posée sur la sonnette d'argent. Dès que Benedetto eut cessé de parler, le Saint-Père lui ordonna de se remettre debout; puis il agita deux fois la sonnette. La porte de la Galerie s'ouvrit et don Teofilo, le fidèle camérier, parut.

« Teofilo, dit le Pape, la lumière est-elle rallumée dans la Galerie?

— Oui, Saint-Père.

— Alors, passe dans la Bibliothèque où tu trouveras Monseigneur. Dis-lui qu'il vienne ici et qu'il m'attende. Apporte-lui une autre lampe. »

Et le Pape se leva. Il était petit de taille et un peu voûté. Il se dirigea vers la porte de la Galerie, en faisant signe à Benedetto de le suivre. Don Teofilo sortit du côté opposé. Dans la salle pleine d'ombre, où avaient été dites tant de paroles enflammées par l'Esprit, il ne resta, triste présage, que la petite lampe mourante.

La Galerie lapidaire, où venaient d'entrer le Pape et Benedetto, était à demi ténébreuse. Mais, dans le fond, une grande lampe à réflecteur illuminait l'inscription commémorative, à droite de la porte qui mène à la Loge de Jean d'Udine. Entre les deux grandes haies de pierres funéraires qui, alignées d'un bout à l'autre de la Galerie, contemplaient l'obscur débat de ces deux âmes, vivant encore de la vie mortelle, comme autant de témoins muets déjà initiés aux mystères de l'outre-tombe et du jugement divin, le Pape s'avançait, lent, silencieux, suivi de

Benedetto qui se tenait à sa gauche, un pas en arrière. Il s'arrêta quelques instants près du torse du fleuve Oronte et regarda par la fenêtre. Benedetto se demanda s'il regardait les lumières du Quirinal; et il palpita, dans l'attente d'une parole. Mais la parole ne vint pas. Le Pape, toujours silencieux, reprit sa marche lente, les mains jointes derrière le dos, le menton sur la poitrine. De nouveau il s'arrêta, presque au bout de la Galerie, dans la lumière de la grande lampe; et il parut incertain, ne sachant s'il devait continuer ou revenir. A gauche de la lampe, la porte de la Galerie s'ouvrait sur un fond de nuit, de lune, de colonnes, de vitrages, de pavé marmoréen. Le Pape se dirigea de ce côté, descendit les cinq degrés. La lune battait de biais sur le plancher rayé par l'ombre noire des colonnes, coupé, au fond de la loge, par le profil oblique de l'ombre épaisse à travers laquelle on entrevoyait le buste de Jean.

Le Pape parcourut la loge jusqu'à cette ombre, y pénétra, s'y arrêta. Cependant Benedetto, qui était resté à plusieurs pas en arrière, pour n'avoir pas l'air d'insister indiscrètement afin d'obtenir une réponse, contemplait la lune voguant parmi de grandes nuées, au-dessus de Rome. Tout en contemplant l'astre, il se demandait à lui-même, il demandait à quelque Être invisible qui aurait été près de lui, il semblait demander, pour ainsi dire, à ce visage sévère et triste de la lune, s'il avait trop osé, mal osé. Mais soudain il se repentit de ce doute. Celui qui avait parlé, était-ce lui-même? Non; les paroles lui étaient venues aux lèvres sans réflexion ; c'était l'Esprit qui avait parlé. Il ferma les yeux, dans un effort de prière mentale, avec la face encore levée vers la lune, tel un aveugle qui tendrait son visage avide à la splendeur devinée de l'astre d'argent.

Une main le toucha légèrement à l'épaule. Il tressaillit et ouvrit les yeux. C'était le Pape, dont le visage disait qu'il avait enfin mûri dans sa pensée des paroles

propres à le satisfaire. Benedetto courba respectueusement la tête pour l'écouter.

« Mon fils, dit le Saint-Père, quelques-unes de ces choses, Dieu les a depuis longtemps dites aussi dans mon cœur. Toi, puisse Dieu te bénir ! toi, tu n'as à t'entendre qu'avec Dieu seul ; mais, moi, j'ai de plus à m'entendre avec les hommes que le Seigneur a placés près de moi pour que, assisté de leurs avis, je me gouverne selon la charité et selon la prudence ; et, avant tout, je dois mesurer mes conseils et mes commandements selon les capacités diverses, selon les mentalités diverses de tant de millions d'hommes. Je suis un pauvre maître d'école qui, sur soixante-dix écoliers, en a vingt moins que médiocres, quarante médiocres et seulement dix bons. Il ne peut gouverner son école pour les dix qui seuls sont bons ; et moi, je ne puis gouverner l'Église pour toi seul et pour ceux qui te ressemblent. Vois ceci, par exemple : Jésus a payé le tribut à l'Etat ; et moi, non comme Pontife, mais comme citoyen, je payerais volontiers mon tribut d'hommage dans ce palais dont tu as vu les lumières, si je ne craignais d'offenser par là soixante de mes écoliers, de perdre ne fût-ce qu'une seule de leurs âmes, qui me sont précieuses comme les autres. Et il en serait de même si je faisais ôter de l'Index certains livres, si j'appelais dans le Sacré-Collège certains hommes qui ont la réputation de n'être pas strictement orthodoxes, si, le jour où une épidémie éclatetait, j'allais, *ex abrupto*, visiter les hôpitaux de Rome.

— Oh ! Saint-Père, s'écria Benedetto, pardonnez-moi ; mais il n'est pas sûr que les âmes disposées à se scandaliser du Vicaire de Jésus-Christ pour de semblables motifs, se sauvent ensuite ; et, au contraire, on acquerrait sûrement une infinité d'autres âmes que l'on n'acquiert pas !

— Et puis, continua le Pape, comme s'il n'avait pas entendu, je suis vieux, je suis fatigué ; les cardinaux

ignorent qui ils ont mis à ce poste; et moi, je ne voulais pas. En outre, je suis malade; j'ai des signes que je devrai bientôt comparaître devant mon Juge. Je sens, mon fils, que tu as l'esprit bon; mais le Seigneur ne peut exiger d'un pauvre homme comme moi les choses que tu dis, choses pour lesquelles ne suffirait pas même un Pontife jeune et valide... Cependant il y a des choses que, moi aussi, avec Son aide, je pourrai faire; non les grandes choses, mais au moins d'autres choses... Les grandes choses, prions le Seigneur qu'il suscite celui qui saura les faire en leur temps et qui saura aider à les bien faire... Mon fils, si je me mettais ce soir à transformer le Vatican, à le réédifier, où trouverais-je un Raphaël pour le peindre? Trouverais-je même ce Jean d'Udine? D'ailleurs, je ne prétends pas qu'il n'y ait rien à faire... »

Benedetto allait répondre. Le Pontife, peut-être parce qu'il ne voulait pas s'expliquer davantage, ne lui en laissa ni le moyen ni le temps, et il lui adressa une agréable demande.

« Tu connais Selva? dit-il. Personnellement, quel homme est-ce?

— C'est un juste! se hâta de déclarer Benedetto. C'est un grand juste! Ses livres ont été dénoncés à la Congrégation de l'Index. Peut-être y trouvera-t-on quelques opinions hardies; mais il n'y a pas de comparaison possible entre la religiosité chaude et profonde des livres de Selva et le formalisme glacé, misérable, de tant d'autres livres qui se trouvent plus souvent que l'Evangile entre les mains du clergé. Saint-Père, la condamnation de Selva porterait un coup aux énergies les plus actives et les plus vitales du Catholicisme. L'Eglise tolère des milliers de livres ascétiques stupides, qui rapetissent indignement l'idée de Dieu dans l'esprit humain. Ne condamnez pas ceux qui la grandissent! »

Les heures sonnèrent au loin : neuf heures et demie.

Sa Sainteté prit silencieusement la main de Benedetto, l'enferma dans les siennes, fit entendre par cette muette étreinte des sentiments et des assentiments que retenait la bouche prudente. Il la serra, la secoua, la caressa, la serra encore; et, finalement, il dit d'une voix étouffée :

« Prie pour moi! Prie le Seigneur de me donner la lumière! »

Deux larmes brillaient dans les beaux yeux suaves de ce vieillard qui ne s'était jamais souillé volontairement d'une pensée impure, de ce vieillard qui n'était que douceur et charité.

Benedetto, saisi par l'émotion, ne put prononcer une parole.

« Viens encore me voir, dit le Pape. Il faut que nous causions encore.

— Quand, Saint-Père?

— Bientôt. Je te ferai avertir. »

Cependant l'ombre avançait, avait englouti la Figure blanche et la Figure noire. Sa Sainteté posa une main sur l'épaule de Benedetto et lui demanda, tout bas, avec un peu d'hésitation :

« Te rappelles-tu la fin de ta Vision? »

Benedetto répondit, aussi à voix basse, en courbant le visage :

« *Nescio diem neque horam.*

— Ce n'est pas dans le manuscrit, reprit le Saint-Père. Mais te rappelles-tu? »

Benedetto murmura : « Dans une robe de bénédictin, sur la terre nue, à l'ombre d'un arbre.

— S'il doit en être ainsi, fit le Saint-Père doucement, je veux te bénir pour cette heure-là. Je serai alors à t'attendre dans le ciel. »

Benedetto se mit à genoux. La voix du Pape résonna, solennelle, dans l'ombre : « *Benedico te in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti.* »

Le Pape remonta vite les cinq marches et disparut.

Benedetto demeura à genoux, absorbé dans cette bénédiction qui lui avait paru venir du Christ. Puis il se releva, au bruit d'un pas dans la Galerie. Quelques instants après, en compagnie de don Teofilo, il descendait à la Porte de bronze.

III

La chambre, sise au quatrième étage, était à peine décente. Un lit de fer, une table de nuit, un bureau avec quelques livres usés, déchirés, une commode de sapin, un lavabo de fer, quelques chaises de paille en formaient tout le mobilier. Un vêtement gris était pendu à un clou, un chapeau de feutre noir à un autre. Des lueurs fréquentes d'éclairs entraient par la fenêtre ouverte, et aussi des souffles de l'obscure nuit d'orage, qui faisaient osciller la petite flamme de la lampe à pétrole allumée sur la table de nuit, osciller la lumière et les ombres sur des draps d'une blancheur douteuse, sur deux mains décharnées, sur un bouquet de roses que tenaient ces deux mains, sur la chemise de flanelle que portait l'homme malade, assis dans le lit, sur son visage maigre et ridé où grisonnait une barbe d'un mois. De l'autre côté de la pauvre couche, dans la pénombre, Benedetto était debout. Le malade regardait les fleurs et ne disait rien. Ses mains tremblaient, et ses lèvres aussi.

Il avait été moine. A trente ans, il avait jeté le froc aux orties et s'était marié. Homme de médiocre talent et de médiocre instruction, il avait vécu dans la misère avec sa femme et ses deux filles, faisant le métier de copiste. Sa femme était morte, ses filles se conduisaient mal. Et il s'éteignait lentement, à ce quatrième étage de la rue de la Marmorata, près de la rue Manuzio, consumé par l'indigence, par l'étisie, par l'amertume de son âme.

Un sanglot incoercible s'échappa de sa poitrine. Il étendit les bras, saisit et attira la tête de Benedetto ; puis, il la repoussa brusquement, cacha son visage dans ses deux mains.

« Non, je n'en suis pas digne ! Non, je n'en suis pas digne ! » s'écria-t-il.

Mais, à son tour, Benedetto lui prit la tête, l'embrassa et répondit :

« Moi non plus, je ne suis pas digne de la grâce que me fait le Seigneur.

— Quelle grâce? demanda le malade.

— Que vous pleuriez avec moi ! »

En parlant ainsi, Benedetto relâcha son étreinte, se redressa ; et il continuait à considérer affectueusement le vieillard. Celui-ci le regarda, étonné, comme pour dire : « Vous savez donc? » Et, sans paroles, Benedetto fit signe que oui, de la tête.

Cet homme ne se doutait pas que son passé fût connu. Il habitait là depuis trois ans. Une voisine plus vieille que lui, une pauvre petite bossue, charitable et pieuse, lui rendait de menus services, l'assistait dans ses maladies, trouvait moyen de lui venir en aide avec les deux lires de pension journalière qui constituaient toutes ses ressources. Elle avait appris des concierges que c'était un moine défroqué ; et elle le voyait si triste, si humble, si reconnaissant, qu'elle priait soir et matin la Madone et tous les Saints du Paradis, pour qu'ils lui fissent la grâce d'intercéder auprès de Jésus, d'obtenir de lui qu'il pardonnât à cet infortuné et qu'il le fît rentrer dans le giron de l'Eglise. Elle racontait ses peines et ses espérances à d'autres petites vieilles pieuses, leur disait :

« Moi, je n'ose pas prier Jésus : ce malheureux lui a joué un trop vilain tour. Il faudrait que ce fût un gros bonnet qui priât. »

Ce jour-là, le malade lui avait répété à plusieurs reprises qu'il serait bien heureux d'avoir des roses.

Alors la bossue s'était dit : « Il y a ce saint homme dont tout le monde parle, qui est jardinier. Je vais lui raconter l'histoire; je lui recommanderai d'apporter les roses lui-même. Qui sait ce qui peut résulter de cette visite ? » Tout de suite après, elle s'était dit encore : « Si cette idée-là ne me vient pas de la Madone, elle me vient sûrement de saint Antoine ! » Et son cœur simple et pur avait eu comme une inondation de douceur et de joie. Sans tarder une minute, elle était allée à la villa Mayda, à cette élégante villa pompéienne, toute blanche sur l'Aventin, au milieu de beaux palmiers, presque vis-à-vis de la fenêtre de l'ancien moine. Benedetto était sur le point de se coucher, pour obéir au professeur qui lui avait trouvé de la fièvre — cette petite fièvre sournoise qui, depuis quelques semaines, le prenait de temps à autre, sans d'ailleurs le faire souffrir. Sitôt qu'il avait su de quoi il s'agissait, il était venu avec les roses.

Le vieillard cacha de nouveau son visage, saisi de honte. Puis, sans plus regarder Benedetto, il parla des roses, expliqua le pourquoi de son désir. Il était fils d'un jardinier, et il aurait voulu être jardinier comme son père; mais il se plaisait à fréquenter les églises, et tous ses jouets étaient des objets religieux : petits autels, candélabres, bustes d'évêques mitrés. Les maîtres de son père, gens très dévots, avaient laissé entendre à celui-ci que, si l'enfant montrait de la vocation pour l'état ecclésiastique, ils le feraient instruire à leurs frais; et les parents, sans autre considération, l'avaient destiné à cette carrière. Il s'était vite aperçu qu'il n'avait pas la force suffisante pour tenir les engagements sacerdotaux ; mais il n'avait pas eu non plus assez d'énergie pour prendre une résolution qui aurait mortellement affligé les siens. Il s'était figuré au contraire que, s'il quittait entièrement le monde, il aurait chance de se sauver ; et, obéissant à d'imprudents conseils, il était entré là d'où il avait

dû sortir ensuite par la mauvaise porte: il avait pris l'habit d'un ordre dont il avait coutume de dire, plus tard, en plaisantant à mots couverts avec ses amis : « Quand j'étais au régiment... »

Dans sa jeunesse, il avait aimé les fleurs; après son entrée au séminaire, il n'y avait plus pensé, jamais, pas une seule fois en quarante ans. Or, la nuit qui avait précédé la visite de Benedetto, il avait vu en songe un grand rosier de ce jardin où s'était écoulée son enfance. Les roses blanches s'inclinaient toutes vers lui, le regardaient, dans le monde des rêves, comme des âmes pieuses regardent avec curiosité un pèlerin, dans le monde des ombres. Elles lui disaient : « Où vas-tu, pauvre ami? Pourquoi ne reviens-tu pas à nous? » S'étant éveillé, il avait senti un tendre désir de roses, un désir qui l'avait ému jusqu'aux larmes. Et toutes ces roses, là, sur son lit, par la bonté d'une sainte personne! Toutes ces belles roses embaumées!... Il se tut, le regard fixé sur Benedetto, la bouche entr'ouverte; et dans ses yeux luisait une question douloureuse : « Tu sais, tu comprends. Que penses-tu de moi? Penses-tu qu'il y ait pour moi quelque espoir d'être pardonné? »

Benedetto, courbé sur le malade, se mit à lui parler, tout en le caressant. La source des paroles suaves coulait, coulait, avec l'accent varié d'une tendresse tour à tour joyeuse et compatissante. Tantôt le vieillard en paraissait heureux, tantôt il laissait échapper des demandes inquiètes; et aussitôt la source abondante des paroles suaves ramenait la béatitude sur son visage. Cependant la petite bossue, le rosaire aux doigts, allait et venait, de sa chambre à la porte du voisin, partagée entre le désir de précipiter les *Ave*, dans ce moment décisif, et le désir d'entendre si l'on parlait derrière la porte, de savoir ce que l'on disait.

Mais, en bas, dans la rue, malgré le mauvais temps, il s'était amassé des gens qui attendaient le Saint de Yenne. Une mercière l'avait vu entrer tenant des roses

à la main, en compagnie de la bossue. Quelques minutes suffirent pour qu'une cinquantaine de personnes se groupassent devant la maison, en majeure partie des femmes, les unes afin de le voir, les autres afin d'obtenir de lui une parole. Ces gens attendaient patiemment et, à demi-voix, comme s'ils avaient été dans une église, causaient de Benedetto, des miracles que le Saint faisait, des grâces qu'ils imploreraient de lui. Un cycliste survint, descendit de sa bicyclette, demanda la raison de ce rassemblement, se fit instruire avec précision du lieu où était le Saint de Yenne, remonta sur sa machine et repartit à fond de train. Peu après, un fiacre suivi du cycliste arriva, s'arrêta en face de la maison. Un monsieur en descendit, traversa le rassemblement, pénétra dans le corridor. Le cycliste resta près du fiacre. L'autre parla au concierge, se fit accompagner par lui jusqu'à la porte près de laquelle se tenait la bossue, avec son rosaire entre les doigts, toute palpitante. Il frappa, malgré les muettes oraisons jaculatoires de cette femme qui suppliait la Madone d'éloigner l'importun. Ce fut Benedetto qui vint ouvrir.

« Excusez-moi, dit l'arrivant avec politesse. Vous êtes monsieur Piero Maironi?

— Je ne porte plus ce nom, répondit Benedetto, sans se troubler; mais je l'ai porté autrefois.

— C'est à regret que je vous dérange. Mais je vous prie de vouloir bien m'accompagner. Tout à l'heure, je vous dirai où. »

Le malade entendit ces paroles et se prit à gémir :

« Non, saint homme! Non, ne vous en allez pas, pour l'amour de Dieu! »

Benedetto répondit à l'inconnu :

« Ayez l'obligeance de me dire votre nom et pourquoi il faut que je vous accompagne. »

L'autre parut un peu gêné.

« Voici, dit-il. Je suis commissaire de police. »

Le malade s'écria :

« Jésus Maria! »

Et la bossue, épouvantée, laissa tomber son rosaire et regarda Benedetto, qui n'avait pu retenir un geste de surprise.

Le commissaire se hâta d'ajouter en souriant que sa visite n'avait rien de redoutable, qu'il ne venait arrêter personne, qu'il avait à communiquer, non des ordres, mais une simple invitation.

Comme les invitations de la Questure[1] ont un caractère très spécial, Benedetto ne songea pas à s'excuser; il se contenta de demander qu'on le laissât seul pendant cinq minutes avec la femme et le malade. Il chuchota quelque chose à l'oreille de celui-ci, qui parut consentir avec des larmes dans la voix; il prit la bossue à part, l'avertit que le malade était disposé à recevoir le prêtre, mais que lui, Benedetto, ne savait pas quand il serait libre d'en amener un. La pauvre petite créature tremblait toute, partagée entre l'effroi et la joie, et elle ne trouvait à dire que : « Mon doux Jésus! Bonne Vierge! » Benedetto la réconforta, lui promit de revenir dès qu'il le pourrait; et, après avoir pris congé, il descendit avec le commissaire.

Dans la rue, l'attroupement avait grossi, devenait tumultueux, entourait d'une façon menaçante le cycliste resté près du fiacre. On avait reconnu que cet homme était un agent de la sûreté, et il refusait de dire pourquoi il était d'abord venu prendre des informations, pourquoi il avait ensuite ramené l'autre personne. On voulait forcer le cocher à s'en aller, on parlait de dételer le cheval. Quand le commissaire parut avec Benedetto, tout le monde s'en prit au fonctionnaire de la Questure. On criait :

« A la porte le mouchard!

— A la porte!

[1] C'est la préfecture de police, à Rome.

— A bas la police !

— Laissez cet homme tranquille! Ce sont les voleurs qu'il faut prendre!

— Vous arrêtez les serviteurs de Dieu et vous laissez les voleurs en liberté!

— A la porte!

— A bas la police! »

Benedetto s'avança, fit des deux mains un signe pour demander le silence, pria et supplia ces gens de retourner chez eux en paix : car personne ne lui voulait de mal, il n'était pas arrêté, il s'en allait de son plein gré avec ce monsieur. Sur ces entrefaites, un coup de tonnerre éclata dans le ciel, une brusque averse inonda le trottoir. La foule s'éparpilla, se dispersa rapidement. Le commissaire donna un ordre au cycliste et monta dans le fiacre avec Benedetto.

Ils partirent dans la direction du Tibre, parmi les tonnerres, les éclairs et la pluie furieuse. Benedetto, très calme, demanda au commissaire ce qu'on lui voulait à la Questure. Le commissaire répondit qu'il ne s'agissait pas de la Questure : celui qui voulait parler à M. Maironi était un personnage plus important que le questeur.

« Je ne sais si j'aurais dû vous le dire, ajouta-t-il, mais d'ailleurs il vous le dira lui-même. »

Puis il raconta qu'il avait en vain cherché Benedetto à la villa Mayda et qu'il aurait été très ennuyé de ne pas le trouver promptement. Benedetto essaya de lui demander s'il connaissait la raison de cet appel. En fait, le commissaire ne la connaissait pas; mais il feignit un silence diplomatique, se rencogna dans son coin, comme pour s'abriter des ondées. Un éclair fit voir à Benedetto le fleuve jaunâtre, les noirs chalands de Ripagrande; un autre éclair, le temple de Vesta. Ensuite, il ne se rendit plus compte de rien; il lui sembla qu'il traversait une nécropole inconnue, un dédale de

voies funèbres où auraient brûlé des lampes sépulcrales. Finalement, le fiacre s'engouffra avec fracas sous un porche, s'arrêta au pied d'un grand escalier sombre, flanqué de colonnes. Benedetto monta avec le commissaire jusqu'au second palier, sur lequel s'ouvraient deux portes. Celle de gauche était fermée; celle de droite regardait sur l'escalier par un œil ovale, blanc de lumière. Le commissaire la poussa, entra avec Benedetto dans une sorte d'antichambre. Un huissier qui sommeillait se leva avec effort. Le commissaire quitta Benedetto, pénétra seul dans une autre pièce. Alors l'huissier se pencha comme pour ramasser quelque chose, et il dit à Benedetto, en lui présentant une lettre cachetée:

« Vous venez de perdre un papier. »

Et, comme Benedetto s'étonnait :

« Vous êtes bien l'homme du Testaccio? Voyez donc si ce papier est à vous. Faites vite ! »

« Faites vite? » Benedetto regarda l'huissier, qui s'était rassis. Celui-ci le regarda à son tour et confirma son conseil par un hochement sec de la tête qui signifiait : « Tu soupçonnes qu'il y a quelque chose là-dessous. Eh bien, oui, il y a quelque chose. »

Benedetto examina l'enveloppe. Elle portait cette adresse :

Au garçon-jardinier de la villa Mayda.

Et, plus bas, en gros caractères :

Très urgent.

C'était une écriture de femme; mais Benedetto ne la reconnut pas. Il déchira l'enveloppe et lut :

« Sachez que le Directeur général de la sûreté fera tout le possible pour vous induire à quitter Rome volontairement. Refusez. Ce qui suit, vous pourrez le lire à loisir. »

Benedetto remit précipitamment la lettre dans l'enveloppe. Mais, comme personne ne reparaissait et que tout semblait dormir autour de lui, il reprit la lettre et en continua la lecture.

« Au Vatican, depuis vos visites, on est mécontent du Saint-Père, entre autres choses parce qu'il a évoqué devant lui l'affaire Selva, soumise à la Congrégation de l'Index. Vous ne sauriez imaginer les intrigues qui se trament contre vous, les calomnies que l'on fait arriver jusqu'à vos amis, tout cela pour vous éloigner de Rome et vous empêcher de revoir le Pontife. On a obtenu que le Gouvernement aidât au complot et on lui a promis, en échange, de ne pas mettre à effet la nomination d'une certaine personne très désagréable au Quirinal, pour le siège épiscopal de Turin. Ne cédez pas, n'abandonnez pas le Saint-Père et votre mission. La menace relative à l'affaire de Yenne n'est pas sérieuse : il serait impossible d'engager des poursuites contre vous, et on le sait bien. Quelqu'un qui ne peut vous écrire a su tout cela, m'a chargé de l'écrire pour elle et vous fera parvenir ce billet.

« NOÉMI d'ARXEL. »

Benedetto regarda involontairement l'huissier, comme s'il soupçonnait que cet homme connût le sens de la lettre qui avait passé par ses mains. Mais l'huissier s'était de nouveau assoupi, et il ne bougea plus jusqu'au retour du commissaire qui lui donna l'ordre d'accompagner Benedetto chez M. le Commandeur.

Benedetto fut introduit dans une salle spacieuse, très sombre, excepté dans le coin où un personnage d'une cinquantaine d'années lisait la *Tribuna*, près d'une lampe électrique dont la clarté illuminait son crâne chauve, le journal, la table couverte de papiers. Au-dessus de lui, dans la pénombre, on entrevoyait un grand portrait du roi. Le personnage ne releva pas de son journal sa tête lourde de pouvoir conscient; il

la releva quand il lui plut, et il regarda avec des yeux distraits l'atome plébéien qu'il avait devant lui.

« Prenez une chaise, » dit-il froidement.

Benedetto prit une chaise.

« Vous êtes monsieur Piero Maironi ?

— Oui, monsieur.

— Je regrette de vous avoir dérangé ; mais c'était nécessaire. »

Sous les paroles polies du Commandeur, on sentait un fond de dureté et de sarcasme.

« A propos, demanda-t-il, pourquoi ne vous faites-vous pas appeler par votre nom ? »

La question était inattendue, et Benedetto tarda un moment à répondre.

« Bon, bon, reprit l'autre. Pour l'heure, ce détail importe peu. Ici, nous ne sommes pas au tribunal. Quant à moi, j'estime que, si un homme veut faire le bien, il doit le faire sous son nom à lui. Mais je ne fréquente pas l'église, j'ai des idées autres que les vôtres. Bref, cela n'a pas d'importance. Vous savez qui je suis ? Le commissaire vous l'a dit ?

— Non, monsieur.

— Eh bien, je suis un fonctionnaire de l'État qui s'intéresse à la sûreté publique et qui possède un certain pouvoir ; oui, un certain pouvoir. Et je vais vous prouver que je m'intéresse aussi à vous. Je suis fâché d'avoir à vous le dire ; mais le fait est, monsieur Maironi ou monsieur Benedetto, à votre choix, que vous vous trouvez dans une situation critique. Il est parvenu à l'autorité judiciaire une accusation contre vous ; cette accusation est grave, et je crois qu'il y a là un grand péril, non seulement pour votre réputation de sainteté, mais aussi pour votre liberté individuelle et par conséquent pour votre prédication, au moins pendant quelques années. »

Une flamme monta au visage de Benedetto, ses yeux étincelèrent.

« Laissez de côté la sainteté et la réputation, » dit-il.

L'auguste fonctionnaire de l'Etat reprit, sans s'émouvoir :

« Vous vous sentez blessé. Prenez garde ! Votre réputation de sainteté, sachez-le, court encore d'autres périls. Certains bruits circulent sur votre compte, qui d'ailleurs — à cet égard vous pouvez être tranquille — n'ont aucun rapport avec le code pénal, mais qui ne s'accordent guère avec la morale catholique ; et je vous assure qu'on y croit volontiers. Si j'en parle, c'est seulement par occasion : ces choses-là ne me regardent pas. Du reste, la sainteté n'est jamais réelle ; c'est toujours, plus ou moins, une idéalisation que le miroir prête à l'image ; s'il y a sainteté, elle est dans le miroir, elle est chez les gens qui croient aux saints. Quant à moi, je n'y crois pas... Mais venons au fait. J'ai dû vous dire des choses désagréables, et je vous ai même blessé ; mais je vous offre maintenant le remède. Si je ne suis pas croyant, j'apprécie toutefois le principe religieux comme un élément d'ordre public ; et tel est aussi le sentiment de mes chefs, tel est le sentiment du Gouvernement. Donc, le Gouvernement ne peut voir avec plaisir qu'on fasse un procès scandaleux à un homme considéré par le peuple comme un saint ; et, en outre, ce procès pourrait susciter des désordres. Mais il y a plus. Nous savons que votre personne est agréable au Pape et qu'il vous voit souvent. Or, là-haut, on n'a aucune envie de donner au Pape des déplaisirs personnels ; au contraire, on a la bonne intention de les lui éviter, si c'est possible. Et ce sera possible à une condition. Ici, à Rome, vous avez des ennemis actifs — non certes dans notre parti, sachez-le bien ! non dans le parti libéral ! — et ces ennemis se préparent à vous ruiner complètement, de réputation et de toute manière. Si vous voulez que je vous ouvre ma pensée, la voici : au point de vue catholique, ils ont raison. Je modifie un peu, pour mon usage et

pour le leur, le mot fameux des Jésuites ; je dis : *aut sint ut sunt, aut non erunt*. On me rapporte que vous êtes un catholique libéral ; cela signifie simplement que vous n'êtes pas catholique. Mais passons. Vos ennemis vous ont dénoncé au Procureur du Roi. A vrai dire, notre devoir serait de faire arrêter par les carabiniers M. Piero Maironi, qui est sous le coup d'une condamnation à lui infligée par la Cour d'assises de Brescia pour n'avoir pas rempli ses fonctions de juré ; mais ça, ce n'est qu'une bagatelle. Vous vous figurez que vous avez guéri des gens, à Yenne ; or on vous accuse, non seulement d'exercice illégal de la médecine, mais encore d'avoir empoisonné un malade, rien que ça ! Nous avons, nous, les moyens de vous sauver ; nous prendrons nos mesures pour que la dénonciation dorme dans les cartons. Mais, si vous restez à Rome, vos ennemis de Rome feront un tel tapage que nous ne pourrons feindre d'être sourds. Il faut donc que vous vous en alliez, loin d'ici, et tout de suite. Si vous quittiez l'Italie, ce serait mieux encore. Retirez-vous en France, où il y a disette de sainteté. Ou du moins... N'avez-vous pas une maison sur le lac de Lugano ? Et n'y a-t-il pas maintenant des religieuses dans le pays ? Religieuses et saints vont très bien ensemble. Allez retrouver les religieuses et laissez passer la bourrasque. »

Le Commandeur parlait sérieusement, lentement, avec un flegme d'une rare insolence, qui couvrait le sarcasme. Benedetto se leva, résolu et sévère.

« J'étais, répondit-il, près d'un malade qui avait besoin de ma médecine illégale. On pouvait me laisser à mon poste. Vous et le Gouvernement, vous êtes mes pires ennemis, si vous m'offrez de me soustraire à la justice. Faites votre devoir ; donnez ordre que l'on m'arrête pour n'avoir pas rempli mes fonctions de juré ; envoyez les carabiniers. Je prouverai, moi, que je n'ai pu recevoir la citation. Quant à la dénonciation de Yenne, que M. le Procureur du Roi fasse

également son devoir et engage contre moi des poursuites : il me trouvera toujours à la villa Mayda. Dites-le à vos chefs. Dites-leur que je ne bougerai pas de Rome, que je ne crains qu'un seul Juge, et qu'ils feraient bien, eux aussi, de le craindre dans leur cœur faux : car ce Juge sera plus terrible à la fausseté du cœur qu'à la violence sincère. »

Le Commandeur, non préparé à ce coup, livide de venin impuissant, éclatait déjà en paroles de colère lorsqu'on entendit le roulement sourd d'une voiture entrant sous le porche. Alors il détacha de Benedetto son regard et se mit aux écoutes. Benedetto posa la main sur le dossier de sa chaise, pour écarter cet obstacle à sa retraite. L'autre s'agita ; dans ses yeux se ralluma la colère un moment assoupie ; il jeta le journal qu'il tenait à la main et frappa du poing sur la table en s'écriant :

« Que faites-vous ? Ne bougez pas ! »

Les deux hommes se dévisagèrent quelques instants en silence, l'un avec une autorité majestueuse, l'autre d'un air mauvais. Puis, brutalement :

« Voulez-vous que je vous fasse arrêter ici même ? » reprit le Commandeur.

Benedetto continua de le regarder en silence, et enfin il répondit :

« J'attends. Faites. »

Un huissier, qui avait plusieurs fois frappé inutilement à la porte, se montra sur le seuil et s'inclina vers le Commandeur, sans prononcer une parole. Le Commandeur dit aussitôt :

« J'y vais. »

Et il se leva à la hâte, sortit avec une face étrange, où la colère s'effaçait et où apparaissait [illegible].

L'huissier revint presque aussitôt et dit à Benedetto d'attendre. Un quart d'heure se passa. Benedetto, tout frémissant, le cœur en tumulte et la tête en feu, exalté et affaibli par la fièvre, était retombé sur sa chaise ; et

les pensées les plus diverses tourbillonnaient pêle-mêle dans son esprit. « Que Dieu lui pardonne, à cet homme !... A tous !... Quelle joie, si le Saint-Père ne permet pas la condamnation de Selva !... La personne qui ne peut m'écrire, comment a-t-elle appris ?... Et maintenant, pourquoi me fait-on attendre ?... Que veulent-ils encore de moi ?... Oh ! si, avec cette fièvre, j'allais ne pas être maître de mes pensées, de mes paroles !... Quelle terreur !... Mon Dieu, mon Dieu, ne le permettez pas !... Quelles horribles vilenies se commettent dans le monde, quelles honteuses fornications occultes entre ces hommes d'Eglise et ces hommes d'Etat qui se haïssent, qui se méprisent ! Comment le permets-tu, Seigneur ?... Il ne vient personne !... La fièvre !... Mon Dieu, mon Dieu, faites que je reste maître de mes pensées, de mes paroles !... Dieu-Vérité, Ton serviteur est en la puissance de ses ennemis conjurés ; fais qu'il Te glorifie même dans le feu ardent !... Ces deux personnes pensent à moi, en ce moment-ci. Moi, je ne dois pas penser à elles !... Elles ne dorment pas ; elles pensent à moi... Je ne suis pas ingrat, non, je ne suis pas ingrat ; mais je ne dois pas penser à elles !... C'est à toi que je penserai, ô saint vieillard du Vatican, à toi qui dors et qui ne sais pas !... Ah ! ce petit escalier, je ne le monterai plus ! Ce doux visage où rayonne l'Esprit-Saint, je ne le verrai plus !... Mais, Dieu soit loué, je ne l'aurai pas vu en vain... Que fais-je ici ?... Pourquoi ne m'en vais-je pas ?... Pourrais-je m'en aller ?... Oh ! cette fièvre ! »

Il se leva, essaya de lire l'heure sur le cadran de la pendule, blanc dans l'ombre. Il était onze heures moins cinq minutes. Dehors, l'orage continuait. La puissance des éléments furieux et la puissance du Temps qui poussait sur le cadran la petite aiguille, semblaient à Benedetto des forces amies, dans leur indifférent empire sur la puissance humaine qui avait là son siège et qui le retenait prisonnier. Mais la fièvre,

la fièvre croissante ! Il brûlait de soif. S'il avait pu au moins ouvrir une fenêtre, tendre sa bouche à l'eau du ciel !

Un tintement de sonnette électrique, des pas précipités dans l'antichambre. « Enfin ! » Le Commandeur, en pardessus, le chapeau sur la tête, entra, referma la porte derrière lui, ramassa des papiers sur la table, dit à Benedetto, avec un coup d'œil méprisant :

« Faites bien attention. Vous avez trois jours pour quitter Rome. Est-ce compris ? »

Sans se donner la peine d'attendre une réponse, il pressa sur un bouton ; et, quand l'huissier parut, il ordonna :

« Accompagnez-le ! »

Lorsque Benedetto, qui désormais se croyait libre de descendre, fut sur le grand escalier avec son guide, il demanda à celui-ci de lui donner un peu d'eau fraîche.

« De l'eau ? répondit l'huissier. Je ne peux pas aller en chercher maintenant. Son Excellence s'impatienterait. Par ici, je vous prie. »

Et, au grand étonnement de Benedetto, il le fit entrer dans la cage de l'ascenseur.

« Je devrais dire plutôt Leurs Excellences, » reprit l'huissier.

Et, tandis que l'ascenseur les portait au second étage, il regarda Benedetto comme on regarde quelqu'un à qui on fait un grand honneur, mais qui ne semble pas le mériter. Parvenus au second étage, ils traversèrent une immense pièce à demi obscure. De cette pièce, Benedetto fut conduit dans un salon éclairé si richement qu'il en éprouva une gêne et une souffrance, fut comme aveuglé par la lumière.

Deux hommes, assis aux deux coins d'un large canapé, l'attendaient, chacun dans une attitude différente : le plus jeune, les mains dans les poches, les jambes croisées, la tête renversée contre le dossier ; le plus âgé, le buste plié en avant, les mains sans cesse

occupées, l'une après l'autre, à caresser sa barbe grise. Le premier avait le regard sarcastique ; le second l'avait scrutateur, mélancolique et bienveillant. Celui-ci, sans aucun doute le plus considérable des deux, invita Benedetto à s'asseoir sur un fauteuil, en face de lui.

« Vous savez, mon cher monsieur Maironi, dit-il, d'une voix harmonieuse et sonore où il y avait quelque chose qui correspondait à la mélancolie du regard, il ne faut pas croire que nous soyons ici deux puissants suppôts de l'État. Ici, présentement, nous sommes deux individus d'une espèce assez rare, deux hommes politiques supérieurs qui connaissent bien leur métier et qui le méprisent mieux encore. Nous sommes deux grands idéalistes qui savent mentir idéalement bien, lorsque les gens auxquels ils s'adressent ne méritent pas autre chose, et qui savent aussi adorer la Vérité ; deux démocrates, mais qui ne laissent pas d'être des adorateurs de cette Vérité secrète que n'ont jamais touchée les mains sales du vieux Dêmos. »

Cela dit, l'homme à la flottante barbe grise recommença d'y faire courir tour à tour ses deux mains ; et il cligna des yeux avec un fin sourire, satisfait de ses propres paroles, cherchant la surprise sur le visage de Benedetto.

« Et nous sommes aussi des croyants, » ajouta-t-il.

Alors l'autre personnage, sans détacher sa tête du dossier, leva en l'air ses mains tendues et dit, presque solennellement :

« Tout doux !

— Permets, cher ami, reprit le premier, sans se tourner vers l'interrupteur. Nous sommes tous les deux des croyants, mais de façon différente. Moi, je crois en Dieu avec toutes mes forces qui sont grandes, et je l'aurai toujours avec moi. Toi, tu crois en Dieu avec toutes tes faiblesses, et tu ne l'auras qu'à ton lit de mort. »

Ici, autre sourire fin et satisfait, autre pause. L'ami secoua la tête et haussa les sourcils, comme on fait pour une méchante plaisanterie qui ne mérite pas de réponse.

« D'ailleurs, poursuivit la voix sonore et harmonieuse, je suis chrétien. Non pas catholique, mais chrétien. Et même, en tant que chrétien, je suis anticatholique. Mon cœur est chrétien et mon cerveau est protestant. Je découvre avec joie dans le Catholicisme les signes, non de la décrépitude, mais de la putréfaction. La charité va se décomposant, dans les âmes les plus sincèrement catholiques, en une fange noire où grouillent les vers de la haine. Je vois le Catholicisme se crevasser de toutes parts, et je vois réapparaître par les fissures la vieille idolâtrie à laquelle il est superposé. Les rares énergies juvéniles, saines et vitales, qui s'y manifestent, tendent toutes à se séparer de lui. Je sais que vous, monsieur Maironi, vous êtes précisément un catholique radical, que vous êtes l'ami d'un homme vraiment sain et fort, qui se dit catholique, mais qui pourtant est taxé d'hérésie par les catholiques purs; et très certainement ceux-ci ont raison. On m'a rapporté que vous êtes un disciple de ce noble hérétique, qui fait une campagne réformatrice et qui en même temps essaie d'agir sur le Pontife. Eh bien, moi aussi, j'attends un grand réformateur, mais il faudra que ce soit un antipape; non un antipape au sens historique, trop étroit, de ce mot, mais un antipape au sens large que le mot a pris avec Luther. « Un grand désir nous presse de savoir [1] » comment vous croyez possible de rajeunir cette pauvre vieille Papauté, que nous devançons, nous autres laïques, non seulement dans la conquête de la civilisation, mais aussi dans la science de Dieu et même dans la science du Christ; cette Papauté qui trottine derrière nous à

[1] « *Chè gran desio mi stringe di sapere.* » Dante, Enfer, VI.

longue distance et qui, de temps à autre, se plante sur le chemin, rétive comme une bête qui flaire l'abattoir, puis, quand on lui a fortement secoué le licou, fait un saut en avant et reste encore une fois sur place jusqu'à une nouvelle secousse. Dites-nous donc votre conception d'une réforme catholique. Nous vous prêtons l'oreille. »

Benedetto demeura muet.

« Parlez! reprit la Puissance inconnue qui semblait commander en ce lieu. Mon ami n'est pas Hérode et je ne suis pas Pilate. Qui sait si nous ne deviendrons pas deux apôtres de votre idée ? »

L'ami étendit encore ses deux mains ouvertes, la tête toujours appuyée au dossier, et il répéta, en insistant sur la seconde syllabe :

« Tout doux ! »

Benedetto continua de garder le silence.

« Il me semble, mon cher, dit alors l'ami en tournant la tête vers son collègue, mais sans la relever du dossier, que, pour la première fois, ton éloquence fait fiasco. On prend très au sérieux, ici, l'exemple du *nihil respondit.* »

Benedetto tressaillit, épouvanté par cette allusion au Maître, par la crainte de paraître un imitateur superbe du Divin Silence. Tout à coup il cessa de ressentir son mal, sa fièvre, sa soif, la lourdeur de sa tête.

« Oh, non ! s'écria-t-il. Maintenant, je vais répondre ! Vous dites que vous n'êtes pas Pilate. Eh bien, au contraire, le fait est, que, si je ne suis, moi, que le dernier des serviteurs du Christ, puisque je lui ai été infidèle, vous, c'est précisément la question de Pilate que vous me répétez : *Quid est veritas ?* Et vous n'êtes pas plus disposé en ce moment à recevoir la Vérité que ne l'était Pilate !

— Oh ! s'écria l'interlocuteur. Et pourquoi ? »

L'ami éclata de rire. Benedetto répondit :

« Parce que celui qui opère dans les ténèbres, les

ténèbres l'enveloppent et la lumière ne peut arriver jusqu'à lui. Vous opérez dans les ténèbres. Il est facile de comprendre que vous êtes M. le Ministre de l'Intérieur, et je vous connais de réputation. Vous n'êtes pas né pour opérer dans les ténèbres ; il y a eu beaucoup de lumière dans certaines de vos œuvres, et il y a beaucoup de lumière dans votre âme, beaucoup de lumière de vérité et de bonté ; mais, en ce moment, vous opérez dans les ténèbres. Si je suis ici, cette nuit, c'est parce que vous avez conclu un marché inavouable. Vous dites que vous adorez la Vérité, vous demandez à un frère s'il possède la Vérité; mais vous avez soin de taire que vous l'avez déjà vendu! »

Tandis que Benedetto parlait, l'ami du ministre, une Excellence aussi, mais en sous-ordre, releva enfin la tête. Alors seulement, il parut commencer à croire que cet homme et ce qu'il disait méritaient quelque attention. Et il parut aussi se divertir beaucoup de la leçon infligée à son chef, dont il admirait le talent supérieur, mais dont il raillait intérieurement les velléités idéalistes. Tout d'abord, le chef resta abasourdi; puis il se dressa d'un bond et se mit à vociférer comme un possédé :

« Vous êtes un menteur! Vous êtes un insolent! Vous ne méritez pas ma bonté! Je ne vous ai pas vendu : vous ne valez rien! Je vous donnerai gratis! Allez-vous-en! Sortez! sortez! »

Il chercha le bouton de la sonnette électrique et, ne réussissant pas à le trouver parce que la colère l'aveuglait, il cria :

« Huissier! huissier! »

Le sous-secrétaire d'Etat, habitué à ces scènes qui d'ailleurs n'étaient que des feux de paille, car le ministre avait un cœur d'or, s'était d'abord amusé de cette comédie et riait dans sa moustache. Mais, lorsqu'il entendit appeler l'huissier de cette façon, il songea aux indiscrétions coutumières des huissiers, il

songea aux dangereux bavardages qui pouvaient naître de cet incident, au ridicule qui en rejaillirait sur sa propre personne; et il intervint résolument, imposa presque au ministre de se calmer, dit avec rudesse à Benedetto :

« Partez, vous ! »

Le ministre se mit à marcher de long en large dans le salon, silencieux, la tête basse, d'un pas court et précipité, ayant peine à maîtriser l'enfant qui était en lui et qui aurait voulu trépigner sur place.

Benedetto n'obéit pas. Droit et sévère, dardant autour de lui les invisibles rayons d'un esprit dominateur qui tinrent à distance le sous-secrétaire d'Etat, il contraignit l'autre, par ce pouvoir magnétique, à se tourner vers lui, à s'arrêter, à le regarder en face.

« Monsieur le ministre, dit-il, je vais sortir, non seulement de ce palais, mais aussi, je le crois, de ce monde, et bientôt. Je ne vous reverrai plus; écoutez mes dernières paroles. Non, vous n'êtes pas disposé maintenant à recevoir la Vérité ; mais la Vérité n'en est pas moins à votre porte, et l'heure viendra, prochaine, car votre vie est à son déclin, où la nuit se fera sur vous, sur vos pouvoirs, sur vos honneurs, sur vos ambitions. Alors vous entendrez la Vérité vous appeler dans la nuit. Vous pourrez lui répondre : « Va-t'en! », et vous ne la rencontrerez jamais plus. Vous pourrez lui répondre : « Entre! », et vous la verrez apparaître, voilée, respirant la douceur à travers son voile. Vous ne savez pas aujourd'hui quelle sera votre réponse, et je ne le sais pas non plus, et personne au monde ne le sait. Préparez-vous par les œuvres bonnes à répondre comme il faut. Quelles que soient vos erreurs, votre esprit est religieux. Dieu vous a donné un grand pouvoir ici-bas; employez-le pour le Bien. Vous qui êtes né catholique, vous dites que vous êtes protestant. Peut-être ne connaissez-vous pas assez le Catholicisme pour comprendre que le Protes-

tantisme se désagrège sur le Christ mort et que le Catholicisme évolue par la vertu du Christ vivant. Mais, maintenant, c'est à l'homme d'État que je m'adresse, non certes pour lui demander de protéger l'Eglise catholique, ce qui serait un malheur, mais pour lui dire que, si l'État ne doit être ni catholique ni protestant, il ne lui est cependant pas permis d'ignorer Dieu. Or vous osez le nier dans plus d'une de vos écoles, dans celles que vous appelez supérieures, au nom de la liberté de la science que vous confondez avec la liberté de la pensée et de la parole : car la pensée et la parole sont libres de nier Dieu, mais la négation de Dieu n'a pas, ne peut pas avoir un caractère scientifique, et la science est la seule chose que vous ayez le droit d'enseigner. Vous connaissez parfaitement la petite politique, celle qui vous fait transiger en secret avec votre conscience pour obtenir furtivement une faveur de ce Vatican en qui vous ne croyez pas; mais vous connaissez mal la grande politique, celle qui consiste à maintenir l'autorité de Celui qui est le principe éternel de toute justice. Cette autorité, vous travaillez à la détruire beaucoup plus pernicieusement que les professeurs athées : car, en somme, les professeurs athées ont peu de pouvoir. Vous, hommes politiques qui déclarez souvent que vous croyez en Dieu, vous détruisez bien plus que ces professeurs l'autorité de Dieu, par les mauvais exemples de votre athéisme pratique. Vous qui vous figurez croire au Dieu du Christ, vous êtes, en réalité, les prophètes et les prêtres des faux dieux. Vous les servez comme les servaient chez les Juifs les princes idolâtres, sur les lieux hauts, en présence du peuple. Les dieux que vous servez sur les lieux hauts, ce sont les dieux de toutes les concupiscences terrestres.

— Bravo ! interrompit le ministre, connu pour ses bonnes mœurs, pour ses vertus familiales, pour son insouciance de l'argent. Vous m'amusez ! »

Et il ajouta, se tournant vers son ami :

« Vrai, ça n'en valait pas la peine !

— Entendez-moi bien ! reprit Benedetto. Oui, vous aussi, vous êtes un de ces prêtres. Est-ce que je parle des jouisseurs vulgaires? Je parle de vous et d'autres comme vous, qui se croient d'honnêtes gens parce qu'ils n'empochent pas l'argent de l'Etat, qui se croient des gens moraux parce qu'ils ne s'adonnent pas aux voluptés des sens. Et je vous dirai deux choses. D'abord, les plaisirs que vous adorez sont encore plus pervers. Vous faites de vous-mêmes vos faux dieux; vous adorez le plaisir de vous contempler dans votre pouvoir, dans vos honneurs, dans l'admiration du peuple. A ces dieux-là vous sacrifiez criminellement maintes victimes humaines et l'intégrité de votre propre caractère. Parmi vous existe un pacte, à savoir : que chacun respectera le faux dieu de son collègue et en favorisera le culte. Les plus purs d'entre vous sont coupables au moins de cette complicité. Vous ne voulez pas voir les louches conjurations d'intérêts vils, les inavouables intrigues de sectes qui rampent dans l'ombre, et vous les laissez passer en silence. Vous vous croyez incorruptibles, et vous corrompez. Vous distribuez journellement les deniers publics à des gens qui vous vendent leur parole et l'honnêteté de leur conscience. Vous méprisez cette infamie, mais vous l'entretenez au-dessous de vous. N'est-il pas plus sacrilège d'acheter des votes et des louanges que d'en vendre? Les plus corrompus, c'est vous!... Votre second péché, c'est que vous considérez le mensonge comme une nécessité de votre situation; vous mentez comme on boit un verre d'eau, vous mentez au peuple, vous mentez au Parlement, vous mentez au Prince, vous mentez à vos adversaires, vous mentez à vos amis. Quelques-uns d'entre vous, je le sais, ne pratiquent pas personnellement l'habituel mensonge, se contentent de le tolérer chez leurs collègues ; beaucoup d'entre

vous prennent cet habillement avec répugnance, lorsqu'ils entrent là où l'on gouverne, comme on prend, lorsqu'on entre dans une mine, un vieux vêtement pour protéger le sien ; et, lorsqu'ils en sortent, ils le déposent avec joie. Mais ceux-là, qui sont les meilleurs, diront-ils qu'ils sont de bons et fidèles serviteurs de la Vérité ? Vous croyez en Dieu, et peut-être qu'à votre lit de mort vous vous imaginerez avoir surtout offensé Dieu, en tant qu'hommes politiques, par des actes de violence commis contre l'Église au nom de l'État. Détrompez-vous : ce ne seront point là vos plus graves offenses. S'il entre au Parlement, et du Parlement au Gouvernement, des hommes qui, comme philosophes, font profession de ne pas connaître Dieu, mais qui, au nom de la Vérité, s'insurgent contre cette arbitraire tyrannie du Mensonge, ils serviront Dieu plus réellement et ils seront plus agréables à Dieu que vous, qui croyez à lui comme à une idole et non comme à l'Esprit de Vérité, que vous qui osez parler des putréfactions du Catholicisme, puants de fausseté comme vous l'êtes. Oui, puants ! Vous rendez si impur l'air des hauteurs, au rebours de ce qui serait naturel, qu'il en devient presque irrespirable... Vous, monsieur le ministre, vous avez un cœur religieux. Ne me répondez pas qu'il est impossible de servir Dieu dans ce palais...

— Savez-vous... ? » s'écria le ministre avec colère, en croisant les bras sur sa poitrine.

Mais le sous-secrétaire d'Etat allongea gracieusement la main vers son chef, pour arrêter les paroles acerbes.

« Tout doux, tout doux, tout doux ! fit-il encore. Permettez ! Cela me divertit. »

Le sous-secrétaire d'Etat, petit, rondelet, respectueux de sa propre sous-secrétairerie, semblable à un œuf qui aurait conscience de contenir un poussin sacré, homme très inférieur au ministre et très différent, n'avait pas les curiosités intellectuelles de son chef et n'était venu

que pour complaire à celui-ci. Le chef, intelligence lumineuse, avait coutume d'arrêter sa propre lumière tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre de ceux qui évoluaient autour de lui ; et alors il croyait qu'ils brillaient de leur propre lumière, comme le soleil le croit peut-être des astres qui forment sa cour. Le sous-secrétaire d'Etat reflétait de la lumière au ministre, et le ministre reflétait de l'admiration au sous-secrétaire d'Etat. Le ministre avait désiré que son ami fût présent à l'entretien, sans comprendre que ce petit Mercure de son système planétaire ayant, dès l'adolescence, résolu de s'affranchir du surnaturel qui gênait les mouvements les plus spontanés de sa nature égoïste, avait conçu contre le surnaturel la même haine que conçoivent parfois les malades contre la personne dont ils savent qu'elle a fait sur leur maladie un fâcheux pronostic. Comme ces malheureux, qui voudraient se persuader que le prophète ne mérite aucune créance et qui, à mesure que la prophétie va se réalisant, s'irritent davantage et sont plus impatients d'abattre cette autorité menaçante, ainsi, à mesure que cet homme sentait décliner sa vigueur juvénile, s'apercevait que les dogmes matérialistes perdaient crédit et s'étonnait de voir par instant fulgurer dans son propre cœur certaines appréhensions d'une vérité formidable qui ensuite s'évanouissaient lentement, il s'exaspérait de plus en plus dans sa haine recouverte d'ironique insouciance.

« Ecoutez un peu, mon cher, dit-il à Benedetto, après s'être fait place dans la conversation par cette phrase et par ce geste. Vous parlez beaucoup de faux dieux et de vrais dieux. Je ne sais si le vôtre est vrai ou faux ; mais, à supposer qu'il soit vrai, il n'est certainement pas logique. Un Dieu qui a créé le monde comme il lui a plu, de telle sorte que le monde doit aller comme il va, et qui vient ensuite nous dire que nous devons le faire aller d'une autre manière, eh bien,

non, vous entendez, ce n'est pas un Dieu logique! Vous vous êtes permis de vider un sac d'outrages, un sac d'accusations sur les hommes politiques, et ces accusations ne sont que des calomnies, surtout si vous prétendez les appliquer à ce monsieur et à moi; mais je vous accorde que, forcément, la politique n'est pas un métier de Saints. L'auteur du monde n'a pas voulu qu'il en fût ainsi! Prenez-vous-en donc à lui. Dans tous les cas, il faut que quelqu'un le fasse, ce métier. Aujourd'hui c'est nous, qui ne sommes pas des Saints; mais vous pouvez du moins constater avec quelle patience nous traitons les Saints. Tâchez de comprendre ! »

Et le sous-secrétaire d'Etat regarda sa montre.

« Il se fait tard, dit-il, et dans les rues de Rome, la sainteté court des risques, lorsqu'elle s'y promène à des heures indues. Il vaut mieux que vous vous en alliez. »

Et il tendit la main vers la sonnette électrique pour appeler l'huissier.

« Monsieur le ministre! s'écria Benedetto, avec une telle vigueur d'accent que le sous-secrétaire s'arrêta net, le bras tendu, comme si un froid l'avait transi. Ce que vous craignez pour l'Etat, pour la monarchie, pour la liberté, ce sont les socialistes et les anarchistes; craignez bien plus vos collègues qui narguent Dieu. Car les socialistes et les anarchistes sont une fièvre; mais ceux qui narguent Dieu sont une gangrène ! »

Et, se tournant vers le sous-secrétaire d'État :

« Quant à vous, ajouta-t-il, vous raillez Celui qui se tait. Redoutez son silence ! »

Puis, sans que ni l'un ni l'autre de ces deux puissants eût prononcé une parole ou fait un geste, Benedetto sortit du salon.

Il descendit le grand escalier, tout vibrant du contre-coup des paroles qui avaient jailli de son cœur et

frissonnant du feu de la fièvre qui lui brûlait le sang. Ses jambes flageolaient, manquaient sous lui. Deux ou trois fois, il fut obligé de saisir la rampe et de faire halte. Parvenu à la dernière colonne, il y appuya son front qui battait, cherchant la fraîcheur. Mais aussitôt il s'en écarta, pris de répugnance pour la pierre même de ce palais, comme si elle était infectée de trahison, complice du marché vil, atrocement vil, qui s'y était conclu entre les ministres du Christ et les ministres de la Patrie. Il s'assit sur la dernière marche, n'en pouvant plus, sans s'inquiéter d'être vu par quelqu'un, sans regarder les lanternes allumées de la voiture qui stationnait à deux pas, probablement la voiture du ministre. Il reprit un peu haleine ; son indignation s'apaisa un peu, se transforma en douleur, en désir de pleurer sur les tristes aveuglements du siècle.

Et il commença aussi à se sentir seul, amèrement seul. Il n'y avait qu'elle, la femme de son erreur passée, qui eût veillé, qui eût découvert, qui eût agi. C'était grâce à elle qu'il avait pu faire front au ministre, sachant quel langage il convenait de lui tenir. Ses autres amis, les amis dévoués à ses idées religieuses, avaient dormi et dormaient. Il se complut au tourment de penser qu'ils ne s'occupaient plus de lui. Il se complut à se laisser aller au moins une fois à la pitié sur son propre destin, à le savourer au moins une fois jusqu'à la lie, à se figurer ce destin plus douloureux encore et plus amer qu'il ne l'était. Tout le monde se tournait contre lui, se coalisait contre lui ; tout le monde ! Seul, seul, seul !... Et encore, ce qui le soutenait intérieurement, était-ce un bon, un solide appui ? Cet homme de là-haut, ce ministre si plein de talent, de savoir, de bonté personnelle, n'avait-il pas raison, peut-être ? Le Catholicisme n'était-il pas incurable, peut-être ?... « Ah ! voilà que le Seigneur aussi, le Seigneur qu'il servait, après l'avoir frappé dans son corps, après l'avoir livré à la puissance de ses ennemis,

abandonnait son âme, à présent! » Angoisse, mortelle angoisse! Il désira mourir là, sur place, pour avoir la paix.

Il entendit des voix, celles du ministre et du sous-secrétaire d'État qui descendaient. Il se remit debout avec effort, se traîna dans la rue, vit à gauche du porche une autre voiture arrêtée. Un domestique en livrée était sur le trottoir, causant avec le cocher. Dès que Benedetto parut, le domestique s'empressa de venir à sa rencontre. A la lueur du gaz, Benedetto reconnut le vieux Romain de la villa Diedo, le valet de pied des Dessalle. Une idée traversa son cerveau troublé : Jeanne l'attendait peut-être dans la voiture. Il fit un pas en arrière.

« Non! » murmura-t-il.

Cependant la voiture s'était avancée. Benedetto s'imagina qu'il voyait Jeanne, qu'on le faisait monter avec elle, qu'il n'avait pas assez de force pour s'y opposer. Pris de vertige, il recula encore, et il serait tombé si le domestique ne l'avait pas soutenu dans ses bras. Il se trouva dans la voiture sans savoir comment, avec une vive lumière en face de lui, qui le gênait, et un fort bourdonnement dans les oreilles. Peu à peu, il revint à lui. Il était seul; une petite lampe à acétylène brillait devant ses yeux. La portière de droite était ouverte et le domestique lui parlait. « Que disait-il?... Où fallait-il aller? A la villa Mayda?... — Mais certainement, à la villa Mayda!... Ne pouvait-on éteindre cette lumière? » Le domestique éteignit la lumière et parla encore, parla d'un papier. « Quel papier? » Un papier que Madame avait fait placer dans la poche intérieure du coupé, avec ordre de le remettre à Monsieur. Benedetto ne comprenait pas, ne voyait pas. Le domestique prit le papier et le lui glissa dans la poche. Puis il demanda, par ordre de ses maîtres (ce fut l'expression qu'il employa, cette fois-ci,) comment allait la santé de Monsieur. Quand même il aurait vu

Benedetto mort, cet homme rigide n'en eût pas moins posé la question prescrite. Pour toute réponse, Benedetto pria qu'on voulût bien lui donner un peu d'eau; et il but avidement celle que le domestique rapporta d'un café voisin, se sentit un peu soulagé. Le domestique, en reprenant la tasse vide, crut à propos de parachever sa mission.

« Madame m'a ordonné de dire à Monsieur, si Monsieur le demandait, que mes maîtres lui ont envoyé leur voiture parce qu'ils le savaient indisposé et parce qu'ils ont pensé qu'ici, à cette heure, Monsieur n'en trouverait pas. »

Le coupé avait d'excellents ressorts et des roues caoutchoutées. Quel repos, pour Benedetto, de courir silencieusement ainsi, seul, dans cette voiture moelleuse et sombre, au cœur de la nuit! De temps en temps apparaissaient, à droite et à gauche, des fonds de rues vivement éclairées; et cela était pour lui une souffrance, comme si ces longues files de lumières eussent été des ennemies. Puis, soudain, revenait l'ombre des rues étroites, la fuite, sur les trottoirs et sur les maisons, de la lumière sautillante que projetaient les lanternes du coupé. Le cocher mit son cheval au pas, et Benedetto regarda dehors, dans les ténèbres. Il lui sembla que la montée de l'Aventin commençait. Il se sentait mieux; la fièvre, exacerbée par les fatigues physiques et morales de cette nuit de bataille, déclinait rapidement. Alors il remarqua pour la première fois le subtil parfum du coupé, le parfum habituel de Jeanne, et il fut mordu par un souvenir brusque : il se vit revenant avec elle de Praglia, il se rappela le moment où, après l'avoir laissée au bas du sentier qui montait à la villa Diedo, il s'était éloigné seul, dans la victoria parfumée, tiède encore de la chaleur de cette femme — seul, enivré de son secret amour! — Epouvanté par la vivacité des souvenirs, il serra ses bras contre sa poitrine, s'efforça de se détacher de ses sens et de sa

mémoire, de se replier sur lui-même ; il haletait, la bouche entr'ouverte, sans réussir à chasser cette image hors de sa vision interne.

Et d'autres images encore flamboyaient dans son cœur, qui ne parvenaient pas à vaincre sa volonté de résistance, mais qui le faisaient vibrer comme une corde tendue. C'était l'idée de Jeanne, qui seule l'aimait véritablement, qui seule souffrait de sa souffrance. C'était la voix de Jeanne qui le priait d'amour sur un air de Saint-Saens, un air de cantilène, si doux, si triste, connu de tous deux, et dont il lui avait dit, un jour, à la villa Diedo, qu'il ne saurait rien refuser à quelqu'un qui le prierait ainsi. C'était la pensée de fuir loin, très loin et pour toujours, de cette Rome païenne et pharisaïque. C'était une vision de paix, d'entretiens purs avec cette femme qu'il finirait par conquérir à la foi. C'était la tendance à croire qu'en tout cela il n'y aurait pas de faute, et qu'il lui était loisible d'abandonner une mission contre laquelle conspiraient tant d'ennemis. C'était le doute d'avoir effectivement une mission, la crainte d'avoir cédé à des suggestions illusoires, d'avoir cru à la réalité de fantômes, d'avoir été trompé par des apparences fortuites. C'étaient les physionomies spirituelles et morales de ses amis et de ses partisans, déformées à ses yeux comme par un miroir convexe ; c'était la certitude découragée de voir faillir toutes les espérances qu'il avait mises en eux. Et puis, c'était de nouveau la cantilène tendre et triste, avec une expression qui était, non plus celle de la prière, mais celle de la pitié, d'une pitié répandue autour de son cruel combat, d'une morne pitié ressentie par quelque esprit inconnu qui pourtant souffrirait et qui se plaindrait de Dieu, mais humblement, doucement, et parlerait pour tout ce qui aime et souffre dans le monde.

La voiture s'arrêta dans un carrefour et le domestique descendit du siège, mit la tête à la portière. Il

semblait que ni le domestique ni Benedetto ne sussent au juste où était cette villa Mayda. Une ruelle dévalait entre deux murs. Derrière le mur de gauche, le plus élevé, des arbres énormes, tout noirs, hurlaient sous la tramontane qui avait balayé les nuages. Dans le lointain, à la faible lueur des étoiles, le Janicule et Saint-Pierre apparaissaient, noirs aussi. C'était une ruelle praticable seulement pour les piétons. « Monsieur devait-il descendre ici, pour se rendre à la villa Mayda? » Non, ce n'était pas ici; mais Monsieur voulut descendre tout de même, sortir de cette voiture empoisonnée. Il se traîna, luttant contre son pauvre corps malade et contre la bise, jusqu'à Sant'Anselmo. Exténué, il songea à demander l'hospitalité aux moines; mais il n'en fit rien. Il longea le silencieux asile bénédictin, le grand asile de paix, passa en soupirant devant la porte close qui disait en vain : « *Quieti et amicis* », et il arriva enfin à la grille de la villa Mayda.

Le jardinier vint lui ouvrir, à demi vêtu, et s'étonna beaucoup de le voir. Il lui dit qu'on le croyait en prison : car, sur les neuf heures, un commissaire de police et un sergent de ville étaient venus le chercher. Sur quoi, Madame, la bru du professeur, avait purement et simplement donné ordre de ne pas le laisser entrer, si par hasard il se présentait; mais ensuite, à la grande joie du jardinier, qui avait pour Benedetto et pour son maître autant d'affection qu'il avait d'antipathie pour sa maîtresse, un impérieux contre-ordre avait été envoyé par le professeur. Lorsque Benedetto connut ces incidents, il serait reparti tout de suite s'il en avait eu la force; mais il était incapable de faire cent pas.

« Ce sera seulement pour cette nuit, » dit-il.

Il habitait une chambrette dans le pavillon du jardinier. Il espéra qu'en y rentrant il retrouverait la paix du cœur; mais il n'en fut pas ainsi. « Voilà qu'on le chassait encore de cette chambrette! » Telle était la

triste nouvelle que son cœur navré apportait à ce pauvre grabat, à ces pauvres meubles, à ces quelques livres, à cette fumeuse chandelle de suif. Les yeux fixés sur le Crucifix pendu près de sa couche, au-dessus d'un escabeau, il gémit en lui-même, avec un effort de volonté :

« Comment puis-je, Seigneur, me plaindre si fort de mes croix? »

Invocation inutile: son esprit n'avait le sentiment vif ni du Christ ni de la Croix. Il s'assit, désolé, ne voulant pas se coucher dans cet état de détresse, attendant une goutte de douceur qui n'arrivait point.

Une rafale de vent lui fit tourner la tête vers la fenêtre, dont les battants s'étaient ouverts; et il aperçut, là-haut, dans le ciel limpide, sur les noirs créneaux de la Porte Saint-Paul, sur la pointe noire de la pyramide de Cestius et sur les cimes aiguës des cyprès qui entourent la tombe de Shelley, une grande planète. Le vent hurlait autour du pavillon. « Ah! la nuit dans l'Asile où sa femme se mourait, et les hurlements des agitées, et la grande planète ! »

En courbant sa tête lourde de tristesse, il vit par hasard le papier que le domestique avait placé dans sa poche. C'était une large feuille bordée de noir. Il l'ouvrit, y lut le nom et les titres de sa pauvre belle-mère, la vieille marquise Nene Scremin, avec ces deux mots en bas de la page :

IN PACE

Il resta pétrifié, la feuille ouverte entre les mains, regardant fixement les paroles augustes. Puis ses mains commencèrent à trembler; et le tremblement remonta de ses mains jusqu'à sa poitrine, de plus en plus fort; et le spasme de sa poitrine fit jaillir de sa gorge une tempête de sanglots.

Il pleura pour le retour de tant de souvenirs évo-

qués par la pauvre morte, souvenirs douloureux et suaves; il pleura, les yeux attachés sur le Crucifix, sur le Christ à qui, oh, sûrement! elle s'était abandonnée avec confiance dans l'agonie, comme l'autre, si chère, comme son Elisa; il pleura de gratitude pour celle qui, du monde inconnu, lui était encore secourable et lui attendrissait le cœur. Il se rappela les dernières paroles entendues de sa bouche : « Alors nous ne te reverrons plus? » Et il sourit, dans son âme, à un heureux présage, se tourna vers la fenêtre ouverte, contempla la grande planète.



VIII

JEANNE

I

Vers midi, un petit groupe d'ouvriers, sorti d'une maison en construction, dans la rue Galvani, se dirigeait vers la rue de la Marmorata. Voyant des rassemblements de gens sous les arbres, des groupes sur le pas des portes, des têtes penchées aux fenêtres des deux dernières maisons, un ouvrier qui marchait un peu en arrière du groupe cria à ses camarades :

« Que d'imbéciles pour un fripon ! »

Un gros homme barbu, debout sur le seuil d'une boutique, l'entendit, s'avança vers l'ouvrier, l'apostropha d'un air menaçant :

« Qu'est-ce que tu dis, toi ? »

L'autre s'arrêta, le toisa, lui répondit sur un ton gouailleur :

« Tiens ! Je dis ce qui me plaît. »

Le gros homme lui envoya un coup de poing ; et les autres ouvriers tombèrent sur le gros homme, pour secourir leur camarade. Sur ce, cris, blasphèmes, lueurs de couteaux tirés, glapissements de femmes aux fenêtres ; des gens accourent de l'avenue, des sergents de ville et des gardes s'élancent ; en un clin d'œil, la rue s'emplit d'un grouillement noir, d'une foule ondoyante et hurlante, ballottée de droite à gauche et

de gauche à droite, comme sur le pont d'un navire par une mer en tempête; et, à deux pas de cette cohue où se disputent les ouvriers et les gardes, heureux qui aurait su de quoi il s'agissait!

La foule était indignée contre les insulteurs du Saint, mais aveugle. Qui étaient ces insulteurs? Elle ne le savait pas. Cent voix discordantes criaient « A mort! », contre le gros homme, contre les gardes, contre un qui avait ri, contre un autre qui tâchait de ramener la paix; et tel jouait des coudes pour se pousser en avant, et tel autre jouait des coudes pour se tirer de la bagarre. Comme le tramway de Saint-Paul passait devant la rue Galvani, le conducteur vit le tumulte, et, cent mètres plus loin, s'adressant à un groupe de femmes, il cria, pour s'amuser, qu'on avait retrouvé le Saint de Yenne dans la rue Galvani. Soudain la nouvelle se propagea, comme une traînée de poudre qui prend feu, sur les allées pleines de gens rassemblés et de curieux solitaires. Les attroupements se rompirent; on se rua vers la rue Galvani; et, tout en courant, les gens s'interrogeaient les uns les autres. Les curieux solitaires suivirent, plus lents, plus prudents, et ils virent bientôt des faces désappointées qui revenaient en arrière. « Le Saint retrouvé ? Allons donc! » C'était encore une mauvaise plaisanterie.

Quelqu'un aperçut des gens qui descendaient à la hâte de Sant'Anselmo. Un autre bruit se répandit : « Ils viennent de la villa Mayda, ils savent! » Le peuple, affluant de droite et de gauche, se précipita vers l'entrée de la rue Sainte-Sabine, comme un vol de pigeons vers une poignée de grain. Et les curieux solitaires, plus lents, plus prudents, recommencèrent à suivre. Mais quoi! A la villa Mayda non plus on ne savait rien, on ne voulait pas même répondre, tant on était ennuyé par cette procession de gens qui venaient tirer la sonnette.

Cependant un peloton de carabiniers arrive, massé,

au pas de charge, et tourne dans la rue Galvani. On entend des coups de sifflets, des cris hostiles. « Ils savent, ceux-là ! Ce sont eux qui l'ont emmené ! — Non ! crie une fruitière, dans un groupe arrêté au coin de la rue Alessandro Volta. Il a été emmené par un commissaire de police et par des argousins ! » Dans ce groupe, on invective moins contre le commissaire de police et contre les argousins que contre ces mazettes d'hier soir, qui auraient pu, s'ils avaient voulu, jeter à l'eau commissaire, argousins, fiacre, cheval et cocher, et qui au contraire se sont laissé mettre en désarroi par quatre paroles et par quatre gouttes d'eau. La petite vieille qui a fait venir Benedetto chez le moine défroqué, est là, elle aussi. On l'a entourée au moment où elle sortait de la boutique du boulanger ; et elle raconte pour la centième fois l'histoire de l'arrestation, s'attendrit pour la centième fois en parlant des roses, des pieux discours et de l'air si malade qu'avait le Saint. Les auditeurs s'émeuvent, célèbrent en gémissant les louanges du Saint. On raconte une guérison miraculeuse opérée par Benedetto ; on en raconte une autre ; on parle de ses discours qui vont à l'âme, de son visage qui vaut une prédication, de sa pauvreté, des charités que, tout pauvre qu'il est, il trouve le moyen de faire.

Mais voici que débouchent de la rue Galvani des sergents de ville, des carabiniers, des gens arrêtés, la cohue. Un curieux solitaire s'approche d'un autre individu de son espèce, lui demande ce qu'il est advenu dans le quartier. L'interpellé ne sait pas. Ils demeurent ensemble, interrogent un homme de peuple qui paraît en avoir assez et qui se dispose à partir. L'homme du peuple répond que, là-haut, dans une villa, près de Sant'Anselmo, il y a un saint homme adoré dans tout le quartier parce qu'il visite les malades, en guérit beaucoup, discourt sur la religion mieux que les prêtres, et c'est pour cela que tout le

monde l'appelle le Saint. Le Saint de Yenne, pour parler plus exactement : car il a fait de nombreux miracles dans ce village de la montagne, et les journaux mêmes se sont occupés de la chose. Or, hier soir, tandis qu'il était au chevet d'un pauvre malade, la police l'a emmené sans qu'on sache pourquoi. Le bruit s'est répandu qu'ensuite il avait été relâché et qu'il était retourné chez lui, dans la villa où il travaille comme jardinier; mais les gens de la villa nient qu'il y soit encore et refusent de donner des explications. Le peuple est surexcité, voudrait...

Un tramway passe, des voyageurs font signe à la foule, et la foule crie, court vers la prochaine halte. L'homme du peuple plante là les deux curieux, court aussi à l'endroit où la foule s'amasse rapidement autour du tramway. La traînée lente des curieux s'achemine derrière la foule; les deux badauds de tout à l'heure apprennent que le tramway vient de ramener six habitants du quartier qui, *motu proprio*, s'étaient rendus à la Questure. Les six enquêteurs volontaires descendent, parmi la cohue impatiente de savoir. Ils ne semblent pas contents. A la tempête de questions, ils répondent que d'abord on doit se calmer : « Ils parleront, ils feront leur rapport, mais pas au milieu de la rue. » Et la foule proteste, l'injure frémit sur les lèvres. Celui qui paraît être le chef des six, un marchand de tabac, se fait soulever sur les épaules de ses collègues et harangue brièvement le peuple.

« Nous avons des nouvelles! dit-il. Nous pouvons vous certifier dès maintenant que le Saint n'est pas en prison! »

Les bravos, les applaudissements éclatent.

« Mais, continue l'orateur, nous ne savons pas où il est. »

Hurlements et coups de sifflet. L'orateur blêmit et, après de faibles efforts pour parler, cède à la bourrasque et descend de ses rostres vivants. Aussitôt un

de ses compagnons, plus robuste et plus hardi, les escalade, proteste avec violence. Les hurlements, les invectives redoublent. La foule vocifère :

« On vous a bernés !

— Imbéciles que vous êtes ! Il est en prison ! Il est en prison ! »

Ce cri se répand, est entendu au loin par des gens qui n'ont entendu que cela ; et les plus écartés, qui n'ont entendu ni cela ni autre chose, sentent, eux aussi, leur poitrine traversée par les obscures ondes magnétiques de la colère. Plusieurs crient « A bas ! », sans savoir ce qu'ils veulent abattre. Et voici de nouveau les grands chapeaux des carabiniers, voici de nouveau les sergents de ville. En vain les six s'époumonnent à protester ; les cris d'indignation et de mort couvrent leurs voix.

Un commissaire commande les trois sonneries de trompette. Au troisième, c'est un sauve-qui-peut général. La députation elle-même prend la fuite, le marchand de tabac en tête ; mais, tout en fuyant, les six trouvent moyen d'entraîner avec eux quelques uns des assistants les moins furibonds, par la promesse de leur donner dans un lieu mieux approprié les explications qu'il est impossible de divulguer sur la place. Ils se retirent dans un chantier pour matériaux de construction, qu'entoure une clôture de planches. Un certain nombre de personnes les suivent, se glissent une à une par la porte entre-bâillée de la clôture ; et le marchand de tabac, convaincu qu'il porte en lui de quoi faire crouler le monde, parle, contemplé par la pyramide de Caius Cestius qui, indifférente, attend le cours des siècles, jusqu'au silence, jusqu'à la ruine, jusqu'à la forêt.

Le marchand de tabac parle d'une voix troublée, au milieu d'une trentaine de faces attentives. Il dit que Saint de Yenne n'est certainement pas en prison, qu'on ne sait pas où il est, mais que, maintenant, on

sait d'autres choses. Et ces autres choses, il les révèle. S'il les avait annoncées à la foule en descendant du tramway, la foule l'aurait mis en pièces. A la Questure, on rit du Saint et de ceux qui croient en lui. On raconte qu'il a pour maîtresse une dame très riche; que, cette nuit même, il a été interrogé par le Directeur général de la Sûreté sur des faits qui ne sont pas à son honneur; que, lorsqu'il est sorti du ministère, il a trouvé sa maîtresse qui l'attendait dans une voiture et qu'il est parti avec elle.

« Je ne voulais pas le croire, conclut le marchand de tabac. Mais c'est ainsi! Et maintenant, vous, dites ce que vous savez. »

L'autre, cabaretier à Sainte-Sabine, prend la parole, et voici ce qu'il raconte. Sa femme a entendu, vers minuit, une voiture qui s'arrêtait près de l'auberge; alors elle s'est levée et elle a vu la voiture : un coupé de maître, avec un cocher et un valet de pied en chapeaux hauts de forme. Le valet de pied était à la portière et aidait quelqu'un à descendre. La personne descendue de la voiture a passé à pied sous la fenêtre, se dirigeant vers Sant'Anselmo; et alors sa femme a reconnu le Saint de Yenne. Quant à lui, son opinion a d'abord été que sa femme s'était trompée en croyant reconnaître le Saint : car il n'y avait pas de lune et, jusqu'à onze heures, la pluie tombait; par conséquent, la nuit devait être très noire. C'est pourquoi, supposant une erreur, il n'a rien dit de tout cela; mais ensuite, lorsqu'il a entendu le récit de la Questure, il a bien été obligé de se laisser convaincre. Au surplus, sa femme a encore une autre chose à rapporter. Elle s'est levée à six heures. Entre sept et huit heures, une voiture a passé devant la porte, se dirigeant vers Sant'Anselmo. Un peu plus tard, la même voiture a repassé; et alors sa femme a très bien vu à l'intérieur le Saint. Elle est prête à l'attester par serment.

A peine ce récit terminé, quelques auditeurs sortent

de l'enceinte en catimini et se dispersent dans le quartier pour y colporter les nouvelles. Il s'ensuit que, tandis que le marchand de tabac, le cabaretier et leurs amis sont encore dans le chantier clos, la rue Sainte-Sabine s'emplit de monde et une grosse bande monte vers le cabaret, suivie par deux sergents de ville.

Ils entrent dans la cour. La femme du cabaretier causait avec un client, sous la treille. Ils l'interrogent, et elle refait le même récit qu'elle a déjà fait à son mari. Ils l'interrogent encore; ils veulent savoir ceci et cela, toutes les particularités. La femme finit par leur répondre qu'elle ne se rappelle pas bien. « Elle va leur apporter à boire : ça leur rafraîchira le gosier, à eux; et ça lui rafraîchira la mémoire, à elle. » Mais quoi! ce n'est pas pour boire qu'ils sont venus, et ils le lui déclarent énergiquement. Deux employés du chemin de fer, attablés près de là, s'agacent de cet interrogatoire. L'un d'eux appelle la femme et lui dit à haute voix :

« Qu'est-ce qu'ils veulent savoir? Je l'ai vu, moi, l'homme qu'ils cherchent. Il est parti ce matin, à huit heures, en compagnie d'une donzelle, par le train de Pise. »

Les gens s'approchent de lui, l'interrogent; et lui, se fâchant tout rouge, jure qu'il a dit la vérité, que leur Saint de Yenne est parti à huit heures, dans un compartiment de seconde classe, avec une belle blonde très connue. Alors les autres, penauds, se retirent. Dès qu'ils s'en sont allés, un agent en civil s'approche de l'employé, lui demande à son tour s'il est bien sûr de ce qu'il a dit.

« Moi? répond-il. Si j'en suis sûr? Que le diable les emporte! Je ne sais rien du tout. Je les ai fait taire, je les ai fait déguerpir, ces godiches. Puissent-ils courir jusqu'à Civita Vecchia et s'y noyer dans la mer, eux et leur Saint!

LE SAINT.

— Mais alors, fait la cabaretière, où le Saint peut-il être ?

— Courez voir s'il ne serait pas à la cave. Notre bouteille est vide et nous avons encore la gorge sèche. »

II

« Si tu continues ainsi, s'écria Carlino qui venait d'entendre Jeanne demander à la femme de chambre son chapeau, sa pelisse et ses gants, si tu me laisses seul toute la journée, je te jure que nous retournerons à la villa Diedo. Là, au moins, tu ne sauras pas où aller.

— J'ai pensé à t'envoyer Chieco cet après-midi, fit-elle. Aujourd'hui, il joue à deux heures chez la Reine ; ensuite, il viendra te voir. Adieu. »

Et elle partit sans laisser à son frère le temps de répliquer. Son coupé l'attendait. Elle donna au valet de pied l'adresse du sous-secrétaitre d'Etat au ministère de l'Intérieur et monta en voiture.

C'était un samedi. Depuis plusieurs jours, elle ne dormait pas, ne mangeait presque pas. Le mardi soir, elle avait su par Mme Albacina, femme du sous-secrétaire d'Etat, ce qui se tramait contre Piero et l'invitation faite à son mari par le ministre d'assister à une entrevue que celui-ci se proposait d'avoir avec cet homme si redouté et haï de l'entourage du Souverain Pontife, de la faction intransigeante qui voulait prévaloir au Vatican. Alors elle avait couru chez Noémi, lui avait fait écrire le billet destiné à Piero, avait téléphoné à un jeune secrétaire, son admirateur, de venir au Grand-Hôtel et l'avait chargé de découvrir la personne qui remettrait le billet : car il était trop tard peut-être pour que Piero le reçût à la villa Mayda. Et, comme elle savait aussi par Noémi que Piero souffrait d'un accès de fièvre, elle

avait eu l'idée de lui envoyer son coupé à la porte du ministère, avec le domestique qui avait connu Maironi à la villa Diedo. Une imprudence; mais que lui importait? Rien ne lui importait plus, hormis cette chère vie. La lettre de faire part qui annonçait la mort de la marquise Nene lui était arrivée ce soir-là, par la dernière distribution; et Jeanne avait voulu que Piero l'eût tout de suite, qu'il pût tout de suite prier pour la pauvre morte. Chose étrange, mais vraie : elle se transfusait en lui, oublieuse d'elle-même et de sa propre incrédulité, pour sentir ce qu'il devait penser et désirer, lui, avec sa foi.

Cette même nuit, le domestique avait rendu compte de sa mission à Jeanne. Il lui avait décrit Maironi comme un spectre, un cadavre. Elle s'était désespérée. Elle connaissait le conflit entre le professeur Mayda et sa bru, savait que le professeur était appelé souvent hors de Rome, le considérait d'ailleurs comme un grand chirurgien, mais non comme un grand médecin, imaginait qu'en son absence la jeune femme n'aurait pas le moindre égard pour le malade. Et elle savait aussi que le Directeur général n'entendait accorder à Piero que trois jours. « Oh! non, il n'était pas possible de laisser Piero à la villa Mayda ! » L'emmener, voilà ce qu'il fallait; et lui chercher aussi une cachette où ni la Questure ni les carabiniers ne pussent le dénicher, où il fût bien soigné, avec toute la sollicitude désirable et par un médecin éminent.

Elle n'avait pas pensé à consulter les Selva. Elle n'avait pas dit non plus à Noémi son intention d'envoyer le coupé au ministère. L'idée lui avait bien passé par l'esprit de demander aux Selva l'hospitalité pour Piero, mais cette idée lui avait semblé mauvaise : les relations de Piero avec Giovanni Selva étaient trop connues pour que la maison de celui-ci fût un sûr asile. Sous ces prudents calculs, frémissait une secrète jalousie contre Noémi, une jalousie d'un caractère

singulier, ni violente ni ardente, — car Noémi n'aimait pas Piero d'un amour semblable au sien, — mais plus cruelle peut-être : elle comprenait que Piero pouvait accepter le sentiment mystique de Noémi, et elle avait conscience de ne pouvoir éprouver, elle, un sentiment semblable; au surplus, elle n'avait aucun motif légitime pour se plaindre de son amie et pour lui adresser des reproches qui auraient soulagé son cœur.

Elle avait pensé ensuite à une autre cachette possible, chez un vieux sénateur de sa connaissance, qui avait été ami intime de son père, et qui, très religieux, professait une sympathique admiration pour Maironi; et elle s'était arrêtée à cette idée. Mais, en s'adressant au sénateur pour lui demander — rien que ça! — d'accueillir sous son toit un homme malade et menacé d'une arrestation imminente, elle devait justifier son propre zèle. Or Jeanne ne figurait pas au nombre des disciples de Piero, et le sénateur ignorait entièrement le passé. Mais le sénateur connaissait Noémi : c'était lui, ce vieillard aux cheveux blancs et à la face rouge, qui assistait à la réunion de la rue Della-Vite; Noémi et lui s'étaient rencontrés souvent dans la « catacombe ». Jeanne lui avait donc écrit sur-le-champ; elle lui avait demandé ce service au nom de son amie Noémi qui, disait-elle, n'osait pas l'en prier; elle avait exposé les raisons de santé et les circonstances spéciales qui, vu cet état de santé, faisaient souhaiter que Maironi ne demeurât pas à la villa Mayda; elle n'avait rien dit du danger d'arrestation ; elle avait seulement exprimé le prétendu désir de son amie; elle avait ajouté que la situation du malade rendait la chose très urgente et que, si le sénateur donnait son consentement, elle le priait de remettre au porteur de la lettre une carte de visite pour Maironi, avec quelques simples mots d'invitation; elle avait terminé en lui demandant un entretien au Sénat dans la journée et en sollicitant le secret sur cette démarche. Puis elle avait écrit à Noémi

pour l'avertir de tout ce qu'elle venait de faire en son nom, et elle l'avait chargée, si le sénateur envoyait la carte, d'obtenir de son beau-frère qu'il se rendît aussitôt en voiture, avec cette carte, à la villa Mayda, pour persuader à Maironi d'accepter l'invitation et au professeur de le laisser partir, en alléguant des motifs politiques.

Après avoir écrit ces deux lettres, Jeanne avait eu un accès de prostration, accompagné de symptômes si graves que sa femme de chambre s'en était effrayée. Cette fille n'avait pas éveillé Carlino, parce que Jeanne avait retrouvé assez de force pour le lui défendre impérieusement; mais elle avait fait appeler le médecin sans prévenir sa maîtresse. Le médecin aussi s'était effrayé. Dans ses visites à Carlino, il s'était bien aperçu que Jeanne était nerveuse; mais il ne lui était jamais arrivé de la voir dans un pareil état : rigide, cadavérique, incapable de parler. L'accès avait duré jusqu'à six heures du matin. Le premier signe d'amélioration avait été une question de Jeanne : elle voulait savoir quelle heure il était. La femme de chambre, ayant l'expérience de ces crises, avait chuchoté au médecin :

« Voilà que ça passe. »

Puis elle avait répondu tout haut :

« Il est six heures, madame. »

Cette réponse avait fait un miracle. Jeanne, que l'on avait étendue sur son lit tout habillée, s'était assise, un peu étourdie encore, mais maîtresse de ses mouvements et de sa voix. Tout de suite elle s'était enquise de Carlino, très inquiète. Carlino dormait, n'avait rien entendu, ne savait rien. Alors elle avait respiré, avait dit au médecin, avec un sourire :

« Maintenant, je vous chasse. »

Et elle n'avait pas eu de repos jusqu'à ce que le médecin fût parti. Sa femme de chambre s'était mise en devoir de la déshabiller, ce qui lui avait d'abord

valu d'être appelée « sotte! », puis de recevoir des excuses presque larmoyantes.

« Oh! avait dit alors la femme de chambre, vous voulez auparavant envoyer vos lettres. Eh bien, oui, envoyez-les, ces méchantes lettres qui vous ont fait tant de mal! »

Et Jeanne lui avait donné un baiser. Cette fille adorait sa maîtresse qui, de son côté, lui témoignait beaucoup d'affection et la traitait parfois comme une chère petite sœur un peu naïve.

Elle avait fermé les deux lettres, avait appelé le valet de pied, lui avait donné ses instructions : prendre un fiacre; aller chez M. le sénateur X..., rue de la Poudrière, 40; remettre la lettre et attendre la réponse; si on répondait qu'il n'y avait pas de réponse, revenir au Grand-Hôtel et en faire le rapport à Madame; si au contraire M. le sénateur répondait par un billet, porter ce billet, avec l'autre lettre, chez M. Selva, rue Arenula. Une heure après, le valet de pied avait rapporté que tout était fait. Deux heures après, une lettre du sénateur avait informé Jeanne que Benedetto était déjà chez lui.

Dans la matinée, assez tard, Noémi était venue. Jeanne reposait. Noémi avait attendu qu'elle s'éveillât; puis elle lui avait raconté ceci : — Que son beau-frère s'était rendu tout de suite à la villa Mayda; qu'il n'y avait pas rencontré le professeur, parti à minuit et demi pour Naples; que Maironi avait accepté immédiatement l'offre du sénateur; que Giovanni, connaissant l'humeur de la jeune Mme Mayda, n'avait pas cru devoir la mettre au courant de rien; qu'il avait trouvé Maironi très bas, mais sans fièvre; que, par conséquent, le malade n'avait pas dû souffrir de ce transport depuis l'Aventin jusqu'à la rue de la Poudrière; que le bon jardinier l'avait bien enveloppé, les larmes aux yeux, dans une grosse couverture.

Peut-être Jeanne s'était-elle trompée; mais, pen-

dant ce récit, elle crut s'apercevoir que Noémi, tout en lui témoignant beaucoup d'intérêt lorsqu'elle lui parlait de Piero, tout en montrant beaucoup d'égards pour les sentiments de son interlocutrice, parlait sur un ton qui n'était plus celui d'autrefois, comme une amie qui n'aurait pas changé de langage, mais qui, dans son cœur, serait devenue une étrangère. « Noémi aurait-elle donc désiré que Piero fût recueilli chez les Selva? » Probablement.

A partir de ce mercredi matin, Jeanne avait été continuellement en courses. Au Palais Madame, on souriait d'un respectable collègue aux cheveux blancs et à la face rouge, qui recevait tous les jours, dans la salle des dépêches, les longues visites d'une belle et élégante dame. Du Sénat, elle courait précipitamment au Grand-Hôtel pour administrer un médicament à Carlino; du Grand-Hôtel, elle courait à la rue Arenula pour prendre et donner des nouvelles, ou à la rue des Trois-Piles pour voir le médecin du sénateur, qui soignait Piero. Courses le jour et larmes la nuit : larmes d'angoisse pour l'aimé que consumait un mal inconnu, invincible, et que la fièvre avait repris après vingt-quatre heures d'apyrexie parfaite; et d'autres larmes encore, d'autres larmes très amères, pour les accusations répandues parmi les amis et les disciples de Piero, accusations qu'ils ne repoussaient pas tous. Elle en avait été informée par Noémi. Les accusations qui concernaient les prétendues amours de Piero à Yenne ne trouvaient aucune créance; mais beaucoup de gens admettaient qu'il avait à Rome des relations secrètes avec une dame mariée dont personne, toutefois, ne savait le nom. Que ces relations fussent coupables, comme le prétendaient les calomniateurs, cela, non, aucun des disciples ne le croyait; et les plus fidèles ne croyaient pas même à une liaison platonique, mais ils étaient peu nombreux. Un jour, Noémi, en racontant à Jeanne certaines défections, certaines froideurs,

éclata tout à coup en sanglots. Jeanne frémit, se rembrunit ; et elle vit alors dans les yeux de son amie un tel effroi suppliant que, passant soudain de la colère jalouse à un transport de sentiments innomés, elle lui ouvrit les bras et la pressa contre son cœur.

Cela était arrivé le vendredi soir, c'est-à-dire le soir où expiraient les trois jours accordés à Maironi pour s'éloigner de Rome. Le samedi, vers midi, Jeanne avait reçu un billet de Mme Albacina : la femme du sous-secrétaire d'Etat attendait Jeanne chez elle à deux heures. C'était pour se rendre à cette invitation que celle-ci venait de sortir en voiture, quelques minutes avant deux heures, sans se soucier des protestations de Carlino.

Dès que la voiture fut dehors, Jeanne releva son voile, tira de son manchon le billet et, penchant sur le papier son beau visage pâle, y attacha ses regards, non pour le relire, non pour scruter le sens très clair et très simple des mots, mais pour rêver à ce que Mme Albacina pouvait bien avoir à lui dire. Elle faisait toutes sortes de suppositions imaginaires. S'était-on décidé à laisser Maironi en paix ? Ou, au contraire, la Questure avait-elle découvert sa retraite et voulait-elle procéder à son arrestation ? « Ce sera sûrement le pire ! se dit-elle. Oh ! mon Dieu ! » Et, s'oubliant un moment, elle porta son manchon à son visage, y appuya son front. « Oh ! non, peut-être ! Non, peut-être ! » Puis, relevant brusquement le front, elle regarda par la portière si quelqu'un avait pu la voir. La voiture courait, rapide, silencieuse, sur ses roues caoutchoutées. Jeanne se replongea dans ses conjectures, s'y absorba si profondément que, lorsque la voiture s'arrêta, elle ne s'en serait point aperçue si le valet de pied n'avait pas ouvert la portière. Elle descendit.

Mme Albacina vint à sa rencontre sur l'escalier,

prête à sortir. « Jeanne devait repartir avec elle, tout de suite. — Tout de suite? Et pour aller où? — Oui, tout de suite, avec la voiture de Jeanne, parce que Mme Albacina ne pouvait disposer de la sienne. » Mme Albacina donna elle-même l'adresse au valet de pied, une adresse que Jeanne ne connaissait pas, très loin. « Elle s'expliquerait pendant le trajet. » Et la voiture reprit sa course rapide, silencieuse, sur ses roues caoutchoutées.

Ah! Mme Albacina avait oublié ses cartes de visite. Elle fit arrêter, regarda sa montre, vit que l'on perdrait trop de temps.

« Allez! »

Jeanne frémissait d'impatience.

« Eh bien! eh bien! Où allons-nous?

— Voici : nous allons chez le cardinal X... »

Jeanne tressaillit.

« Chez le cardinal X...? »

Le cardinal avait la réputation d'être l'un des intransigeants les plus farouches de la cour pontificale. Mme Albacina devait absolument le voir, et, un quart d'heure plus tard, elle ne le trouverait plus chez lui. « Ah! quelles complications! Elle ne pouvait raconter tout cela en quelques paroles. » L'objet de la visite, cela va sans dire, était encore celui auquel Donna Rosetta Albacina travaillait depuis trois jours, avec l'intérêt avoué qu'elle portait aux idées et à la personne du Saint, et avec le plaisir inavoué de conduire une intrigue difficile sans se brouiller avec sa propre conscience.

Mme Albacina s'était entichée de Jeanne à Vena di Fonte Alta, sans rien savoir de son passé. Et maintenant encore elle ne savait rien. Elle soupçonnait son amie d'être amoureuse du Saint; mais elle supposait un amour mystique, né à entendre les discours dans la catacombe de la rue Della-Vite. Elle ne doutait pas que Jeanne eût été pour quelque chose dans la dispa-

rition de Maironi, qu'elle connût sa cachette et qu'elle refusât de la dire parce qu'elle avait promis le secret aux amis du Saint. Le fait est que Jeanne, se fiant peu à cette dame qui lui semblait légère et dont elle ne pouvait oublier que c'était la femme d'un ennemi puissant, s'était obstinée à lui répéter qu'elle ignorait tout. Mais Donna Rosetta n'en prenait pas moins de plaisir à se mêler de cette intrigue et tenait Jeanne au courant de tout ce qu'elle apprenait par son mari. Le défaut de confiance témoigné par Jeanne la piquait un peu : car, au fond, Donna Rosetta, femme d'une Excellence, risquait bien davantage ; mais son amour-propre était engagé désormais dans cette partie, dont l'enjeu était le séjour libre du Saint à Rome ; et elle était décidée à jouer la partie jusqu'au bout.

Donc, beaucoup de complications. « Jusqu'au vendredi soir, il est vrai, la Questure n'avait pas découvert l'asile du Saint. Mais on persistait à croire qu'il n'avait pas quitté Rome... » Et ici Donna Rosetta fit une pause, avec l'espoir que Jeanne dirait quelque chose. Mais Jeanne garda le silence. Donna Rosetta reprit son discours. « Il était possible que le mari eût soupçonné les manèges que sa femme lui cachait et ne fût pas entièrement sincère avec elle ; toutefois, c'était peu vraisemblable. Quand son mari ne parlait pas sincèrement, Donna Rosetta s'en apercevait tout de suite à sa mine ; du reste, c'était la même chose avec tout le monde... » En ce qui concernait son mari, Donna Rosetta se trompait ; car, au Palais Braschi, on savait depuis le mercredi soir où était Maironi, mais on ne voulait pas le dire ; et le sous-secrétaire d'Etat se fiait à sa femme beaucoup moins encore que Jeanne.

Les grosses nouvelles étaient celles du Vatican. On avait raconté au Pape les faits de la rue de la Marmorata, et Sa Sainteté était très irritée contre le Gouvernement parce qu'on lui avait donné à croire que, dans cette

affaire, le Gouvernement était l'instrument des haines maçonniques contre un homme agréable au Pape. Autour du Pape, les esprits étaient divisés. Les intransigeants les plus fanatiques, contraires au cardinal secrétaire d'Etat, chauffaient la nomination du candidat qui déplaisait au Quirinal, pour le siège archiépiscopal de Turin, et ils désapprouvaient les négociations secrètes engagées avec le Gouvernement. Selon l'avis de leur chef, c'étaient d'autres moyens qu'il aurait fallu employer pour soustraire le Saint-Père à l'influence pernicieuse d'un rationaliste verni de mysticisme. Tout cela, Mme Albacina le savait par l'abbé Marinier, qui venait en sourire finement dans son salon. Il fallait entendre avec quel art les plus venimeuses accusations étaient semées par les intransigeants, tous d'accord sur cela, contre ce pauvre diable de rationaliste mystique dont l'abbé ne souriait pas moins que de ses ennemis!

Il y avait aussi du nouveau au ministère de l'Intérieur. « Quoi de nouveau ? » Donna Rosetta était sur le point de répondre quand la voiture s'arrêta devant un grand couvent. C'était là que logeait le cardinal. Donna Rosetta descendit seule. Chez le cardinal, la présence de Jeanne était inutile, eût même été inopportune; elle serait utile ailleurs. Jeanne attendit donc dans la voiture, tourmentée de ne pas savoir encore, après tant de bavardages, le pourquoi de cette visite. Cinq minutes, dix minutes se passèrent. Jeanne, qui s'était abandonnée dans le coin de la voiture pour se livrer toute à ses réflexions, se redressa, se mit à surveiller l'entrée du couvent, à épier la réapparition de Donna Rosetta. De rares passants suivaient la rue silencieuse, regardaient dans la voiture. Jeanne se serait presque offensée qu'il y eût des gens si tranquilles. « Ah! mon Dieu! Et lui? et lui? » Le médecin avait promis d'envoyer un bulletin au Grand-Hôtel pour sept heures. Il n'était pas encore trois heures. « Plus de

quatre heures à attendre ! Et que dirait ce bulletin ? Tant de courses, tant de menées, tant d'intrigues, et puis... Mon Dieu ! mon Dieu !... » Elle mordit ses lèvres, étouffa un sanglot dans sa gorge... « Ah! Enfin ! » Donna Rosetta reparut. Le valet de pied lui ouvrit la portière, et elle ordonna :

« Au Palais Braschi ! »

Elle monta en voiture, jeta à ses pieds un petit livre, et, au lieu de parler, se frotta furieusement les lèvres avec son mouchoir ; puis, toute frémissante, elle dit qu'elle avait dû baiser la main du cardinal et que cette main n'était pas propre du tout. D'ailleurs, la visite avait réussi à merveille. « Ah ! si mon mari savait ! » Le rôle qu'elle venait de jouer était vraiment horrible. Le cardinal, c'était ce fameux intransigeant qui s'était rencontré un jour avec Giovanni Selva dans la bibliothèque de Sainte-Scolastique, à Subiaco, et qui l'avait pris à partie, l'appelant profanateur des murs sacrés, lui promettant qu'il irait en enfer et *plus bas encore !* Or Donna Rosetta venait de souffler sur le feu de son intransigeance pour envoyer à vau-l'eau l'accord secret entre le Vatican et le Palais Braschi. Elle était allée lui raconter que l'aristocratie religieuse de Turin voulait absolument l'homme choisi par le Vatican et désagréable au Quirinal. Ce diable de cardinal, qu'elle avait connu dans le salon d'un prélat français, s'était d'abord contenté de répondre, avec son accent qui n'était ni français ni italien :

« Et c'est vous qui me dites ça ? c'est vous qui me dites ça ? »

A quoi Donna Rosetta avait répondu en riant :

« Oh ! je sais bien que c'est énorme ! »

Effectivement, cette conversation pouvait coûter l'Excellence à son mari. Mais ensuite l'Eminentissime lui avait quasi promis que les vœux de l'aristocratie de Turin seraient satisfaits ; et il avait ajouté :

« Comment donc, madame, avez-vous épousé un

franc-maçon ? Et un des pires, encore ! Qui, un des pires !... Tenez : vous lui ferez lire ceci. »

Et il lui avait donné une brochure sur les doctrines infernales et sur la damnation inévitable des francs-maçons. C'était cette brochure que Mme Albacina avait jetée à ses pieds en remontant dans le coupé.

« Vous pouvez penser si mon mari va lire cette prose ! »

Mais qu'importait à Jeanne ? Jeanne était impatiente de connaître ce qu'il y avait de nouveau au ministère de l'Intérieur. « Et maintenant, chez qui allait-on ? Au ministère ? Chez le ministre ou chez le sous-secrétaire d'Etat ? »

On allait chez le sous-secrétaire d'État, chez le mari de Donna Rosetta. Jusqu'à présent, Donna Rosetta ne s'était expliquée ni sur le projet ni sur l'objet de cette visite, pour ne pas laisser à Jeanne le temps de s'en défendre ou de s'y préparer trop. L'honorable Albacina connaissait l'amitié de sa femme pour Mme Dessalle et l'amitié de Mme Dessalle pour les Selva qui, à leur tour, étaient si étroitement liés avec Benedetto. Il avait dit à sa femme qu'il désirait parler directement à cette dame, pour certaines fins à lui, sur lesquelles il jugeait à propos de garder le silence. Il l'attendrait au ministère à partir de trois heures. Sa femme pouvait amener Mme Dessalle, mais elle n'assisterait pas à l'entretien.

Le premier mouvement de Jeanne fut de s'écrier qu'elle refusait. Mais l'autre l'induisit facilement à changer d'avis. Donna Rosetta ne pouvait dire quels projets son mari avait en tête, puisqu'elle ne les connaissait pas; mais, selon elle, c'eût été folie de ne pas aller le voir et de ne pas l'entendre, puisque, après tout, cette démarche n'engageait Jeanne à rien. Jeanne se rendit à ces raisons, quoique le silence gardé par Mme Albacina jusqu'au dernier moment sur une chose d'une telle importance la fît trembler,

comme un malade à qui l'on annonce, après beaucoup de propos badins, la visite d'un chirurgien célèbre qui viendra lui donner un coup d'œil, pas davantage.

« Je ne vous conseillerais pas d'y aller seule, conclut en souriant Mme Albacina. Les huissiers ont vu tant de choses, au temps de certains ministres et sous-ministres! Mais je vous y accompagnerai, parce que je suis connue au ministère. Du reste, ce qui se passait autrefois ne se passe plus aujourd'hui. »

L'honorable Albacina était avec le ministre. Un député, appelé à l'instant même pour être introduit, reconnut Donna Rosetta et lui offrit de l'annoncer à son mari ; quant à lui-même, il n'avait que deux mots à dire et sortirait tout de suite. En effet, cinq minutes plus tard, le député reparut avec Albacina, qui pria Jeanne de l'accompagner chez le ministre. Les deux dames ne s'attendaient point à cela; et Donna Rosetta demanda à son mari si ce n'était pas lui qui désirait parler à Jeanne. Son Excellence ne s'embarrassa pas pour si peu, congédia sa femme d'une façon très leste, emmena comme par surprise Jeanne Dessalle dans le cabinet du ministre et la présenta à son chef. Elle était gênée, presque offensée.

Le ministre l'accueillit avec la plus respectueuse courtoisie, en homme austère qui est accoutumé à honorer la femme, mais qui se tient à distance d'elle. Il avait connu autrefois le banquier Dessalle, père de Jeanne, et il lui en parla tout de suite :

« Un homme, dit-il, qui avait beaucoup d'or dans ses coffres, mais le plus pur dans sa conscience! » Il ajouta que ce souvenir l'avait enhardi à s'aboucher avec elle pour une affaire très délicate.

A peine eut-il prononcé ces paroles, ou, pour mieux dire, pendant qu'il les prononçait, Jeanne sentit que, sans aucun doute, cet homme connais-

sait le passé. Elle ne put se défendre d'observer à la dérobée le sous-secrétaire d'Etat, et elle lut dans ses yeux qu'il savait aussi. Mais le regard du sous-secrétaire d'Etat la troublait et l'irritait; celui du ministre, au contraire, lui révélait une âme paternelle.

Le ministre aborda la question en parlant de Giovanni Selva, dont il fit le plus grand éloge. Il regretta de ne pas avoir de relations personnelles avec lui. Il dit qu'il connaissait l'amitié de Jeanne pour les Selva et qu'il s'adressait à elle, en raison de cette amitié, pour obtenir que les Selva se chargeassent d'une importante mission près d'une autre personne. Puis il parla de Maironi, en ayant toujours soin d'interposer les Selva entre Maironi et Jeanne, d'éviter la moindre allusion à la possibilité de communications directes entre l'un et l'autre. Jeanne l'écoutait, partagée entre l'attention vive qu'elle prêtait à ce discours, l'effort d'esprit, non moins vif, qu'elle faisait pour préparer une réponse prudente, mesurée, et l'ennui agacé que lui donnait la présence du petit et méphistophélique Albacina.

Le discours du ministre fut autre que celui auquel Jeanne s'attendait ; meilleur, mais plus embarrassant.

Il lui dit qu'il parlait, non comme ministre, mais comme ami; qu'avec elle, il ne voulait pas faire de mystères; que certaines ombres n'avaient absolument pas de corps; que ni ministres ni magistrats ni agents de la sûreté n'avaient à s'occuper de M. Maironi, lequel était parfaitement libre et n'avait rien à craindre de la justice : car la justice s'était convaincue de l'inanité des accusations portées contre lui par haine religieuse; que, personnellement, il avait beaucoup de sympathie pour les idées religieuses de M. Maironi et beaucoup d'estime pour ses projets d'apostolat, mais que M. Selva devait lui faire comprendre combien il était opportun de quitter, au moins pour quelque temps et dans l'intérêt même de l'apostolat, cette Rome où ses ennemis religieux menaient contre lui, à coups

de calomnies, une guerre telle qu'inévitablement il resterait bientôt sans disciples. Ici le ministre, croyant faire une chose agréable à Jeanne, affirma sa propre religiosité. « Méprise tragique ! » pensa-t-elle amèrement. Et il continua. Il espérait que, dans un avenir prochain, M. Maironi pourrait librement exercer sa propre influence en très haut lieu ; il y avait quantité d'indices qui annonçaient une prochaine transformation dans cette sphère, une prochaine disgrâce des intransigeants; mais, pour l'heure, le plus sage était de s'éclipser. Tel était le conseil amical, mais pressant, qu'il désirait lui faire parvenir par l'intermédiaire de son illustre ami. Mme Dessalle acceptait-elle de parler à l'illustre ami?

Jeanne palpitait. Fallait-il se fier à ces gens-là? Fallait-il dire certaines choses que peut-être ils ignoraient et qu'ils cherchaient à savoir d'elle? Involontairement, elle regarda le sous-secrétaire d'État; et ses yeux eurent un langage si clair que celui-ci dut prendre une résolution.

« Madame, dit-il avec son habituel sourire sarcastique, je vois que ma présence vous agrée peu. Ma présence n'est pas nécessaire, et je m'en vais pour déférer à votre désir : un désir juste et qui se comprend aisément. »

Jeanne rougit. Il s'en aperçut, se complut à l'avoir blessée par l'illusion qu'impliquaient les dernières paroles et plus encore le sourire malicieux.

« Toutefois, ajouta-t-il avec le même sourire, je ne m'en irai pas sans vous avoir déclaré, sur mon honneur, que ma femme est pour vous une amie très fidèle, que jamais elle ne m'a tenu sur votre compte un seul propos indiscret, et qu'à mon tour, je n'en ai, moi non plus, tenu aucun à ma femme. »

Après s'être ainsi vengé, le petit homme sortit, laissant Jeanne dans une extrême agitation. « Mon Dieu! prétendaient-ils qu'elle parlât elle-même à Piero? Sup-

posaient-ils qu'elle le voyait? Allaient-ils jusqu'à penser que la sainteté de Piero fût mensongère? » Par un effort suprême, elle reprit possession d'elle-même et chercha de l'aide dans le regard grave, triste et respectueux du ministre.

« Je parlerai à M. Selva, » dit-elle.

Et, après une hésitation, elle reprit :

« Mais je crois que M. Maironi est malade, qu'il n'est pas en état de voyager. »

Lorsqu'elle prononça le nom de Maironi, il lui monta au visage un feu dont elle sentit la chaleur, quoiqu'il fût à peine visible. Néanmoins, le ministre s'en aperçut et vint à son aide.

« Peut-être, madame, dit-il, appréhendez-vous de compromettre vos amis les Selva. N'ayez pas cette inquiétude. D'abord, je vous répète que M. Maironi n'a rien à craindre de personne; et j'ajoute que nous savons tout. Nous savons qu'il est à Rome, qu'il est logé pour quelques heures encore chez un sénateur du Royaume, rue de la Poudrière. Nous savons également qu'il est malade, mais que d'ailleurs il peut voyager. Et même vous pourrez dire à M. Selva que, s'il le désire, je lui ferai avoir de mon collègue des Travaux publics un coupé réservé. »

Jeanne, tremblante, fut sur le point de l'interrompre, de s'écrier : « Pour quelques heures encore? » Elle eut grand'peine à se contenir; et elle prit congé pour courir tout de suite au Sénat, où elle saurait.

« Il est probable, reprit le ministre en l'accompagnant jusqu'à la porte, que M. Selva ignore la circonstance suivante : le sénateur attend je ne sais quels parents, et il ne peut pas garder plus longtemps chez lui M. Maironi. Il en est bien fâché. C'est un si excellent homme ! Nous sommes de vieux amis. »

Jeanne tremblait d'avoir deviné la vérité. « On avait donc machiné, au Palais Braschi, pour que le sénateur congédiât Piero ! Une autre tentative pour l'éloi-

gner de Rome ! Mais était-il possible que le sénateur se fût laissé persuader? Mettre à la porte un homme si malade! » Elle monta dans sa voiture, se fit conduire au Palais Madame, demanda le sénateur. Le sénateur n'y était pas. L'huissier qui fit cette réponse parut à Jeanne un peu embarrassé. « Cet homme avait-il donc une consigne ? » Elle n'osa pas insister, laissa une carte, avec prière au sénateur de passer chez elle avant le dîner. Et elle se fit ramener au Grand-Hôtel, tout à la fois irritée et navrée. Elle aurait voulu que les deux alezans volassent. Il était quatre heures trois quarts, et son devoir quotidien était de préparer la potion de Carlino pour quatre heures et demie.

III

Une demi-heure avant le retour de Jeanne au Grand-Hôtel, Giovanni et Marie Selva y étaient venus. Au même instant y était arrivé le jeune De Leyni, qui y venait comme eux pour voir Mme Dessalle et qui parut satisfait de cette rencontre, mais sans témoigner d'allégresse. Les trois visiteurs, ayant appris que Mme Dessalle était sortie, demandèrent à l'attendre dans le salon. Les Selva semblaient encore plus tristes que De Leyni.

Après un court silence, Marie fit observer qu'il était quatre heures et quart et que par conséquent Jeanne ne tarderait plus beaucoup à rentrer, puisque, tous les jours, à quatre heures et demie, elle devait être là pour son frère. De Leyni demanda à lui être présenté, quand elle reviendrait : « Il ne la connaissait pas, et il avait un message pour elle; un message qui, du reste, intéressait tous les amis de Benedetto, et par conséquent aussi les Selva. » Marie tressaillit.

« Un message de lui? s'écria-t-elle impétueusement. Un message de Benedetto? »

De Leyni la regarda, surpris de cette impétuosité, et il tarda un peu de répondre. « Non, ce n'était pas un message de Benedetto; mais ce message le concernait. Comme Mme Dessalle pouvait arriver d'un moment à l'autre et que la chose n'était ni très brève ni très simple, il croyait à propos de ne pas commencer à en parler avant son retour. » Puis il demanda ingénument de quelle façon cette Mme Dessalle avait pu être amenée à s'intéresser ainsi au sort de Benedetto, quoiqu'on ne l'eût jamais aperçue aux réunions de la rue Della-Vite et qu'il n'eût même jamais entendu prononcer son nom.

« Mais, dit Marie, pourquoi croyez-vous qu'elle s'intéresse à lui?

— C'est que, répondit De Leyni, le message dont je suis porteur le concerne, vous comprenez. »

De Leyni, dévoué à Benedetto d'un dévouement sans bornes, n'avait jamais cru aux bruits calomnieux répandus sur le compte de son maître, les avait repoussés toujours avec une indignation passionnée. Il n'admettait chez Benedetto ni amours coupables ni amours platoniques. En posant sa question, il n'avait pas soupçonné un seul instant qu'il pût exister entre Mme Dessalle et Benedetto une relation inavouable, Giovanni interrompit ce discours en disant que Mme Dessalle pourrait se faire attendre longtemps encore et en priant De Leyni de parler. Et De Leyni parla.

Il était allé voir Benedetto. En arrivant de Saint-Pierre-aux-Liens dans la rue de la Poudrière, il avait cru reconnaître deux agents de la sûreté en civil, qui faisaient les cent pas. Il pouvait s'être trompé, ou encore ce n'était peut-être qu'un hasard; mais, quoi qu'il en fût, cela valait la peine d'être noté. On l'avait introduit d'abord dans le bureau du sénateur.

Là, celui-ci, parlant de la façon la plus courtoise, mais avec un embarras manifeste, lui avait dit qu'il était bien content de voir, juste à ce moment-là, un ami de son cher hôte; qu'heureusement Benedetto n'avait plus de fièvre et que, selon toute apparence, le malade était en voie de guérison; qu'un télégramme venait de lui annoncer l'arrivée imprévue d'une vieille sœur; qu'il n'avait dans son appartement qu'une seule chambre à coucher, outre la sienne propre et celle de sa servante; qu'il lui était impossible d'envoyer sa sœur à l'hôtel, impossible aussi de télégraphier pour qu'elle retardât sa venue, car elle était déjà en voyage; que, par conséquent...

Et le sénateur avait laissé à De Leyni le soin de tirer lui-même la conclusion. De Leyni qui, avec quelques autres fidèles, était dans le secret des trames ourdies contre Benedetto, était demeuré stupéfait. Quoi répondre? Que le sénateur était maître chez lui? C'était peut-être l'unique réponse possible. De Leyni avait osé exprimer, avec beaucoup de ménagement, la crainte qu'un transport ne fût fatal au malade. Mais le sénateur se tenait pour certain du contraire; il croyait même qu'un changement d'air serait très utile à Benedetto; il n'avait pas encore pu en parler au médecin, mais il n'avait pas le moindre doute : il conseillait Sorrente. Et, comme De Leyni ne savait plus quoi dire et que pourtant il ne bougeait pas, le sénateur l'avait congédié, le priant de se rendre en son nom au Grand-Hôtel, chez Mme Dessalle, sur les instances de laquelle il avait donné l'hospitalité à Benedetto, et d'inviter cette dame à prendre les mesures nécessaires : car sa sœur devait arriver le soir même, avant onze heures.

Ensuite, De Leyni était entré dans la chambre de Benedetto. Grand Dieu, dans quel état il l'avait trouvé! Sans fièvre, c'est possible, mais avec l'aspect et le regard d'un moribond. Benedetto ne savait pas encore

qu'il serait obligé de partir. De Leyni lui en avait parlé, non comme d'une chose certaine, mais comme d'une chose possible. Et Benedetto l'avait regardé en silence, pour lire dans son âme; puis il lui avait dit en souriant : « Faudra-t-il que j'aille en prison? » Alors De Leyni s'était repenti de n'avoir pas découvert sur-le-champ à un homme si fort et si serein la vérité tout entière, et il lui avait rapporté intégralement le discours du sénateur. En faisant ce récit, le jeune homme avait les larmes aux yeux.

« Après quoi, dit-il d'une voix brisée par l'émotion, Benedetto m'a pris la main et, me la tenant dans les siennes, me la caressant, il a prononcé ces paroles textuelles : « Non, je ne quitterai pas Rome. Veux-tu que j'aille mourir chez toi? » Je me suis troublé si fort que je n'ai pas eu la force de lui répondre; car, en somme, je ne sais pas même s'il y a un réel danger d'arrestation; j'ignore si l'acte incroyable du sénateur n'est pas précisément un prétexte pour éviter qu'on l'arrête chez lui, et je ne vois pas comment on pourrait emporter le malade dans un autre asile à l'insu de la police. Je l'embrassai, je marmottai quelques paroles inintelligibles, et je pris ma course jusqu'ici pour parler à cette dame Dessalle. Peut-être consentira-t-elle à venir chez le sénateur et réussira-t-elle à le persuader. »

Les Selva avaient plusieurs fois interrompu De Leyni par des exclamations de surprise et d'indignation. Lorsqu'il eut terminé son récit, ils se turent, stupéfaits. La première à rompre le silence fut Marie.

« Et cette Jeanne qui ne revient pas! » dit-elle à voix basse.

Elle fit à son mari un signe imperceptible et lui proposa d'aller voir avec lui si Jeanne n'était pas rentrée sans qu'on les eût avertis. En traversant le jardin d'hiver, elle lui dit qu'elle croyait indispensable de faire savoir à De Leyni qui était vraiment Mme Dessalle.

Jeanne n'était pas rentrée. Giovanni prit le jeune homme à part, l'entretint à voix basse. Marie, qui les regardait, vit De Leyni tressaillir, ouvrir de grands yeux, pâlir, puis parler à son tour, demander quelque chose.

Sur ces entrefaites, Jeanne arriva, pressée, souriante. Le concierge lui avait remis un billet du médecin. Le médecin disait : « Je ne crois pas qu'il me soit possible de retourner près du malade. Ce matin, il était sans fièvre. Espérons que l'accès ne se renouvellera pas. » Jeanne avait remarqué tout de suite que, dans ce billet, il n'était pas question de transporter Benedetto ailleurs.

Elle embrassa Marie, tendit la main à Selva qui lui présenta De Leyni. Puis elle s'excusa d'être obligée de les quitter un instant : son frère avait besoin d'elle.

Dès qu'elle fut sortie en promettant de revenir tout de suite, De Leyni se hâta de prendre encore une fois à part Giovanni Selva ; et Marie vit reparaître sur le visage du jeune homme l'angoisse de tout à l'heure, vit qu'il faisait quantité de questions et que les réponses de son mari lui rendaient peu à peu le calme. Finalement, elle vit que son mari lui posait les mains sur les épaules et lui disait quelque chose qu'elle devina, un secret encore ignoré de Jeanne ; et elle vit dans les yeux du jeune homme une émotion, une révérence profondes.

Dix minutes après, un domestique vint avertir que Mme Dessalle attendait les visiteurs dans son appartement. Il y avait beaucoup d'animation dans l'hôtel ; des frou-frous de traînes et des bruits étouffés de pas se confondaient sur les tapis des corridors ; des voix étrangères, gaies, irritées, courtoises, indifférentes, allaient et venaient, assourdies ; on se bousculait aux ascenseurs. Les Selva et De Leyni, marchant en silence, avaient au cœur la même sensation amère de cette mondanité indifférente.

Jeanne était dans son petit salon, contigu à la chambre où se trouvait Carlino, accompagnant sur le piano le violoncelle de Chieco. Elle vint au-devant de ses amis avec un sourire qui, non moins que la musique — une vieille musique italienne, simple et sereine, — leur serra le cœur. Elle parut un peu surprise de voir De Leyni, dont elle n'attendait pas la visite. Elle les avait fait monter pour parler plus librement ; mais elle leur dit qu'elle avait voulu leur offrir un concert de Chieco, qui d'ailleurs ne permettait pas qu'on ouvrît la porte. Peu importait : car on entendait très bien tout de même. Giovanni lui annonça aussitôt que M. le chevalier De Leyni lui apportait un message du sénateur.

« Tandis que vous causerez ensemble, ajouta-t-il, nous écouterons la musique. »

Et, avec sa femme, il s'écarta de Jeanne qui était devenue pâle et qui, malgré de suprêmes efforts, cachait mal son anxieuse impatience d'entendre ce message. Assis près d'elle, De Leyni commença de parler, à demi voix.

Le violoncelle et le piano badinaient ensemble sur un thème pastoral, plein d'ingénuité, de tendresse allègre et de caresses. Marie ne put s'empêcher de murmurer : « Mon Dieu ! la pauvre femme ! » Et Giovanni ne put s'empêcher de suivre du regard, sur le visage de Jeanne, au son de la musique tendre et allègre, les affligeantes paroles de son interlocuteur. Il observait aussi le visage du jeune homme qui, tout en parlant à Mme Dessalle, regardait souvent vers lui comme pour exprimer de la peine et pour chercher un conseil. Jeanne l'écoutait, les yeux fixés à terre. Lorsqu'il eut fini, elle releva vers les Selva ses grands yeux endoloris par la pitié ; elle considéra l'un, considéra l'autre, et son regard muet leur disait involontairement : « Vous savez ? » Les yeux tristes de l'un et de l'autre lui répondirent : « Oui, nous savons. »

La musique eut un éclat de joie sonore.

Marie dit tout bas à Giovanni :

« Lui aura-t-il rapporté aussi le propos de Benedetto sur sa volonté de mourir à Rome ? »

Giovanni répondit que ce serait tant mieux et qu'il le souhaitait. Jeanne tourna les yeux vers la porte d'où venait le fracas musical, attendit un instant; puis elle fit signe aux Selva de s'approcher, leur dit, d'une voix tranquille, que le sénateur aurait dû leur envoyer, à eux, cet avertissement, et qu'elle ne comprenait pas pourquoi il s'était adressé à elle. En tout cas, elle les priait de voir ce qu'il y avait à faire.

La musique se tut; on entendit Carlino et Chieco parler. De Leyni, qui habitait un petit logement de garçon, à la montée de Sant'Onofrio, se hâta de l'offrir. Mais s'il y| avait un mandat d'arrêt? Si, pour l'exécuter, on n'attendait précisément que la minute où Benedetto sortirait de cette maison?

Jeanne, très tranquillement, nia la possibilité d'une arrestation. Les Selva la regardaient, pleins d'admiration pour ce calme voulu. Depuis quelque temps, Jeanne soupçonnait qu'ils connaissaient le véritable nom de Benedetto. Comment Noémi, malgré toutes les défenses faites, n'aurait-elle pas laissé échapper quelque parole révélatrice? Et, tout à l'heure, dans ce muet échange de regards douloureux, les Selva et Jeanne s'étaient entendus. Aussi étaient-ils persuadés que, si Jeanne se faisait héroïquement violence, c'était, non pour eux, mais pour De Leyni. Et à présent, par les confidences de Giovanni, De Leyni aussi savait! Il leur sembla qu'ils avaient commis une sorte de trahison.

Ils tinrent pour certain que, puisque Jeanne affirmait qu'elle ne croyait pas à la possibilité d'une arrestation, elle devait avoir pour cela des raisons qu'ils ignoraient. Ils firent observer que Benedetto pourrait accepter leur hospitalité. Jeanne rappela immédiatement que Benedetto avait exprimé un désir et

que la montée de Sant'Onofrio semblait convenir mieux que la rue Arenula pour le séjour d'un malade qui avait besoin de tranquillité. Mais, à son avis, il n'était pas possible d'admettre que le transport se fît sans l'autorisation expresse du médecin. Sur ce point, ils furent tous d'accord. Les Selva donnèrent charge à De Leyni de rapporter au sénateur que les amis de Benedetto pourvoiraient à lui trouver un autre asile, mais à condition que le médecin autoriserait par écrit le transport du malade.

Tandis que Giovanni parlait, un tumultueux *allegro* éclata dans la pièce voisine, tout en sanglots et en cris. Alors, ne voulant pas trop élever la voix, il se tut, laissa passer la furie de cette musique déchirante. Et déchirant aussi fut le langage que ses yeux et ceux du jeune homme échangèrent, durant ce silence des lèvres.

De Leyni, qui n'avait pas de temps à perdre, prit congé. Il dit qu'il regrettait d'aller seul chez le sénateur ; il aurait voulu s'y présenter avec quelque ami de Benedetto qui, par sa présence, pût en imposer un peu à cet homme dont la conduite était inexplicable. Giovanni chuchota quelques mots touchant une vice-présidence du Sénat à laquelle aspirait ce vieillard et qu'il n'obtiendrait point. Quelle douleur amère, de découvrir de telles petitesses, là où l'on s'y serait le moins attendu !

« Vous restez ? » demanda Jeanne à Giovanni, avec vivacité.

L'accent de la demande signifiait : « Il faut que vous restiez. » Selva répondit qu'il avait bien l'intention de rester ; et l'expression de sa voix, de son visage, fit comprendre à Jeanne qu'il avait sur le cœur de tristes paroles non prononcées encore. « Oh ! pensa Jeanne, si maintenant Chieco s'en allait, si Carlino m'appelait et qu'il ne fût plus possible de parler ! » Elle aussi, elle voulait parler à Selva ; elle voulait lui rapporter le discours du ministre.

Les deux musiciens avaient encore une fois cessé de jouer, et ils causaient. Jeanne frappa discrètement à la porte, leur jeta gaiement :

« Bravo ! Déjà fini ?

— Non, ma belle, répondit Chieco, de l'intérieur. Tant pis pour vous, si vous vous ennuyez. »

Et il modula un sifflement infernal, à percer la porte. Jeanne battit des mains. Piano et violoncelle attaquèrent un grave *andante*.

Elle se tourna vers Selva qui rentrait, après avoir accompagné sa femme dehors pour lui dire de télégraphier à dom Clément. Elle alla vers lui, les mains jointes, les larmes aux yeux.

« Monsieur Selva, murmura-t-elle d'une voix étranglée, vous savez tout : avec vous, je ne puis feindre. Il y a quelque chose de pis encore. Dites-moi la vérité ! »

Selva prit les mains de Jeanne, les serra en silence, tandis que le violoncelle répondait pour lui, amer et grave : « Pleure, pleure : car il n'est sort d'amour et de douleur comparable au tien ! » Il serrait ces pauvres mains glacées, sans pouvoir dire un mot. La question de Jeanne indiquait que De Leyni n'avait pas osé répéter les terribles paroles : « J'irai mourir chez toi » ; et c'était lui, Selva, qui devrait porter à cette femme le premier coup. Il répondit doucement, paternellement :

« Chère amie, ne vous a-t-il pas annoncé, au Sacro Speco, qu'en une heure solennelle il vous appellerait près de lui ? Cette heure est venue et il vous appelle. »

Jeanne eut un sursaut, crut qu'elle avait mal entendu.

« Oh !... Comment ?... Non ! » fit-elle.

Puis, comme Selva se taisait, toujours avec la même pitié dans les yeux, elle eut au cœur un éclair, fit « ah ! », se pencha toute, dans une muette et anxieuse interrogation. Selva lui serra les mains encore plus

fort, tandis qu'un sanglot secouait sa poitrine et que ses lèvres serrées se contractaient. Elle ne dit rien, mais elle serait tombée si elle ne s'était pas appuyée sur les bras de Selva. Il la soutint, la fit asseoir.

« Tout de suite ? demanda-t-elle. Tout de suite ? Cela est imminent ?

— Non, non. Il vous appelle pour demain... Il croit que ce sera demain ; mais il peut se tromper... Espérons qu'il se trompe !

— Mon Dieu ! Mais le médecin me dit qu'il n'a pas de fièvre ! »

Selva fit le geste de celui qui est obligé d'admettre une catastrophe sans la comprendre. La musique se taisait ; il parla à voix basse. « Benedetto lui avait écrit. Le médecin l'avait trouvé sans fièvre ; mais le malade, pressentait un nouvel accès après lequel tout serait fini. Dieu lui accordait la grâce d'une attente paisible et douce. Il adressait une prière à Selva. Il savait que Mme Dessalle, amie de Mlle Noémi, était à Rome. Il avait promis à cette dame, devant un autel du Sacro Speco, de l'appeler près de lui pour un entretien avant de mourir. Très probablement Mlle Noémi pourrait en expliquer la raison à son beau-frère. »

Selva s'interrompit. Il avait la lettre dans sa poche et il y porta la main, pour l'en tirer. Jeanne, devinant cette intention, fut prise d'un tremblement convulsif.

« Non, non, dit-il. Je vous répète qu'il peut se tromper. »

Il attendit qu'elle se calmât, et, au lieu de tirer la lettre de sa poche, il en récita de mémoire la dernière partie.

« L'accès reviendra ce soir ou cette nuit, et, demain soir ou après-demain matin, ce sera la fin. Je désire voir demain Mme Dessalle, pour un mot que j'ai à lui dire au nom du Seigneur vers lequel je m'en vais.

J'ai prié tantôt le sénateur de m'obtenir cet entretien; mais il s'en est excusé. Je m'adresse donc à vous. »

Jeanne s'était couverte le visage avec ses mains et elle se taisait. Selva crut bien faire en lui suggérant de l'espérance : « L'accès pouvait ne pas revenir, et il pouvait aussi être vaincu. » Elle hocha violemment la tête. Il n'osa pas insister.

Tout à coup, Jeanne crut entendre que Chieco prenait congé. Elle tressaillit, écarta ses mains de son visage, tout blême entre ses cheveux en désordre. Mais soudain éclatèrent les premières notes, si gaies, de *Curricolo napoletano*, le morceau que Chieco jouait toujours en dernier lieu. Elle se leva brusquement, parla d'une voix convulsive, sans larmes.

« Monsieur Selva, je sais que Piero se meurt, je sais qu'il ne se trompe pas. Faites-le rester là où il est, si la chose est possible. Conduisez-lui ses amis. Jurez-moi que vous les lui conduirez, que vous lui procurerez cette consolation !... Dites-leur tout sur mon compte, dites-leur la vérité, dites-leur combien il est pur, combien il est saint, lui !... Moi, j'attends ici. Je ne bouge pas. J'irai quand vous me le direz, là où vous me le direz... Je suis forte, vous voyez; je ne pleure plus... Télégraphiez à dom Clément que son disciple se meurt et qu'il vienne. Faisons tout ce que nous devons faire... Il est tard; partez. Vous, de toute façon, vous verrez Piero ce soir. Dites-lui... »

Une convulsion lui coupa la parole. Sur ces entrefaites Chieco entra, sifflant, frappant l'une contre l'autre les paumes de ses mains, selon sa bizarre habitude; et Selva se glissa dehors. Jeanne courut derrière lui, dans le couloir obscur, et elle lui saisit une main où elle imprima un baiser frénétique. »

. Un peu plus tard, vers dix heures, Jeanne lisait le *Figaro* à Carlino enfoncé dans un fauteuil, ayant une couverture sur les jambes et serrant à deux mains une

tasse de lait qu'il tenait sur ses genoux. Jeanne lisait si mal, avec si peu d'attention aux points et aux virgules, que son frère l'interrompait à chaque instant, s'impatientait.

La lecture durait depuis cinq minutes lorsque la femme de chambre vint avertir que Mlle Noémi était là. Jeanne jeta aussitôt le journal, sortit précipitamment de la chambre. Et Noémi, debout, à la hâte, pressée de repartir à cause de l'heure tardive, lui raconta que, tandis que Giovanni et Marie étaient au Grand-Hôtel, le professeur Mayda, rentré de Naples, avait couru chez les Selva, hors de lui, pour demander comment il se faisait que Benedetto avait quitté sa maison; qu'alors on lui avait tout expliqué; que Mayda était allé directement à la rue de la Poudrière; qu'il y avait trouvé Marie, De Leyni, le sénateur et le médecin, ce dernier affirmant aux autres que Benedetto était transportable; qu'il y avait eu à ce sujet, entre le médecin et Mayda, une vive discussion à laquelle Mayda avait coupé court en disant : « Eh bien! plutôt que de le laisser ici, c'est moi qui vais l'emmener! » Et il était revenu un peu plus tard avec un landau plein d'oreillers et de couvertures, puis l'avait emmené. Le transport de Benedetto semblait s'être effectué sans trop d'inconvénient pour le malade.

Après ce récit, Jeanne embrassa silencieusement son amie, la serra très fort contre son cœur. Et Noémi, palpitante, les larmes aux yeux, ajouta tout bas :

« Ecoute, Jeanne. Pour demain, tu vas prier?

— Oui, » répondit Jeanne.

Et elle se tut, luttant contre le soulèvement d'une tempête de pleurs. Quand elle en eut triomphé, elle reprit à demi voix :

« Je ne sais pas prier Dieu. Sais-tu qui je prie? Je prie dom Giuseppe Flores. »

Noémi posa son visage sur l'épaule de Jeanne et lui dit d'une voix étouffée :

« Je voudrais qu'ensuite il nous vît travailler toutes les deux pour sa foi... »

Jeanne s'en alla sans répondre.

Quand Jeanne revint dans la chambre de Carlino pour la lecture, son frère l'accueillit aigrement. Il lui déclara qu'il en avait assez de cette vie et qu'elle eût à faire ses préparatifs : car ils partiraient dès le lendemain pour Naples. Jeanne répondit que c'était une folie et qu'elle ne partirait pas. Alors Carlino s'emporta, lui saisit les poignets, la secoua jusqu'à lui faire mal. « Oui, il fallait absolument partir! Puisqu'elle résistait, le moment était venu de lui notifier qu'on connaissait la raison de ses allées et venues, de ses mystères, de ses yeux rouges, de sa lecture saugrenue et même du refus qu'elle faisait en ce moment de quitter Rome. Il en avait été informé par des lettres anonymes. Malheur à elle si elle ne rompait pas avec ce fou! Malheur à elle si elle lui sacrifiait ses idées, si elle se laissait conquérir par la superstition, par le bigotisme, par la religiosité des prêtres! Il ne la regarderait plus en face. Il la renierait pour sa sœur, en libre penseur qui voulait vivre et mourir tel. Non, non! Briser là, briser là! Naples, Palerme, l'Afrique, si c'était nécessaire! »

— En libre penseur? Fort bien. Mais ma liberté, à moi? » répondit Jeanne, sans colère, pour rappeler son droit, mais non pour signifier qu'elle voulait en faire usage.

Carlino comprit au contraire qu'elle avait l'intention formelle d'en user autrement qu'il ne lui plaisait à lui-même, et la fureur l'aveugla. Jeanne fut consternée d'entendre cet homme nerveux, mais qu'elle croyait bon et courtois, lancer tant d'injures avec tant de fiel. Sans rien répliquer, elle se retira, toute tremblante,

dans sa chambre, écrivit deux lignes à Carlino pour lui dire que le respect de sa propre dignité l'obligeait à le quitter jusqu'à ce qu'il eût rétracté les paroles offensantes; que par conséquent elle s'en allait; que, s'il avait quelque chose à lui faire savoir, il pouvait envoyer un mot chez les Selva. Et elle laissa la lettre sur la table, ne prit avec elle qu'un petit sac et partit, accompagnée de sa femme de chambre.

Elle ne vit pas de voiture près de l'hôtel et se dirigea vers la station pour monter dans un tramway. La tramontane faisait rage; les yeuses de l'avenue se débattaient, craquaient; il faisait nuit; on marchait avec peine sur le sol inégal. La femme de chambre s'écria, effrayée :

« Jésus Maria! Où allons-nous, madame? »

Jeanne, la tête en feu, le cœur et les poignets en tumulte, continua de marcher sans répondre : il lui semblait qu'elle était portée sur les flots d'une mer inconnue, dans les ténèbres, vers lui.

« Vers lui, vers lui!... Et aussi vers son Dieu? » La bise furieuse l'étourdissait, rugissant au-dessus d'elle et autour d'elle. Les paroles de Noémi, les paroles de Carlino lui déchiraient l'âme avec une violence contraire. « Aussi vers son Dieu? » Ah! que pouvait-elle en savoir? Mais, en attendant, vers lui!



IX

DANS LE TOURBILLON DE DIEU

I

Le lendemain, à deux heures de l'après-midi, Jeanne, en compagnie de Marie et de Noémi, attendait chez les Selva les nouvelles de la villa Mayda, inquiète aussi de n'avoir reçu du Grand-Hôtel ni lettre ni message verbal.

Giovanni était allé dès avant sept heures à la villa Mayda. Il en était revenu à neuf heures. Il n'avait pas pu voir Benedetto : le professeur Mayda ne l'avait permis ni à lui ni à personne. Il savait que le malade avait reçu les Sacrements, mais plutôt par dévotion qu'à cause de l'imminence du danger. Toutefois, pendant la nuit, la fièvre avait reparu, légère. On espérait que l'on réussirait à enrayer l'accès, à en triompher. Peut-être Giovanni, en faisant à Jeanne ce rapport, l'avait-il un peu coloré d'optimisme. « Benedetto, ajouta Giovanni, était couché dans la chambre même du professeur. Il était impossible d'imaginer avec quelle délicatesse féminine les soins lui étaient prodigués par ce terrible Mayda, que tant de gens croyaient dur et orgueilleux. »

Giovanni était retourné là-bas après le déjeuner, vers midi. De la part de Carlino, rien ; ni lettre ni message verbal. Jeanne, malgré son autre angoisse très

cruelle, ne pouvait s'empêcher de penser à lui. « Si la douleur, la colère l'avaient tout de bon rendu malade? » Ses amis la rassuraient : en pareil cas, la femme de chambre ou le domestique seraient venus l'avertir. Mais elle doutait de l'intelligence de ces gens. Que faire?

Jeanne était sur le point de demander que l'on envoyât quelqu'un aux informations, lorsque, à deux heures et quart, on entendit un pas précipité dans l'antichambre et Giovanni entra, ayant encore son pardessus, le chapeau à la main. Jeanne le regarda en face, comprit que le moment était arrivé. Elle se leva, blanche comme une morte. Marie et Noémi se levèrent aussi, sans rien dire, la première regardant Jeanne, Noémi regardant son beau-frère qui, devant le visage spectral de Jeanne, ne savait pas trouver un mot. Ce furent cinq ou six terribles secondes, pas davantage. Marie dit à voix basse :

« Nous partons? »

Selva répondit :

« Oui; cela vaut mieux. »

Et ce fut tout.

Les trois dames se retirèrent pour mettre leurs manteaux et leurs chapeaux, Jeanne dans une pièce, Marie et Noémi dans une autre. Giovanni accompagna ces dernières. « Eh bien? » La fièvre avait monté beaucoup; le professeur ne conservait aucune espérance. A cette nouvelle, Noémi se hâta de mettre son chapeau et alla dans la chambre de Jeanne, qui était occupée à mettre le sien. Jeanne se retourna, la vit venir pour un baiser, l'arrêta d'un geste, posa un doigt sur ses lèvres: elle ne voulait ni paroles ni larmes; et elle ne demanda pas de détails, ne demanda rien.

Puis ils se réunirent. Marie dit tout bas à Giovanni de prendre deux fiacres couverts, d'autant plus que le ciel était devenu sombre et qu'un orage d'hiver romain était imminent. Mais il n'y avait pas de fiacres. Giovanni était venu avec le landau des Mayda. On

monta donc dans ce landau fermé. Jeanne s'aperçut alors que ses compagnes étaient vêtues de noir, tandis qu'elle-même portait une robe cendrée, trop claire, trop élégante. Elle tressaillit légèrement; les autres l'interrogèrent du regard. Elle hésita une seconde, pensa qu'elle n'avait ni le temps ni le moyen de remédier à cela, répondit :

« Rien. »

On partit. Personne ne parla plus.

En tournant dans la rue du Pianto, le landau fut arrêté par un obstacle. Le ciel s'était encore obscurci, le tonnerre grondait, les chevaux se cabraient. Marie regarda par la portière, inquiète; Jeanne, qui était assise en face de Giovanni, lui demanda tout bas s'il avait télégraphié à dom Clément. Giovanni répondit que dom Clément était à la villa Mayla depuis dix heures et demie.

La voiture se remit en marche. A la place Montanara, la pluie commença. Les chevaux trottaient serré. Lorsqu'enfin le cocher les mit au pas, Marie regarda Giovanni : « C'est l'Aventin? Nous devons approcher. » Cela fut dit avec les yeux, non avec les lèvres. Jeanne n'était jamais venue par ce chemin; mais elle comprit cependant que l'on arrivait. Droite sur elle-même, elle regardait le mur qui passait devant ses yeux; elle le regardait attentivement, comme si elle avait voulu compter les joints des pierres. Les chevaux reprirent le grand trot. Près de Sant'Anselmo, des gens du peuple, arrêtés sur la droite et sur la gauche, suivaient des yeux la voiture. Giovanni murmura involontairement :

« C'est ici. »

Alors Jeanne eut un sursaut, se couvrit brusquement le visage avec ses mains. Marie, assise à côté d'elle, lui passa un bras autour du cou, se pencha toute, lui chuchota :

« Du courage! »

Mais Jeanne se resserra en elle-même, se défendit contre cette caresse; et Noémi fit signe à sa sœur, en hochant la tête, de ne pas continuer. Marie soupira.

Le landau tourna à gauche, entre deux haies de peuple, franchit une grille. Les roues grincèrent sur le sable, s'arrêtèrent. Un domestique vint à la portière, dit que M. le professeur priait les visiteurs de vouloir bien entrer dans la villa. Ce fut alors seulement que Giovanni apprit à ses compagnes que Benedetto n'était plus dans la villa même, qu'il avait voulu être porté dans son ancienne petite chambre, au pavillon du jardinier. La voiture avança encore un peu ; les quatre visiteurs descendirent entre deux massifs de palmiers, devant un perron de marbre blanc. Il pleuvait toujours, mais pas beaucoup, et nul ne s'en souciait, ni le peuple qui se pressait à la grille, ni un groupe de personnes qui, dans l'allée des orangers, le long du mur d'enceinte, près du pavillon, regardaient les nouveaux venus. Quelqu'un se détacha de ce groupe : c'était De Leyni, qui monta le perron de marbre derrière Selva, l'arrêta sous une arcade du vestibule pompéien et lui parla à voix basse, sans même accorder un coup d'œil au magnifique décor qui apparaissait entre les deux massifs de palmiers, au fleuve de bégonias qui dévalait entre deux berges de bananiers, au ciel noir, orageux, tailladé de stries blanches, là-bas, sur les créneaux de la Porte Saint-Paul, sur la pyramide de Caïus Cestius et sur le funèbre bocage qui s'élève du cœur de Shelley.

Selva pénétra dans le vestibule et reparut un moment après, avec sa femme. L'un et l'autre descendirent le perron, en compagnie de De Leyni, se dirigèrent vers ces personnes qui semblaient les attendre dans l'allée des orangers. Au même instant, un éclat de voix indignées retentit près de la grille. La rue était pleine de peuple, et ces gens attendaient là depuis des heures, depuis que s'était répandu dans le quartier du Testaccio

le bruit que le Saint de Yenne était revenu malade à la villa Mayda. Jusqu'alors, ils s'étaient contentés de recevoir les nouvelles qu'on leur donnait : mais, à présent, ils demandaient qu'une députation pût entrer, voir le malade ; et les domestiques refusaient de porter ce message. Il s'ensuivit un échange de paroles irritées, qui tout à coup s'apaisa. Dans l'allée des orangers venait d'apparaître la haute et brune figure du professeur Mayda, et les gens ôtaient leurs chapeaux. Le professeur ordonna d'ouvrir la grille, dit au peuple que tout le monde verrait Benedetto, mais plus tard, et qu'en attendant ils pouvaient entrer dans le jardin. « Mais oui, mes pauvres gens ! »

Et le peuple entra, lent, respectueux. Quelques individus entourèrent le professeur, lui demandèrent, les yeux pleins de larmes :

« Est-ce vrai, monsieur le professeur, est-ce vrai qu'il est mourant ? Dites ! »

Et, derrière eux, d'autres se pressaient, inquiets, l'oreille tendue pour saisir la réponse. La réponse fut seulement :

« Eh ! que voulez-vous que je vous dise ? »

La mélancolie de cette face virile fut plus significative que les paroles prononcées ; et la foule s'avança avec un recueillement triste sur les pentes vertes, livides en face du ciel noir strié de blanc.

II

Benedetto aimait le professeur Mayda, peut-être encore incapable de foi, mais profondément convaincu qu'il y a des énigmes insolubles pour la science, généreux de caractère, hautain avec les puissants et doux avec les humbles. Il aimait aussi le jardin, les arbres, les fleurs et les gazons dont il avait été, comme du professeur lui-même, le serviteur et

l'ami. Là, tout était plein de chères âmes innocentes, avec lesquelles, en certaines minutes d'extase, il avait adoré Dieu, posant les lèvres sur leurs mignons atours, sur une corolle, sur une feuille, sur une tige, dans une brise de fraîcheur végétale. L'idée de mourir au milieu de toutes ces choses lui plaisait. Quelquefois, sous un pin qui tournait vers le Celio son parasol plein de vent et de sonorités, il avait pensé à la dernière scène de sa Vision et il s'était contemplé au pied de cet arbre, étendu sur l'herbe dans la robe bénédictine, pâle, serein parmi des visages en pleurs, tandis que le pin chantait au-dessus de lui un mystérieux chant du ciel. Chaque fois il avait étouffé dans son cœur cette complaisance, non exempte de vanités égoïstes et humaines ; mais il n'avait pas réussi à en extirper la racine.

Il avait donc eu un mouvement de joie lorsque, chez le sénateur, Mayda avait annoncé son intention de ramener chez lui le malade. Mais, aussitôt après, il avait été pris d'un scrupule; sa délicatesse et son sentiment chrétien se trouvaient en contradiction. Il savait qu'il était mal vu de la bru du professeur, dont le fils, officier de marine, était alors en Orient ; il prévoyait que, en retournant à la villa Mayda, il déplairait à cette dame et serait ainsi la cause de dissentiments entre elle et son beau-père. Mais comment dire cela sans accuser d'être peu juste et peu charitable une personne que son devoir, à lui, justement parce qu'elle ne l'aimait pas, lui prescrivait d'aimer d'un particulier amour ? Il demanda donc au professeur de le laisser aller à Sant'Onofrio. Et le changement fut si soudain que Mayda, interloqué, réfléchit une minute, comprit, lui dit en fronçant les sourcils :

« Voulez-vous que je ne pardonne jamais certaine chose à certaine personne ? »

Benedetto ne fit plus de résistance. Seulement, le soir, lorsque l'heure fut venue de descendre à la voi-

ture et qu'il se sentit incapable de se tenir debout, il sourit et dit au professeur, en lui posant la main sur le bras :

« Vous savez que vous aurez un mort chez vous, demain ou après-demain ? »

Le professeur répondit qu'avec Benedetto il ne mentirait pas, que cela était possible, mais que ce n'était pas certain.

« Et, reprit Benedetto qui ne souriait plus, vous savez aussi qu'auparavant il y aura...

— Oui, je sais ce que vous voulez dire, interrompit le professeur. Venez sans crainte, mon ami. Je ne suis pas croyant comme vous, mais je souhaiterais de l'être ; et j'ouvrirai respectueusement ma porte à qui vous voudrez... Nous allons prendre ceci, n'est-ce pas? »

Et il détacha de la muraille le crucifix que Benedetto avait apporté chez le sénateur ; puis il enleva le malade dans ses bras robustes.

Le trajet s'accomplit sans accident. Installé en travers dans le landau, sur un monceau de coussins, Benedetto, qui semblait diminué de taille, répondit par le sourire plus que par la parole aux fréquentes questions du professeur. Mayda lui tenait continuellement le poignet et, de temps à autre, lui administrait un cordial. A l'entrée de la villa, soit émotion, soit lassitude, le pauvre visage émacié blanchit et se couvrit de sueur, les grands yeux luisants se fermèrent. Mayda porta le malade sur son propre lit. Il en résulta que, quand Benedetto reprit connaissance, il ne sut plus où il était.

Dans cet état d'extrême épuisement, il ne revint pas à lui sans passer par des illusions de rêveries vaines. Il lui sembla qu'il était mort, qu'il gisait sur la face perpétuellement obscure de la lune, qu'il avait autour de lui le cône des rayons solaires fuyant à l'infini et que, sur le fond noir de ce cône, il voyait flam-

boyer des yeux d'étoiles. Puis, peu à peu, il reconnut qu'il était dans un lit immense, tout noyé d'ombre, enveloppé d'une faible clarté qui se perdait vers des murailles imparfaitement visibles. En face de lui se déployait un azur tout parsemé de points brillants. Son cœur battit : « N'était-ce pas vraiment des étoiles ? » Il dut se référer aux sensations que lui donnaient le lit et son propre organisme, pour comprendre que c'étaient vraiment des étoiles, mais qu'il ne gisait pas sur la face de la lune. « Alors, où était-il ? » Et il se laissa aller à une douceur qui l'envahissait, à la douceur de ne sentir presque plus son corps et de sentir Dieu dans son âme, tout voisin, tendre et ardent. Il était où il plaisait à Dieu.

Une main se posa sur son front, une petite lampe électrique l'éblouit, une voix affectueuse et forte lui dit :

« Comment vous trouvez-vous? »

Il reconnut Mayda. Alors il lui demanda où il était, pourquoi il n'était pas dans son ancienne chambrette. Avant même que le professeur eût répondu, un doute inquiet l'assaillit. « Le Crucifix ? le cher Crucifix ? Était-il resté chez le sénateur ? » Non, le Crucifix était là, sur la table de nuit. Le professeur le lui montra.

« Tu ne te souviens donc pas, expliqua-t-il, que nous l'avons rapporté avec nous ? »

Benedetto le regarda, heureux de ce tutoiement nouveau, et tendit une main tremblante pour chercher celle de Mayda. Mais en même temps ce manque de mémoire l'humiliait. Etait-il donc sur le point de perdre l'intelligence ? Il avait médité, la veille, sur les dernières paroles qu'il adresserait à ses amis et à la personne qui lui avait si souvent fait sentir sa présence invisible. Mais allait-il perdre l'intelligence ?

Le professeur eut soin de le saturer de quinine. Au début, Benedetto accepta volontiers les injections

douloureuses et les potions amères, tant par désir de reprendre un peu de forces et de se défendre ainsi contre un obscurcissement de ses facultés, que par goût de souffrir. « Ah ! oui, souffrir, souffrir ! » Les jours précédents, il avait souffert beaucoup, non de souffrances localisées, non de souffrances aiguës, mais d'une souffrance inexprimable, diffuse depuis les racines des cheveux jusqu'à l'extrémité des pieds. Ç'avait été pour son âme une béatitude, de pouvoir, en de tels moments, associer sa volonté propre à la Volonté Divine, accepter de l'Amour Divin toute la douleur que cet Amour lui avait destinée sans lui en dire le pourquoi, — un pourquoi mystérieusement impliqué dans le dessein de l'Univers, un pourquoi qui certainement était le bien, et non pas seulement le bien de sa personne souffrante, mais un bien universel, un bien qui rayonnait de son pauvre corps, sans limite connue, comme le mouvement qui, d'un atome en vibration, se propage aux confins du monde. — « Quelle grande chose que de souffrir, de continuer humblement le Christ, de continuer la rédemption autant qu'il est possible à un pécheur, de compenser par sa propre douleur le mal que commettent les autres ! » Là-bas, sur le sentier solitaire du Sacro Speco, près de l'Anio mugissant, parmi les montagnes religieuses, dom Clément lui avait parlé ainsi.

Quand la quinine avait commencé à lui bourdonner dans la tête, il s'en était effrayé. Ces remèdes l'hébétaient. Il appela le professeur ; ce fut une sœur qui lui répondit. Il pria qu'on envoyât quelqu'un à l'église de la Bocca-della-Verità et qu'on fît venir un prêtre.

Le professeur, qui était allé prendre une heure de repos, reparut dans la chambre, rassura Benedetto et crut devoir lui dire enfin ce qu'il avait tu jusqu'alors. « Dom Clément avait télégraphié à Selva qu'il arriverait le lendemain matin, vers dix heures. » Benedetto en eut beaucoup de joie.

« Mais ne sera-t-il pas trop tard? » demanda le malade.

Non, il était impossible que ce fût trop tard. Il n'y avait pas de danger immédiat. Ce qui déciderait de la vie ou de la mort, ce serait le retour de la fièvre ; et, même dans le cas le plus fâcheux, il y aurait encore beaucoup d'heures. Cela dit, Mayda craignit d'avoir parlé trop crûment, et il ajouta :

« Mais tu guériras. ».

Et il sortit de la chambre. Les douleurs du malade avaient cessé. Benedetto, tout en songeant à dom Clément, passa du contentement tranquille à la somnolence et au rêve ; et les Esprits malins vinrent lui composer avec les dernières paroles du professeur une vision de mensonge.

Il se vit en face d'une énorme muraille de marbre, couronnée de riches balustrades, toute blanche de lune. Là-haut, derrière les balustrades, s'agitait au vent une épaisse forêt. Six escaliers, bordés aussi de balustrades, descendaient obliquement sur le front de cette muraille, trois à droite et trois à gauche, et aboutissaient à six paliers en saillie. Les balustrades supérieures étaient divisées par de petits pilastres qui soutenaient des urnes. Et voilà qu'entre les urnes, au milieu de chaque travée, apparaissaient dansantes, toutes en même temps, toutes vêtues de la même robe bleu de ciel et décolletées, toutes avec le même port gracieux de la tête, six jeunes femmes très belles ; et toutes, avec le même geste de leurs bras nus, le buste penché en avant, tendaient vers lui, de là-haut, six coupes d'argent scintillantes. Puis elles se retiraient en même temps de la balustrade, reparaissaient en même temps sur les six escaliers, descendaient toutes ensemble avec une égale vitesse et, arrivées aux paliers, avançaient de nouveau vers lui leurs bustes gracieux, le regardaient avec une étrange gravité, lui tendaient de nouveau les six coupes scintillantes. Pas un mot ne

sortait de leurs lèvres, et néanmoins il était manifeste que ces six jeunes femmes lui offraient dans l'argent une liqueur de vie, de santé, de plaisir.

Il sentait que cette offre lui causait une angoisse et un effroi mortels, et pourtant il ne réussissait pas à détacher son regard des coupes scintillantes, des beaux visages graves qui se penchaient vers lui. Il s'efforçait de fermer les paupières, mais il ne le pouvait pas ; d'invoquer Dieu, mais il ne le pouvait pas. A un certain moment, les six danseuses inclinèrent les coupes, et six mobiles rubans de liquide sillonnèrent l'espace. « Comme j'ai fait à Praglia ! » pensa-t-il, dormant toujours et intervertissant les rôles dans sa mémoire troublée. Puis tout cela disparut, et ce fut Jeanne qui se dressa devant lui. Debout, serrée dans son manteau vert, bordé de skuntz, le visage dans l'ombre de son grand chapeau noir, elle le regardait comme elle l'avait regardé à Praglia, lors de la première rencontre. Mais, cette fois, le dormant saisit un rapport entre la gravité de ce regard et la gravité des faces des danseuses, entendit mentalement le langage silencieux de ces sept âmes : « Pauvre homme, tu connais maintenant ta douloureuse erreur, tu sais maintenant que Dieu n'est pas ! » La gravité de leurs regards n'était que de la tristesse apitoyée. Les coupes de la vie, de la santé et du plaisir lui étaient offertes discrètement. et sans joie, comme on offre à quelqu'un qui est dans le deuil, qui a perdu ses biens les plus chers, une chétive consolation, la seule qui lui reste. Ainsi Jeanne offrait son amour. Et le dormant fut envahi par cette prétendue évidence nouvelle : que Dieu n'est pas. C'était une véritable sensation physique, un froid répandu par tous ses membres et qui remontait lentement vers son cœur.

Il se mit à trembler, trembler, et il s'éveilla. Mayda était courbé sur lui, le thermomètre à la main. Benedetto lui dit, les yeux hagards :

« Père ! Père ! Père ! »

La sœur suggéra :

« Notre Père qui êtes dans les cieux... »

Et elle aurait continué, de sa voix un peu niaise, sans un ordre brusque du professeur. Celui-ci appliqua le thermomètre au malade, qui s'en aperçut à peine. Benedetto s'absorbait tout entier dans un effort pour détacher de son *moi* intime les images des apparitions tentatrices et le souvenir de leur effroyable langage, pour se jeter, âme et conscience, dans le sein du Père, pour adhérer à Lui de tout son être, pour s'anéantir en Lui. Les images cédaient lentement, avec des retours agressifs qui devenaient de plus en plus brefs, de plus en plus faibles. Sa physionomie était tellement transfigurée par la tension mystique de son âme que Mayda en demeura stupéfait et oublia de regarder sa montre, jusqu'à ce que les traits du malade se fussent relâchés et recomposés dans la paix. Alors il se souvint, retira le thermomètre.

Derrière lui, la sœur tenait la petite lampe électrique, cherchant aussi à voir. D'abord le professeur ne distingua pas le degré. Pendant ces quelques secondes de silence et d'attention, ni l'un ni l'autre ne prirent garde que le malade s'était mis sur le flanc et observait le professeur. Enfin Mayda secoua l'instrument. Combien de degrés? La sœur n'osa pas le demander, et la face du professeur demeura impénétrable. Le malade allongea la main sans que celui-ci s'en aperçut, le toucha légèrement au bras. Alors Mayda se retourna vers Benedetto, lut dans ses yeux souriants la question : « Eh bien? » Il y répondit, non par des paroles, mais par un geste de la main ouverte qui signifiait : « Ni pis ni mieux. » Après quoi, il s'assit à côté du lit, toujours muet, impénétrable, regardant Benedetto qui ne le regardait plus, mais qui, recouché sur le dos, contemplait dans l'immense azur les points de lumière. Tout à coup Benedetto dit :

« Professeur, quelle heure est-il ?

— Trois heures.

— A cinq heures, voudrez-vous faire avertir un prêtre, à l'église de la Bocca-della-Verità ?

— Parfaitement.

— Sera-t-il trop tard ? »

A cette dernière question, le professeur répondit par un « non » sonore ; puis, après un moment de silence, il répéta « non », d'une voix plus basse, comme s'il tirait la conclusion d'un raisonnement intérieur. Le thermomètre avait monté à trente-sept degrés et demi ; depuis la veille au soir, cela faisait un degré de plus. Si le thermomètre continuait à monter rapidement, s'il y avait à craindre le délire, le professeur se proposait d'envoyer dès avant cinq heures à la Bocca-della-Verità. D'ailleurs, une montée rapide lui semblait peu probable, quoique ce trente-sept et demi n'eût rien de rassurant.

Il demanda au malade si la lumière de la lampe le gênait. « Non, elle ne le gênait pas physiquement ; mais elle le gênait spirituellement, parce qu'elle l'empêchait de voir par la fenêtre le ciel, la nuit étoilée. »

« *Illuminatio mea*, » dit-il d'une voix faible.

Le professeur ne comprit pas, le fit répéter, lui demanda quelle était sa lumière, entendit la voix faible qui murmurait :

« *Nox.* »

Mayda n'avait pas lu les Psaumes, ne connaissait pas le mot profond de cet ancien Hébreu auquel parut obscur notre petit soleil qui nous cache le monde supérieur. Il entendit sans comprendre. Il se tut, respectueusement.

Benedetto cherchait des yeux les étoiles. Sa propre conscience entrait en communication avec elles qui le regardaient, austères, sachant qu'avant la mort prochaine il allait recueillir toute l'histoire morale

de sa vie pour l'exprimer en paroles qui seraient un premier jugement prononcé au nom de Dieu-Justice par l'impulsion de Dieu-Amour; paroles qui ne se perdraient pas, car aucun mouvement ne se perd; paroles qui apparaîtraient, on ne savait comment, on ne savait quand, on ne savait où, pour la gloire du Christ, comme un témoignage suprême rendu à la Vérité morale par un esprit contre lui-même. Ainsi lui parlaient les étoiles silencieuses, animées de sa pensée.

Et sa vie se dessina tout entière dans son entendement, moins par les particularités saillantes des faits extérieurs que par la ligne morale de l'évolution interne. Il en vit toute la première partie dominée par une conception religieuse où l'égoïsme prévalait, ordonnée pour faire converger l'amour de Dieu et des hommes vers un bien individuel, vers une fin de perfection propre et de récompense. Il se sentait contristé de n'avoir ainsi observé qu'au sens littéral la loi qui met avant l'amour de soi-même l'amour de Dieu; et c'était une tristesse douce, non pas qu'il lui fût facile de trouver des excuses à cette erreur, par exemple de l'imputer à des maîtres, mais parce qu'il éprouvait de la douceur à reconnaître son propre néant, parmi ce flot de grâce qui l'enveloppait. Son propre néant, il le sentait dans cette décomposition d'une foi défectueuse, décomposition opérée autrefois par la révolte des sens, dans cette dépression qui s'était produite au centre de sa vie, tout entière faite de sensualité, de faiblesses, de contradictions, de mensonges; et il le sentait encore dans la période de sa vie postérieure à sa conversion, conversion qui avait été l'œuvre d'une force impulsive, d'une Volonté interne plus puissante que sa volonté propre : car, même dans cette dernière période, il n'avait rien fait, lui, personnellement, sinon r[illegible] à l'impulsion bonne. Il souhaita avec passion de déposer comme une lourde dépouille tout ce *mal* qui le surchargeait. Il reconnut que l'importance qu'il [illegible]

buait à sa Vision faisait aussi partie de ce *moi* pesant; il aspira à la Vérité Divine close dans son mystère, quelle que fût cette Vérité; il se donna à elle avec une palpitation de désir si violent que son cœur en fut presque brisé; et les étoiles firent éclater en lui un sentiment si vif de l'incommensurable grandeur de la Vérité Divine en comparaison de l'idée que s'en faisaient lui et ses amis, et tout ensemble une foi si certaine d'être sur le chemin de cette immensité, qu'il s'écria, relevant brusquement la tête :

« Oh ! »

La garde s'était assoupie, mais non le professeur. Celui-ci demanda :

« Qu'y a-t-il ? Tu vois quelque chose ? »

D'abord, Benedetto ne répondit pas. Le professeur haussa la petite lampe et se pencha sur le malade qui se tourna vers lui, le regarda avec une expression de désir intense, puis, après l'avoir longuement regardé, soupira :

« Ce qu'il y a, professeur, c'est que, vous aussi, vous irez où je vais.

— Mais sais-tu où tu vas?

— Je sais, répondit Benedetto, que je me sépare de tout ce qui est corruptible et lourd. »

Ensuite il demanda si quelqu'un était allé à la paroisse. « Eh quoi ? il ne s'était écoulé qu'un quart d'heure?» Il lui semblait qu'il y avait un siècle. Il s'excusa, supplia le professeur de se retirer, de prendre du repos, contempla de nouveau les feux célestes; puis il ferma les yeux, désira Jésus, deux bras humains qui le soulèveraient et l'étreindraient, une poitrine humaine, animée du souffle de Dieu, où il pourrait cacher son visage lorsqu'il entrerait dans l'immense mystère.

Il reçut l'Extrême-Onction à six heures. Le thermomètre avait monté de quelques lignes.

A neuf heures, Benedetto demanda Giovanni Selva

On lui répondit qu'il était venu et qu'il était reparti, mais que De Leyni était là. Malgré l'opposition du professeur, le malade voulut le voir, lui dit qu'il désirait saluer au moins quelques-uns de ses amis des catacombes. De Leyni connaissait ce désir, dont Giovanni lui avait parlé ; il put donc annoncer à Benedetto que ses amis s'étaient donné rendez-vous à la villa Mayda pour une heure. La sœur infirmière, arrivée quelques instants auparavant pour remplacer sa compagne, eut l'imprudence d'avertir tout haut que beaucoup de gens du peuple réclamaient des nouvelles. Sur le moment, Benedetto ne dit rien ; mais, quand De Leyni fut sorti, il voulut parler au professeur. Le professeur était absent : il avait dû se rendre à l'Université. Le propos de l'infirmière avait fait prendre définitivement à Benedetto une résolution conçue depuis que les premières lueurs du jour lui avaient permis de distinguer, sur les murailles de la chambre, des sujets mythologiques peints dans le style de la Maison de Livie. Un indicible désir de son ancienne chambrette l'obséda : c'était là qu'il lui aurait plu de voir ses amis, de voir les gens du peuple qui souhaitaient de le saluer, et aussi l'autre personne, si elle venait. Il pria que l'on parlât au jardinier et aux domestiques ; il leur exprima son désir ; et, comme ceux-ci refusaient de le transporter, il les en supplia pour l'amour de Dieu, les émut tant qu'ils cédèrent, au risque d'être chassés par leur maître. « De vraies idées de Saint ! » pensa la sœur.

Enroulé dans des couvertures, le Crucifix à la main, Benedetto fit le trajet entre les bras du jardinier et d'un domestique. Sa consolation, lorsqu'il se retrouva dans sa pauvre chambrette, fut si grande que tous les assistants le crurent mieux. Mais le thermomètre montait.

A une heure, le thermomètre marquait trente-neuf degrés. Dom Clément était arrivé à dix heures et demie.

III

Les Selva et De Leyni rejoignirent le groupe des personnes qui attendaient dans l'allée des orangers. Tous étaient des laïques, sauf un jeune prêtre des Abruzzes, petit, au visage olivâtre, aux yeux noirs, profonds et ardents. Il y avait là l'étudiant Elia Viterbo, aujourd'hui chrétien, baptisé par ce prêtre ; il y avait le blond jouvenceau lombard, disciple préféré du maître; il y avait un jeune ouvrier, aussi des Abruzzes, ami du prêtre, très beau, avec une face d'apôtre ; il y avait cet Andrea Minucci, de la réunion religieuse tenue à Subiaco; il y avait un peintre, un officier de marine détaché au ministère, d'autres encore; et tous ces hommes auraient sacrifié n'importe quel amour terrestre à l'amour de Benedetto. Aucun d'entre eux n'avait cru vraie une seule des calomnies répandues contre lui; ils l'avaient défendu avec une véhémente indignation contre leurs camarades soupçonneux. De Leyni était du nombre. Ces hommes admiraient et révéraient en Giovanni Selva un homme admiré et révéré par le Maître, et cela les rendait un peu timides vis-à-vis de lui. Depuis quelque temps, ils étaient à l'attendre dans l'allée des orangers, parce qu'ils ne voulaient pas entrer sans lui chez le Maître. Plusieurs avaient les yeux mouillés de larmes.

A l'approche des Selva, ils se découvrirent tous, en silence. Giovanni, suivi par le groupe, s'achemina vers le pavillon. Sa femme venait la dernière. Un des jeunes gens lui fit signe de passer devant; mais elle ne voulut pas, et personne n'insista. Ce n'était ni le lieu ni l'heure de faire des cérémonies; et d'ailleurs Marie comprenait que ces hommes étaient appelés avant elle à continuer l'œuvre de Benedetto. Ils mar-

chaient en silence, la tête découverte malgré la pluie, Selva comme les autres.

Mayda les reçut au seuil du pavillon. A son retour de l'Université, il avait accueilli par un terrible éclat de colère la nouvelle du transport de Benedetto dans le pavillon, et maintenant il tempêtait contre l'infirmière, contre le jardinier, contre les domestiques; mais, dans son for intérieur, après avoir examiné le bulletin des températures notées toutes les trente minutes, il s'était convaincu que ce coup de folie n'avait pas modifié sensiblement le cours de la fièvre. Lorsqu'on lui demanda s'il convenait de rester peu de temps dans la chambre et de faire en sorte que le malade parlât le moins possible, il répondit :

« Faites tout ce qu'il désire : c'est le banquet du condamné. »

Et il les précéda sur l'escalier de bois.

« Tes amis ! » dit-il en ouvrant la porte.

Il les fit entrer, referma la porte, s'adossa contre un des montants, les mains derrière le dos, les regards fixés sur le malade. Et sa haute personne brune ne bougea plus, pendant tout le temps que Benedetto entretint ses fidèles.

Benedetto avait le visage ardent, les yeux luisants, la respiration fréquente. Il salua ses amis d'un « merci » où vibrait une surexcitation joyeuse qui leur arracha des sanglots. Alors il leva la main, comme pour les inviter à s'apaiser. Depuis qu'il avait reçu le Viatique, sa continuelle prière avait été de pouvoir parler à ses disciples préférés, d'obtenir de Dieu des paroles de vérité et la force suffisante pour les dire. Maintenant, il sentait sa poitrine pleine de l'Esprit.

« Approchez, » murmura-t-il.

Le jouvenceau blond passa devant tous les autres, et, le visage baigné de larmes silencieuses, il s'agenouilla près du lit. Le Maître lui posa une main sur le front et prononça :

« Restez unis. »

Chacun comprit que cette âme allait jeter la suprême lumière de l'enseignement et du conseil, et chacun réprima ses pleurs. La voix de Benedetto se fit entendre dans le plus profond silence.

« Priez sans trêve et enseignez à prier sans trêve. C'est le premier fondement. Lorsque l'homme aime d'un véritable amour, soit une personne humaine, soit une idée de sa propre intelligence, son esprit adhère en secret, sans interruption, à l'objet aimé, dans le moment même où il se livre à toutes les besognes de la vie, besognes d'esclave ou besognes de roi; et cette préoccupation ne l'empêche pas d'être attentif à sa tâche, et il n'a pas besoin d'adresser de longs discours à ce qu'il aime. Les hommes qui appartiennent au monde peuvent ainsi porter dans leur cœur une créature, une idée de vérité ou de beauté. Vous, portez toujours dans le vôtre le Père, que vous n'avez pas vu, mais que tant de fois vous avez senti comme un Esprit d'amour qui soufflait en vous et qui vous inspirait le désir ineffable de vivre pour lui. Si vous faites cela, votre action sera tout entière animée par l'esprit de Vérité. »

Il se reposa un peu, regarda dom Clément assis près du lit, lui sourit.

« Vos paroles, dans ce cher couvent de Sainte-Scolastique! » dit-il.

Et il continua :

« Soyez purs dans votre vie : car, autrement, vous déshonoreriez le Christ devant le monde. Soyez purs dans votre pensée : car, autrement, vous déshonoreriez le Christ devant les esprits de bonté et devant les esprits de perversité qui se combattent en l'âme des vivants. »

Il entoura ensuite de son bras la tête de l'adolescent blond, comme pour la défendre du mal, et, dans son âme, il pria pour lui, qui était peut-être sa plus chère espérance. Puis il reprit :

« Soyez saints. Ne cherchez ni lucre ni honneurs; mettez en commun, pour vos œuvres de vérité et de charité, votre superflu dont la voix intérieure de l'Esprit fera la mesure. Soyez de bienfaisants amis pour toutes les douleurs humaines qui se présenteront à vous; soyez pleins de mansuétude pour tous ceux qui vous offenseront ou qui vous tourneront en dérision, et ceux-là seront nombreux, même au sein de l'Eglise; soyez intrépides en face du mal; prêtez-vous assistance les uns aux autres. Car, si vous ne vivez pas ainsi, vous ne pourrez servir l'Esprit de Vérité; car la Vérité, c'est à vos fruits que le monde la reconnaîtra; car c'est à vos fruits que vos frères sauront que vous êtes du Christ. »

Dom Clément, par pitié pour sa respiration haletante, se pencha sur lui, lui conseilla tout bas de se reposer. Benedetto serra la main du moine, se tut quelques instants. Puis, levant sur lui ses grands yeux qui brillaient :

« *Hora ruit*, » dit-il.

Et il recommença :

« Que chacun de vous accomplisse les devoirs du culte ainsi que l'Église l'ordonne, selon une stricte justice et avec une parfaite obéissance. Ne prenez pas de noms pour votre association, ne parlez jamais collectivement, ne vous faites pas de règles communes autres que celles que je vous ai dites. Aimez-vous : l'amour suffit. Et soyez en communication les uns avec les autres. Il y a dans l'Eglise beaucoup d'ouvriers qui travaillent à la tâche que, vous aussi, vous allez entreprendre avec la préparation morale que je vous ai prescrite, c'est-à-dire, qui travaillent à purifier la foi et à faire pénétrer dans la vie la foi purifiée. Honorez-les, écoutez-les; mais ne les faites point participer à votre association, s'ils ne viennent à vous spontanément pour mettre leur superflu en commun. Vous reconnaîtrez à ce signe que c'est Dieu qui vous les envoie. »

Benedetto s'interrompit, pria doucement Giovanni Selva de venir plus près.

« Je désire vous voir, reprit-il. Ce que j'ai déjà dit, et, plus encore, ce que je vais dire, est né de vous. »

Il tendit la main pour prendre celle de dom Clément et il ajouta :

« Dom Clément le sait bien. Nous devons sentir Dieu présent en nous-mêmes; mais chacun de nous doit aussi le sentir présent en autrui; et moi, je le sens si vivement en vous! Le voilà, le véritable fondement de la fraternité humaine; et c'est pourquoi ceux qui aiment les hommes et qui se figurent être froids envers Dieu, ne laissent pas d'être plus près du Royaume céleste que tant de gens qui se figurent aimer Dieu et qui n'aiment pas les hommes. »

Le jeune prêtre qui se tenait presque timidement derrière Giovanni, s'écria : « Oh! que c'est vrai! » Giovanni courba la tête en soupirant. La haute figure brune, adossée à l'un des montants de la porte, ne bougea pas; mais son regard, fixé sur Benedetto, eut une intensité, une tendresse, une tristesse indicibles.

Dom Clément se pencha de nouveau vers le malade, lui dit de s'arrêter un peu; la sœur aussi l'en pria. Ni Mayda ni les disciples ne parlèrent. Benedetto but une gorgée d'eau, remercia; et il poursuivit son discours.

« Purifiez la foi pour les adultes, auxquels ne saurait convenir la nourriture des petits enfants. Cette partie de votre œuvre se rapporte à ceux qui sont hors de l'Eglise, soit qu'ils lui appartiennent, soit qu'ils ne lui appartiennent pas nominalement, à ceux parmi lesquels vous vous mêlerez sans cesse. Travaillez à glorifier l'idée de Dieu, en adorant par-dessus toutes choses la Vérité et en enseignant qu'il n'y a pas de vérité contre Dieu ni contre Sa loi. Mais prenez garde aussi que les petits enfants n'approchent pas leurs lèvres de la nourriture des adultes. Ne vous offensez pas d'une

foi impure, d'une foi imparfaite, là où la vie est pure, là où la conscience est juste : car, en comparaison des profondeurs infinies de Dieu, minime est la différence entre la foi d'une pauvre femme et votre foi, à vous ; et, si la conscience de la pauvre femme est juste, si sa vie est pure, vous ne passerez pas avant elle dans le Royaume des Cieux. Ne publiez jamais d'écrits sur les questions religieuses difficiles pour les vendre, mais distribuez-les avec prudence et n'y mettez pas votre nom.

« Travaillez afin que la foi purifiée pénètre dans la vie. Cette tâche-là se rapporte à ceux qui sont dans l'Eglise, qui veulent rester dans l'Eglise, et ils s'appellent foule, peuple innombrable ; elle se rapporte à ceux qui croient véritablement aux dogmes et qui se complairaient à y croire davantage encore, à ceux qui croient véritablement aux miracles et qui se complairaient à y croire davantage encore, mais qui ne croient pas véritablement aux Béatitudes et qui disent au Christ : « Seigneur, Seigneur ! », mais qui pensent qu'il serait trop dur d'accomplir tout ce qu'il ordonne et qui n'ont pas même assez de zèle pour chercher Sa Volonté dans le Livre Saint et qui ne savent pas que religion, c'est avant tout action et vie. A ceux-là qui prient abondamment, et trop souvent comme des idolâtres, enseignez l'usage, non seulement des prières prescrites par la règle, mais aussi de la prière mystique en laquelle résident la foi la plus pure, la plus parfaite espérance et la plus parfaite charité, de cette prière qui par elle-même purifie l'âme, purifie la vie. Vous dis-je de prendre publiquement la place de Pasteurs? Non. Que chacun travaille dans sa propre famille ; que chacun travaille parmi ses amis personnels ; que ceux qui le peuvent travaillent par le livre. De cette façon, vous préparerez aussi le terrain où croissent les Pasteurs... Mes enfants, je ne vous promets pas que vous renouvellerez le monde. Vous tra-

vaillerez dans la nuit, sans profit apparent, comme Pierre sur la mer de Galilée ; mais enfin le Christ viendra, et alors votre gain sera immense. »

Il se tut, pria pour ses disciples, soupira en prévision des grandes souffrances que leur feraient subir des ennemis de diverses espèces ; et il proféra ces dernières paroles :

« Plus tard, vos prières ; maintenant, votre baiser. »

Les disciples demandèrent tout d'une voix à être bénis. Il s'en défendit, protesta de son indignité.

« Je ne suis que le pauvre aveugle à qui le Seigneur a ouvert les yeux avec de la fange. »

Dom Clément fit semblant de ne pas entendre, s'agenouilla et dit :

« Moi aussi. »

Benedetto, avec une humble obéissance, lui imposa la main sur la tête, prononça les paroles latines de la bénédiction rituelle et l'embrassa. Il fit de même pour tous, l'un après l'autre ; et chacun eut la sensation que, de cette main, le vent de l'Esprit s'insinuait dans son âme. Quand ce fut le tour du prêtre, celui-ci murmura :

« Maître, et nous ? »

Le mourant se recueillit quelques instants et répondit :

« Soyez pauvres et vivez en pauvres ; soyez parfaits ; ne vous complaisez ni aux titres ni aux vêtements honorifiques ; ne vous enorgueillissez ni de l'autorité personnelle ni de l'autorité collective ; aimez ceux qui vous haïssent ; abstenez-vous de l'esprit de parti ; pacifiez au nom de Dieu ; n'acceptez pas de charges civiles ; ne tyrannisez pas les âmes et ne cherchez pas à les gouverner trop ; ne cultivez pas artificiellement des sujets pour le sacerdoce ; priez Dieu de vous faire nombreux, mais ne craignez pas d'être en petit nombre ; ne vous imaginez pas que beaucoup de science humaine vous soit nécessaire : la seule chose qui vous est nécessaire, c'est un grand respect pour

la raison et une grande foi en la vérité universelle et indivisible. »

Marie Selva s'approcha la dernière, s'agenouilla à deux pas du lit. Le malade lui sourit, lui fit signe de se relever.

« Je vous ai déjà bénie en votre époux, lui dit-il. Je ne saurais vous séparer l'un de l'autre. Vous êtes une partie de son âme. Vous êtes son courage. Soyez-le toujours et de plus en plus, aux heures pénibles qui l'attendent. Et soyez, tous les deux ensemble, la poésie de l'amour chrétien, jusqu'au terme. Veuillez rester quelques minutes ici encore. »

Tandis que les disciples sortaient, la lumière baissait rapidement dans la chambre. On entendit un roulement de tonnerre; la sœur alla près de la fenêtre, pour la fermer. Mais d'abord elle regarda dans le jardin et s'écria :

« Les pauvres gens! »

Benedetto interrogea la sœur, apprit que le jardin fourmillait de personnes venues pour le voir, qu'une pluie d'orage était imminente. Il pria les Selva d'attendre et Mayda de faire entrer le peuple.

Un lourd piétinement retentit sur le petit escalier de bois. La porte s'ouvrit; des gens du peuple entrèrent doucement, sur la pointe des pieds. En un instant, la chambre fut pleine. Une foule de têtes découvertes se pressait à la porte. Personne ne parlait; tous contemplaient Benedetto, émus, respectueux. Benedetto salua des deux mains, les bras ouverts.

« Je vous remercie, dit-il. Priez comme je l'ai sûrement enseigné à quelques-uns d'entre vous. Et Dieu soit avec vous, toujours! »

Un gros homme lui répondit, très rouge :

« Nous, on priera; mais vous, vous n'allez pas mourir. Il ne faut pas croire une chose pareille. N'importe : bénissez-nous tout de même.

— Oui, bénissez-nous! répéta-t-on de tous côtés. Bénissez-nous ! »

Cependant il arrivait du dehors des voix impatientes, celles des personnes qui voulaient mais ne pouvaient pas monter. Benedetto dit quelques mots à dom Clément, tout bas; et dom Clément ordonna que les personnes présentes défileraient devant le lit et sortiraient de la chambre, pour que les autres pussent défiler à leur tour.

Ils passèrent tous, un à un. C'était le menu peuple du Testaccio, des ouvriers, des garçons de magasin, des marchands de fruits, des camelots, des gueux. Benedetto, de temps à autre, répétait d'une voix lasse quelques paroles d'adieu. « Au revoir... Priez pour moi... Nous nous retrouverons en Paradis... » Tel, en passant devant lui, pliait silencieusement les genoux; tel autre touchait le lit et faisait le signe de la croix; tel autre lui recommandait des personnes chères ou lui adressait des remerciements. L'un d'eux lui demanda pardon, pour avoir cru à ses calomniateurs. Et alors il y eut toute une série de « moi aussi ! moi aussi! » Quand passa la petite bossue de la rue de la Marmorata, elle se mit à lui raconter en pleurant que son vieux prêtre s'était confessé et qu'il aurait voulu dire à Benedetto toute sa gratitude. Celui qui était derrière elle la poussa, et elle disparut de ses yeux pour toujours. Ainsi passèrent devant lui et disparurent pour toujours tant de personnes qu'il avait consolées dans leur esprit et dans leur corps. Il en reconnut plusieurs et il les salua d'un geste. Ceux-là, en se retirant, continuaient à tourner vers lui leurs visages trempés de larmes. La file descendante frôlait sur l'escalier la file montante, lui donnait par avance les impressions de la chambre douloureuse. « Ah! quel visage!... Ah! quelle voix!... Mon Dieu, il se meurt!... C'est un ange du ciel!... Vous allez voir!... Il a le Paradis dans les yeux ! » Beaucoup d'entre eux murmuraient des malé-

dictions contre les infâmes qui l'avaient calomnié; beaucoup d'entre eux parlaient, en frémissant, de poison et de crime. « Grand Dieu! Emmené par les policiers, il revenait dans cet état! » Les roulements continus et lugubres du tonnerre et la plainte égale de la pluie battante couvraient les chuchotements apitoyés et indignés.

Quand le flot du peuple se fut écoulé, Mayda fit ouvrir la fenêtre pour renouveler l'air. Benedetto pria qu'on lui relevât un peu la tête, parce qu'il désirait voir le grand pin incliné vers le Celio. La verte et sombre couronne du parasol coupait obliquement le ciel orageux. Il la regarda longuement. Lorsqu'on lui eut reposé la tête sur l'oreiller, il fit signe à dom Clément de se pencher vers lui et dit, presque à l'oreille du moine :

« Vous savez : quand on m'a transporté de la villa dans cette chambre, j'ai senti une forte impulsion à demander qu'on me portât sous ce pin, pour y mourir. Mais j'ai pensé que cela était trop voulu et que ce n'était pas bon... »

Et il ajouta, en souriant :

« D'ailleurs la robe aurait fait défaut. »

Un léger mouvement des lèvres de dom Clément lui révéla que le moine avait rapporté de Subiaco la robe bénédictine. Il en eut un accès d'émotion violente. Les mains jointes, il demeura en silence aussi longtemps que dura la lutte intérieure entre deux sentiments contraires, dont l'un lui faisait désirer que la Vision s'accomplît, tandis que l'autre lui faisait craindre qu'elle ne s'accomplît pas d'une manière naturelle. Il se recueillit dans un acte d'abandon à la Volonté Divine.

« Le Seigneur veut que je meure ici, dit-il. Mais il permet que j'aie au moins cette robe sur ma couche, avant de mourir. »

Dom Clément le baisa au front.

Cependant les Selva attendaient à l'écart. Benedetto les appela près de lui, leur dit qu'il recevrait Mme Dessalle dans une demi-heure, mais qu'il la priait de ne pas venir seule ; elle pourrait venir avec eux. Mayda sortit avec les Selva. La religieuse sommeillait. Alors Benedetto pria Dom Clément de se rendre après sa mort chez le Souverain Pontife, pour lui dire que la dernière partie de la Vision ne s'était pas réalisée, que par conséquent toute l'apparence miraculeuse de sa vie s'évanouissait, et aussi que, à l'heure du trépas, la bénédiction du Pape lui avait été très douce.

« Et de plus, conclut-il, vous lui direz que j'espère pouvoir encore parler à son cœur. »

L'oppression avait diminué ; mais la voix s'affaiblissait, les forces déclinaient. Dom Clément lui prit le poignet, qu'il retint longuement; puis il se leva.

« Vous allez chercher la robe? » demanda Benedetto. avec un sourire.

Le beau visage du moine se couvrit de rougeur; mais il surmonta le sentiment humain qui lui conseillait de dissimuler, et il répondit :

« Oui, mon ami. Je crois qu'il est temps.

— Quelle heure est-il?

— Cinq heures et demie.

— Et vous croyez que ce sera pour sept heures? pour huit heures?

— Non, pas si tôt. Mais je voudrais te donner tout de suite cette consolation. »

Dans un petit salon de la villa, Giovanni Selva dit à sa femme, après avoir regardé sa montre :

« Allez, maintenant. »

Il avait été convenu que Marie et Noémi accompagneraient Jeanne près de Benedetto. Noémi tendit les mains à son beau-frère et lui annonça, toute tremblante :

« Tu sais : je vais lui donner une nouvelle qui

regarde mon âme. Ne t'offense pas si je la lui donne avant de te la donner, à toi. »

Jeanne devina aussitôt la nouvelle que Noémi voulait porter au mourant : celle de sa prochaine conversion au Catholicisme. Toute la force qu'elle avait recueillie en elle pour la minute suprême l'abandonna. Elle embrassa Noémi et elle éclata en sanglots. Les Selva, se méprenant sur la raison de ces pleurs, lui dirent d'avoir du courage. Jeanne, parmi les sanglots, pria les deux femmes d'y aller seules. « Quant à elle, non, elle ne pouvait pas y aller ! » Noémi comprit : Jeanne ne voulait pas y aller parce qu'il lui serait impossible de faire ce qu'elle-même ferait. Alors elle la supplia, la conjura, lui murmura, tout en la tenant embrassée :

« Pourquoi ne cèdes-tu pas, en ce moment-ci? »

Jeanne répondit, toujours sanglotant :

« Oh ! tu me comprends bien ! »

Et, comme Noémi protestait qu'elle-même ne voulait plus y aller, Jeanne à son tour la conjura d'y aller, d'y aller tout de suite, de ne pas tarder à lui donner cette consolation. Quant à Jeanne, non, elle ne pouvait pas, ne pouvait pas, ne pouvait pas ! Il n'y eut pas moyen de la convaincre. Un domestique vint appeler Selva. Marie et Noémi partirent.

Jeanne, restée seule, eut un instant l'idée de les rejoindre, de céder, d'aller, elle aussi, lui dire une parole de joie. Elle tomba à genoux, tendit les bras comme s'il était devant elle, se mit à sangloter : « Mon bien-aimé, mon bien-aimé, comment pourrais-je mentir avec toi ? » Elle avait maintes fois lutté contre l'empire de son propre scepticisme, mais en vain. Elle savait qu'un élan de soumission à la foi ne serait pas durable.

« Pourquoi ne veux-tu pas que je vienne seule ? gémit-elle encore, toujours à genoux. Pourquoi ne veux-tu pas que je vienne seule? Pour que les con-

sciences pieuses ne s'offensent pas? Pour que mon désespoir ne te trouble pas? Oh! pourquoi ne veux-tu pas que je vienne seule? Puis-je dire en leur présence ce que j'ai au dedans de moi-même? Toi qui es bon comme ton Seigneur Jésus, pourquoi ne veux-tu pas que je vienne seule? »

Elle se releva brusquement, persuadée que, si Piero l'entendait, il répondrait: « Oui, viens. » Elle resta une minute comme pétrifiée, les mains aux tempes; puis, à pas lents, semblable à une somnambule, elle sortit du petit salon, traversa le vestibule, descendit au jardin.

Il pleuvait si torrentiellement, le ciel, traversé de temps à autre par le grondement du tonnerre, était si noir que, ce soir de février, dès avant six heures, il faisait presque nuit. Jeanne s'avança comme elle était, la tête nue, sous l'averse drue et froide, prit sans hâte, non l'allée des orangers, à droite, mais le sentier qui, à gauche, entre deux rangées d'agaves descendait vers un bosquet de lauriers, d'oliviers et de cyprès où grimpaient des roses. Elle dépassa le grand pin qui regardait le Celio et, tournant par une longue allée courbe, elle arriva près de la fontaine que recevait un sarcophage antique, dans une enceinte de myrtes, sur la pente, un peu plus bas que le pavillon du jardinier. Là, elle s'arrêta.

Une fenêtre du pavillon était éclairée; sans aucun doute c'était la fenêtre de Piero. Une ombre y passa. « Noémi, peut-être? » Jeanne s'assit sur le bord de la vasque marmoréenne. « Etait-il possible de se noyer dans cette eau? S'il n'y avait pas eu Carlino, aurait-elle cherché à mourir? » Pensées vaines, auxquelles elle ne s'attarda pas. Elle attendit, attendit sous la pluie froide, les yeux et l'âme tournés vers la fenêtre lumineuse. D'autres ombres y passèrent. « S'en allaient-ils, maintenant? Oui, peut-être que Marie et Noémi partaient; mais elles ne laisseraient pas Piero seul. Il y

aurait là le professeur, il y aurait le bénédictin, il y aurait la religieuse... Eh bien! elle voulait essayer! »

Un pas précipité, dans l'allée des orangers; on se dirigeait vers le pavillon. Jeanne se rassit. L'inconnu entra. Des ombres s'agitèrent de nouveau à la fenêtre. Puis deux personnes sortirent, parlant avec vivacité; les voix étaient celles du professeur et de Giovanni. Ils semblaient parler de quelqu'un venu pour prendre des nouvelles. D'autres personnes sortirent encore; l'eau des gouttières clapota sur les parapluies. Marie et Noémi, sûrement! Jeanne se leva, s'achemina vers le pavillon.

Elle franchit la porte, aperçut des gens dans la cuisine du jardinier, pria une jeune fille d'aller voir qui était auprès du malade. Celle-ci hésita, essaya de s'excuser; mais enfin elle se décida et monta. Il y avait près du malade le moine et la religieuse. Jeanne demanda un peu de papier, un crayon, de la lumière; et elle se mit à écrire :

« Mon Père, je m'adresse... »

Elle s'interrompit, se tint aux écoutes. On descendait l'escalier de bois. « Un pas d'homme. C'était donc le moine. Alors, elle lui parlerait. » Elle jeta le crayon, vint au-devant de dom Clément sur l'escalier. Comme l'escalier était obscur, dom Clément la prit pour Marie Selva.

« Il est paisible, dit-il avant même qu'elle eût ouvert la bouche. Il semble dormir. Votre sœur lui a fait beaucoup de bien par ce qu'elle lui a dit. Le professeur croit qu'il pourra vivre jusqu'à l'aube. Faites venir aussi l'autre dame : il l'a demandée. Je croyais que vous aviez été la chercher. »

Jeanne se tut, s'écarta. Le moine fit « pardon », et il passa sans la regarder, entra à la cuisine pour y avoir un peu de pain et un peu d'eau : car il était à jeun depuis le soir précédent. Jeanne tremblait comme une feuille. « Il l'avait demandée! » Ces paroles, cette

faveur du hasard lui donnaient le vertige. Elle monta doucement, poussa doucement la porte. La religieuse, en la voyant entrer, fit mine de se mettre debout. Jeanne porta un doigt à ses lèvres pour lui dire de rester immobile, s'approcha doucement du lit, aperçut une longue chose noire étalée sur les couvertures, s'arrêta, prise d'épouvante, ne comprit pas. Elle entendit un faible gémissement. Le malade leva la main droite, eut un geste vague, comme s'il cherchait quelque chose. La religieuse se dressa; mais Jeanne, plus prompte, s'élança vers l'oreiller, se pencha sur Piero qui recommençait à gémir, à remuer la main.

Jeanne l'interrogea, anxieuse. Il ne répondit pas, gémit, regarda quelque chose près de sa couche ; et Jeanne lui offrit un verre d'eau. Mais il secoua la tête, et elle se désespéra de ne pas comprendre. « Ah! le Crucifix, le Crucifix! » La sœur ramassa la lampe posée à terre. Jeanne présenta le Crucifix à Piero, qui y appliqua ses lèvres; et il la regarda, la regarda avec ses grands yeux luisants où déjà était la mort. La religieuse poussa un cri, se précipita pour appeler le moine. Piero regardait Jeanne, regardait Jeanne, s'efforçait de saisir le Crucifix à deux mains, de le hausser vers elle; ses lèvres s'agitaient, s'agitaient, mais il n'en sortait aucun son. Jeanne saisit dans ses mains les mains de Piero, baisa le Crucifix d'un baiser passionné. Alors il ferma les yeux; et son visage s'illumina d'un sourire, s'inclina un peu sur l'épaule droite, ne bougea plus.

FIN

